

James Lee
Burke

La descente
de Pégase



RIVAGES/THRILLER

James Lee Burke

La Descente de Pégase

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Patricia Christian

***Collection dirigée
par François Guérif***

Rivages/Thriller

OceanofPDF.com

Titre original : *Pegasus Descending*

(Simon & Schuster)

© 2006, James Lee Burke

© 2010, Éditions Payot & Rivages

pour la traduction française

106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-2104-9

RB/A2 – 05/14

OceanofPDF.com

À nos petits-enfants :
James Parker McDavid, Emma Marie Walsh,
Jack Owen Walsh et James Lee Burke IV

OceanofPDF.com

*J'ai encore beaucoup à vous dire mais vous ne pouvez le porter
maintenant.*

Jean 16 : 12

OceanofPDF.com

1

Au début des années quatre-vingt, à l'époque où je séchais régulièrement des doses de Jim Beam que je faisais suivre d'une bière, j'avais participé à un programme d'échange entre les forces de police de La Nouvelle-Orléans et une académie de recrues de la police située dans le comté de Dade, en Floride. Mon boulot consistait à travailler quelques heures par jour au Bureau des homicides de la police de Miami et à faire un cours sur la justice criminelle à l'université communautaire de N.W. 27th Avenue, non loin d'Opa-Locka.

Opa-Locka était une gigantesque vision de cauchemar en stuc et plâtre rose conçue pour évoquer un complexe de mosquées arabes. Aux petites heures du matin, mélangée à la poussière et au monoxyde de carbone, la brume montait de l'océan ou des Glades et s'accrochait en bandes de coton sale aux minarets décrépits et aux murs fissurés des bâtiments. La nuit, les rues étaient éclairées par des lampes à mercure qui scintillaient dans le brouillard d'une sourde lueur iridescente qu'on associe d'ordinaire aux éclairages dans les enceintes de prison. Le long des avenues, les feuilles des palmiers rongés par la maladie claquaient sèchement dans l'air vicié. Dans les jardins, il y avait plus de sable gris que de pelouses et les rares maisons susceptibles de contenir quelques maigres biens avaient des fenêtres protégées de barreaux et des clôtures garnies de barbelés tandis que les gangs des rues, assis dans des monstres énergivores à châssis surbaissés dont les pots d'échappement sans silencieux pulsaient contre l'asphalte, fracassaient leurs bouteilles d'alcool sur les trottoirs sans que quiconque ose trouver à y redire.

En ce qui me concernait, c'était un lieu où je n'avais besoin de me comparer à personne et où chaque aube nouvelle se colorait de la teinte liquide d'un Tequila Sunrise. Lorsque, par hasard, je me trouvais à Opa-Locka, le choix qui s'offrait à moi était simple : je continuais à boire ou

bien je basculais dans un état de conscience altérée connu sous le terme de *delirium tremens*.

Quatre ou cinq nuits par semaine, j'allais me déconstruire dans un de ces bars dont les clients n'ont pas d'histoire ni d'origine géographique et où les amitiés se nouent et se dénouent à la porte d'entrée. La plupart buvaient avec une résignation teintée d'autodérision face à la vie qu'ils s'étaient choisie et depuis longtemps déjà, ils avaient renoncé à la justifier en gagnant au passage une certaine paix de l'esprit. S'ils se doutaient ou se souciaient de mon statut d'officier de police, ils n'en avaient jamais rien laissé paraître et aujourd'hui que j'écris ces mots, je suis certain qu'ils reconnaissaient en moi un des leurs : un homme qui, de sa propre volonté, s'était condamné à errer dans le neuvième cercle de l'Enfer de Dante en tenant fermement une chope de bière pression au fond de laquelle se noyait un verre dont le whiskey s'échappait en volutes.

Mais ils comptaient dans leurs rangs un gars que je considérais comme un ami. Dallas Klein était un gamin qui, vers la fin de l'année 1971, avait traversé aux commandes d'un hélico de sauvetage un barrage féroce de lance-roquettes et un feu nourri d'armes automatiques pour voler à la rescousse d'une petite patrouille de reconnaissance coincée à la frontière du Cambodge. Il était rentré au pays avec son compte de médailles – deux Purple Hearts et une Silver Star – plus un tic nerveux à l'œil gauche comme si une abeille bourdonnait en permanence alentour.

Comme moi, il adorait le champ de courses du Gulf Stream Race Track et le fronton de jai alai du comté de Broward tout proche. Il fréquentait assidûment les tables de craps d'un club privé d'Hollywood, le jeu de poker flottant de Little Havana, les courses de chiens de Flagler ou de trotteurs de Pompano, ainsi que le Florida Derby de Hialeah et s'il partait en croisière pour la Jamaïque, il ne pouvait résister à l'attrait des rutilantes machines à sous qui, rangée après rangée, tintaient sous leur avalanche de pièces.

Mais c'était un bon gars, pas un ivrogne hargneux, et son addiction lui avait déjà coûté une fiancée et une maison en stuc – deux chambres avec vue sur un canal de Fort Lauderdale – sans pour autant le rendre amer. Il souriait de ses pertes, le coin des yeux plissé en éventail, comme si la conscience teintée d'humour qu'il avait de son problème en diminuait l'ampleur. Le samedi, il déjeunait tôt d'un hamburger et d'un verre de lait,

et on le voyait assis au bar, ses cheveux noirs d'ébène coupés court et le visage toujours empreint de gentillesse, lisant de bout en bout le *Morning Telegraph*. Vers treize heures, lui et moi nous rendions ensemble aux courses, convaincus de connaître notre avenir, le bourdonnement des foules effaçant comme par miracle toute angoisse de mortalité qui aurait pu nous habiter.

Par un bel après-midi de semaine, à l'époque des jacarandas et des bougainvilliers en fleurs, Dallas entra nonchalamment dans le bar en sifflotant. Au cours des derniers jours, il avait joué gagnant trois matchs victorieux de la NFL, la fédération américaine de football, et aujourd'hui, touché dans l'ordre un tiercé et un quinté à Hialeah. Il offrit une tournée à tout le monde et commanda des côtes de bœuf avec des pommes de terre à l'irlandaise pour notre dîner.

C'est alors que deux hommes, de cette espèce qu'on préfère ne jamais rencontrer, entrèrent dans le bar. Le plus grand fit signe au barman d'approcher tandis que l'autre survolait les tables du regard en essayant de s'accoutumer à la pénombre de la salle.

— Faut que j'y aille, Dave. Passe-moi un coup de fil, dit Dallas.

Il lâcha fourchette et couteau, attrapa son blouson en cuir sur le dossier de sa chaise et disparut comme s'il avait le feu aux trousses.

Il n'alla pas plus loin que la Cadillac couleur lavande devant laquelle l'attendait, bras croisés, un colosse aussi gigantesque que le ciel dont les lunettes miroir ajustées reflétaient une danse informe de minarets et de tessons de verre festonnant un mur.

Les deux hommes qui étaient entrés par la porte principale arrivèrent sur les talons de Dallas. J'hésitai un instant puis sortis à mon tour après avoir essuyé ma bouche sur une serviette en papier.

Le parking en gravats de construction concassés était envahi de mauvaises herbes. Le vent soufflait fort, malmenant les palmiers du boulevard qui se tordaient sous un ciel bleu d'une perfection absolue. Les trois inconnus avaient formé le cercle autour de Dallas, à croire que chacun connaissait parfaitement son rôle pour l'avoir maintes fois joué.

Le chauffeur de la Caddy avait une nuque dont la largeur égalait celle de sa mâchoire, la plus grosse que j'aie jamais vue chez un être humain. Avec sa cravate et son épingle de col, il ressemblait à un cochon en tenue de soirée et contemplait les palmiers fouettés sur fond de ciel en mastiquant son chewing-gum comme si la conversation ne le concernait pas. Le type

qui s'était adressé au barman avait pris la parole. Vêtu d'une tenue de sport en polyester et de mocassins blancs, il avait une chevelure immaculée couleur meringue, des épaules voûtées aux muscles avachis et une peau de fumeur striée de rides qui lui donnaient l'air d'un tuberculeux.

— Whitey devrait te faire cadeau des seize bâtons, alors ? Mais c'est pas son blé, figure-toi. Il paye un et demi pour cent d'intérêts par semaine sur le capital. Non, Dallas, tu ne dis rien, tu écoutes. Tout le monde apprécie ce que tu as fait pour ton pays mais quand tu es en dette de seize plaques, c'est pas tes conneries de héros de guerre qui vont faire passer la pilule.

Des trois individus, le plus petit retenait tout particulièrement mon attention. Il semblait à l'étroit dans son corps, pareil à un accro aux cristaux de meth qui bouillonne dans son jus. Sa bouche lui barrait le visage comme un verrou horizontal, le coin de sa lèvre supérieure retroussé révélant en partie sa dentition comme s'il était sur le point de sourire. Ne perdant pas un mot de la conversation, il n'attendait qu'un signe de l'autre, le regard traversé par des flashes d'anticipation.

Le tuberculeux plaça sa paume sur l'épaule de Dallas.

— *Quoi ?* Tu nous trouves durs ? Tu préférerais qu'Ernesto nous conduise aux Glades, qu'on puisse parler tranquilles ? Whitey t'aime bien, gamin. T'as pas idée à quel point il t'aime bien et comme on te traite gentiment.

— Vous avez un problème avec mon ami Dallas, messieurs ? demandai-je.

Au-dessus du mur en stuc, les palmiers bruissèrent dans le silence et une bourrasque de vent envoya valser une feuille de papier journal au-delà d'un portail en fer aux pointes acérées.

— On n'a aucun problème, *nous*, répliqua le plus petit des trois en se tournant vers moi, une de ses chaussures crissant sur un fragment de mortier.

Il avait des cheveux décolorés en coupe dégradée sur la nuque et des chaussures à semelles compensées. Sous un costume bleu nuit dont les pans s'évasaient à la taille, il portait une chemise grise à reflets métallisés et un foulard de soie noué autour du cou. Ses yeux brûlaient d'un feu verdâtre et glacial que nul homme prudent n'aurait voulu sonder.

— On demande Dallas au téléphone, répondis-je.

— Prenez un message, ordonna l'homme.

— C'est sa mère. Elle est furieuse quand Dallas ne prend pas lui-même ses appels.

— Ce mec est flic, intervint le chauffeur en enlevant ses lunettes de soleil, les paupières plissées contre l'intensité de la lumière.

L'homme de petite taille et le type en survêtement polyester me détaillèrent.

— Z'êtes flic ? demanda le petit en souriant pour la première fois.

— Qui sait ? fis-je.

— L'endroit est sympa, pas vrai ? reprit-il.

— Et comment. Si vous voulez boire à crédit, je peux demander au barman de vous ouvrir un compte.

Le gars se mit à rire et accepta le morceau de chewing-gum que lui offrait le chauffeur. Puis s'approchant de Dallas, il lui murmura quelques mots et je vis le visage de mon ami se vider de son sang.

Les trois hommes remontèrent dans la Cadillac, qui démarra aussitôt, et je demandai à Dallas ce que le type lui avait dit.

— Rien. C'est un abruti. Fais pas attention, répondit-il.

— Qui est ce Whitey ?

— Whitey Bruxal. Un bookmaker qui opère dans une pizzeria d'Hallendale.

— Et tu lui dois seize plaques ?

— Je contrôle la situation. C'est pas un problème.

De retour dans la salle du bar, il repoussa son assiette et commanda un scotch accompagné de lait qu'il dut faire suivre par trois autres à l'identique avant de reprendre quelques couleurs. Il souffla bruyamment et appuya son front sur la paume de sa main.

— Wow, murmura-t-il, plus pour lui-même que pour moi.

— Mais qu'est-ce qu'il t'a dit, ce mec ? demandai-je à nouveau.

— Cent quinze, Coconut Palm Drive.

— Je ne te suis pas.

— J'ai une fille de six ans qui habite chez sa grand-mère, dans la pinède. C'est leur adresse, expliqua-t-il en posant sur moi un regard vide comme s'il ne parvenait pas à assimiler le contenu de ses propres paroles.

Le lendemain soir, Dallas m'invita chez lui et cuisina des hamburgers sur le barbecue du petit balcon de son appartement. Au-dessous de nous, s'étendaient des kilomètres de maisons à un étage, toutes identiques avec leurs toitures plates couvertes de gravier bituminé et leurs jardins aux piscines gonflables qui se ridaient sous le vent. À l'horizon, le soleil rouge voilé par une fumée qui montait des Glades ne donnait plus de chaleur comme s'il était tombé en panne. Dallas me montra quelques clichés de sa fille, dont certains avaient été pris à Orlando, d'autres devant une grande roue à Coney Island. Sur l'un d'eux, elle était vêtue d'une combinaison de ski avec des oreilles de lapin cousues à sa capuche. Cheveux dorés et yeux d'azur, l'enfant avait un sourire magique.

— Et sa maman ? demandai-je.

— Elle s'est tirée avec un type qui faisait du trafic de coke depuis les îles au sud de la Floride sur un de ces hors-bords ultra-rapides. Ils se sont pris une balise flottante au sud de Pine Key à cinquante nœuds. Et tiens-toi bien, le type en question avait été pilote de Cobra au Vietnam. Ma femme disait toujours qu'elle adorait les pilotes.

Il retourna les burgers sur le gril, se concentrant sur sa tâche. Je devinais déjà ce qui allait suivre.

— J'ai trouvé une note de Whitey sous ma porte ce matin, reprit-il. Va peut-être falloir que j'aille récupérer ma gamine et qu'on joue les filles de l'air.

J'ouvris une bière et m'accoudai à la rambarde. Au loin, les phares des voitures dessinaient un large virage le long de la voie rapide. J'avalai quelques gorgées sans répondre.

— J'ai préparé de la salade. Tu nous la sers dans deux assiettes creuses ? poursuivit-il.

Le silence se fit plus lourd.

— J'ai à peu près deux plaques sur un compte épargne. Tu veux que je te les prête ? demandai-je avant de porter la bière à ma bouche, attendant avec lassitude la confirmation de ce que je savais de notre fragilité humaine et du sens de l'intérêt personnel qui existe en chacun de nous.

— Non, merci, répondit-il.

Je baissai à nouveau ma bière et le regardai.

— Faut pas que je me goure, voilà tout. Je dois réfléchir à tout ça. Whitey n'est pas un mauvais mec, c'est juste que lui aussi...

— Quoi ?

— Il a ses propres obligations. Miami est censée être une ville ouverte. Il n'y a pas de meurtre sur contrat et aucun mec n'a la mainmise sur toute la pègre. Mais il ne se passe rien ici qui ne rapporte un pourcentage aux familles mafieuses de New York. Tu vois ce que je veux dire ?

— Pas vraiment, répondis-je, désireux de ne pas en apprendre davantage sur les relations de Dallas avec la pègre de Miami.

— Drôle de vie, hein ?

— Ouais, fis-je. Saignant, le mien, si tu veux bien.

— Tout de suite, lieut', répliqua-t-il en appuyant sur le steak haché pour en faire sortir la graisse, clignant des yeux sous la montée des flammes et de la fumée.

J'allai à la salle de bains me laver les mains avant de manger. Suspendu à un portemanteau dans le sac en plastique transparent du pressing, son uniforme professionnel arborait sur la poche extérieure de la veste l'écusson d'une compagnie de transports de fonds.

Mais Dallas ne joua pas les filles de l'air et je le vis au coin d'une rue d'Opa-Locka qui échangeait quelques mots avec Ernesto, le colosse de la Cadillac couleur lavande. Les deux hommes montèrent à bord de la voiture qui démarra aussitôt et Dallas me parut avoir pris soudain un coup de vieux au-delà de son âge. À deux reprises, je l'invitai au champ de courses mais il refusa, affirmant que non seulement il n'avait plus un radis mais qu'il entamait un programme en douze étapes contre les addictions au jeu.

— Ça me manquera, c'est sûr. Mais tout a une fin, pas vrai ? dit-il.

Le printemps revint et j'ai pris mes distances vis-à-vis de Dallas et de ses problèmes, d'autant que j'avais à m'occuper des miens et qu'ils étaient nombreux. J'essayais d'arriver au terme de mes matinées à coups d'aspirine, de vitamine B et de spray rafraîchissant pour l'haleine mais mes collègues provisoires du poste de police de Miami et les cadets auxquels je faisais cours à l'université communautaire avaient commencé à comprendre à qui ils avaient affaire. Mon irascibilité, le tremblement de mes mains et ce besoin qui me poussait à avaler une vodka Collins à midi résumaient mon être au monde. La pitié mêlée d'ennui que je lisais dans le regard des autres me hantait jusque dans mon sommeil.

Je passai alors trois semaines sans toucher à une goutte d'alcool, partant courir dès l'aube à Hollywood Beach jusqu'à la pointe d'une jetée de corail

grouillant de poissons clowns où je faisais de la plongée libre, avant d'aller lever de la fonte chez Bic Tanney. Me nourrissant exclusivement de fruits de mer et de salades vertes dans un restaurant de la plage, je vis mon corps devenir aussi dur et basané qu'une selle de cheval usagée.

Puis, par un beau vendredi soir, sans souci professionnel pour m'empoisonner la vie, c'est avec une chanson au cœur que j'enfilai une veste en tweed toute neuve, des mocassins soigneusement cirés et un pantalon fraîchement repassé avant de rejoindre ma bande de potes à Opa-Locka où je repris tout naturellement mes bonnes vieilles habitudes, exactement comme si je pouvais craquer une allumette dans un réservoir d'essence sans qu'il ne se passe rien.

C'est alors que je vis pour la deuxième fois l'homme de petite taille qui travaillait comme agent de recouvrement pour Whitey Bruxal. Immobile sur le pas de la porte, il parcourait la salle du regard, forçant les gens à le contourner. Puis il se dirigea vers le bar et demanda Dallas au barman, qui continua de laver les chopes de bière dans l'évier en étain en faisant non de la tête. Mais l'encaisseur ne se découragea pas si facilement. Il commanda un 7 Up avec des glaçons et commença à écaler un œuf dur sur une serviette, essuyant les morceaux minuscules de coquille collés à ses ongles sur le papier, ses yeux rivés sur la porte.

Tiens-toi à carreau, dit une voix dans ma tête.

Je me dirigeai vers les toilettes puis revins m'asseoir à ma table. L'encaisseur salait son œuf tout en mâchant pensivement, la porte d'entrée en ligne de mire, les chaussures coincées sous les repose-pieds métalliques du tabouret de bar. Il portait un jean délavé, une chemise jaune transparente et un petit chapeau rond incliné sur son front. Son dos était triangulaire, comme celui d'un adepte des arts martiaux, la peau de son visage aussi luisante et dure que la céramique.

Je me levai et m'installai au bar à ses côtés en attendant qu'il se tourne vers moi.

— Vous vivez dans le voisinage ? demandai-je.

— *Ouais*.

— Je n'ai jamais saisi votre nom.

— Elmer Fudd. Et vous ?

— J'aime bien vos semelles compensées. Y a plein de gars genre Superfly, qui les portent en ce moment. Vous avez vu le film *Superfly* ? Une

histoire de vendeurs de dope noirs, de maquereaux et de raclures de Blancs qui se croient arrivés, dis-je.

Il s'essuya le bout des doigts sur sa serviette, tira sur son lobe d'oreille et fit un geste au barman.

— La même chose pour Gracieux, ordonna-t-il.

— Voyez, quand vous affublez les gens de noms qui ne sont pas les leurs, ce n'est pas seulement irrespectueux, c'est aussi présomptueux, d'une certaine façon.

— Présomptueux ? répéta-t-il en hochant la tête d'un air profond.

— Ouais, vous indiquez que vous avez le droit de dire aux autres ce qui vous passe par le crâne. Ce n'est pas une bonne habitude.

Nouveau hochement de tête.

— Écoutez, j'attends quelqu'un et j'ai besoin d'un peu de solitude, répondit-il. Faites-moi plaisir et foutez-moi la paix, d'accord ?

— Ça ne me viendrait même pas à l'idée, rétorquai-je. Vous étiez au 'Nam, vous ? Dallas, lui, y était. C'est un garçon gentil.

L'encaisseur descendit de son tabouret et se donna un coup de peigne tandis que son regard s'attardait sur mon sourire en coin, les taches d'alcool sur ma chemise, les marques d'humidité de la table aux coudes de ma veste neuve. Il ne manqua pas de remarquer que je gardais un bras sur le bar pour pouvoir me tenir debout.

— J'ai été dans un endroit que vous ne pourriez même pas imaginer dans vos pires cauchemars, dit-il.

— Ouais, j'ai entendu dire que se retrouver à faire la pute à Raiford, c'est pas de la tarte, répliquai-je.

Il rangea son peigne et regarda son reflet dans le miroir au-dessus du bar. Ses joues étaient criblées de cratères minuscules comme les incisions d'une pointe de couteau. Il plaça un rouleau de menthes fraîches dans ma main.

— Si, si, j'insiste. Prenez-les. Cadeau d'Elmer Fudd. Bonne dégustation.

Mon affectation dans le programme d'échange s'achevait en juin et je voulais emporter à La Nouvelle-Orléans de bons souvenirs du sud de la Floride. J'allai pêcher en mer à Key West dans la plus belle eau que j'aie jamais vue. Verte, transparente comme du verre, tachetée par endroits d'étendues indigo semblables aux nuages d'une encre déversée. En visitant l'ancienne prison fédérale à Fort Jefferson par une chaleur écrasante, j'aurais juré avoir senti l'odeur d'une brise venue des terres de Cuba. Je

dormis dans une tente légère sur une barrière de corail qui surplombait une eau où filaient les éclairs vert fumé et phosphorescents d'organismes qui n'avaient pas de nom. Je vis l'océan prendre la couleur d'un vin sombre sous un ciel explosant de constellations et sus que la vérité contenue dans la parole d'Homère ne serait jamais amoindrie par le temps.

Mais où que j'aie, il y avait toujours un daïquiri glacé pour me lancer des clins d'œil depuis un stand en plein air dressé sous un bouquet de cocotiers, des boîtes de Budweiser emperlées de fraîcheur dépassant de la glacière remplie de glace d'un pêcheur, ou, explosant de vie dans un geyser d'écume au son d'un bouchon qui saute, une bouteille de Cold Duck coincée entre les cuisses d'une femme.

Delirium tremens ou pas, je savais que ça ne serait pas une partie de plaisir.

Puis ma dernière semaine à Miami arriva et je me rendis jusqu'à Opa-Locka afin de régler mon ardoise et payer une tournée à ceux qui se trouveraient dans le bar pour échapper à la chaleur de midi. La salle était sombre et fraîche, bien à l'abri derrière les colonnades qui cuisaient sous un soleil chauffé à blanc. J'avalai un brandy et soda, comptai ma monnaie et me préparai à repartir. À travers la vitre, je vis la chaleur rebondir par vagues sur une voiture garée et des nuages de poussière voler au ras du trottoir pendant qu'un Noir au torse nu dégoulinant de transpiration défonçait l'asphalte à coups de marteau-piqueur. Je commandai un deuxième brandy et soda, examinai le menu des repas à emporter et l'abandonnai aussitôt sur le comptoir pour aller mettre cinquante cents dans le juke-box avant de passer en surmultipliée avec un verre rempli de Beam suivi d'une bière.

Vers quinze heures trente, j'étais sérieusement bourré. De l'autre côté de la rue, un fourgon blindé se gara devant la banque. Le véhicule étincelant avait la forme d'un coffre dont la couleur rouge et blanche pulsait au soleil comme une extraction dentaire récente. Trois gardes armés sortirent simultanément, ouvrirent le hayon et commencèrent à empiler sur le trottoir de grandes sacoches en toile forte à courroie, fermées par des cadenas. L'un d'eux était Dallas Klein.

Je traversai la rue, mon verre dans une main et l'autre en visière pour me protéger les yeux de la forte luminosité.

— T'étais où, mon pote ? J'ai été obligé de boire pour deux, moi, dis-je.

Dallas se tenait à l'ombre de la banque, sa chemise grise auréolée de taches sombres aux aisselles.

— Je suis de service là, Dave. On se verra plus tard, dit-il.

— À quelle heure tu finis ?

— Casse-toi, je te dis.

— Répète-moi ça ?

— Ceci est une zone de sécurité. Tu n'es pas censé t'y trouver.

— Tu te mélanges les pinceaux, là, *podna*. Je suis officier de police.

— T'es surtout complètement torché. Maintenant arrête de faire le con et retourne dans le bar.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers les colonnades, le soleil comme une flamme mouillée sur mon visage. Par-dessus mon épaule, je jetai un dernier coup d'œil vers Dallas qui s'activait à soulever des sacs remplis d'argent et à les porter à l'intérieur de la banque. J'avais l'impression que mon visage avait soudain rétréci, sa peau morte carbonisée au soleil.

— Quelque chose ne va pas, Dave ? demanda le barman.

— Ouais, mon verre est vide. Un double Beam et une bière à suivre, répondis-je.

Il versa une bouteille de bourbon au téton chromé dans un verre-dose et j'essuyai l'humidité de mes yeux avec une serviette en papier, l'insulte de Dallas résonnant encore à mes oreilles. Je regardai à nouveau le fourgon blindé par la vitre du bar. Mais la scène prit un tour surréaliste, en rupture absolue avec toutes mes prévisions sur ma dernière journée à Opa-Locka. Une camionnette blanche surgie de nulle part s'arrêta brutalement derrière le fourgon. Quatre hommes en combinaison de travail, traits et cheveux voilés de beige par un bas en nylon, sautèrent sur le trottoir armés de fusils à canon scié tandis que le chauffeur attendait derrière son volant.

— Appelle Police-Secours, dis : « Vol à main armée en cours » et donne cette adresse, ordonnai-je au barman.

Je libérai l'automatique calibre .25 que je portais attaché à ma cheville droite et descendis de mon tabouret, mais un côté de la pièce sembla s'effondrer sous mon pied.

— J'irais pas là-bas si j'étais toi, conseilla le barman.

— Je suis flic, répondis-je.

Je pensais que, d'une certaine façon, le ton grandiloquent de ma réponse suffirait à changer l'état dans lequel je me trouvais. Je décelai pourtant dans le regard du barman une triste conviction que toute la rhétorique du monde

n'aurait su changer. D'un pas incertain, je me dirigeai vers la porte et l'ouvris d'un grand mouvement brusque. Un souffle s'engouffra aussitôt de l'extérieur comme une bulle énorme remplie d'air surchauffé et de monoxyde de carbone. J'eus alors le sentiment de ne plus être au sud de la Floride mais bien dans un pays de charognards, de chacals et de mouches à viande, un coin du désert modelé par les vents et décoloré par le soleil. C'était l'endroit qui nous attend tous, celui que nous nous interdisions de contempler dans nos rêves. L'automatique calibre .25 semblait petit dans ma main et aussi léger que du plastique.

Je pris position derrière l'une des colonnes arabes du portique et stabilisai mon arme contre la pierre.

— Police ! Lâchez vos armes et allongez-vous face contre terre ! criai-je.

Mais c'est tout juste si les hommes occupés au casse du fourgon blindé daignèrent m'accorder le regard qu'on réserve aux désagréments mineurs. De toute évidence, quelque chose avait cloché dans la synchronisation du braquage. La camionnette était arrivée avec plusieurs secondes de retard et le transfert des sacoches d'argent à l'intérieur des lieux avait déjà commencé. Les gardes du fourgon et l'agent de sécurité de la banque, un homme âgé, étaient maintenant à genoux face au mur extérieur, les mains croisées sur la nuque. Les cambrioleurs n'avaient plus qu'à s'emparer des sacoches qui se trouvaient encore à portée de main avant de quitter Opa-Locka au plus vite et de se débarrasser de la camionnette très certainement volée. Quelques minutes leur auraient suffi pour disparaître et se fondre dans l'anonymat de la ville. Mais l'un d'eux s'était montré gourmand et avait pénétré dans la banque pour aller y chercher le reste du butin, non sans avoir fait monter une cartouche dans le canon de son fusil.

Un guichetier était déjà en train de fermer la porte de la chambre forte et le malfrat lui tira dessus à bout portant.

Quand le braqueur émergea de la banque, il traînait derrière lui deux sacs zébrés de sang, son fusil à pompe en appui contre sa hanche.

— J'ai dit à plat ventre, bande d'enculés ! hurlai-je.

La première détonation en provenance du trottoir d'en face dessina des motifs sur toute la colonne et la porte métallique du bar. La seconde défonça la fenêtre puis les tueurs se mirent à tirer sur moi à l'unisson, faisant voler la poussière et la pierre pulvérisée, mitraillant la porte métallique de salves répétées dont les impacts ressemblaient à des pièces brillantes de cinq cents.

Je restai accroupi au pied de la colonne, sans pouvoir bouger ni riposter de crainte de me faire transformer en passoire. C'est alors que j'entendis quelqu'un crier « Vas-y, vas-y, vas-y, vas-y ! » avant que ne claquent les portières de la camionnette.

Tout aurait dû s'arrêter là, mais il n'en fut rien. Lorsque la camionnette quitta le trottoir, j'entendis clairement le malfrat assis sur le siège passager s'adresser à Dallas.

— T'es un vrai pauvre type, mec, dit-il.

De l'intérieur de son véhicule, il sortit le bras par la vitre et d'un coup de fusil, lui fit sauter la tête.

Le cambriolage du fourgon blindé et le double homicide ne furent jamais élucidés. J'avais fourni au FBI et aux autorités du comté de Dade toutes les informations dont je disposais sur les relations de Dallas Klein avec le bookmaker Whitey Bruxal et les trois collecteurs d'impayés qui avaient harcelé mon compagnon de beuverie à propos de sa dette de seize mille dollars, mais en pure perte. Les trois encaisseurs avaient tous des alibis, des avocats à n'en plus finir, ils étaient sourds, muets et ne savaient rien de rien. Whitey Bruxal revint du New Jersey de sa propre initiative et se soumit à trois interrogatoires sans faire valoir son droit à la présence d'un avocat. J'en vins à penser que les flics accordaient à mon témoignage sur les liens de Dallas avec le monde du jeu la même crédibilité qu'aux déclarations des ivrognes et des junkies : on sait toujours à quel moment ils mentent... quand leurs lèvres remuent.

Ma brève titularisation sous les tropiques s'acheva. Je me rendis à ma première réunion des Alcooliques Anonymes au sein d'un groupe qui se réunissait à l'aube sous un bouquet de cocotiers sur la plage de Fort Lauderdale, puis repris l'avion le jour même pour La Nouvelle-Orléans.

Cette histoire avait beau remonter à vingt ans, je restais persuadé que Dallas avait conclu un pacte avec le diable et il avait perdu. Mes efforts pour arrêter le cambriolage s'étaient révélés vains mais au moins j'avais fait mon possible et ne me sentais pas coupable de sa mort ; c'est en tout cas ce dont je m'étais persuadé. Par la suite, je fus renvoyé des services de police de La Nouvelle-Orléans. Peut-être étais-je responsable de mon licenciement, peut-être pas, mais à vrai dire je m'en fichais complètement. Je redevins tout à fait sobre et retournai à New Iberia, au sud de la Louisiane. J'étais né dans cette petite ville au bord du Bayou Teche, tout près du golfe du Mexique, et je m'étais dit que je recommencerais ma vie à

zéro en tournant une nouvelle page. Pour une fois, la vie m'avait donné raison.

*

Aujourd'hui, je suis inspecteur de police attaché aux bureaux du shérif de la paroisse d'Iberia. Je gagne modestement ma vie et je partage avec Molly – une ancienne religieuse devenue ma femme – une maison en enfilade à l'ombre de chênes vieux d'au moins deux siècles, sur la rive du Bayou Teche. À quelques exceptions près, les dossiers dont j'ai été chargé n'ont pas été spectaculaires ; pourtant, par un après-midi tranquille du printemps dernier, à peu près à l'époque où les azalées commencent à fleurir, je tombai sur une affaire bizarre qui me parut d'abord sans grande importance, dans le genre de celles qui finissent enterrées dans le classeur à tiroirs et dont on espère qu'une agence fédérale se sera chargée de la résoudre. Par la suite, je devais faire l'analogie entre les débuts de pure forme de mon enquête et l'infime tremblement que l'on ressent parfois dans la structure d'un avion juste avant que l'essence d'un des moteurs ne jaillisse et strie votre hublot.

*

Le réceptionniste me transmet l'appel d'un relais routier situé à la frontière de la paroisse. Attendant que son pneu soit réparé, une femme était entrée au casino, avait sorti cent dollars puis, se ravisant, avait tendu à l'employé un billet de cinquante.

— Désolée, je ne pensais pas avoir une coupure plus petite, avait-elle expliqué.

— Un billet de cent dollars n'est pas un problème, avait répondu le guichetier tout en attendant.

— Non, ça ira. L'employé avait alors remarqué le marquage à l'encre rouge sur le tranchant des deux billets de cent dollars qui dépassaient de son portefeuille.

Je garai ma voiture de patrouille devant le relais routier et entrai par une porte latérale dans la section du casino où je repérai une femme blonde qui introduisait un billet de cinq dollars dans la fente de la machine de vidéo poker devant laquelle elle était assise. Vêtue d'un jean et d'une chemise de cow-boy jaune, elle buvait son café à petites gorgées, le visage concentré, tout en étudiant les rangées de cartes électroniques qui s'affichaient à l'écran.

— Je suis l'inspecteur Dave Robicheaux, des bureaux du shérif d'Iberia, dis-je.

— Bonjour, fit-elle, tournant vers moi des yeux d'un bleu lumineux dans lequel je ne discernai aucune trace d'appréhension.

— Vous avez dans votre portefeuille des coupures que j'aimerais voir de plus près, repris-je.

— Pardon ?

— Vous vous apprêtiez à donner au caissier un billet de cent dollars. Pourrais-je y jeter un coup d'œil ?

— Bien sûr, sourit-elle en sortant le portefeuille de son sac. J'en ai même deux. Vous êtes à la recherche de faux billets ou quoi ?

— Nous laissons ce genre de problèmes aux Fédés, dis-je en prenant les billets qu'elle me tendait. D'où proviennent-ils ?

— D'un casino de Biloxi, répondit-elle.

— Ça vous ennuerait que je note leur numéro de série ? Et tant que nous y sommes, pourriez-vous me montrer une pièce d'identité ?

Elle me tendit un permis de conduire en provenance de Floride.

— Je vis à Lafayette, maintenant. Il n'y a pas de problème, j'espère, demanda-t-elle son visage tourné vers le mien, son regard bleu, radieux et sincère.

— Vous avez une preuve de votre adresse à Lafayette ? Ainsi qu'un numéro de téléphone où nous pourrions vous joindre, si besoin est.

— Je ne comprends pas.

— Il arrive parfois qu'un explosif à faible déflagration contenant une teinture repère soit placé parmi les liasses de coupures volées dans les banques ou les fourgons blindés. Quand l'engin explose, les billets sont tachés pour que les cambrioleurs ne puissent pas s'en servir.

— Il est donc possible que mes billets de cent aient été volés ? fit-elle en me tendant le reçu d'un versement initial de deux mille trois cents dollars pour un appartement de Lafayette.

— Probablement pas. C'est sans arrêt que l'on trouve cette teinture sur des billets ordinaires. Vous vous appelez Trish Klein ?

— Oui. Je viens de déménager de Miami.

— Vous n'avez jamais entendu parler d'un gars appelé Dallas Klein ?

Elle soutint mon regard sans pour autant trahir ses pensées.

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Je connaissais un gars de ce nom-là, un ancien pilote d'hélicoptère au Vietnam. Il était originaire de Miami.

— C'était mon père, répondit-elle.

Je notai l'adresse et le numéro de téléphone inscrits sur le reçu du versement avant de le lui rendre.

— Très heureux de faire votre connaissance, mademoiselle Klein. Votre père était un mec comme on en fait peu, dis-je.

— Vous le connaissiez au Vietnam ?

— Je le connaissais, dis-je simplement en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule à l'écran vidéo. Vous avez décroché quatre rois. Bienvenue en Louisiane.

*

De retour au bureau, je m'interrogeai sur ma réticence à lui avouer que je m'étais lié d'amitié avec son père à Miami. Peut-être ce souvenir était-il trop désagréable pour que j'aie envie d'y replonger, pensai-je.

Mais non, il ne s'agissait pas de cela. Elle avait fait une pause avant d'admettre qu'il était son père. N'importe quel détective-inspecteur digne de ce nom vous dira que si témoins, suspects, ou même citoyens ordinaires hésitent avant de répondre à une question, c'est parce qu'ils sont en train de décider s'il faut cacher l'information ou carrément mentir.

Il était presque cinq heures à mon retour au bureau quand Wally m'informa qu'un homicide par balle venait d'avoir lieu sur le bayou, dans un ensemble de maisons en amont de la sucrerie. Je demandai à un inspecteur du service des vols et cambriolages de transmettre les numéros de série des coupures au ministère des Finances par le biais de notre réseau Internet. Puis j'essayai de chasser de ma mémoire l'image de Dallas Klein, à genoux sur le trottoir, les mains croisées sur la nuque.

Le shérif de la paroisse d'Iberia s'appelait Helen Soileau. Elle avait commencé sa carrière dans les forces de police comme pervenche à La Nouvelle-Orléans avant de battre la semelle dans le quartier de Desire et Gird Town, puis elle avait rejoint la brigade des Stups au Carré français. Toujours en jean ou en pantalon, elle se déplaçait comme un athlète et possédait une étrange beauté androgyne. Parfois sensuel et chaleureux, presque séduisant, son visage pouvait changer du tout au tout en cours de conversation comme si ce n'était pas seulement deux sexes qui cohabitaient en elle mais bien deux personnalités séparées. Il arrivait souvent qu'en la découvrant sur une photo, certains ne la reconnaissent plus sur une autre.

Non seulement je l'admirais, mais en plus je l'aimais. Honnête et loyale, elle ne connaissait pas la peur. Quiconque lui manquait de respect au sujet de sa sexualité ne s'y risquait qu'une seule fois.

Il y a environ deux ans, un dénommé Jimmy Dean Styles, une raclure de New Iberia qui dirigeait une boîte minable baptisée le Boom Boom Room et qui par la suite violerait et assassinerait une gamine de seize ans à coups de fusil, buvait une bouteille de chocolat au lait derrière son bar quand il déclara tranquillement à Helen avoir entendu ses collègues, des officiers de police masculins, se moquer d'elle au McDonald's de East Main. Mais en ce qui le concernait, il la considérait juste comme une « gouine qui était droite dans ses bottes et ne laissait personne se foutre de sa gueule ».

Il avait ensuite porté sa bouteille de chocolat au lait à la bouche, le regard amusé par la méchante pique qu'il venait de lui envoyer.

Avant même qu'il ait le temps de se reculer, la matraque d'Helen avait jailli de sa ceinture et un mélange de verre, de boisson chocolatée et de sang avait explosé au visage de l'individu. Helen avait alors déposé sa carte de visite sur le comptoir.

— Bonne fin de journée, avait-elle dit. Surtout, n'hésitez pas à me passer un coup de fil si je peux vous être utile.

Ça, c'était Helen Soileau.

Je frappai doucement à la porte de son bureau avant de l'ouvrir.

— Wally dit qu'on a un homicide près de la raffinerie ?

— L'appel à Police-Secours est arrivé il y a environ un quart d'heure. Le coroner doit déjà se trouver sur les lieux. Où étais-tu ?

— Deux billets de banque marqués de rouge ont fait surface dans le nouveau relais routier. Qui est la victime ?

Elle jeta un coup d'œil à son bloc-notes.

— Yvonne Darbonne. Elle était serveuse chez Victor. Tu vois qui c'est ?

— Ouais, je crois. Son père cultivait de la canne à sucre et était tenancier d'un bar sur le bayou, non ?

— Va chercher une voiture de patrouille et allons sur place, répliqua-t-elle.

Nous traversâmes le centre-ville avant de prendre le pont mobile qui enjambait le Bayou Teche à Burke Street pour ensuite franchir le bayou une seconde fois et nous diriger sur une route à deux voies en piteux état jusqu'à une immense raffinerie de canne à sucre qui nous boucha presque complètement le ciel. Pendant la saison de broyage, feux, lumières électriques et nuages gigantesques de vapeur blanche montaient des empilements de canne à sucre et, de nuit, restaient visibles à des kilomètres à la ronde, dignes d'une vision de l'enfer de Dante.

Entre la sucrerie et le bayou, se blottissait un ensemble d'habitations d'un vert terne construites jadis par la compagnie. L'hiver, le vent du nord envoyait directement la puanteur de la raffinerie et les filaments calcinés des cheminées de l'usine sur les bicoques en contrebas aux jardins en terre battue dure comme de la brique et striés d'étendoirs à linge, leurs vitres cassées remplacées par des sacs en plastique maintenus au ruban adhésif. Plusieurs flics en uniforme, deux chimistes de la police scientifique et le coroner se trouvaient déjà sur la scène du crime ainsi que trois voitures de patrouille et une ambulance.

— Qui a donné l'alerte ? demandai-je à Helen en franchissant un fossé de collecte des eaux de pluie avant de me garer dans une allée de terre battue.

— Une voisine a entendu le coup de feu. Elle a pensé que c'était un pétard mais en regardant par la fenêtre, elle a remarqué la jeune fille à terre.

— Elle n'a repéré personne d'autre ?

— Elle pense avoir entendu une voiture qui démarrait mais n'a rien vu.

Le père de la jeune fille, un dénommé Cesaïre Darbonne, venait d'arriver. Âgé de presque soixante-dix ans, c'était malgré tout un homme mince et séduisant aux prunelles turquoises, dont la chevelure argentée était séparée sur le côté par une raie bien nette. Sombre et lisse comme le suif, la peau d'un de ses bras était marquée par une chaîne de cicatrices blanches pareilles à des cœurs déformés. Il était en train de craquer.

Deux flics le retenaient pour l'empêcher de se précipiter à l'endroit où sa fille gisait, dans le jardin à l'arrière de la maison. Ils le ramenèrent à la

voiture de police garée dans l'allée et le firent asseoir sur la banquette arrière, puis se postèrent devant la portière ouverte pour l'empêcher de sortir.

— C'est ma p'tite, là-bas ! C'était son anniversaire demain. Qui serait capable de faire ça à une jeunesse comme elle ? Elle avait à peine dix-huit ans !

Mais la réponse n'était sans doute pas ce qu'il voulait entendre. Sa fille gisait dans le sorgho près d'un garage en bardage sans porte, son corps inerte en forme de point d'interrogation. Elle portait une jupe beige, un T-shirt décoré d'un cheval aux ailes déployées et des tennis sans chaussettes. Un revolver calibre .22 noir bleuté aux plaquettes de crosse en noyer reposait à côté de sa main. Le milieu de son front était ouvert par un impact de balle et ses cheveux auburn retombaient en écheveaux sur son visage.

Je m'accroupis à ses côtés et soulevai le revolver avec précaution en glissant un crayon dans le pontet. Le barillet semblait avoir été alésé pour accepter des balles Magnum et toutes les chambres, hormis celle sous le chien, étaient chargées, les balles intactes. Un téléphone portable se trouvait dans l'herbe à moins d'un mètre. Helen me tendit un sachet en plastique à fermeture Éclair.

— Des brûlures de poudre ?

— Suffisamment pour enlever un œil, répondis-je.

Helen s'accroupit à côté de moi, avant-bras appuyés sur les genoux, visage penché.

— Tu as déjà vu une femme se tirer dans la figure ? demanda-t-elle.

— Non, mais les suicidés font d'étranges choses, dis-je.

Helen se releva en mâchonnant un brin d'herbe. Le soleil se cacha derrière un nuage, le vent se leva et la lourde exhalaison du bayou parvint jusqu'à nous.

— Mets le portable dans le sachet et envoie-le au labo. Trouve à qui elle parlait avant de monter dans le bus. Est-ce que le vieux a d'autres enfants ?

— À ma connaissance, Yvonne était fille unique.

— Tu te sens prêt ?

— Pas vraiment, répondis-je en me relevant, mes genoux craquant comme ceux d'un homme beaucoup trop vieux pour se charger de la tâche qui venait de lui être assignée.

Accompagné d'Helen, je m'approchai de M. Darbonne, toujours assis sur la banquette arrière de la voiture de patrouille. Son pantalon beige était

propre et repassé de frais, tout comme sa chemise en jean. Il nous regarda comme si nous étions porteurs d'informations capables de changer quelque chose aux événements qui venaient de percuter sa vie comme un astéroïde. Je lui présentai nos condoléances mais il ne sembla pas enregistrer mes paroles.

— Avec qui votre fille était-elle aujourd'hui, monsieur Darbonne ? demandai-je.

— Elle était allée à l'université pour son orientation. Elle commençait les cours cet été, expliqua-t-il avant de se rendre compte qu'il n'avait pas répondu à ma question. Je sais pas vraiment avec qui elle était.

— Elle avait un petit ami ?

— Peut-être. Elle le retrouvait toujours en ville. Elle voulait pas me dire qui c'était.

— Était-elle déprimée, en colère ou préoccupée par quelque chose ? demanda Helen.

— Elle était heureuse. C'était une fille bien. Elle fumait pas, buvait pas et elle avait jamais eu de démêlés avec personne. J'étais allé chercher du travail à Jeanerette. Si j'étais resté à la maison, au moins...

Ses yeux s'embruèrent.

— Était-elle propriétaire d'une arme à feu ? repris-je.

— Qu'est-ce qu'elle en aurait fait ? Elle lisait des livres. Elle voulait étudier le journalisme et l'histoire. Elle écrivait dans son journal. Elle allait sans arrêt au cinéma.

Helen et moi échangeâmes un regard.

— Pourriez-vous nous montrer sa chambre, monsieur ? demandai-je.

Dans la maison, les parquets étaient récurés, les meubles dépoussiérés, la cuisine nette et la vaisselle lavée, les lits faits. Un vieux canapé mauve était placé face à une petite télévision. Des napperons en dentelle synthétique avaient été placés sur les accoudoirs et le repose-tête du sofa. Dans le couloir, une photo en noir et blanc aux angles jaunis montrait le père sur un terrain de chasse, en compagnie d'autres chasseurs en veste, casquette de toile et bottes de caoutchouc et, disposés en un demi-cercle gigantesque, des canards abattus à leurs pieds. La commode et les étagères d'Yvonne étaient couvertes d'animaux en peluche, de romans en livre de poche usagés et d'ouvrages empruntés à la bibliothèque municipale. Parmi les titres, on pouvait lire *L'Envoûté* et *La Lettre écarlate*.

— Nous aimerions emporter son journal intime, monsieur. Je vous promets qu'il vous sera rendu, dis-je.

Son regard hésita avant de se porter vers la fenêtre. Deux ambulanciers faisaient entrer un chariot à l'arrière de leur véhicule. La fermeture Éclair du sac mortuaire contenant l'enveloppe charnelle d'Yvonne Darbonne venait d'être remontée sur son visage, effaçant en quelques secondes l'identité qui était encore la sienne ce matin, à son réveil. Les lanières et le vinyle retenant son corps sur le chariot semblait avoir fait rétrécir sa taille et sa substance jusqu'à la rendre insignifiante. Cesaïre Darbonne se précipita vers la porte du jardin.

— N'y allez pas, monsieur. Je vous donne ma parole que le corps de votre fille sera traité avec respect, dit Helen en s'interposant, les mains tendues vers lui.

Il se détourna et se mit à sangloter, le dos parcouru de tremblements.

— Elle retrouvait ce garçon en ville parce qu'elle avait honte de notre maison. Un soir, elle est même rentrée du bowling à pied, avec toutes ces voitures qui la doublaient à cent à l'heure. Moi, j'arrivais pas à trouver du travail. J'ai cultivé quinze hectares de canne à sucre pendant quarante ans et aujourd'hui, j'arrive même plus à trouver du travail.

Avant de partir, nous nous rendîmes chez la voisine qui avait appelé Police-Secours pour signaler les coups de feu. La quarantaine bien avancée, elle appartenait à ce groupe racial mal défini parfois désigné sous le nom de « Créoles » ou bien de « Métissés ». À l'origine, le terme « Créole » désignait les colons de deuxième génération dont les origines étaient françaises, espagnoles ou même les deux à la fois. De nos jours, le terme indique quelqu'un dont la lignée est probablement française, amérindienne et afro-américaine. Cette dame, appelée Narcisse Ladrine, insista sur le fait qu'elle n'avait pas été témoin de la scène, ni vu une voiture ou une personne quittant les lieux.

— Mais vous avez entendu un véhicule qui démarrait ? demandai-je.

— J'en suis pas sûre.

Elle portait une robe coupée comme un sac à patates en tissu imprimé tellement usé qu'on pouvait voir les lignes de ses sous-vêtements au travers.

— Essayez de vous souvenir, dis-je. Est-ce que ça ressemblait au bruit de moteur d'un camion ? Était-ce très bruyant ? Peut-être que le silencieux d'échappement était troué par la rouille ?

— Quand vous entendez un coup de feu, vous n’essayez pas d’écouter ce qui se passe ailleurs.

Elle n’avait pas tort.

— Avez-vous vu des gens dans la rue ?

— Y avait un Noir à vélo qui ramassait des bouteilles et des boîtes dans le fossé.

Elle réfléchit à ce qu’elle venait de dire.

— Quoique... ça, c’était beaucoup plus tôt. Non, j’ai vu personne d’autre.

Nous ressortîmes jusqu’à la raffinerie pour interroger le garde de sécurité. Personne n’avait remarqué d’activité particulière près de l’usine ou dans la communauté des maisons en bois sur la rive du bayou. En fait, au bureau de la sécurité, tout le monde ignorait qu’il venait de s’y produire un meurtre.

*

Pendant notre trajet de retour au poste de police, un orage s’abattit sur les terres marécageuses, martelant la voiture de patrouille, éparpillant sur la route des grêlons qui fumaient comme de la neige carbonique. Une fois à mon bureau, j’entrepris de remplir la paperasserie concernant la mort d’Yvonne Darbonne. L’histoire des coupures de cent dollars marquées d’encre rouge de Trish Klein, la fille de mon ami assassiné, m’était complètement sortie de la tête mais juste avant la fin de notre journée de travail, Helen ouvrit ma porte.

— On a eu un retour sur ces numéros de série, dit-elle. Les billets venaient du cambriolage d’une société d’investissement et de crédit immobilier de Mobile.

La déclaration d’Helen n’était pas ce que je voulais entendre.

— J’irai trouver la femme demain, répondis-je.

— Et encore mieux : les billets du butin sont apparus dans les casinos et les champs de courses sur toute la côte du golfe.

— La fille Klein a dit qu’elle avait eu les siens dans un casino de Biloxi.

— Détail intéressant, les gars du ministère des Finances soupçonnent la société d’investissement en question de faire du blanchiment d’argent pour la mafia. Les affranchis se sont fait arnaquer par des casseurs de banque qui

n'étaient pas au courant de l'affaire. Qu'est-ce que tu as comme informations sur la fille Klein ?

Par la fenêtre de mon bureau au premier étage, je voyais la pluie frapper les cryptes du cimetière de St. Peter et lui racontai le meurtre de Dallas Klein à Opa-Locka, en Floride, tant d'années auparavant.

— Tu étais là quand il est mort ? dit-elle.

— Ouais, répondis-je d'une voix un peu étranglée.

— Boucle la partie de l'affaire qui nous concerne et envoie le dossier aux Fédés. Tu m'en feras une copie ?

— Absolument.

*

Je retournai chez moi vers dix-sept heures et garai mon pick-up sous l'abri de la maison en enfilade où Molly et moi vivions dans ce qui est appelé le quartier historique de New Iberia. Comparée aux édifices d'avant la guerre de Sécession et aux demeures de style victorien qui occupent la plus grande partie de East Main, notre maison est un lieu modeste dont la forme rectangulaire évoque celle d'un wagon de marchandises. Ancienne, avec ses murs en bois de cyprès et de chêne, je la trouvais de toute beauté. Une petite coursive extérieure longe sa façade et sa toiture pointue en tôle abrite une belle hauteur sous plafond ainsi que de grandes fenêtres protégées par des persiennes vertes à loquet pendant la saison des ouragans.

Dans la partie ensoleillée du jardin, les parterres de fleurs plantés d'azalées et de lys, d'hibiscus et de philodendrons alternent avec les massifs de roses tandis que dans les sections ombragées fleurissent hortensias et caladiums. Sur la propriété, qui s'étend sur plus d'un demi-hectare et descend en pente douce vers le Teche, poussent pacaniers, pins des Antilles et chênes verts. À la tombée de la nuit, des feux de position rouges et verts signalent les barges et les remorqueurs en route pour Morgan City dont le moteur ronronne bruyamment sous le pont mobile de Burke Street. Aux premières lueurs de l'aube, monte souvent une brume qui s'accroche aux arbres ou enveloppe le bayou d'une couche si épaisse que l'on ne peut que deviner un alligator fouettant l'eau ou des canards s'ébrouant dans les hauts-fonds.

Tripod, notre vieux raton laveur domestique à trois pattes, réside dans une cahute située dans la partie arrière du jardin et Snuggs, le chat, un mâle non châtré à la nuque aussi épaisse qu'une bouche d'incendie et à la musculature ondulante sous son pelage, est son inséparable compagnon. Il arbore fièrement des oreilles déchiquetées par les morsures et les cicatrices roses qui marquent son poil court et blanc comme autant de médailles. Les chiens qu'il autorise à l'intérieur de la propriété sont uniquement ceux qui ont reçu l'approbation de Tripod.

Mlle Ellen Deschamps, notre voisine la plus proche, est âgée de quatre-vingt-trois ans et diplômée de Millsaps College. Elle a pour habitude d'alimenter tous les chats errants de New Iberia et considère tout bonnement Snuggs comme un intrus trop prodigue de ses charmes, mais le nourrit lui aussi malgré tout. Vouant une véritable haine aux gens qui jettent leurs détritrus n'importe où, elle a un jour surpris un homme qui vidait le cendrier de sa voiture dans le parking de Winn-Dixie et l'a aussitôt puni en lui envoyant à la tête un coup de sac plein de carottes. Tôt le matin, je l'aperçois à travers la haie de bambous qui délimite notre terrain, nourrissant ses chats ou s'occupant de son jardin, les grandes poches de son tablier invariablement remplies d'outils et de paquets de graines ; et cette vision quotidienne de Mlle Ellen penchée sur sa tâche, indifférente à cette image d'excentrique qui lui a été attribuée par d'autres, tend à me réconcilier quelque peu avec le monde.

Notre petit coin de East Main est un lieu bien agréable et la femme avec laquelle je le partage ne s'est jamais targuée d'être particulièrement courageuse, dévouée ou résiliente. Pour autant, elle possède toutes ces vertus en quantité exceptionnelle sans même en avoir conscience. Avant notre mariage, elle était connue sous le nom de Sœur Molly Boyle et après avoir travaillé pour l'organisation catholique Maryknoll dans une mission du Guatemala où l'armée massacra tous les Indiens afin d'en faire un exemple destiné aux rebelles gauchistes, elle a mis sur pied le syndicat des travailleurs de canne à sucre à la paroisse de St. Mary, ici même dans le sud-ouest de la Louisiane, où elle a également construit des logements pour les pauvres. Elle a dernièrement quitté l'ordre religieux auquel elle appartenait pour épouser un certain inspecteur de la Criminelle alcoolique avec un long passé de violence et s'est installée ici, sur les rives de Bayou Teche, avec Tripod, Snuggs et Alafair, ma fille adoptive, étudiante en anglais et psychologie à l'université de Reed College à Portland.

— Quoi de neuf, soldat ? lança-t-elle quand j'entrai dans la cuisine.

Elle lavait et effeuillait une laitue sous le robinet d'eau froide avant de la déchirer en morceaux. Elle portait ses cheveux auburn coupés court et le soleil avait saupoudré ses épaules, sa nuque et ses bras de taches de rousseur. Son père, un ancien sergent d'infanterie de l'armée américaine, avait été officier de police à Port Arthur, au Texas. Elle parlait souvent de lui avec tendresse et je le soupçonnais d'avoir transmis à sa fille quelques-unes des attitudes populistes et col-bleu qui étaient les siennes, ainsi qu'une grande aptitude au travail manuel.

J'effleurai sa nuque, caressant légèrement les pointes de ses cheveux avant de refermer les doigts sur ses épaules. La couleur de sa chevelure était identique à celle de la morte gisant près de l'usine et je fis mon possible pour repousser l'image de la blessure au front de la jeune fille. Molly se retourna et me regarda attentivement. Il m'était toujours difficile de soutenir le regard franc et direct de ses prunelles largement écartées.

— Il s'est passé quelque chose ? questionna-t-elle.

— Un homicide à la raffinerie de sucre, répondis-je. Une jeune fille du nom d'Yvonne Darbonne. Elle s'appêtait à commencer ses cours à la fac.

— Tu la connaissais ?

— Je connais son père. Il a perdu sa ferme il y a quelques années.

— Elle a été assassinée ?

— Ça ressemble à un suicide, mais...

— Mais quoi ?

— Rien. Laisse-moi t'aider à préparer le dîner, dis-je en levant le bras pour sortir les assiettes du placard.

La pluie cessa de tomber en fin de soirée et je descendis au bord du bayou. À l'ouest, le ciel avait pris la coloration douce d'une aile de flamand rose et l'air saturé d'humidité embaumait de fraîcheur propre tandis qu'à la surface du bayou, les feuilles des arbres gouttaient doucement en une multitude de chaînes annelées qui flottaient dans le courant. Mais la douceur du soir et le son apaisant de la pluie ne parvenaient pas à me libérer de l'image d'Yvonne Darbonne, pelotonnée dans la poussière, pendant que la brise jouait avec les mèches pourpres retombées sur la blessure de son front.

Les suicidés se divisent en plusieurs catégories. Certaines victimes s'inventent probablement un psychodrame intérieur comme moyen de demander de l'aide puis se laissent dériver trop loin au-delà de la frontière.

Les dépressifs cliniques mettent fin à leurs jours dans des garages fermés ou grâce à un mélange d'alcool et de pilules en écoutant le *Boléro* ou *Clair de lune*. Ceux qui ont envie d'un public ou veulent s'envoler dans les étoiles sautent dans le vide. Certains fantasment sur une mise en scène où ils transcendent leur propre mort. Ils s'imaginent observant d'en haut l'horreur de leurs proches qui, après avoir trouvé leur corps, passeront le restant de leurs jours prisonniers de leur culpabilité et de leur douleur.

Mais ceux qui se mettent des armes à feu dans la bouche ou utilisent des lames de rasoir pour se tailler le creux des coudes et non des poignets sont souvent pleins de rage inassouvie contre eux-mêmes. Les femmes qui se suicident entrent rarement dans cette catégorie.

Les informations fournies par Cesaire Darbonne sur sa fille étaient-elles exactes ? Était-il bien vrai qu'elle ne fumait ni ne buvait ? Avait-elle réellement été toujours aussi heureuse ? Qu'est-ce qui pouvait pousser une aussi jeune femme, jolie et pleine d'avenir, à se tirer une balle en plein front ? Y avait-il eu quelqu'un d'autre sur la scène du crime ?

*

Le lendemain, le coroner entra dans mon bureau d'un pas pesant. Koko Hebert était un des spécimens humains les plus tristement pitoyables que j'aie jamais connus. Il avait une respiration sifflante qui empestait la nicotine et de son énorme carcasse en forme de pyramide gélatineuse, émanait une puanteur suante aux relents de bière qui parfois se transformait en une odeur plus abominable encore, évocatrice d'un dépôt mortuaire au Vietnam après une panne d'électricité.

Son cynisme et sa colère étaient palpables. Il avait perdu son fils en Irak et j'en étais venu à penser que sa façon d'agresser au quotidien les sensibilités d'autrui était sa manière étrange et personnelle d'appeler au secours.

Par ma fenêtre, je voyais briller le soleil sur l'herbe verte mais quand Koko étala son postérieur sur la chaise de l'autre côté du bureau, mon horizon s'assombrit comme lors d'une éclipse. Il tira une énorme bouffée sur sa cigarette, absorbant son cocktail chimique et cancérigène dans un recueillement presque métaphysique qui lui plissa le front.

— Ça vous ennuerait de ne pas fumer ici ? dis-je.

Il s'empara d'une tasse de café posée sur mon bureau dans laquelle il écrasa sa cigarette.

— Vous voulez le post-mortem de la fille Darbonne ou vous voulez me faire croire que vous êtes quelqu'un qui n'a pas de mauvaises habitudes ? demanda-t-il.

— Je suis content de vous voir.

— Bien. Le labo vous a appelé ?

— Non.

— On a fait des prélèvements sur les deux mains de la victime. C'est elle qui a tiré. Conclusion, suicide.

— Vous êtes sûr ?

— Vous n'avez pas confiance dans le test d'absorption atomique ?

— Écoutez, Koko, que les choses soient claires : j'apprécie le travail que vous accomplissez mais votre rhétorique corrosive, je commence à en avoir ma claque.

Le silence tomba et je n'entendis plus que le ronronnement discret de la climatisation.

— Ce n'est pas un résultat positif erroné, reprit-il. Elle avait des résidus de poudre à canon sur les deux mains. Elle a retourné l'arme à feu et s'est tiré une balle en plein front. C'est un suicide. Clair et net.

— D'après son père, elle ne fumait pas et ne se droguait pas. Elle s'apprêtait à entamer des études universitaires. Pourquoi une gosse comme elle se ferait-elle sauter le caisson ? Comment a-t-elle fini dans son propre jardin avec un revolver que son père n'avait jamais vu ?

— Peut-être que je n'ai pas examiné le bon rapport toxicologique, alors. Parce que celui qui portait le nom d'Yvonne Darbonne prouvait qu'elle était imbibée d'alcool, d'herbe et d'ecstasy. Quand je lui ai ouvert les entrailles, j'ai eu l'impression de mettre la main dans un bol à punch. Bourgogne et fruits, pour être tout à fait exact. Elle avait aussi eu des rapports sexuels récents avec plusieurs partenaires. Et à mon avis, il n'y a eu aucune pénétration forcée. Elle avait un hématome sur la cuisse mais au vu de la quantité de partenaires, cela n'a rien d'étonnant. D'après moi, elle était stoned, bourrée et s'était envoyée en l'air plein pot.

— Qu'est-ce que vous en retirez, Koko ?

— De quoi ?

— D'offenser les gens, de les tester.

Il se gratta l'intérieur de la cuisse, comme si une piquête de moustique le démangeait au-delà de ce qu'il était capable de supporter.

— Si je vais aux réunions des Alcooliques Anonymes, vous croyez que je pourrai apprendre à manier ce genre de jargon façon psy, moi aussi ? fit-il.

Je soupirai en me massant les tempes.

— Quoi d'autre ? demandai-je.

— Rien « d'autre ». Elle était soûle, stoned et elle a baisé un groupe de mecs qui ne se sont même pas donné la peine d'utiliser des capotes. Et vous vous demandez pourquoi une gamine comme elle voudrait se suicider ?

*

Tout de suite après le départ de Koko, notre chimiste légiste m'appela du laboratoire de criminologie d'Acadiane. J'estimais beaucoup Mack Bertrand ; un homme au caractère enjoué, expert médico-légal fumeur de pipe et père de famille dévoué, l'un des meilleurs qu'il m'eût jamais été donné de rencontrer.

— Nous avons fait une recherche sur l'arme du crime du cas Darbonne, annonça-t-il. Son vol avait été signalé dans une confrérie d'étudiants de Ole Miss en 1999.

— D'autres empreintes digitales à part celles de la morte ?

— L'arme avait été récemment huilée et nettoyée. Il y avait bien une ou deux salissures mais pas suffisamment pour l'envoyer à la Banque de données des empreintes. Ça va te mener où, tout ça, Dave ?

— Nulle part, sans doute.

— C'est un suicide, mon pote. Son pouce a appuyé sur la détente et ses empreintes étaient au dos de l'arme. À mon avis, elle a retourné le revolver et s'est tiré une balle en plein dans le visage.

— Et dans son téléphone portable, tu as trouvé quelque chose ?

— Principalement les numéros des gamins du lycée de New Iberia. Rien d'inhabituel. À part peut-être...

— Continue, Mack.

— Elle a passé deux coups de fil à la résidence de Bello Lujan, cette semaine.

Le visage hâlé d'un homme en jodhpurs blancs et aux avant-bras couverts de poils noirs surgit à mon esprit. C'était en tout cas Bello aujourd'hui, mais je l'avais connu bien longtemps auparavant dans une incarnation tout à fait différente.

— Pourquoi téléphonerait-elle à un mec comme lui ? dis-je.

— Il a un gosse à l'Université de Louisiane. Peut-être que la victime et lui se connaissaient.

Mack marqua un temps de silence.

— Dave ? reprit-il.

— Ouais ?

— La gamine s'est suicidée et rien ne pourra la ramener. Bello quant à lui n'est pas né, on l'a vidé d'une poche de colostomie. Va pas y toucher.

— C'est rare d'entendre ça de ta bouche.

— Pas quand il s'agit de Bello Lujan, répliqua-t-il.

*

Avez-vous jamais vu quelqu'un causer un accident tragique en conduisant si lentement que d'autres sont obligés de le doubler sur une colline ou dans un virage ? Ou peut-être un conducteur passer à l'orange, forçant ainsi un véhicule qui s'apprête à tourner à une intersection à s'arrêter et exposer son flanc à une circulation à grande vitesse ? La personne responsable de l'accident regarde rarement dans le rétroviseur et ce n'est pas souvent qu'elle doit rendre des comptes à la justice. Je me demandai si l'affaire Yvonne Darbonne finirait de la même façon.

*

Je regardai ma montre. Il était onze heures cinq et je n'avais toujours pas traité le dossier des billets marqués de rouge en possession de la fille de Dallas Klein. J'avais aussi une histoire d'accident avec délit de fuite sur les bras, trois affaires classées sur des disparitions vieilles de dix ans, plus une guerre des gangs qui avait laissé deux dealers de drogues sur le pavé d'Ann Street, criblés par la mitraille d'un automatique calibre .25.

Bienvenue dans une petite ville des États-Unis, au printemps 2005.

Le journal intime d'Yvonne Darbonne reposait sur mon bureau. La couverture en vinyle bleu ciel était décorée d'un parterre de tournesols imprimés dans un coin. La première page datait de trois mois auparavant. J'y lus :

Je suis allée avec lui à City Park et on a jeté du pain aux canards et aux écureuils. Quand il a commencé à faire froid, il a posé son coupe-vent sur mes épaules. Ses joues étaient rouges comme des pommes d'api.

Elle avait noirci une trentaine de feuillets environ, citant quelques prénoms mais aucun nom de famille. Les dernières pages semblaient imprégnées d'un bonheur romanesque et, pour autant que je pouvais en juger, ne laissaient soupçonner aucun conflit émotionnel. En fait, l'aspect de son écriture, la structure de ses phrases et sa connaissance générale du monde me semblèrent être ceux d'une personne à la maturité pleine de bon sens. Je consultai ma montre et contemplai tous les dossiers empilés sur mon bureau ainsi que la masse de travail qui m'attendait dans mon porte-documents métallique. La mort d'Yvonne Darbonne serait enregistrée comme suicide. Mon travail était terminé, me dis-je. Je plaçai le journal intime dans un tiroir du bureau, le fermai et me mis en route pour Lafayette afin d'interroger Trish Klein.

Elle avait pris un appartement dans une résidence en pierre tendre blanche avec une toiture en tuiles et des balcons en fer forgé de style hispanique située dans un quartier ombragé planté de chênes, non loin de Girard Park. Des bougainvilliers en pleine floraison dégringolaient le long des murs de brique autour d'un patio dont la piscine chauffée fumait à l'ombre des chênes verts malgré le soleil déjà haut dans le ciel. À moins de cinq cents mètres de là, au Lafayette Oil Center, l'idée des profits et pertes devant les nuages noirs s'élevant d'un oléoduc en flammes dans le ciel du désert irakien créait sans doute d'énormes inquiétudes mais ici, à l'intérieur de la résidence, on était toujours en 1955 et la mousse des arbres comme la douceur de l'air semblaient indiquer que des temps moins compliqués pouvaient encore exister, au moins momentanément.

L'appartement de Trish se trouvait au premier. Je soulevai le heurtoir en cuivre et entendis un carillon résonner à l'intérieur.

J'avais délibérément choisi de ne pas téléphoner au préalable afin de la surprendre. Elle ouvrit la porte et je vis qu'elle avait de la compagnie : une femme et trois hommes jeunes étaient assis au salon.

— Oh, monsieur Robicheaux ! s'exclama-t-elle en sortant dans le couloir, non sans avoir tiré la porte derrière elle. Si vous m'aviez passé un coup de fil, c'est moi qui me serais déplacée jusqu'à New Iberia.

— Je devais venir à Lafayette, de toute façon. Est-ce que les agents du FBI sont passés vous interroger ?

— Les agents du FBI ? Non, fit-elle. C'est toujours à cause de ces billets de cent dollars ?

— Il semblerait qu'ils proviennent du casse d'une société de crédit immobilier de Mobile.

Je l'observai attentivement mais elle me fixait sans tressaillir de son regard bleu et pensif, clignant seulement une ou deux fois des paupières.

— Est-ce que ça veut dire que mon argent va être confisqué ?

— Vaudrait mieux en parler avec les Fédés.

Elle fit la moue, la bouche serrée comme un bouton carmin.

— Eh bien, si c'est une affaire fédérale, pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que nous partageons la juridiction dans tout ce qui concerne les affaires d'argent volé. En plus, j'étais un ami de votre père.

— Je vois. Donc vous êtes là en partie à cause de mon père ?

— Qui sont vos invités ? demandai-je en ignorant sa question avec un geste du menton en direction de sa porte.

— Des gens qui ont envie de m'aider à mettre sur pied un projet d'élevage.

— On peut entrer ? J'aimerais les rencontrer.

— Vous croyez que j'ai volé cet argent ?

— Bien sûr que non. Vous êtes la fille de Dallas.

Sa bouche se durcit et une expression d'agacement passa dans son regard. Elle scruta mon visage, la main posée sur la poignée de la porte.

— Oui, après tout, entrez donc. Peut-être que ça nous permettra d'en finir avec cette affaire une bonne fois pour toutes.

Ses amis se révélèrent être une étrange collection d'individus. Âgés de vingt à trente ans environ, ils semblaient tous prétendre à un rôle qui tenait plus de leurs aspirations personnelles que de la réalité. À l'image de ce que font souvent les habitués de comptoir, chacun d'eux se présenta d'une façon décontractée et familière comme si cela suffisait à prouver leur bonne volonté et le fait qu'à leurs yeux le nom de famille était sans importance. Mais à l'inverse d'une grande partie de la clientèle assidue des bars, ou en tout cas à l'inverse de moi, les amis de Trish Klein étaient d'une innocence presque comique.

Un dénommé Tom, jeune homme de petite taille aux jambes arquées, au nez tubulaire et à la bouche minuscule, expliqua qu'il était jockey, bien que plus large de hanches que la plupart des jockeys et portant sans doute dix livres de trop sur l'estomac.

Miguel, au teint fortement basané et habillé d'un maillot de corps immaculé révélant un tatouage de la Vierge Marie lovée autour de son épaule droite, expliqua qu'il était boxeur. La paupière de son œil déformée par du tissu cicatriciel était en permanence à demi fermée et ses bras épais prouvaient bien qu'il avait passé de longues heures devant le sac de boxe,

mais il avait les poignets trop fins et les mains trop petites pour un boxeur professionnel.

Le troisième, qui se présenta sous le nom de Tyler, était tout sourires, énergie et volubilité. Il portait un jean noir, des chaînes en or et une chemise hawaïenne qui s'enlevait par le haut et bouffait sur son corps mince. Ses cheveux semblaient avoir été coupés à coups de cisailles et séchés par une hélice d'avion. Il étudiait l'écriture des scénarios et la mise en scène et expliqua qu'il en avait déposé deux, l'un auprès de Clint Eastwood et l'autre de Martin Scorsese. Quand je lui demandai s'il avait reçu un retour quelconque, il me répondit : « Mon agent est censé appeler mais je vais peut-être aller sur place, me faire quelques relations personnelles. Il paraît que pour qu'un projet se concrétise, il faut parfois que le scénariste donne son petit coup de pouce personnel. »

La femme, Lewinda, se leva pour me serrer la main. Elle était dodue, décolorée, parfumée et moulée dans un pantalon western beige et une chemise mauve brodée de fleurs rouges et vertes. Chaussée de bottes en peau d'autruche, elle m'expliqua qu'elle était chanteuse dans un groupe de country. Elle me fit un des plus jolis sourires que j'aie jamais vus et son accent chantait à lui tout seul. Mais quand elle précisa qu'elle s'était produite à Wheeling, dans l'ouest de la Virginie et à Branson dans le Missouri, j'eus le sentiment que quelques minutes d'anonymat « sur scène » étaient à peu près le résumé de la carrière de Lewinda Sans Nom de Famille.

Je passai une demi-heure à siroter du café avec les amis de Trish Klein – en me demandant si j'étais en compagnie de débiles mentaux ou si j'avais affaire à la plus intéressante brochette d'arnaqueurs de première que j'aie jamais rencontrés, puis les quittai en leur faisant mes adieux. Trish Klein me rattrapa d'un pas rapide alors que je descendais vers le parking.

— C'est tout ? fit-elle. Vous faites trente kilomètres pour venir boire un café et repartir ensuite au bureau ?

— Il y a des jours comme ça. De toute façon, je suis sûr que les Fédés vont vouloir s'occuper de cette affaire.

— Alors pourquoi êtes-vous ici ? Et ne venez pas me raconter des salades.

— J'étais présent au moment de la mort de votre père. J'ai essayé de l'empêcher mais j'étais complètement soûl.

Elle me suivit des yeux, immobile, la bouche légèrement entrouverte, lorsque je sortis par la grille en fer forgé accompagné par le bruissement du vent dans les arbres.

*

De retour au bureau, je sortis le dossier de l'accident mortel avec délit de fuite datant probablement de neuf mois à un an auparavant. Le corps avait été découvert depuis trois semaines à peine sous un enchevêtrement de broussailles, au fond d'une ravine en contrebas d'une route de campagne fréquentée par des automobiles et des camions qui y jetaient régulièrement des ordures de toutes sortes. Des années plus tôt, cette route avait eu son infâme quart d'heure de célébrité grâce au livre et au film intitulés *Dead Man Walking* qui retraçait la soirée d'un couple de lycéens venu se garer dans les bois pour se peloter en toute tranquillité, après l'obtention de leur diplôme d'études secondaires. C'est là que deux frères de St. Martinville avaient violé la jeune fille avant de l'assassiner ainsi que son petit ami. Aujourd'hui, si vous passez dans le coin, vous verrez à côté des montagnes de détritiques une croix en polystyrène expansé bardée d'une guirlande de fleurs en plastique à leur mémoire.

Le squelette trouvé au fond de la ravine – que dans le sud de la Louisiane nous décrivons comme un système naturel d'écoulement des eaux – avait été baptisé « L'Homme Crustacé » parce que ses os et les lambeaux de peau qui y étaient attachés grouillaient d'écrevisses quand on l'avait sorti de la boue. L'Homme Crustacé sans le moindre papier, sans bijou, ceinture ni chaussures, était à coup sûr un vagabond qui déambulait au nord de l'ancienne voie ferrée de la Southern Pacific Railroad. À la vue de sa hanche fracturée et de son crâne écrasé, le coroner avait conclu à un accident de la route mortel avec délit de fuite, une occurrence somme toute assez fréquente dans un État qui compte le plus grand nombre d'accidentés de la route de toute l'Amérique.

Nous avons contacté nombre d'ateliers de carrosserie d'Acadiana et utilisé les médias autant que possible afin de trouver quelques indices mais toutes ces démarches n'avaient mené à rien. L'Homme Crustacé était probablement destiné à des obsèques anonymes et sa postérité réduite à

quelques feuillets dans un dossier qui finirait un jour dans l'incinérateur de la paroisse.

Néanmoins, je trouvais que quelque chose ne collait pas dans le rapport du coroner. Je composai son numéro.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Koko ? dis-je sans préambule. L'Homme Crustacé avait la hanche gauche cassée mais le coup fatal était sur le côté droit de sa tête. Comment harmoniser ces contradictions ?

— Harmoniser, répéta-t-il pensivement. Laissez-moi noter le mot et en vérifier les diverses définitions. Harmoniser... j'aime bien.

— T'es vraiment le mec le plus odieux avec lequel j'aie jamais eu à travailler, marmonnai-je, les dents serrées.

— Qu'avez-vous dit ?

— Rien.

— L'Homme Crustacé s'est probablement fait rentrer dedans par le travers, a heurté violemment la route et relevé la tête au moment où le véhicule lui passait dessus.

— Il n'aurait pas été écrasé sur tout le corps ?

— Pas nécessairement.

— Y avait-il un signe indiquant qu'il ait été traîné le long de la route ?

— Je suis censé savoir ça d'un mec qu'on a retrouvé dévoré jusqu'à l'os par des animaux sauvages et des écrevisses ?

— C'est juste que je n'arrive pas à comprendre comment un gars pourrait recevoir des blessures aussi massives en deux endroits distincts de son corps et aucune autre ailleurs ?

— Peut-être que sa tête a frappé l'asphalte après qu'il a été heurté de côté. Ou bien il a percuté un pylône télégraphique ou électrique.

— Il n'y en a aucun sur le lieu de l'accident.

— Peut-être qu'un deuxième véhicule lui a roulé dessus.

— Deux accidents avec délit de fuite sur une route déserte au cours de la même nuit ?

Il ne répondit pas. Je l'entendais respirer dans le combiné.

— Koko ? dis-je.

Il raccrocha. Je composai à nouveau son numéro.

— Vous commencez à me les gonfler.

— Peut-être que moi non plus je ne m'explique pas tout dans cette histoire. Mais vous savez très bien que ce gars-là entrera dans l'éternité sous le nom de John Doe, blessé mortellement par un ou plusieurs inconnus.

Tout le monde se fichait royalement de lui quand il était vivant et personne n'en a rien à foutre maintenant qu'il est mort. Alors, arrêtez de vous branler les neurones et de faire perdre leur temps aux autres.

Cinq minutes plus tard, Wally, notre répartiteur hypertendu et comique auto-désigné du département, appela sur mon poste.

— Y a une fille du FBI qui vient d'arriver. Lunettes de soleil, tailleur et une paire de doudounes monstrueuses. Qu'est-ce que je fais d'elle ?

— Wally ! Mais au nom du ciel... commençai-je.

— Elle est aux gogues. Elle m'entend pas.

— Là n'est pas la question. On est censé être professionnel dans...

— Elle est rentrée dans une voiture de patrouille sur le parking en faisant marche arrière. Helen est sortie voir les dégâts. Je t'envoie la fille au bureau.

J'allai à la fenêtre. En bas, Helen Soileau et un groupe de policiers en uniforme examinaient la tôle froissée à l'avant d'une voiture de patrouille tandis que se déversait sur l'asphalte le fluide verdâtre du radiateur. Quelqu'un frappa à la porte de mon bureau et je vis, à travers la vitre, une femme de haute taille aux cheveux jaune paille, vêtue d'un tailleur bleu azur, qui retirait sa chaussure en s'appuyant au mur. Je lui ouvris et elle me regarda d'un air gêné, avec, à la main, sa chaussure gauche sur la semelle de laquelle s'étalait un chewing-gum rose aplati.

— Berk, j'ai horreur de ça, fit-elle.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Je suis l'agent spécial Betsy Mossbacher. Pfff... quelle journée ! répliqua-t-elle en se redressant avant de se diriger, clopin-clopant, vers la fenêtre de mon bureau.

Elle jeta un coup d'œil vers le parking.

— Oh, bon Dieu.

— Vous êtes ici à propos des coupures du casse de la société de crédit immobilier à Mobile ?

— Ouais. Mais on dirait que j'ai pris un mauvais départ chez vous. Je viens d'interroger la fille Klein. Vous saviez que son père avait été tué dans le braquage d'un fourgon ? Je peux m'asseoir ?

— Oui, dis-je, sans trop savoir à quelle question je venais de répondre.

Elle s'installa à côté de ma table de travail et commença à attaquer le chewing-gum à coups de crayon, qu'elle essuyait ensuite sur un morceau de papier au-dessus de ma corbeille.

— La fille Klein vous a parlé de son père ?

— Elle n'en a pas eu besoin. C'était un ami. J'étais présent quand il s'est fait assassiner.

Son visage devint pensif et elle regarda au loin en continuant à gratter mécaniquement sa chaussure avec son crayon.

— Vous étiez le flic au repos qui se trouvait devant le bar, n'est-ce pas ?
Je déglutis avec difficulté.

— De toute évidence vous avez regardé mon dossier, donc pourquoi me poser la question ?

— Les mecs vous ont tenu à distance en vous tirant dessus ?

— J'étais soûl.

Elle lâcha le crayon dans la corbeille à papier et remit sa chaussure.

— Faut que je me lave les mains, annonça-t-elle.

J'avais beaucoup de mal à me faire une opinion sur l'agent spécial Betsy Mossbacher qui semblait cumuler incompétence et agressivité. Rien que sa façon de s'exprimer aurait nécessité les services d'un spécialiste en décryptage. Peut-être les services de sécurité intérieure du pays{1} avaient-ils écrémé les meilleurs éléments débutants du FBI à leur avantage ou alors le responsable d'investigation avait décidé de l'envoyer dans l'arrière-pays pour la former. À moins que l'enquête sur deux billets de banque tachés d'encre rouge se révèle non seulement une perte de temps mais le prétexte d'un quelconque supérieur pour se dépêtrer de la présence de Betsy Mossbacher. À son retour des toilettes, elle expira violemment comme si elle venait de faire un effort herculéen.

— Sacrée coïncidence que cette fille s'installe aussi près de chez vous, hein ?

— Tout le long de la côte du golfe du Mexique, c'est la même culture.

Elle parut mâcher l'intérieur de sa joue.

— Saviez-vous que Trish Klein vadrouille sans arrêt dans la moitié du pays ainsi qu'en Amérique latine ?

— Non.

— Elle a hérité du pactole à la mort de sa grand-mère. Elle est propriétaire de très beaux chevaux. Elle est instruite, cultivée, et classe mais elle prétend avoir reçu les billets en question dans un hôtel casino bas de gamme du Mississippi ; le genre de taudis que des syndicats de couvreurs utilisent pour leurs congrès. Vous trouvez ça logique, vous ?

— Allez donc jeter un coup d’œil sur ses amis. On dirait des gens qui se sont rencontrés dans une gare routière et ont décidé de vivre ensemble, dis-je.

— Vous saviez que la société de crédit immobilier faisait du blanchiment d’argent pour la mafia ?

Je me sentis devenir plus irritable encore.

— Oui, et alors ?

— Peut-être que quelqu’un avait mis la pression sur Dallas Klein pour l’obliger à communiquer la feuille de route du véhicule blindé.

— Dallas devait de l’argent à quelques sales types. J’avais déjà expliqué tout ça aux Fédés, à l’époque.

— Est-ce que l’un de ces bookmakers s’appelait Whitey Bruxal ?

— Depuis que vous êtes ici, vous ne m’avez posé que des questions dont vous connaissez déjà la réponse. Vous pensez peut-être que je ne dis pas la vérité ?

Elle fit quelques pas jusqu’à la fenêtre et contempla la voiture de patrouille qu’elle avait emboutie.

— Vous avez déjà travaillé avec des vaches ?

— Pardon ?

— En période de vêlage, on passe environ six semaines à apprendre tout ce qui est de l’ordre de la loi naturelle et tout ce qui ne l’est pas.

— Je ne vous suis plus.

— Les vaches, elles ont les mamelles brûlées par le soleil et vous, vous avez de la merde, de la pisse et du sang jusqu’en haut du bras. Vous ne dormez quasiment plus, vous avez froid presque tout le temps et vous entendez les bêtes meugler jour et nuit. Quand les mères rejettent leurs petits, vous greffez les orphelins à une autre maman. Vous distribuez des pâtés à la farine de graine de coton à tout le monde et quand vous arrivez au bout de vos peines et que vos efforts ont porté leurs fruits, vous avez l’impression d’avoir accompli une bonne action. Et puis, un jour, vous embarquez tout ce monde pour l’abattoir. Ironique, non ?

— L’allégorie, ça n’a jamais été mon fort.

— Ce que je veux dire, c’est que nos efforts les meilleurs sont rarement suffisants. Vous avez dit aux policiers de Miami-Dade que votre pote Dallas Klein était sans doute de mèche avec les individus qui ont attaqué son véhicule blindé. Consciemment ou pas, je pense que vous vous reprochez sa mort. Vous sentez-vous encore coupable, inspecteur Robicheaux ? Est-ce la

raison pour laquelle vous semblez remarquablement peu curieux sur le comportement de sa fille ?

Elle introduisit un bonbon rouge vif dans sa bouche et se mit à le sucer énergiquement. Je la regardai sereinement mais ne répondis rien, une bulle de colère familière montant dans ma poitrine comme une vieille amie.

— Bien, dit-elle simplement en se préparant à partir, le visage curieusement triste et même vieilli par notre échange verbal.

— D'où êtes-vous ? demandai-je.

— Chugwater, Wyoming.

— On est brut de décoffrage, à Chugwater, Wyoming, on dirait.

— C'est la faute des vaches, répliqua-t-elle. C'est ce qui arrive quand on a grandi avec elles.

Je n'avais pas besoin de ça.

Ce soir-là, j'emportai chez moi le journal intime d'Yvonne Darbonne. Sitôt le dîner terminé, je descendis au bord du bayou avec une chaise pliante sous le bras pour en relire la trentaine de pages qui me permettrait d'entrevoir les ressorts intimes de cette jeune fille cajun âgée de dix-huit ans à peine et amoureuse de la vie.

Voici ce que disaient les quatre dernières pages :

Nous avons mangé des glaces au square de St. Martinville avant d'aller nous promener sur les docks derrière l'ancienne église. La lune brillait haut dans le ciel et la mousse sur les chênes semblait tissée de fils argentés. Il m'a embrassée et m'a attirée à lui en refermant sur moi les pans de son manteau. Je le sentais durcir contre moi, là en bas...

Aujourd'hui, nous avons pris une barque pour nous rendre à la cabane de son père dans les marais. Je sais bien qu'il a envie mais il n'ose pas demander. Il m'a touché le sein mais s'est excusé aussitôt et je lui ai répondu qu'il n'y a pas de mal à ça quand deux êtres s'aiment. L'éclat de ses yeux sombres me rappelle celui de l'eau quand la lumière des étoiles y est emprisonnée. Il n'a pas cherché à savoir si j'étais vierge. Je me demande s'il m'en estimerait moins. Sa bonté est dans chacun de ses gestes...

La nuit dernière, il m'a présenté ses copains. J'ai l'impression que ce sont tous des garçons bien sauf un, avec son regard de rapace et sa bouche perpétuellement affamée. Je l'ai vu me regarder dans le miroir au moment où il croyait que personne ne l'observait.

Mais les inquiétudes d'Yvonne Darbonne sur cette seule imperfection de son nouvel univers furent de courte durée. Ses dernières pages revenaient à son petit ami :

Je lui ai dit que j'en avais envie, qu'il ne fallait pas avoir peur. Quand on a eu fini, il a déposé des baisers sur mes tétons et sur le bout de mes doigts. Il faisait chaud dans la cabane et ses cheveux mouillés bouclaient sur son front. Je sais maintenant que mon amour pour lui est différent de tous les sentiments que j'ai pu éprouver envers les gens que j'ai aimés dans ma vie. Je n'arrive pas à croire que nous serons ensemble à la fac cet été. Il veut faire la connaissance de mon père et m'a dit de ne jamais avoir honte de l'endroit où je vis.

Molly descendit la berge en pente douce et plaça sa main sur mon épaule.

— Qu'est-ce que tu lis ? demanda-t-elle.

— Le journal intime de la petite Darbonne. Pour quelle raison cette gamine en est-elle arrivée à se tirer une balle dans la tête ?

Je lui tendis le cahier en gardant mon pouce entre les deux dernières pages. Molly l'orienta vers la lumière, lut puis le referma en regardant au loin.

— Qui était le jeune homme en question ?

— Je n'en suis pas sûr. Le téléphone portable d'Yvonne contenait le numéro de Bello Lujan dont le fils fréquente l'Université de Louisiane, à ce qu'il paraît. Peut-être qu'il sortait avec Yvonne.

— Le *Daily Iberian* dit que la police a conclu au suicide.

— Ça ne signifie pas forcément que personne ne soit responsable de sa mort. Où s'est-elle procuré le revolver avec lequel elle s'est tiré la balle dans la tête ? Qui est le salopard qui l'a abandonnée ivre et défoncée dans le jardin, avec une arme à feu pour seule compagnie ?

— Peut-être qu'elle en avait déjà une ?

— Ce n'est pas ce que dit son père, répliquai-je.

— Il n'est pas rare que les membres de la famille mentent tant ils se sentent coupables.

Je repris le journal intime de ses mains.

— Cette arme a été volée dans les locaux d'une fraternité d'étudiants d'Ole Miss. Par quel moyen M. Darbonne aurait-il pu se la procurer ?

Je remarquai son agacement à la crispation de son visage.

— Je n'en sais rien, Dave. Je dis simplement qu'il est inutile de se lamenter sur ce qu'on ne peut pas changer.

Je retins une repartie cinglante mais décidai de garder mes opinions pour moi et détournai les yeux vers les lumières qui commençaient à s'allumer dans City Park, de l'autre côté du bayou. Puis je suivis Molly dans la maison et l'aidai à laver les assiettes avant de ranger les restes du dîner.

*

Je me réveillai à quatre heures du matin et allai m'asseoir dans le noir à la table de la cuisine en écoutant le bruit du vent dans les arbres. Quelques minutes plus tard, la lumière s'alluma et Molly, en peignoir et chaussons, s'installa en face de moi.

— La fille Darbonne ? demanda-t-elle.

— C'est cette façon qu'elle a d'écrire. Je n'ai pas trouvé la moindre trace de colère ou d'apitoiement sur elle-même dans son journal intime, lui expliquai-je.

Molly attendit un moment.

— Continue, dit-elle.

— Les gens comme elle ne se suicident pas. C'est aussi simple que ça. Quelqu'un d'autre est responsable de sa mort.

Molly mit ses coudes sur la table et appuya son menton sur ses doigts entrecroisés, sans parvenir à cacher son épuisement, et je lus dans son regard fatigué le pressentiment que les morts n'allaient pas tarder à réclamer l'attention des vivants.

*

Samedi matin, je pris la voiture jusqu'à la résidence de Bello Lujan. Bellerophon était son prénom exact, un choix absurde et grandiose en apparence pour un homme issu d'un milieu ouvrier. Mais dans le sud de la Louisiane, on trouve des dénominations de divinités ou de héros antiques à foison, héritage de nos ancêtres français ainsi baptisés lors du règne de la Terreur, lorsque Robespierre et ses amis tentaient de purger la culture française de son influence chrétienne. L'ironie veut qu'aujourd'hui, poseurs

de tuyaux et serveuses cajun portent parfois des prénoms plus évocateurs d'Homère que de l'Amérique contemporaine.

Je ne pouvais prétendre avoir jamais eu de sympathie pour Bello Lujan, individu agressif au langage vulgaire, dont les opinions sur la richesse et le statut social étaient pour le moins primaires. Quand il vous saluait d'une poignée de main, il vous la serrait trop fort l'espace de deux secondes, afin de ne laisser subsister aucun doute quant à sa puissance physique. Un jour, lors d'un match de catch professionnel à La Nouvelle-Orléans, je l'avais vu grimper sur le ring armé d'un tabouret en bois dont il avait cogné jusqu'au sang un catcheur avec lequel il avait échangé des insultes. Bello aimait à dire que pour être un bon perdant, il ne fallait qu'une chose : l'habitude de perdre.

Mais malgré mon antipathie à son égard, je faisais de mon mieux pour le comprendre, ou du moins comprendre le milieu qui l'avait vu naître. Son père était réparateur de flippers pour une famille de mafieux dont le territoire s'étendait sur l'ancien quartier du Tunnel de Lafayette et quand il avait pris une balle dans la peau, la famille de Bello avait été contrainte à des allers-retours incessants entre la cité HLM Iberville de La Nouvelle-Orléans, le quartier de l'ancien bordel de New Iberia et un taudis rural en bordure d'un chemin de terre au nord de Lafayette. Bello cirait les chaussures dans les saloons et servait des sodas aux clients d'un drive-in dont le propriétaire teigneux lui interdisait de prendre son déjeuner ou son dîner à l'intérieur de l'établissement. En plein hiver, il m'arrivait de voir Bello à la gare de la Southern Pacific, le visage rétréci par le froid, sa boîte à cirage accrochée autour du cou grâce à une bandoulière en cuir tandis qu'il attendait un client éventuel à la sortie des wagons Pullman. Et si ma propre jeunesse avait été marquée par les privations, je n'ignorais pas que Bello avait payé pour la sienne un tribut plus lourd encore que le mien. Je savais également qu'il avait une bien meilleure mémoire que la mienne et qu'il valait mieux ne pas s'aviser à le doubler.

Ses premiers bénéfices, s'il fallait en croire la rumeur, il les avait faits dans les combats de coqs et ensuite dans l'industrie du gaz et du pétrole. D'aucuns disaient qu'il avait aussi fait le mac pour une famille de mafieux de Lafayette déjà bien établie, du temps où elle possédait un bar à putes et un bordel au-dessus du Tunnel. Quand on lui demandait comment il gagnait sa vie, il affichait un sourire bon enfant et répondait : « Je fais tout ce qui rapporte du blé, *podna*. »

Il y avait néanmoins un trait distinctif dans sa personnalité sur lequel tout le monde s'accordait : pour protéger ses intérêts et ceux de sa famille, Bello Lujan était capable de devenir un ennemi féroce.

Il vivait avec sa femme et son fils dans une grande maison blanche située en bordure du Bayou Teche, dans une zone boisée et vallonnée à l'extérieur de Loreauville. Bien des années auparavant, sa femme était restée paralysée après un accident de voiture et paraissait rarement en public. Avec le temps, les détails de l'accident s'étaient estompés mais dans l'autre voiture, un enfant avait trouvé la mort et certains disaient que si elle n'avait été aussi gravement blessée, Mme Lujan n'aurait pas échappé à une mise en examen. Quoi qu'il en soit, son sort n'était pas enviable et les gens la voyaient parfois dans sa chaise roulante, son visage d'oiseau minuscule et pointu lorgnant le monde derrière les rideaux d'une fenêtre à l'étage.

De l'autre côté de la route, face au treillage de l'allée principale, paissaient des pur-sang et des chevaux d'allure sur une quinzaine d'hectares des meilleurs pâturages de la paroisse, à l'intérieur d'un enclos en bois blanc. Bello ne se contentait pas d'endosser le rôle du gentleman propriétaire de ranch, il employait des éleveurs de chevaux originaires du Kentucky et ses pur-sang concouraient dans les derbies de Louisiane et de Floride. En hiver et au printemps, Bello recueillait les lauriers et posait devant les journalistes.

Mais des bruits couraient sur l'origine de ses succès aux champs de courses – histoires de vols de semence, une *claim race*^{2} superbement manipulée en Californie, administration de sédatifs au grand favori lors d'une course au Nouveau-Mexique...

J'avais téléphoné pour le prévenir de mon arrivée. Il m'accueillit dans l'allée, vêtu d'un short blanc et d'une chemise de golf, sa peau mate bronzée, ses avant-bras couverts de boucles brunes et brillantes. Il plia légèrement les genoux en levant les poings, à l'image d'un boxeur.

— Dave ! Espèce de vaurien ! *Comment la vie, Nèg*^{3} ? Tu as vendu ton ponton et tes barques à louer, à ce qu'il paraît ? Dommage, j'aimais bien cet endroit, dit-il.

Il avait un drôle d'accent, mélange singulier de *coonass* pur et dur et d'inflexions italiano-irlandaises caractéristiques des cols bleus de La Nouvelle-Orléans.

— Ça swingue, Bello ?

— Moi, oui. Et la tienne, est-ce qu'elle swingue aussi ? plaisanta-t-il en souriant.

Je l'informai du motif de ma visite.

— Cette fille s'est suicidée et c'est pour ça que tu veux causer à mon fils ? Désolé d'apprendre cette triste nouvelle mais en quoi est-ce que ça concerne Tony ? demanda-t-il, tournant la tête en direction du court de tennis où son fils frappait des balles que lui envoyait une machine.

— Est-ce qu'il fréquentait Yvonne Darbonne ?

Bello se frotta le nez du plat de la main et fronça les sourcils, son regard sombre aux prunelles largement écartées traversé par de multiples pensées.

— Un jeune gars aussi beau que lui a forcément des tas de filles qui lui tournent autour. Comment pourrais-je le savoir ? Elles vont et elles viennent. Je ne me rappelle pas ce nom-là.

Je commençai à traverser la pelouse en direction du court de tennis. Manifestement, Tony m'avait déjà repéré du coin de l'œil mais il continua à taper dans ses balles, les joues couleur pomme d'api, le front dégagé de ses boucles brunes noué d'un bandana, ses hanches presque aussi fines et minces que celles d'une jeune fille. J'entendis Bello qui arrivait sur mes talons.

— Hé Dave, vas-y mollo, tu veux ? C'est mon fils, là. Tu dis qu'il serait mêlé à la mort de quelqu'un ? J'aime pas ça.

D'un mouvement lent et délibéré, je me tournai vers lui en forçant un sourire à mes lèvres avant de parler.

— Il s'agit d'une enquête pour homicide, Bello. Si tu préfères que cet interrogatoire ait lieu au commissariat, pas de problème. Mais en attendant, je te prie de ne pas t'en mêler.

Il tourna les mains vers le haut, paumes en l'air comme s'il ne comprenait plus rien.

— On est samedi matin. C'est le printemps, les oiseaux chantent, tu débarques sur ma pelouse comme une tornade... et c'est moi le problème ? fit-il.

J'ouvris la porte du court et m'avançai sur le sol en terre battue humide et passée au rouleau. Tony Lujan se montra plein de déférence et répondit poliment à mes questions en me disant « monsieur ». Néanmoins dans le sud de la Louisiane, ce genre de conduite est considéré comme normal et n'a rien d'inhabituel, surtout chez les jeunes gens issus d'un milieu aussi privilégié que celui de Tony.

— Tu connaissais Yvonne ?

— Oui, monsieur.

— Tu la connaissais bien ? dis-je en le regardant droit dans les yeux.

— Elle travaillait chez Victor, à la cafétéria. Je la voyais là-bas ou en ville, de temps en temps.

— Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ?

— La veille de sa mort. On est allés au parc manger une glace.

— Tu as une idée de la raison pour laquelle elle aurait voulu mettre fin à ses jours ?

— Non, monsieur.

— Pas la moindre ?

— Non, monsieur.

— À mon avis, tu la connaissais mieux que tu ne veux bien le laisser paraître, dis-je.

Ses yeux commencèrent à s'embuer.

— Hé ! Tu réponds à ses questions ! ordonna Bello.

— On est sortis ensemble. On a couché ensemble.

— Pourquoi as-tu essayé de me mentir ?

Autour du terrain de tennis, les coupe-vent en nylon gonflèrent sous le vent en faisant grincer leurs attaches. Ses joues se vidaient peu à peu de leur couleur, se marbrant de plaques rouges et irrégulières à l'image de flammes brisées.

— Tu le lâches maintenant, Dave, intervint Bello. Il a coopéré, non ?

— Faut que tu nous laisses seuls, Bello.

— Va te faire foutre. Je suis chez moi. Tu ne viens pas ici pour faire la loi, répliqua-t-il.

Il n'y avait plus rien à dire. Bello était de toute évidence une présence suffocante et autoritaire dans la vie de son fils et je savais que sans un mandat contre lui, je n'arriverais plus à tirer la moindre information de l'un ou de l'autre.

— Si jamais tu te souviens de quelque chose qui pourrait se révéler utile, appelle-moi, tu veux bien ? dis-je à Tony en lui tendant ma carte.

— Oui, monsieur, répondit-il.

Je repartis en direction de mon véhicule et sentis les yeux de Bello, resté à mes côtés, écorcher vif la peau de mon visage.

— Tu essaies de me chercher des noises, Dave ? Tu as une dent contre moi ou quoi ?

— Non, dis-je en ouvrant la portière de mon pick-up truck.

— Alors, qu'est-ce qui se *passe* ?

Je ne répondis rien et m'assis au volant. Bello fit lourdement tomber sa main sur mon bras.

— Tu ne viens pas rabaïsser ma famille pour m'envoyer chier ensuite, dit-il.

— Une jeune femme est morte et ton fils a essayé de cacher des informations sur sa relation avec elle. Ôte ta main de mon bras, je te prie.

— C'est juste un gosse.

— Plus maintenant, répondis-je.

Il me regarda fixement, le visage agité de tics nerveux tandis que sa bouche semblait former des mots qui restaient silencieux.

*

Clete Purcell, mon ancien partenaire à la brigade criminelle de La Nouvelle-Orléans, n'était pas de bonne humeur. Cela faisait maintenant une semaine qu'il était à cran, depuis qu'un certain Frogman Andrepont, tête à crack de son état, prisonnier en cavale habitué des chèques en bois, avait explosé la baie panoramique de son beau-frère en lui expédiant sur la pelouse son poste de télé pour pouvoir s'enfuir par le toit. Clete, qui se trouvait côté jardin, avait fait le tour de la maison au galop mais était arrivé trop tard. Clete avait un bureau d'enquêteur privé et de prêteur sous caution sur Main Street, à New Iberia, mais il continuait à faire la chasse aux sauteurs de cautionnement pour le compte de ses anciens employeurs de La Nouvelle-Orléans, Wee Willie Bimstine et Nig Rosewater. Quand Frogman ne s'était pas présenté à l'audience préalable du tribunal, Clete l'avait débusqué chez son beau-frère pour ensuite perdre sa trace dans les marécages de Henderson Swamp où, après avoir éclaté un pneu en dévalant à toute blinde la route de la digue, il avait failli se faire dévorer tout cru par les moustiques.

Mais pour un fugitif, Frogman avait deux problèmes. D'abord, son visage était en tout point celui d'une grenouille ; des yeux globuleux, les replis de la gorge comme des fanons et même la peau reptilienne. Ensuite, c'était un joueur invétéré doublé d'un toxico, accro au crack. Ce qui dans son cas signifiait que le nouveau casino de Louisiane, ouvert vingt-quatre

heures sur vingt-quatre avec sa boîte à gaillon tous usages éclairée au néon, était aussi près du paradis qu'on peut l'être sur la terre.

Situé dans une paroisse du nord de l'État, il faisait partie d'un important complexe avec club privé et hippodrome. Toutefois courses de chevaux et restaurants huppés n'existaient que pour le décorum car la véritable attraction, c'était le casino. Aux termes de la loi, les autres bars de la paroisse étaient contraints de fermer à deux heures du matin, règle qui ne s'appliquait pas au casino, au grand dam des patrons de bars, des agences du maintien de l'ordre et de l'association des Mères contre l'Alcool au Volant. Malgré le tollé général, l'alcool continuait à y couler à flots de la tombée de la nuit jusqu'au lever du jour. Comment quiconque pouvait-il douter de la grandeur de ce pays ? Il suffisait de demander son avis à Frogman.

Assis au bar, un martini à la main, il s'était habillé style western au cas où une ou deux filles de la campagne pas trop sophistiquées se baladeraient dans les parages. Il se sentait envahi d'un sentiment de sécurité et de bien-être qui lui donna envie de pardonner l'État de Louisiane pour toutes ces années passées au trou. À dire vrai, il pouvait se permettre d'être généreux : il venait de gagner un jackpot de trois cents dollars aux machines à sous et s'était fait un petit plaisir en s'offrant un steak et une demi-bouteille de champagne. Il avait été plus futé que ce gros lard de Purcel, même s'il lui avait fallu remodeler un peu le salon du beau-frère pour arriver à ses fins. Il imagina ce dernier en train de se garer dans l'allée et la tronche qu'il avait dû tirer à la vue de sa télé toute déglinguée sur le gazon et de sa baie panoramique gisant dans les plates-bandes. Peut-être serait-il bon de lui écrire une carte postale pour expliquer ce qu'il s'était passé. Pourquoi pas, après tout ? C'était la chose correcte à faire. Il s'en occuperait dès le lendemain matin. Mais le beau-frère n'était pas d'humeur clémente et avait déjà cafété le lieu dans lequel Frogman s'était probablement rendu. Aussi, samedi soir, Clete Purcel entra dans le casino d'un pas tranquille sans se douter que Frogman avait arrêté de jouer aux machines à sous pour aller tirer sa crampe avec une prostituée mexicaine dans une caravane Air Stream garée à côté des étables. Clete s'installa à une table de black-jack et, très vite, perdit quatre cent soixante-treize dollars.

— Tu as perdu combien ? demandai-je.

— La croupière qui distribuait les cartes avait une paire de doudounes à te faire loucher. Elle arrêtait pas de me les flanquer dans la figure chaque

fois que je devais décider si je voulais une carte ou pas. Comment veux-tu garder les idées claires dans une telle situation ? rétorqua-t-il.

C'était dimanche matin et nous étions dans le jardin à l'arrière de la maison. Il me racontait l'épisode avec force détails et circonvolutions, une méthode qui lui était habituelle et indiquait quelque désastre à venir dont il était à l'origine, usant ainsi de tous les contournements possibles pour éviter de reconnaître sa part de responsabilité.

Des années auparavant, Clete avait court-circuité sa carrière dans les forces de l'ordre à coups d'herbe, de pilules et d'alcool. Il avait également abattu un témoin bénéficiant du programme de protection fédérale et avait même travaillé comme agent de sécurité à Vegas et Reno pour un gangster sadique appelé Sally Dio, dont l'avion avait fini par s'écraser contre une montagne dans l'ouest du Montana. Après avoir passé les arbres au râteau pour retrouver les restes de Sally et de ses hommes de main, les inspecteurs avaient fini par découvrir qu'on avait obstrué les moteurs de l'avion en versant du sable dans les réservoirs. Clete Purcel avait aussitôt décampé de Big Fork, Montana, comme si la ville était en feu.

Il était haï et craint par la mafia en même temps que par nombre de ses collègues des forces de police de La Nouvelle-Orléans. Ses détracteurs essayaient de le rejeter comme un ivrogne accro à la drogue et grand amateur de putes, mais en réalité, Clete Purcel était l'un des hommes les plus intelligents et les plus corrects que j'aie jamais connus, et dont peu de gens auraient soupçonné la complexité du caractère.

Ayant grandi dans le quartier de Old Irish Channel, il en avait gardé l'accent – davantage un mélange prolo irlandais de Boston et de Brooklyn que celui du Sud profond. Il avait des mains aussi larges que des jambons et ses poings étaient couverts de cicatrices en demi-lunes, tandis que sa forte carrure et son dos massif avaient régulièrement raison des coutures de ses chemises hawaïennes. Blond vénitien, il avait une petite bouche irlandaise dont les commissures étaient tournées vers le bas, et des yeux verts qui se plissaient en éventail quand il souriait. À l'occasion d'une de ses équipées, un témoin noir qui avait assisté à la scène l'avait décrit comme « un grand singe albinos qui rampait sur mon toit en slip et en maillot de corps », mais Clete ne s'en était pas vexé.

Il parlait ouvertement de ses appétits intimes : ses addictions et ses aventures amoureuses avec junkies ou strip-teaseuses, ses absences alcooliques qui engendraient des scènes de destruction massive dans les

bars, tandis que les clients préféraient s'enfuir en escaladant les fenêtres. Mais au cœur de cette violence et de ce souverain et dangereux mépris pour son propre bien-être, se trouvait un homme qui trimballait dans sa tête certaines images et processus mentaux dont il parlait rarement : un père qui pour le punir obligeait son petit garçon à s'agenouiller pendant des heures sur des grains de riz ; une femme qui l'avait abandonné parce qu'elle ne pouvait plus supporter de dormir auprès d'un mari persuadé que le fantôme d'une *mamasan* vivait sur son escalier de secours ; le grincement métallique de chenilles en acier traversant un village du tiers-monde, l'arc d'une flamme liquide, l'odeur de paille brûlée, d'animaux calcinés et les hurlements d'hommes minuscules en pyjamas noirs piégés à l'intérieur d'un trou.

Mais tout cet alcool et ces pilules qu'il ingurgitait n'auraient pu même entailler l'épaisseur de ses souvenirs.

— Et Frogman, dans tout ça ? dis-je.

— C'est ce que j'essaie de t'expliquer, reprit-il. Je m'étais fait nettoyer au black-jack et je me rinçais l'œil en matant une gonzesse magnifique qui lançait les dés à la table de craps. T'aurais dû voir ce cul quand elle se penchait en avant. Tu te souviens de la chanson de Jimmy Clanton « Venus in Blue Jeans » ? J'ai attrapé la trique rien qu'en la regardant depuis le bar.

La fenêtre de la cuisine était ouverte, les rideaux gonflaient sous la brise derrière la moustiquaire et j'entendais Molly qui chargeait le lave-vaisselle.

— Clete, tu pourrais pas juste...

— À ce moment-là, je m'aperçois que la nana doit faire équipe avec d'autres types et peut-être même que c'est elle qui dirige l'opération. À mon avis, deux d'entre eux étaient déjà à ma table de black-jack pour y compter les cartes. La fille venait de perdre à deux reprises et puis les dés lui sont revenus. Dès qu'elle a eu repris la main, voilà qu'un type se cogne à la serveuse et expédie des giclées de bière partout. C'est à ce moment-là qu'elle a échangé les dés contre des dés pipés. Tout le monde n'y a vu que du feu. Même le croupier. Elle a fait sept lancers gagnants, après quoi, nouvel échange, elle a refilé les dés pipés à un des mecs que j'avais repérés en train de compter les cartes à ma table.

— Et alors ? dis-je en commençant à m'impatiser.

Nous étions assis sur les marches du perron. Il cligna d'un œil en regardant vers le bayou, comme s'il organisait ses pensées.

— Une demi-heure plus tard, elle était de retour à la même table et avait fait un nouvel échange. Sauf qu'elle est devenue gourmande, elle doublait ses paris, jusqu'à ce qu'elle ait amassé huit ou neuf plaques sur le feutre. Tout le monde autour de la table commençait à péter les plombs et empilait les jetons sur son « pass line ». Le croupier a appelé deux gardes de sécurité et je me suis dit qu'elle était foutue. C'est là que Frogman s'est pointé.

— Il faisait partie de son équipe ?

— Écoute ça, le croupier et les types de la sécurité s'apprêtaient à coffrer la minette quand Frogman se met à tituber au beau milieu du casino et tombe par terre pris de convulsions comme s'il venait de poser le pied sur un câble de haute tension. D'abord, j'ai cru que ça faisait partie de la mise en scène et il a fallu que je me fraye un chemin dans la foule pour aller le regarder de plus près. Il était roulé en boule et convulsait de la tête aux pieds, avec de la bave qui lui coulait des deux côtés de la bouche. Là, quelqu'un s'est mis à gueuler : « C'est une crise d'épilepsie ! »

Sauf que je savais déjà que Frogman ne souffrait pas d'épilepsie. Il avait les mains toutes recroquevillées sur sa poitrine comme des serres d'oiseau et les yeux qui lui sortaient de la tête. J'ai dit au croupier d'aller chercher un kit de réanimation mais il m'a juste regardé les yeux ronds comme si je lui parlais en sanskrit. Alors j'ai gueulé : « Personne fait plus du bouche-à-bouche en période de SIDA ! Va me chercher ce putain d'appareil dans ta trousse d'urgence. »

« Tu sais ce qu'ils ont dans ce genre de baraque minable en guise de trousse d'urgence ? Des capotes à chatouilles et des aphrodisiaques vendus dans le distributeur de préservatifs des chiottes.

J'avais du mal à accepter ce que j'allais devoir me coltiner. Le Frogman Andrepont, il avait pas dû croiser de brosse à dents depuis sa sortie d'Angola, il y a cinq ans. Je lui chope le nez en lui ouvrant la bouche et je m'apprêtais à accomplir l'inconcevable quand la gonzesse super-canon au corps de Vénus en blue-jeans me pousse de côté en disant : Bouge-toi de là, camarade.

« Elle lui pince les narines, lui souffle dans la gorge et commence à lui cogner la poitrine jusqu'à ce que, finalement, on entende un bruit de succion terrible et qu'il se remette à respirer. Les gugusses de la sécurité n'avaient toujours pas décidé s'ils assistaient à une arnaque ou pas. Ils avaient vérifié les dés sur la table sans trouver ceux dont elle s'était servie.

Et puis les ambulanciers sont arrivés et Vénus en blue-jeans a joué les filles de l'air par la porte arrière.

« J'ai montré mes papiers concernant Frogman aux adjoints du shérif et je l'ai menotté au chariot d'hôpital. Je m'apprêtais à faire le trajet en ambulance avec lui quand j'ai vu Vénus traverser le parking en chaloupant son cul splendide. Je l'ai rattrapée aussitôt et je lui fais : Vous venez d'escroquer un casino et de sauver la vie d'un mec, tout ça dans la même soirée. C'est pas un comportement d'arnaqueur ordinaire, ça.

« Elle marchait à toute blinde et elle me fait : Allez vous faire foutre avec vos arnaqueurs. Vous vous prenez pour qui ?

« Je suis détective privé-et j'étais sur les traces d'un prisonnier en cavale, le mec que vous avez sauvé. Je me suis fait nettoyer en beauté à la table de black-jack, je lui explique.

« Vous devriez éviter les casinos, alors.

« C'est quoi votre nom ? je lui demande.

« Embrouilles.

« Ça vous dirait de prendre un pot ? Ou bien d'aller manger un morceau ?

« Elle regarde par-dessus mon épaule et voit que les types de la sécurité arrivent sur nos talons. Elle jette un coup d'œil dans les parages à la recherche de ses potes mais elle les a perdus dans la foule. Elle me fait : Je suis dans la merde jusqu'au coup, beau gosse. Tu peux nous sortir d'ici ? Mon Popaul commence à perdre la boule et à s'agiter dans mon calcif comme s'il s'était mis en pilotage automatique et qu'il faisait son possible pour sortir de prison.

Molly ferma la fenêtre de la cuisine.

— Désolé, fit Clete.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle s'appelle Trish Klein, à ce qu'il paraît. Elle dit que son vieux et toi, vous étiez potes. Et que t'étais là le jour où des types lui ont fait sauter le caisson d'un coup de fusil.

Au travers des feuillages, je regardai le bayou en essayant d'assimiler le récit de Clete et de faire le lien avec les informations que je possédais déjà sur la fille de Dallas Klein. Mais Clete n'en avait pas terminé.

— Ce matin, une gonzesse du FBI est venue frapper à ma porte. Son nom c'est Betsy Mossbacher et elle a un bâton dans le cul, taille XXL. Les

Fédés avaient placé Trish Klein sous filature, hier soir, et maintenant ils m'ont associé à elle, et toi à moi. C'est quoi toutes ces conneries, Dave ?

— Tu t'envoies en l'air avec les arnaqueuses, maintenant ?

— Change pas de sujet.

— Je connaissais le père de Trish Klein à Miami. Il était garde de sécurité dans un fourgon blindé et aussi en dette avec des affranchis. Ils ont dû le forcer à leur refiler la feuille de route du fourgon et avec le casse, ils ont effacé l'ardoise. À mon avis, Trish Klein est ici pour cause de vendetta. Les Fédés pensent qu'elle a trempé dans le cambriolage d'une société d'investissement et de crédit immobilier à Mobile qui faisait du blanchiment d'argent pour la mafia.

Il avait appuyé ses énormes avant-bras sur ses genoux et regardait droit devant lui. Mais je savais que c'est à la fille qu'il pensait et non au père.

— T'as couché avec elle ?

— Si seulement... Tu trouves que je fais vieux, Dave ? Dis-moi la vérité, dit-il en verrouillant son regard au mien.

Si un jour vous devenez ivrogne de bas étage, vous apprendrez que pour boire en toute quiétude, certains lieux sont préférables à d'autres, dans la mesure où vous en respectez les règles : tripots de prolos, salles de billard, rades à juke-box de rase campagne et même troquets clandestins dont les trois-quarts de la clientèle traînent derrière eux un casier judiciaire.

Les bars à cocktails des hôtels haut de gamme et les salons à whiskey style Dagobert et Blondie des banlieues propres ont un niveau de tolérance très bas à l'égard des poivrots et n'hésitent jamais à vous flanquer dehors ou à faire appel aux services de sécurité avant même que vous ne soyez sérieusement imbibé. Quand vous allez picoler dans un trou à rats, vous pouvez vous défoncer la gueule jusqu'à plus soif et personne ne viendra vous chercher des noises, sachant que la seule règle à ne pas enfreindre, c'est le respect de la vie privée d'autrui. Les gens qui ont été marginalisés ne veulent pas la bagarre. Pour eux, la violence est synonyme de blessures mortelles, de frais de cautionnement, d'amendes payées au tribunal à la suite d'un verdict de culpabilité et de perte d'emploi. Ils se fichent pas mal de l'opinion que vous avez d'eux. Ils vous demandent juste de ne pas violer leur espace privé et de ne pas faire semblant de comprendre le prix qu'ils ont eu à payer.

À New Iberia, le plus gros de la dope est vendu par les gangs de rues au cœur des quartiers déshérités. Les membres se réunissent à la nuit tombante sur des terrains vagues ou devant des bicoques en planches de bois, coiffés d'une casquette à l'envers et parfois vêtus aux couleurs de leur gang, et ils attendent que les voitures ralentissent le long du trottoir. Territoriaux, armés et dégourdis, ils deviennent dangereux dès qu'ils se sentent acculés. La plupart ne savent même pas qui est leur père et ressentent à l'égard de leur grand-mère un attachement sincère et profond. Curieusement, rares sont ceux qui s'attendent à finir en taule et aucun d'entre eux n'ira délibérément

provoquer les forces de l'ordre. Mais surtout, ils n'ont nullement le désir de frayer avec les membres respectables de la société, si ce n'est pour faire des affaires.

Tony Lujan et l'un de ses amis ignoraient tout de ces marginaux, ou bien ils décidèrent de ne pas leur accorder d'importance en ce lundi après-midi au McDonald's de East Main, très loin des quartiers noirs où un dealer appelé Monarch Little vendait des cristaux de méthadone, de la coke et parfois de l'héroïne brune à tous ceux qui venaient lui en réclamer, service trottoir gracieusement offert.

Monarch avait une épaisse langue rose qui le faisait zozoter, un front nouveau et un teint à la pigmentation luisante qui m'évoquait inmanquablement celle d'un morse. Il portait des tennis à deux cents dollars la paire, avec semelles à bulles de suspension intégrées, un pantalon de sport stylé digne d'un leveur de fonte professionnel et une énorme casquette de base-ball à la visière tournée de côté. Avec son ventre en barrique et son visage étoilé de grains de beauté sombres, son accoutrement lui donnait l'apparence inoffensive d'un personnage de dessin animé. Mais dans les bagarres de quartier, Monarch, armé de 9 mm, surins et cocktails Molotov, ne faisait grâce à personne. Au cours de son adolescence, il avait déjà fait trois séjours en établissement pénitentiaire pour mineurs, dont un pour avoir mis le feu à la maison d'un flic qui avait peloté sa sœur à l'arrière d'une voiture de patrouille. Il avait fêté son dix-huitième anniversaire en envoyant un pain dans la figure d'un mac qu'il avait tranquillement regardé dégringoler dans l'escalier. Le frère du mac en question, un mastodonte qui jadis avait arraché un parcmètre de son socle en béton pour le balancer à travers la vitre d'un saloon, avait alors fait courir le bruit qu'il s'apprêtait à choper Monarch pour en faire de la chair à pâtée. Mais par un beau matin de Pâques, alors qu'il arrosait tranquillement son gazon, une voiture de passage lui avait criblé la poitrine de quatre balles neuf millimètres.

Les lundis après-midi, les pelouses des résidences victoriennes et des grandes maisons d'avant la guerre de Sécession qui bordaient East Main étaient constellées d'azalées en fleur. Les treillages de l'entrée des jardins en terrasse qui descendaient en pente douce jusqu'au Bayou Teche étaient lourds de grosses grappes de glycine d'un mauve bleuté, les chênes surplombant la rue s'arrondissaient en canopée frissonnante sous le vent et l'air chargé de sel et du parfum moite des fleurs portait en lui une promesse

de pluie. Monarch, accompagné de deux acolytes, s'arrêta au McDonald's et gara sa Firebird le long d'un 4x4, à l'ombre d'un chêne vert. Il entra dans la salle de restaurant et commanda une pleine poche de hamburgers et plusieurs portions de frites tandis que ses potes l'attendaient en écoutant leur stéréo dont le niveau de décibels faisait vibrer les vitres des voitures avoisinantes.

Tony Lujan, assis dans le siège passager du 4x4, dégustait du yaourt glacé à côté du conducteur. Beau ténébreux aux joues émaciées, ce dernier avait une bouche gourmande et sensuelle et des cheveux longs sur la nuque. Il était vêtu d'un pantalon de cuir noir et d'un débardeur assorti sous une chemise rayée aux manches longues dont le style évoquait celle d'un artilleur du XIXe siècle.

— Vous comptez la laisser beugler longtemps ? cria le comparse de Tony aux jeunes Noirs dans la Firebird, tout en balançant son hamburger à demi entamé par-dessus le 4x4 en direction de la poubelle.

— Doucement, Slim, fit Tony en levant les yeux de son yaourt glacé.

La trajectoire du hamburger était trop courte et la moitié du petit pain glissa sur le capot de la Firebird, mouchetant la carrosserie d'une traînée de moutarde en pointillés.

Monarch, qui venait de sortir du McDo avec son sac de victuailles à la main, s'arrêta un instant et se mit à tripoter les chaînes accrochées à son cou. Puis il se dirigea vers le conducteur du 4x4.

— Tu viens de zeter de la merde d'oiseau sur ma caisse, fit-il.

— C'était un accident, répondit aussitôt Tony en se penchant en avant pour bien montrer son visage à Monarch.

Il plongea les doigts dans la poche de sa chemise et en sortit deux billets de cinq et un dollars.

— Ça coûte six sacs de la faire nettoyer au lave-auto de Lewis Street, poursuivit-il en lui tendant l'argent.

Mais le conducteur saisit son bras pour l'empêcher d'atteindre la fenêtre.

— T'as dit quoi ? Zeter de la merde d'oiseau ? demanda-t-il, sans pouvoir retenir un éclat de rire.

Monarch enleva une feuille morte venue se poser sur son bras et la regarda s'envoler dans le vent. Du bout de ses doigts, il essuya la commissure de ses lèvres, examina les traces humides de salive sur sa peau

puis son regard s'arrêta sur l'autocollant de l'université qui ornait la vitre arrière de la voiture.

— Z'allez à la fac ? Vous faites étudiants, alors ?

— *Faites* étudiants ? Ouais, mec, on fait étudiants, répliqua le jeune homme au volant. Écoute, j'aurais eu plaisir à bavarder avec toi mais tant que t'auras pas mis un bémol à ton style Snoopy Dog de merde, je préfère me casser. J'ai l'impression qu'on m'a vidé du ciment dans les oreilles. Comment vous faites pour écouter ce bordel, de toute façon ?

— La moutarde sur ma 'Bird a besoin d'être nettoyée, et z'ai pas l'intention d'aller au lave-auto, répliqua Monarch.

— Écoute, je vais te parler franchement, okay ? répondit le copain de Tony Lujan. Tu vois, ton zézaïement... c'est pas un défaut de langue mais t'es sans doute un peu malentendant sur les bords. Les mots, tu dois les prononcer comme tu les entends. Tu t'es foutu les tympanes en l'air en écoutant ces nuls dont le plus grand talent est de se prendre la queue à pleines mains pour les clips de MTV.

Monarch leva le menton et se massa la gorge, ses étranges grains de beauté durs et brillants comme des amandes. Son regard se fit somnolent tandis que son estomac montait et descendait comme un soufflet sous sa chemise. Plongeant la main dans le sac de hamburgers, il en sortit une liasse de serviettes en papier puis, le visage vide d'expression, entreprit de nettoyer le capot jusqu'à la dernière tache jaunâtre en ponctuant son ouvrage d'un bâillement.

Il ouvrit la porte de la Firebird et le tranchant de sa portière toucha celle du 4x4.

— Putain de Nègro, dit le compagnon de Tony.

— Répète ça, fit Monarch.

— Calme-toi, Slim. Il en vaut pas le coup, répliqua Tony en s'adressant à son ami.

Monarch tendit la main dans la Firebird et saisit un objet qu'il fit glisser dans sa poche. Puis il se retourna et ouvrit la portière côté passager du 4x4.

— Vous deux. Sur le trottoir, ordonna-t-il.

— Calme-toi, mec, dit Tony.

— Si un Nèg', y t'abîme ton brillant, faut bien tout vérifier et, s'y faut, appeler le type des assurances. Y a une procédure à suiv', répondit Monarch.

Le copain de Tony avait jailli hors de sa voiture et la contournait déjà pour s'approcher de l'autre.

— Hé, mec ! Je viens de t'expliquer que ton langage jungle, on comprend pas. Tu pourrais me traduire « brillant » ?

Il se mit à rigoler.

— Désolé, mec, poursuivit-il. Mais t'as déjà vu les dessins animés de Titi et Gros Minet ? Parce que tu causes exactement comme Titi. Je me fous pas de ta gueule, hein ? Au contraire, je trouve même ça plutôt cool, tu pourrais monter un numéro de comique au music-hall. T'as l'air d'un croisement de Titi et Meat Loaf.

— « Ton brillant », ça veut dire « ta caisse », tu pizes ? Et ze savais que tu faisais étudiant, parce qu'on t'avait vu sur Ann Street quand t'achetais de l'ecstasy avec la gonzesse de l'UL. C'te meuf, on la connaît depuis longtemps pasqu'elle a sauté tout ce qui bouge chez nous bien avant de te sauter toi. Sauf qu'aucun de nous veut plus se la faire à cause de sa gonorrhée à part un gars qui la laisse encore lui tailler des pipes mais y dit qu'elle est pas terrible.

La rue était complètement silencieuse, hormis le bruissement du vent et le son d'un gobelet en plastique roulant sur le parking.

— Slim pourrait te faire très mal, mec, prévint Tony.

Monarch avait croché son pouce droit au bas de sa poche de pantalon, ses jointures grosses comme des pièces de monnaie livides sous la peau. Il jeta un regard oblique en direction de la rue puis imperceptiblement se mit à glisser sa main dans sa poche et Tony Lujan, presque malgré lui, recula d'un pas. Monarch sourit et sortit un trousseau de clés en le faisant tinter.

— C'est là que j'ai touché la portière ? Cette petite ligne qu'on voit dans la poussière ? dit-il en examinant la porte du 4x4.

Il essuya la saleté puis enfonça une clé couleur de bronze dans la peinture qu'il griffa en un long serpent, taillant même dans le primaire pour mettre à jour le métal brillant. Il prit un air soucieux, le visage assombri.

— Non, c'est pas là que j'ai touché, reprit-il. C'était juste une trace sous la crasse. Ou peut-être bien que j't'ai pas touché du tout, en fait. Qu'est-ce que t'en dis ?

Il grava alors une nouvelle balafre argentée qui recoupait la première en forme de X puis se redressa et se moucha délicatement dans un Kleenex. Personne n'avait bougé, à l'exception d'un de ses acolytes qui, torse nu,

s'était faufilé par une des fenêtres côté passager de la Firebird en prenant appui sur le montant de portière, ses sous-vêtements retroussés sur le ventre, un bandana noir noué serré sur le crâne, pendant que Monarch vandalisait le 4x4. Maintenant, sa main droite tenait un semi-automatique posé à plat sur le toit, le canon pointé sur Tony Lujan et son ami Slim.

Monarch sortit un rouleau de billets de sa poche, en chiffonna quelques-uns qu'il plaça à l'intérieur de son Kleenex souillé et balança la boulette sur le siège du 4x4.

— Les présidents morts qui sont là vous paieront l'éraflure. Si vous voulez encore de l'ecstasy, n'hésitez pas à me contacter. Quand vous vous serez fatigués des comes pour lycéennes blanches, je pourrai vous aider. Entre-temps, allez voir du côté de Snoop et P Daddy, ouvrez vos esgourdes et améliorez vos goûts musicaux. Et si vous avez envie de nous traiter de Négros, débrouillez-vous pour qu'on vous entende pas.

Une épaisse veine verte qui ressemblait à de la ficelle nouée battait au front de Slim. Il prit une profonde inspiration comme s'il hésitait à sauter dans le vide du haut d'un avion en plein vol.

— Va te faire enculer, lança-t-il.

Et il frappa Monarch si violemment qu'à l'impact, un cordon de salive et de sang alla gicler sur le siège en cuir blanc capitonné de la Firebird.

Monarch plaqua sa main sur sa bouche, le souffle court, respirant bruyamment par le nez, à croire qu'il ne pouvait s'autoriser à accepter combien le coup reçu avait été mauvais. Il regarda sa paume fixement, les lèvres rouges et brillantes comme celles d'un clown, puis il s'avança vers Slim en serrant les poings.

— Me touche pas, fit Slim.

En déséquilibre sur ses appuis, Monarch frappa l'air d'un large crochet, s'emmêla dans ses lacets et atterrit contre l'épaule de Slim.

Slim le repoussa violemment, pivota sur place et aligna un coup de pied circulaire de taekwondo qui explosa l'œil de son adversaire en le frappant latéralement à la tête et l'envoya valser contre la Firebird. Le pied de Slim jaillit une nouvelle fois, heurtant Monarch au beau milieu de la figure, comme un coup d'épieu.

— Écarte-toi de ma ligne de tir, Monarch ! Il est mort, cet enfoiré ! s'écria le même torse nu au bandana noir.

Mais Monarch se comporta en prince. À l'approche d'une sirène qui hurlait au loin, la bouche et le nez dégoulinants de sang, un fragment de

dent cassée luisant sur son menton, il leva la main comme s'il donnait une bénédiction, s'interposant entre son camarade armé et le gars surnommé Slim.

— Planque-le... commença-t-il, avant de s'interrompre en pressant la paume contre sa bouche pour déglutir.

« Planque le flingue, reprit-il. J'ai trébuché contre le rebord du trottoir. On était juste venus chercher des burgers. On connaît rien à rien de ces enfoirés. On a même pas quelque chose contre eux.

Puis il se laissa lourdement tomber sur le siège en cuir blanc de sa Firebird et vomit sur ses godasses.

*

L'année dernière, la police municipale avait fusionné avec les forces du shérif pour raisons économiques, aussi la ville et la paroisse dépendaient-elles aujourd'hui d'une seule et unique juridiction. Tous les appels de Police-Secours arrivaient automatiquement aux bureaux du shérif, que le problème ait lieu à l'intérieur ou à l'extérieur des limites de la ville.

Je venais de quitter la mairie où j'avais assisté à une réunion administrative quand Helen Soileau m'appela sur la radio de ma voiture de patrouille.

— Où es-tu ? demanda-t-elle.

— Sur le parking de la mairie, répondis-je.

— Paraît que ça se frite au McDo. Bagarre raciste. Le gamin de Bello Lujan et Monarch Little seraient de la fête. J'ai déjà deux voitures en route. Tu peux aller voir ?

— Tout de suite.

— Un des jeunes Noirs a peut-être une arme à feu. Fais gaffe à tes plumes, Belle Mèche, mais calme le jeu. Faut pas que ça finisse mal.

Je laissai tomber la radio sur le siège et me coulai dans le trafic à sens unique de East Main, tandis qu'au-dessus de ma tête la voûte vert de gris du feuillage filait à toute allure. Je tournai ensuite sur St. Peter et pris la direction du McDonald's.

L'histoire de New Iberia n'est pas celle de La Nouvelle-Orléans. Nous ne partageons pas son passé de violence qui, à une époque donnée, égalait même celui de Washington, DC. Ici, dans notre petite ville en bordure de

Bayou Teche, Blancs et Noirs vivent et travaillent côte à côte. Mais un étrange malaise aux vieux relents racistes y persiste tout de même. Peut-être est-ce un vestige de la période sombre précédant l'avènement des droits civiques dans les anciens États confédérés. Peut-être sommes-nous effrayés par notre propre mémoire collective. Il est concevable qu'au cœur de notre identité de Blancs, existe une conscience profonde des méfaits commis par nos prédécesseurs sur les gens de couleur. À mon avis, si les rôles étaient inversés – si nous avions subi le même degré de souffrance que celle que nous avons infligée aux Noirs – nous ne nous sentirions pas particulièrement magnanimes au moment de régler nos comptes avec eux. Je crois que, très probablement, nous couperions la gorge de ceux qui nous ont tant fait souffrir, et je crois que nous le savons.

C'est la raison pour laquelle nous prenons un soin tout particulier à mettre les formes lorsque nous nous adressons les uns aux autres et à respecter scrupuleusement les règles de politesse d'usage. Malheureusement, il est impossible de contrôler le comportement d'un flic sans foi ni loi à la sexualité débridée ou d'un raciste de placard dans un bureau de poste, tout autant que l'on ne peut rien sur un nouvel élu noir qui arrive à sa première séance au conseil municipal en se pouléchant les babines ou même sur un gamin blanc, étudiant à l'université, qui s'imagine qu'il peut casser la gueule d'un membre de gang en toute impunité sans que le reste de la société n'ait à payer la facture à sa place.

Deux assistants du shérif en uniforme étaient déjà sur les lieux à mon arrivée au McDo, et de toute évidence, ils avaient du travail par-dessus la tête. Une troupe de badauds s'était rassemblée et deux voitures venaient de se garer le long du trottoir, déversant les potes de Monarch qui s'étaient aussitôt placés en front de soutien serré. Un témoin avait raconté aux policiers qu'un des jeunes passagers de la Firebird s'était débarrassé d'un semi-automatique dans la poubelle, aussi les assistants du shérif essayaient-ils de conduire une fouille en règle sur les cinq gamins qu'ils avaient sortis de la mêlée dans le but de retrouver des armes cachées tout en gardant l'œil sur la foule ainsi que sur les collègues de Monarch fraîchement débarqués.

Mais le véritable souci venait d'une seule et même personne : l'ami de Tony Lujan. On lui avait ordonné de se mettre face au 4x4, bras et jambes écartés mais il ne cessait de se retourner et de parler en se nourrissant de sa propre colère, la joue encore mouchetée du sang de Monarch.

Je le repoussai durement contre le 4x4 et, d'un coup de pied, écartai un peu plus ses jambes.

— La loi, c'est nous qui la faisons, *podna*. Il est temps pour toi de prendre tes vœux de trappiste, l'informai-je.

— Prendre quoi ?

— En termes clairs, ferme ta gueule !

Je fis signe à l'assistant du shérif de s'éloigner et commençai à fouiller le jeune homme. En lui passant les mains sous les aisselles, je sentis le flux d'énergie qui lui parcourait le corps, comme un courant continu à travers la gaine isolante d'une ligne à haute tension.

— Mets tes mains dans ton dos, ordonnai-je.

— Vous allez m'arrêter ? Ces mecs nous ont menacés avec une arme à feu. Ils ont abîmé ma voiture.

Mais il s'exécuta tout de même. Il portait à une main sa chevalière de bachelier et à l'autre, une bague en or sertie d'un rubis avec l'écusson de son université. Je lui passai les menottes et l'amenai jusqu'à la banquette arrière de la voiture de police. Son comportement avait déjà changé et je me rendis compte qu'il était exactement comme tous les jeunes issus d'un milieu aisé que nous arrêtons pour possession de stupéfiants ou conduite en état d'ébriété. Ce sont pour la plupart des fils de médecins, d'avocats ou d'hommes d'affaires très en vue et quand ils se retrouvent face à quelqu'un en costume trois pièces ou, comme je l'étais aujourd'hui, en veste de sport, ils associent l'autorité de cet adulte à celle de leurs parents. Leur vocabulaire se vide soudain de toute grossièreté et ils retrouvent miraculeusement leurs bonnes manières. En fait, leur humilité et leur désir de coopérer sont tellement impressionnants que c'est les doigts dans le nez qu'ils échappent généralement à une inculpation et, au pire, s'en sortent par une condamnation avec sursis et mise à l'épreuve.

— Attention à ta tête, dis-je en le faisant asseoir à l'arrière de la voiture.

— Monsieur, on vous a dit la vérité sur ce qui s'est passé là-bas, reprit-il. Le gros Noir a rayé la nouvelle carrosserie de mon père avec ses clés. Si c'était à refaire, je me contenterais de démarrer et je paierais moi-même la facture. Mais ce gamin avec le chiffon sur la tête a sorti un 9 mm. Sans raison.

— Quel est ton nom ?

— Sam Bruxal. Mais tout le monde m'appelle Slim.

— Tu t'es colleté avec Monarch Little, Slim. Et sous la menace d'une arme à feu, par-dessus le marché. Impressionnant. À ta place, je ferais gaffe à mes miches pendant un bout de temps, maintenant. Répète-moi ton nom de famille ?

— Bruxal.

— Tu connais un gars appelé Whitey Bruxal ?

— C'est mon père, répondit-il en levant les yeux vers moi.

— Originaire de Floride ?

— Oui, c'est ça. On a quitté Miami pour déménager à Lafayette, il y a cinq ans.

— Vraiment ? dis-je en le regardant avec un intérêt accru.

— Ouais. Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— J'aimerais à l'occasion rencontrer ton papa.

— Oh, ça, rassurez-vous, vous n'allez pas manquer de le rencontrer, répliqua Slim avant de se rendre compte qu'il venait de commettre un impair en laissant parler sa vraie nature. Enfin, je veux dire...

— Ouais, je sais exactement ce que tu veux dire, petit, répondis-je.

Puis je rejoignis l'assistant du shérif qui venait de menotter Monarch Little et s'apprêtait à l'emmener aux urgences de l'hôpital d'Iberia.

Rouquin trapu avec une moustache en brosse de poils durs, il faisait partie de ces flics attachés à la municipalité qui avaient rejoint les bureaux du shérif lors de la fusion de nos deux administrations. C'était un adjudant-chef à la retraite et ses collègues l'avaient surnommé « Top » bien que dans le corps des Marines, il n'ait été que cuisinier sans jamais atteindre le grade de premier sergent. Pour survivre dans la bureaucratie, la devise de Top était simple : « Soyez potes avec tous les employés de bureau et ne vous mettez pas en travers d'un chef de service qui veut être sur le terrain de golf à quatorze heures. »

— Laisse-moi une minute avec Monarch, tu veux, Top ? dis-je.

— Emmène-le dîner chez toi, répliqua-t-il.

Monarch était assis à l'arrière de la voiture de police, ses poignets menottés devant lui pour lui permettre de tenir une serviette tachée de sang sur sa bouche et son nez.

— Ça va aller, Monarch ? dis-je.

— Comme j'y ai déjà dit, j'ai trébuché sur le trottoir et j'me suis explosé la gueule. Je porte pas plainte. J'me rappelle même pas ce qui s'est passé, répondit-il.

Par la fenêtre arrière, je vis Helen qui se garait dans le parking et le reflet d'un chêne vert géant glissa le long de son pare-brise.

— T'as un passé avec Slim Bruxal ? dis-je.

— Qui ?

— Le gars qui t'a remodelé la figure.

— Un Blanc m'a aidé à me relever quand je suis tombé. C'est de lui que vous parlez ?

— Que c'est mignon, fis-je.

Mais Monarch ne me regardait plus. Ses yeux étaient fixés sur Helen qui s'était dirigée vers la poubelle où un assistant du shérif venait de récupérer le 9 mm abandonné par le pote de Monarch.

— J'aimerais aller à l'hosto. J'ai avalé du sang. J crois bien que j'ai la gerbe à nouveau, reprit-il en se pressant la serviette sur la bouche.

— Le shérif Soileau aura peut-être besoin de te parler d'abord.

— J'ai rien à dire.

Je me redressai de la fenêtre côté passager et regardai par-dessus le toit de la voiture de patrouille.

— Il est à toi, Top, lançai-je.

La voiture de patrouille démarra, s'éloignant dans la rue. Helen s'approcha de moi.

— On dirait que tu as arrangé les choses, dit-elle.

— Ce n'est pas du tout mon avis, répondis-je.

— Ah bon ?

— Le Blanc, le gamin de haute taille, est le fils d'un bookmaker de Miami appelé Whitey Bruxal. D'après moi, Whitey Bruxal est le type qui a fait tuer un de mes amis dans l'attaque d'un fourgon blindé, il y a vingt ans. Ce n'est pas un hasard si Trish Klein, la fille de mon ami décédé, se trouve dans le coin.

À son regard, je vis qu'Helen commençait à agencer les pièces du puzzle.

— Quels que soient les problèmes de la fille Klein, répondit-elle, ils sont d'ordre fédéral. Donc, à moins qu'elle ne se débrouille pour tuer quelqu'un dans notre juridiction, je ne veux plus entendre parler d'elle.

— Autre chose. J'ai eu l'impression que Monarch était particulièrement pressé de partir quand il t'a repérée.

— Sa mère était lavandière et travaillait pour mon père. Elle faisait aussi des passes au Boom Boom Room et Monarch, je l'emmenais souvent à City

Park pour lui acheter des sorbets, expliqua-t-elle. Bizarre comment les choses se goupillent parfois, pas vrai, *bwana* ?

*

L'année dernière, j'avais dérapé de mon programme des Alcooliques Anonymes et les raisons qui m'avaient poussé à boire sont sans importance aujourd'hui. J'avais néanmoins connu la pire biture de ma vie, avec pour conséquence un black-out de deux jours qui m'avait laissé au bord du delirium tremens et la conviction profonde d'avoir commis un meurtre. J'avais infligé à mon organisme le genre de dégâts dont parfois les alcooliques ne se remettent jamais... vous brûlez les câbles de votre ascenseur, forez un grand trou dans le sous-sol et continuez à descendre.

Mais j'étais retourné aux réunions. Je m'étais remis à lever de la fonte, à courir dans le parc, et j'avais réappris les fondamentaux de la doctrine des Alcooliques Anonymes : il n'est de bien plus précieux que la naissance du jour en état de sobriété et n'importe quel ivrogne qui exige plus que cela ne l'obtiendra probablement pas.

Malheureusement, la nuit n'était jamais tendre avec moi. Je rêvais que j'étais soûl et détestable, même à mon propre égard, que je me donnais en spectacle, provoquant en retour la pitié ou le mépris d'autrui. Je me réveillai la gorge sèche, et titubai jusqu'à la cuisine à la recherche d'un verre d'eau, incapable de tenir à distance ces gens et ces endroits qui peuplaient mes souvenirs et n'avaient plus rien à faire dans ma vie. Mais les émotions que mes rêves libéraient dans mon subconscient ne me lâchaient jamais. Elles étaient comme une éclaboussure sanglante sur mon âme et ne se rinçaient pas facilement. Ma main tremblait sur le robinet d'eau.

L'aube arrivait toujours comme une libération. Gargouilles et girafes à pois disparaissaient à la lumière du jour et mes cauchemars se consumaient dans une chaude lueur douce et inoffensive, comme la détonation d'une arme à feu s'éteignant dans la brume.

Pourtant, ainsi que le disait William Faulkner et comme je m'apprêtais à le découvrir, non seulement le passé est toujours avec nous mais il n'est même pas le passé.

L'avertissement arriva le lendemain en cours de matinée sur mon téléphone portable, sous la forme d'un appel de Wally, notre répartiteur,

alors que je prenais un café à la cafétéria de Chez Victor.

— Un dénommé Whitey Bruxal vient de se pointer en compagnie d'un taré. Il voulait voir Helen et je leur ai dit qu'elle était à Baton Rouge. Tu les connais, ces types ? demanda-t-il.

— Bruxal est le père du gamin blanc qu'on a arrêté hier, après la castagne au McDo, répondis-je.

— Il était sérieusement en rogne. Quand je lui ai dit qu'Helen était absente, c'est à toi qu'il a voulu parler.

— Et tu lui as répondu quoi ?

— Que t'étais pas là, qu'il valait mieux pour lui baisser d'un ton et qu'ici, on était pas à La Nouvelle-Orléans.

— Pourquoi La Nouvelle-Orléans ?

— Il parle comme s'il venait de là-bas.

Je soupçonnai Wally d'avoir mal interprété l'accent de Bruxal, sans doute originaire de la côte Est, avec les inflexions italiano-irlandaises caractéristiques des cols bleus nés à La Nouvelle-Orléans.

— Pourquoi tu m'appelles, Wally ?

— Parce qu'il est en route pour la cafétéria.

— Tu lui as dit que j'étais ici ?

— Pas moi, le gardien. Tu veux que je lui passe une avoinée ? Il a eu soixante-treize balais la semaine dernière.

Je payai ma consommation et m'apprêtai à franchir le seuil quand je repérai un Humvee dont la carrosserie noire lustrée était décorée de chromes en quantité. Un homme musclé en costume bleu ciel, aux cheveux décolorés, à la gorge striée de veines en relief et aux joues grêlées de minuscules cratères, arrêta le moteur et descendit sur le trottoir. Il me vit sur le point d'ouvrir la porte de verre.

— Il est là, annonça-t-il à son passager.

Je ne reconnus pas ce dernier mais le conducteur me parut vaguement familier, comme une silhouette entrevue dans un rêve ou peut-être à une époque de la vie où l'on voit le monde à travers un sombre miroir, lorsqu'on s'acharne religieusement à se déconstruire soi-même, en invitant pour ce faire à la fête le plus grand nombre d'individus possible, tous armés de scies et de pinces. Le blond ouvrit la porte et entra, apportant avec lui l'odeur chaude de la rue.

— J'ai dit à Whitey que c'était toi, dit-il. Même nom, même mec. Juste un peu plus vieux. Tu te souviens de moi ?

— J'en suis pas sûr, mentis-je.

— Elmer Fudd, dans le bar d'Opa-Locka qui ressemblait à une forteresse de la Légion étrangère française au Sahara. La dernière fois qu'on s'est vus, je t'ai filé des menthes pour te rafraîchir l'haleine.

— Si vous souhaitez me parler, je vous invite à venir aux bureaux du shérif de la paroisse d'Iberia, dis-je.

— C'est pas moi qui veux te parler. C'est lui, expliqua le blond en jetant un coup d'œil en direction de son ami.

Whitey Bruxal ne correspondait pas à l'idée que je m'en faisais. Miami avait toujours été ville ouverte pour la mafia et personne n'y avait l'exclusivité des activités délictueuses. En conséquence, ceux qui venaient s'y mettre au vert savaient que personne n'irait les descendre et pendant la saison hivernale, la ville était envahie par la pègre de bas étage des familles de New-York. J'en croisais fréquemment sur la plage ; ils avaient tous les proportions anatomiques de têtards renversés, avec des thorax en tonneau, des hanches inexistantes au-dessus de cuisses de grenouille et un phallus aussi prononcé qu'une banane dans leur Speedo moulé.

Mais Bruxal n'était pas un bookmaker de Floride banal. Son physique m'évoqua plutôt celui d'un gymnaste ou d'un homme qui joue au tennis chaque jour sous un soleil de plomb, sans faire le moindre cadeau à son adversaire et incapable de se souvenir qu'il ne s'agit que d'un jeu.

— C'est vous le type qui a embarqué mon gamin ? lança-t-il avec un sourire en coin.

— Je suis l'inspecteur qui l'a arrêté et emmené au poste. Le bureau du procureur déterminera le chef d'accusation, répliquai-je.

— Je vous mets au courant : le procureur parle de crime, agression et voies de fait.

— J'en doute, répondis-je avant de passer devant lui et de reprendre mon chemin.

Il me suivit. Sa chevelure blanche était épaisse, coupée court en brosse raide, comme celle d'un GI, sa peau bronzée, sa chemise bien coupée ajustée sur son torse et ses épaules.

— Pourquoi en douteriez-vous ? fit-il.

— Monarch Little est un dealer et une raclure en général, mais il a pour habitude d'encaisser les coups sans moufter. Je doute qu'il porte plainte.

— Mais moi, j'ai un problème. Ces jeunes Noirs ont pointé une arme à feu sur mon fils, rétorqua-t-il sans se départir de son sourire en coin.

— Ah ouais ?

— Et personne n'a parlé de chef d'accusation contre eux. À mes yeux, c'est mon fils et son ami Tony Lujan qui ont été victimes d'une agression injustifiée. Et je suis censé me sentir mieux depuis que j'ai appris que le chef du gang n'avait pas l'intention d'envoyer mon fils en prison ?

— Le gang risque de se faire épingler pour possession d'une arme à feu. Pourquoi ne pas simplement attendre et voir venir ?

— C'est comme ça que vous raisonnez, vous, quand une toupie à béton arrive sur vous à toute blinde ?

Ce n'était pas un homme particulièrement désagréable et sa rancœur à l'égard du bureau du procureur était justifiée. Mais je ne parvenais pas à chasser de mon esprit l'image de mon ami Dallas Klein, s'agenouillant à l'ombre d'une banque d'Opa-Locka, juste avant qu'une décharge de fusil ne lui explose directement la figure.

— J'ai un problème personnel, monsieur Bruxal, dis-je.

Le blond qui avait tout écouté silencieusement ne put réprimer un éclat de rire.

— C'est si drôle que ça, ce que je viens de dire ? demandai-je en m'adressant à lui.

Ses yeux étaient d'un vert intense et sa bouche s'ouvrait d'un côté en un sourire large qui révélait la moitié de sa dentition.

— Des mal-blanchis menacent les gens avec des flingues et tu dis au père de la victime que c'est toi qu'as un problème ?

— Comment vous appelez-vous ?

— Lefty Ragusa, répondit-il en levant le menton, son visage chargé d'énergie, une lueur dansante dans le regard.

— Merci, fis-je en notant son nom dans mon calepin.

— C'est pour quoi, ça ?

— Nous aimons bien nous renseigner sur les gens qui vont et viennent dans notre ville. Vous savez comment c'est. Faut bien que les autochtones se sentent en sécurité chez eux, répliquai-je en clignant de l'œil dans sa direction.

— Allez jusqu'au bout de ce que vous étiez en train de m'expliquer, monsieur Robicheaux, interrompit Bruxal, malgré le vacarme d'un camion-citerne qui passait derrière lui.

Ne dis rien, pensai-je.

— Je crois que si un gamin du nom de Dallas Klein ne vous avait jamais rencontrés, vous et votre ami ici présent, il serait encore en vie, dis-je.

Bruxal regarda le dénommé Lefty Raguza. Le blond indiqua d'un haussement d'épaules qu'il ne comprenait pas plus que lui à quoi je faisais allusion.

— Qui est ce Dallas Machinchose ? interrogea Bruxal.

— Votre homme ici présent a déjà indiqué qu'il se souvenait de moi. C'est parce que nous nous sommes déjà rencontrés à Opa-Locka, en Floride, alors qu'il essayait de recouvrer une dette de seize plaques que Dallas devait à votre officine de paris sportifs. Et juste pour que tout soit bien clair entre nous, je veux que vous sachiez que le gars qui vous a dénoncé aux forces de police de Miami ainsi qu'au FBI sur l'attaque du fourgon blindé, c'est moi.

Bruxal avait une mâchoire carrée et des méplats osseux bien dessinés. Son expression demeura tout à fait agréable, son front serein, mais de toute évidence, il réfléchissait à mes propos, son cerveau absorbant l'information et faisant le tri entre les diverses réponses possibles.

— Vous savez pas ? J'aimerais beaucoup continuer notre conversation mais je vais suivre le conseil de mon avocat et ne plus me mêler de l'affaire. Je vous demanderais bien un service, néanmoins, si vous le permettez ?

— Je vous en prie, répondis-je.

— Si jamais vous passez à nouveau les menottes à mon fils, voulez-vous me téléphoner d'abord ? Slim a une queue trop grosse pour son cerveau mais c'est un gosse gentil. En ce qui me concerne, je sais que je n'avais pas beaucoup de jugeote à son âge. Pas vous ? Vous n'aviez pas les idées obscurcies par votre quéquette parfois, monsieur Robicheaux ?

Je le suivis du regard et, un moment plus tard, il s'éloigna au volant de son Humvee en compagnie de l'individu qui m'avait ridiculisé jadis alors que j'étais ivre mort. Bruxal ne m'avait pas directement affronté, il n'avait pas délibérément contesté mon autorité personnelle ni fait de déclaration mensongère – une occasion que n'importe quel flic saisit au vol dès qu'il cherche à épingleur un coupable. Au contraire, il s'était déplacé et avait fait une requête pour le compte de son fils en me laissant le soin de prendre ma décision.

J'eus le sentiment que j'aurais souvent l'occasion de revoir Whitey Bruxal.

*

De retour au bureau, je tapai son nom sur le site du Centre national d'informations criminelles. En l'occurrence, cette démarche ne me fut d'aucun secours. Bruxal avait été plusieurs fois entendu par le FBI et la police de Miami à la suite de l'attaque du fourgon blindé ainsi que des meurtres de Dallas Klein et du guichetier de la banque mais aucun lien direct n'avait pu être établi entre lui, le vol à main armée ou l'homicide. Rien que je ne sache déjà. J'appris par ailleurs qu'il avait été arrêté à Flatbush pour avoir conduit avec un permis périmé et que le tribunal de Crown Heights à Brooklyn lui avait infligé une amende, en tant que membre d'un réseau de distribution de faux billets de loterie pour les courses de l'Irish Sweepstakes. Sa troisième arrestation avait eu lieu à West Palm Beach – je n'en croyais pas mes yeux – pour avoir jeté des ordures sur la voie publique ! Il avait été condamné à travailler six samedis consécutifs avec des éboueurs sur un camion poubelle.

Si c'était Bugsy Siegel qui avait édicté les critères de sélection en vigueur dans le monde de la pègre, Bruxal aurait lamentablement échoué.

En revanche, le résultat de mes recherches sur Lefty Thomas Leo Raguza dépassa mes espérances. Il avait fait de la taule en Georgie et un séjour dans l'unité Flat Top de la prison de Raiford Pen, pour attaque à main armée, puis une année à Broward County Stockade. Initialement inculpé de tentative de meurtre, les charges avaient été réduites à une possession illégale d'arme à feu. Il me fallut moins d'une demi-heure pour retrouver son agent de liberté conditionnelle.

— Tommy Lee Raguza ? Vous parlez si je m'en souviens, dit-il.

— Il est connu sous le nom de Lefty, maintenant.

— Tout à fait. Il faisait de la boxe à Raiford. Vous avez un beau sac à merde sur les bras, collègue.

— Vous pourriez m'expliquer le problème ?

— Pour ce qui est de Tommy Lee Raguza, je ne suis pas à la hauteur de la tâche. Je vais vous faxer l'évaluation psychiatrique contenue dans son dossier. Et tenez-vous bien, on a reçu le rapport du psy avant d'avoir eu à le relâcher dans la nature. Ça va vous faire chaud au cœur de lire ça.

L'évaluation psychiatrique longue de deux pages tapées à la machine qui sortit du fax de nos services était un cas typique d'échec, pas seulement

sociétal ou institutionnel mais du genre qui remonte tout au début de l'évolution des espèces. Après une longue description, exprimée en jargon freudien, des problèmes psychologiques ou comportementaux de Lefty, alias Tommy Lee Ragusa, le psychiatre avait conclu à la main son rapport :

« La médecine n'a pas de termes adéquats pour décrire correctement un tel individu. Cet homme est sans doute l'individu le plus cruel que j'aie jamais eu l'infortune de rencontrer. Il n'y a dans son passé environnemental ou génétique aucun élément susceptible d'expliquer son niveau de détachement dans l'amoralité et l'intensité du plaisir qu'il prend à infliger la souffrance aux humains comme aux animaux. Je pense sincèrement que cet individu est le mal incarné et qu'il devrait être tenu à l'écart du genre humain pour le restant de ses jours. Malheureusement, cela n'arrivera sans doute pas. »

L'individu en question vivait aujourd'hui en Acadiane{4}, un lieu où les paroissiens se signaient encore lorsqu'ils passaient devant une église catholique et étaient toujours convaincus qu'un Président américain ne saurait leur mentir.

Je repris mes recherches sur Bruxal et tapai son nom sur Google. J'y trouvai des infos qui m'en apprirent bien plus sur lui et ses intentions que son casier judiciaire ne l'avait fait. Son nom apparaissait dans plusieurs articles publiés par le *Daily Advertiser* de Lafayette, l'*Advocate* de Baton Rouge et le *Times-Picayune* de La Nouvelle-Orléans. Whitey Bruxal était devenu un joueur de première division dans l'industrie en plein essor des casinos de Louisiane.

Les jeux d'argent, comme la prostitution et tous autres vices imaginables, avaient une longue histoire dans notre État. Au XIXe siècle, les maisons de jeux le long du Canal étaient peut-être les plus célèbres du pays, non seulement pour leurs rapports substantiels mais également pour les attaques à l'arme blanche et les fusillades qui se déroulaient dans leurs murs. Le général confédéré P.G.T. Beauregard, qui avait tiré le premier coup de feu à Fort Sumter, fit fortune après la guerre en qualité de directeur de la loterie d'État. Le gouverneur Huey P. Long fit littéralement cadeau de la Louisiane à Franck Costello qui, à son tour, donna carte blanche à une famille mafieuse de La Nouvelle-Orléans pour mettre en place et contrôler le vice organisé dans toute la moitié sud de notre État. Les machines à jeux étaient fabriquées par une entreprise appartenant à la pègre et basée à

Chicago, mais le crédit dont avaient bénéficié les acheteurs venait d'une société de New Iberia.

Au milieu des années cinquante, l'homme le plus détesté de toute la Louisiane était un ministre de la Justice qui avait essayé de fermer les bordels et de jeter toutes les machines à sous à la flotte, dans le golfe du Mexique. Les rades à jeux clandestins et les boxons de la paroisse de St. Landry étaient dirigés par le shérif. Chaque salle de billard, chaque bar à prolos depuis Lake Charles jusqu'à la frontière du Mississippi proposait cartes de paris sur le football, tableaux de jeux de hasard et flippers qui payaient le gagnant en bon argent. Des flics en uniforme arrondissaient leurs fins de mois en faisant le croupier aux tables de jeux ou le barman dans des night-clubs qui servaient délibérément de l'alcool aux mineurs. Je pourrais continuer longtemps mais qu'est-ce que ça changerait ? L'industrie des jeux clandestins de jadis n'est rien en comparaison de sa descendance légale.

Il y a quelques années, le bruit courait que notre gouverneur était débiteur de millions de dollars au consortium de Vegas ; il se révéla être un grand ami des maisons de jeux de Louisiane. Aujourd'hui, son fils et lui font de la prison dans un pénitencier fédéral, en compagnie de nos trois derniers commissaires aux assurances de l'État. Peu importe. De Shreveport jusqu'à la pointe nord-ouest de l'État en passant par Lake Charles au sud, casinos et champs de courses absorbent tout le commerce du Texas qu'ils peuvent s'approprier. La Nouvelle-Orléans récupère toute la clientèle possible, tous horizons confondus, y compris les personnes du troisième âge que les casinos vont chercher par bus entiers dans leurs maisons de retraite du Mississippi, et les Indiens des réserves sont plus heureux que des cochons qui se vautreraient dans la fange. En fait, tout le monde se réjouit de cette nouvelle ère des jeux en Louisiane, mis à part, bien sûr, les incultes et les joueurs invétérés qui y ont tout perdu ainsi que les propriétaires de bars et restaurants contraints de mettre la clé sous la porte parce qu'il leur était impossible de s'aligner sur les prix sacrifiés des casinos.

J'entrai dans le bureau d'Helen et lui racontai ma rencontre avec Whitey Bruxal et son ami Lefty Raguza devant la cafétéria de chez Victor.

— Bruxal n'aime pas la façon dont nous traitons les problèmes ? dit-elle.

— Il estime que son fils et celui de Tony Lujan sont les dindons de la farce. Je lui ai dit que les gamins noirs risquaient de tomber pour possession

illégale d'une arme à feu.

— Le labo nous a fait savoir qu'il y a une demi-douzaine d'empreintes sur le 9 mm que nous avons trouvé dans la poubelle. Jusqu'ici, aucun témoin du McDo n'a souhaité identifier le jeune qui le tenait. Je doute que le procureur arrive à grand-chose avec cette affaire.

— On dirait que Bruxal a des intérêts dans quelques casinos flottants et dans un ou deux champs de courses. Je crois que de gros joueurs originaires de Miami ont élu domicile en Louisiane et Bruxal chasse sur la réserve naturelle.

Elle hocha pensivement la tête, comme si elle absorbait mes propos avec le respect qui leur était dû. Mais je savais que je surchargeais sa journée de problèmes et complications dont elle n'avait que faire. Tout ce que je lui disais, elle l'avait déjà entendu et rien que je puisse ajouter ne changerait l'histoire de la Louisiane. Je regrettais simplement de ne pas avoir écouté mes propres conseils.

— Trish Klein veut la peau de Bruxal, Helen, poursuivis-je. C'est la raison pour laquelle elle est ici. L'autre jour, elle a échangé les dés à la table de jeux du nouveau casino.

— Tant mieux. Comme ça, Calamity Jane s'occupera du problème à notre place.

— Qui ?

— L'agent du FBI, cette Betsy Mossbacher. Elle sort d'ici.

Helen jeta un coup d'œil à sa montre.

— Elle sera de retour dans six minutes. Occupe-t'en et débarrasse-nous d'elle.

— Il s'est passé quelque chose ?

— C'est le moins qu'on puisse dire, répliqua-t-elle.

Exactement six minutes plus tard, Betsy Mossbacher se présenta à la porte de mon bureau en bottes, Levi's et chemisier noir de style western orné de boutons pression en nacre. Son visage avait l'expression pincée de quelqu'un qui vient de se faire gifler.

— Voulez-vous vous asseoir ? proposai-je.

— Je n'en ai pas pour longtemps...

— Si quelque chose ne cadre pas entre vous et mon boss, c'est votre affaire, l'interrompis-je. Mais je ne tiens pas à me retrouver coincé au milieu.

— Elle qualifie le FBI de « Foutoir, Boxon et Irritation ».

— C'est une vieille tradition dans la police de La Nouvelle-Orléans.

— Je me fiche de ce que c'est. Ainsi que je le lui ai rappelé, nous sommes en droit d'attendre un minimum de professionnalisme de la part de vos services. À moins que je ne sois entrée par erreur.

— Vous avez sorti ça à Helen Soileau ?

Elle me regarda bien en face et prit une profonde inspiration.

— Vous n'avez pas l'air de saisir le but de cette enquête. La fille Klein est un souci – pour nous et pour elle-même. Pourtant elle semble avoir droit à un régime de faveur de votre part, du fait sans doute de votre amitié avec son père défunt.

— Nous avons déjà couvert le sujet, agent Mossbacher.

— Votre ami Clete Purcel l'a aidée à échapper aux services de sécurité d'un casino où elle avait échangé les dés. Mais vous vous êtes bien gardé de nous communiquer cette information.

— Ça ne fait pas partie de mon travail, me semble-t-il.

Le feu de ses joues s'intensifia.

— Écoutez, nous avons deux problèmes majeurs sur les bras : Whitey Bruxal et le cambriolage de la société d'investissement et de crédit

immobilier. J'ignore ce que vous savez sur Bruxal exactement mais c'est un homme extrêmement intelligent et vous seriez mal avisé de le sous-estimer. Connaissez-vous le nom de Meyer Lansky ?

— C'était le cerveau financier de la mafia.

— Bruxal fréquentait régulièrement un café appelé Wolfie's où Lansky aimait bien inciter les habitués à le prendre en défaut en lui soumettant une énigme mathématique à résoudre. Whitey Bruxal est le seul à y être jamais parvenu. Il impressionnait tellement Lansky que l'autre l'invitait souvent à venir pêcher en haute mer. Bon Dieu, je meurs de soif. Pourquoi faut-il que j'aie des journées pareilles, moi ?

J'avais l'impression d'être face à deux interlocutrices qui s'adressaient à moi par la même bouche. L'expression « chaos ambulant » me vint à l'esprit et j'espérais de tout mon cœur qu'elle ne devinerait pas les pensées qui m'agitaient l'esprit.

— Je vais aller vous chercher un gobelet d'eau fraîche au distributeur.

— Laissez tomber. Vous avez arrêté le fils de Bruxal après cette bagarre raciale en face du McDo. C'est la première fois que nous avons un motif de le coincer et nous aimerions bien sauter sur l'occasion.

— Vous m'aviez mis sous surveillance ?

— Non, il se trouve que je passais par là et j'ai assisté à la scène.

— Je vois. Et vous voulez essayer de ferrer Bruxal en engageant des poursuites contre son gamin ?

Elle détourna le regard et je compris que l'idée ne venait pas d'elle mais de sa hiérarchie.

— Il faut que Monarch Little porte plainte contre le gosse de Bruxal, reprit-elle.

— Suggérez-le à Monarch et voyons quelle sera sa réaction.

— C'est là que nous aurions besoin de votre aide.

— Pas question, répliquai-je.

Elle marqua un temps d'arrêt.

— Bruxal a fait tuer votre ami à Miami. Il est possible que ce soit lui qui ait donné l'ordre.

Le silence plana dans la pièce et j'entendis les gouttes de pluie frapper doucement la fenêtre.

— Vous avez la preuve de ce que vous avancez ?

— Des gens plus haut placés que moi l'ont, paraît-il.

— Eh bien, en ce cas, dites à ces enculés qu'ils feraient mieux de le poursuivre en justice.

Elle marqua un nouveau temps d'arrêt et je vis une lueur inattendue danser dans son regard.

— Vous voulez que je vous cite en ces termes ?

— Absolument.

Pour la première fois, elle esquissa un sourire.

— Vous êtes un peu spécial, à ce qu'on dit.

— Qui ça, « on » ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je ne suis qu'un chien de chasse parmi les autres. Dites à la patronne que je suis désolée de lui avoir mis du fumier de cheval sur sa moquette.

— C'est une métaphore ?

— Non, j'en avais sur les bottes. Quant à Monarch, essayez de le secouer gentiment. Whitey Bruxal est un sale type. Si on était à Chugwater, il aurait déjà été ouvert du haut en bas, salé et cloué à un poteau.

— Faudra que j'aille faire un tour là-bas, un de ces quatre, répondis-je.

*

Deux jours passèrent, au cours desquels je n'eus aucune nouvelle de Betsy Mossbacher. Vendredi, je rouvris mon dossier sur l'Homme Crustacé, la victime de l'accident avec délit de fuite dont la dépouille mortelle avait été jetée aux écrevisses au fond d'un fossé de drainage. Je n'acceptais toujours pas l'explication de Koko Hebert sur cette mort. Au cours de toutes mes années d'exercice à la paroisse d'Iberia et à La Nouvelle-Orléans, j'avais enquêté sur nombre d'accidents avec délit de fuite et n'avais jamais vu la moindre victime avec deux traumatismes majeurs à des endroits opposés du corps, sans autre blessure annexe susceptible de faire le lien.

Si les victimes étaient projetées en l'air après avoir été heurtées par la calandre du véhicule pour rebondir ensuite sur le pare-brise, ça se voyait. Et si elles étaient emportées et traînées sous le véhicule, les lésions étaient le plus souvent épouvantables et généralisées. J'examinai les clichés du cadavre sur la scène du crime. Le corps aurait pu dégringoler d'un wagon à Bergen-Belsen. La peau du visage était aussi tendue sur les méplats osseux

que le tissu d'un abat-jour et la bouche béante avec les yeux ronds en creux rappelait le hurlement silencieux du fameux tableau d'Edvard Munch.

Qui es-tu, camarade ? Qui t'a fait ça ?

C'est alors que par une étrange association, une idée me vint à l'esprit. Betsy Mossbacher avait essayé de me persuader d'influencer Monarch Little afin qu'il porte plainte contre le fils de Whitey Bruxal. Bien que cette manœuvre judiciaire soit d'un cynisme absolu, elle était néanmoins bien pensée. Je soupçonnais Slim Bruxal, en dépit de ses bonnes manières et de son appartenance à une confrérie d'étudiants, d'être une petite frappe qui avait pris un plaisir immense à démolir la tronche de Monarch Little, et en conséquence, j'estimais qu'il méritait n'importe quelle punition que la cour de justice déciderait de faire tomber sur lui. En même temps, il y avait longtemps qu'un long séjour au trou pendait au nez de Monarch. Si sa chute arrivait par le biais de Whitey Bruxal, je n'y trouverais rien à redire.

Cela dit, Monarch présentait à mes yeux un intérêt particulier pour une tout autre raison. Avant de commencer à dealer, il avait travaillé pour deux ou trois mécaniciens amateurs qui faisaient du tuning et rafistolaient les vieilles carrosseries dans leur arrière-cour. En l'occurrence, Monarch s'était révélé une sorte d'artiste dans son domaine et il aurait pu faire carrière en customisant et en retapant les tacots de collection vintage, mais il avait découvert qu'il était plus facile et profitable de voler les bagnoles que de les réparer.

*

Je le trouvai dans le plus ancien quartier chaud de la ville, à l'ombre d'un grand arbre, en compagnie de cinq membres de son gang. Le feuillage frissonnait sous le vent et une barre d'haltérophilie rouillée traînait dans le tablier de poussière qui entourait le tronc jusqu'à l'aplomb de sa couronne foliaire. Monarch et ses potes écoutaient de la musique à la radio de sa Firebird et buvaient du Coca mélangé à de la glace pilée dans des gobelets en carton qu'ils jetaient par terre une fois vides.

La scène aurait pu être celle de n'importe quel après-midi dans n'importe quel quartier de centre-ville du pays, mais ça ne l'était pas. Les anciens bordels ont disparu ou été barrés par du contreplaqué pour devenir des nids à rats alors que jadis, durant les premiers mois de la guerre de

Sécession, ils avaient accueilli les soldats confédérés de Camp Pratt, à côté de Spanish Lake ; ensuite, les mêmes femmes avaient offert leurs services aux vingt mille yankees qui avaient traversé New Iberia en cadence, à la poursuite du général Alfred Mouton et de ses hommes en uniforme couleur caramel décoloré par le soleil. Des années plus tard, le commerce des Blanches de Railroad Avenue à cinq dollars la passe et celui des Noires de Hopkins à trois dollars continuèrent à prospérer jusqu'à l'avènement de la révolution sexuelle des années soixante. Pour autant, l'industrie ne disparut pas : elle se transforma en une entreprise beaucoup plus pernicieuse et complexe.

Car les putes aujourd'hui ne sont plus que le devant de la vitrine. Le véritable enjeu, c'est la drogue. Les filles font le trottoir pour en obtenir, les types comme Monarch la vendent, les flics touchent des pots de vin au passage, les macs l'utilisent pour garder le contrôle, les avocats font carrière en défendant ceux qui la fournissent, les gouvernements financent l'industrie artisanale censée nous en protéger. Ses influences sont systémiques et je doute qu'il existe un seul gamin dans notre paroisse qui ne sache où il pourrait s'en acheter, le cas échéant. Les étudiants prennent leur pied à coups d'ecstasy, les jeunes Noirs en possession de 9 mm se font frire le cerveau au crack et les putes se défoncent aux cristaux de méthédrine pour faire fondre la graisse de leurs repas fast-food, gardant du même coup la ligne pour rester dans la course.

La version courte ? C'est un commerce nauséabond qui déshumanise tous ceux qui y touchent et quiconque pense le contraire devrait observer de près un bébé accro au crack, ne serait-ce que pendant une journée de sa courte vie.

— Quoi de neuf, Monarch ? dis-je.

Il était assis dans le siège passager de sa Firebird, les pieds posés sur la terre battue au-delà du trottoir, la bouche déformée par les points de suture épais de ses gencives. Il buvait son gobelet de soda en l'inclinant précautionneusement entre ses lèvres pour laisser glisser le mélange de Coca et de glace pilée sur sa langue.

— Rien de neuf, m'sieur D., répliqua-t-il.

— Appelle-moi Dave, ça ira.

— Je vous appelle m'sieur D.

— J'ai besoin de te parler en toute discrétion, tu vois ce que je veux dire ?

Il parut réfléchir à ma proposition et, tournant la tête vers une petite épicerie au coin de la rue, suivit des yeux les gamins à vélo le long d'un fossé rempli d'ordures. Son regard se posa sur un bout de corde suspendu à une branche de chêne, au bout duquel pendait autrefois un pneu en guise de balançoire. Il hocha la tête en direction de l'un de ses potes et, sans mot dire, les cinq se levèrent et entrèrent dans l'épicerie. Monarch sortit de sa voiture et prit position face à la barre d'haltérophilie qui gisait sous l'arbre.

— C'est à cause des étudiants de l'UL ?

— Tu vas porter plainte contre le fils Bruxal ? demandai-je.

— Qui ?

Il se pencha, saisit la barre des deux mains, son estomac distendu comme une bassine trop pleine de pâte à pain, et souleva ce qui, d'après mes calculs, devait peser autour de soixante-dix kilos. Il porta la barre à son torse une dizaine de fois, dos droit, genoux pliés, les biceps contractés en boules de croquet, puis reposa la barre au sol et fit un pas en arrière, respirant lentement par les narines.

— N'essaie pas de résoudre tout seul ton affaire avec le fils Bruxal. Son vieux est un gangster, un vrai de vrai. C'est un affranchi de Brooklyn qui utilise les services d'un psychopathe et le paie pour régler ses problèmes personnels.

— C'que vous m'dites là, c'est que c'était un porteur de valoches pour les Ritals de Miami ?

— C'est une façon de voir les choses.

Il se baissa et saisit la barre d'haltérophilie à nouveau. Je mis la main sur son épaule et eus l'impression de toucher du béton sous sa chemise.

— Arrête de soulever ta fonte, une seconde. Si tu veux faire tomber ce gosse, je t'aiderai. Mais en attendant, surveille tes arrières.

— Depuis quand les flics se donnent du mal pour coincer les gosses de riches ?

— Slim Bruxal est un cas spécial.

— Ouais, pour être spécial, il est spécial. C'est pour ça que le FBI essaye de brancher ma queue dans une prise électrique. Ils sont après son vieux, non ?

— Peut-être bien. Qu'est-ce qu'ils ont contre toi ?

— Des agents sont venus chez moi. Paraît qu'ils pourraient m'avoir grâce à la loi « trois fois tombé puis perpète ».

— T'as eu combien de condamnations depuis que tu es majeur ?

— Deux. Mais en ce moment, c'est un peu chaud pour moi à cause d'un deal qui était pas de ma faute. Mon cousin a caché son matos chez moi sans que j'le sache, pour pas se faire choper par son agent de liberté conditionnelle. Un agent des stupps a agrafé mon cousin et mon cousin m'a balancé. Sa seringue et sa cuillère étaient sous mon lavabo avec une quinzaine de grammes de brune. Du coup, les mecs du FBI, y m'ont dit ou je marche dans la combine ou c'est bon pour mes pieds. Je pourrais me prendre perpète sans liberté conditionnelle, m'sieur D.

Il souleva la barre et la monta jusqu'à son sternum avant de dérouler à nouveau ses bras, lentement, pour que la tension s'accumule impitoyablement dans ses avant-bras, son visage impassible sous la douleur qui brûlait ses tendons.

Il faisait bonne figure mais il était coincé et le savait. Les Fédés le presseraient vraisemblablement jusqu'au sang. Je me demandai jusqu'à quel point Monarch était un mec réglo. Suffisamment pour faire de la prison ? Si les agents du FBI l'épinglaient, ils ne l'utiliseraient pas que sur l'affaire Bruxal. Il deviendrait une balance à vie, aux ordres des agents du Bureau chaque fois que bon leur semblerait.

Monarch avait fait ses choix dans la vie et je ne pouvais ressentir d'empathie pour lui. Il n'était pas accro à la drogue, il la vendait. Il privait ses clients de leur âme et tirait profit de la misère de son propre peuple. Mais il n'était pas sans certaines qualités et n'avait pas demandé à naître dans le monde où il avait vu le jour.

Il souleva encore dix fois la barre et la laissa tomber dans la poussière. Je tapotai son avant-bras de mon poing.

— Tu prends des stéroïdes ? demandai-je.

— Vous avez déjà vu un fana de stéroïdes dans les douches, au gymnase ?

— Maintenant que j'y réfléchis, non.

— C'est parce qu'y prennent pas leur douche dans les salles de sport. C'est parce que leur service trois pièces, il ressemble à des huîtres fumées.

— Dis-moi, il y a environ neuf mois ou un an, un gars dans la paroisse a été victime d'un accident avec délit de fuite. Je me demandais si tu avais entendu parler de quelqu'un qu'aurait eu besoin qu'on lui répare sa carrosserie ou son pare-chocs à peu près à cette époque-là. Quelqu'un qui n'aurait pas voulu aller dans un garage ordinaire ?

— J’pourrais me renseigner. Ça va m’aider avec ma situation « trois fois tombé puis perpète » ?

— Probablement pas.

— Eh ben, n’y comptez pas trop, alors.

Je le regardai longuement, en silence.

— Tu es un mec intelligent. Tu pourrais devenir ce que tu veux dans la vie, dis-je.

— Oui, et alors ?

— Quand est-ce que tu vas te réveiller et arrêter de te mettre à genoux devant les Blancs ?

— Redites-moi ça ?

— Les gens pour lesquels tu travailles vivent dans de grandes demeures à Miami ou aux Caraïbes. Pendant que toi tu fais le mac ou que tu deales au coin des rues pour des cacahuètes, eux déposent des millions de dollars sur des comptes dans les banques offshore. Tu payes l’addition et tu fais de la taule pour des Blancs qui ne se serviraient même pas de toi pour se torcher le cul.

— Je donne à personne le droit de me causer comme ça. Personne, m’sieur D.

— Quelqu’un devrait parce que tu t’apprêtes à devenir cafteur professionnel ou savonnette aux douches du pénitencier de Marion. On parle là de purger sa peine avec les mecs de la Fraternité aryenne, Monarch. À Marion, ils se font un membre de gang en amuse-gueule avant d’aller au dodo.

Malgré l’ombre profonde du chêne, je crus voir sa veine puiser dans sa gorge.

*

Cette nuit-là, je rêvai de chevaux qui galopèrent silencieusement dans un large enclos poussiéreux, leurs muscles ondulant comme des cordages huilés. Au loin, s’étendaient des prairies au pied de collines vertes doucement arrondies traversées d’un cours d’eau rapide bordé de peupliers de Virginie. Des chevaux aux robes variées composaient le troupeau : buckskins, palominos, pies, appaloosas, arabes couleur crème, baies, isabelles, alezans gris et rouans, l’écume à la gueule, leur souffle collectif à l’image du

battement des tambours de guerre indiens. Le ciel était zébré d'éclairs, l'air alourdi par une promesse de pluie mais il n'y avait pas d'eau à l'intérieur de l'enclos, rien que chaleur, nuages de poussière et crottin desséché. C'est alors qu'une jument à la robe cuivrée s'éleva au-dessus du troupeau, les ailes déployées, ses sabots arrière ouvrant d'un coup de pied la barrière de l'enclos au moment de monter dans le ciel. J'entendis soudain le bruit de tonnerre des autres chevaux qui partaient au galop vers le ruisseau, à l'ombre des peupliers de Virginie.

Le matin venu, je ne parvins pas à me sortir le rêve de la tête. Nous étions samedi et j'avais projeté d'aller pêcher à Henderson Swamp cet après-midi, en compagnie de Molly et Clete. Je prévins Molly que j'avais d'abord une course à faire et me rendis au bureau pour y examiner le dossier d'Yvonne Darbonne. Les photos de la scène du crime avaient été prises en angle par rapport à son corps et bien qu'elle fût allongée sur le côté dans la posture d'un point d'interrogation, l'objectif pointait directement sur son visage et son buste.

Un cheval ailé à la robe cuivrée était imprimé sur son T-shirt et au moyen d'une loupe, je déchiffrai le nom d'un champ de courses à l'intérieur du tissu plissé sous ses seins. C'était le même que celui du nouveau casino au nord de Lafayette où Trish Klein avait échangé les dés de la table de craps.

Je consultai ma montre. Il n'était pas encore midi. Clete était censé nous rejoindre à la maison vers quatorze heures. J'avais le temps d'aller rendre visite à Bello Lujan et à son fils, Tony.

*

Un quart d'heure plus tard, je me tenais sur le perron de la demeure Lujan, aux abords de Loreauville, tandis que le soleil clignait de l'œil à travers les branches d'un mimosa et le vent gonflait la canopée festonnée de vert pâle sur la rive du bayou où une table couverte de mets à moitié entamés et de bouteilles de Cold Duck avait été dressée. Tony ouvrit la porte, pieds nus, torse nu, une serviette éponge autour de la nuque, les cheveux encore humides après sa douche. Derrière lui, une jeune étudiante assise sur un canapé feuilletait un magazine. Elle me regarda d'un air

hésitant puis saisit son verre et se dirigea vers la cuisine. Tony n'avait toujours rien dit.

— Tu ne m'invites pas à entrer ?

— Oui, monsieur. Bien sûr, dit-il.

— Tu as donné une soirée la nuit dernière ? demandai-je en entrant.

Fixé à l'escalier, je remarquai un appareil mécanique destiné à l'usage d'une personne handicapée.

— Mes parents. Ils ont organisé un dîner pour le cercle d'étudiants auquel j'appartiens et pour celui de nos petites sœurs.

— Vos petites sœurs ?

— C'est une association d'étudiantes que nous appelons nos petites sœurs.

— Où sont tes parents ?

— Mon père est parti à La Nouvelle-Orléans passer le reste du week-end. Ma mère est à l'étage. Voulez-vous lui parler ?

— Non, j'ai une ou deux questions pour toi, Tony. Dis-moi, qui est la jeune fille dans la cuisine ?

— Une camarade de classe de l'UL.

— Était-elle aussi une amie d'Yvonne Darbonne ?

Le feu monta à ses joues. Mais j'en étais venu à penser que Tony Lujan était rempli de crainte, et tourmenté par la culpabilité bien plus que timide et maladroit.

— Je ne suis pas sûr de comprendre à quoi vous voulez en venir, fit-il.

Je ne poursuivis pas.

— En fait, je suis ici à cause du dernier cliché d'Yvonne Darbonne avant qu'on mette son corps dans le sac mortuaire. Elle portait un T-shirt avec un cheval ailé. Tu vois duquel il s'agit ?

— C'est moi qui le lui avais donné. C'est un T-shirt promotionnel pour le nouveau complexe du casino et champ de courses. Mon père est l'un des actionnaires. Il est l'associé de M. Bruxal. C'est comme ça que j'ai fait la connaissance de Slim. Mon père avait l'intention d'employer Yvonne au restaurant.

— C'est bizarre, ça. Ton père m'a dit qu'il ne la connaissait pas.

Son visage se vida de son sang.

— Je pensais que vous étiez ici à cause de ces mecs, les Noirs de l'autre jour. Mon père prétend qu'ils vont nous intenter un procès pour essayer de

nous tirer autant d'argent qu'ils le peuvent. C'est pour ça que je pensais que vous vouliez parler à mes parents.

Au bout de toutes mes années d'expérience, je ne savais toujours pas quelle conduite tenir face à des gens comme Tony Lujan qui ont de la loi et de ses fonctions une conception bien particulière. Tous les officiers de police qui liront ces lignes sauront de quoi je parle. Certains groupes d'individus dans notre société croient honnêtement que les forces de police existent uniquement pour protéger et servir les intérêts de quelques privilégiés. Devinez de quelle couche de la société ils font partie.

J'avais obtenu ce que je voulais et aurais probablement dû quitter les lieux à ce moment-là. Ce que je ne fis pas.

— Tu vois, nous ne nous occupons pas des actions en justice civiles, Tony. En fait, c'est le bureau du procureur qui détermine quelles poursuites pénales nous engageons pour chaque affaire que nous traitons. Personnellement, je ne crois pas que tu aies à t'inquiéter d'une éventuelle action en justice de la part d'un gars comme Monarch Little. À dire vrai, Monarch Little est plutôt un sale con, bête et méchant, qui préférera avaler son sang pendant une bagarre pour te tomber dessus au moment où tu t'y attendras le moins. Et l'idée de créer de sérieux dommages collatéraux ne le gênera pas plus que ça.

J'entendis un verre qui se brisait dans la cuisine.

*

J'attachais ma remorque à bateau à mon camion lorsque la Cadillac de Cleto bondit dans mon allée, sa canne à lancer plantée sur le siège arrière, un Rapala dansant gaiement au bout de sa ligne.

— Prêt pour le rock'n'roll ? fit-il.

— Pas tout à fait, répondis-je.

Il sortit de sa Caddy et me regarda charger l'attirail de pêche et la glacière dans le bateau. Il portait des mocassins bien cirés, un pantalon de golf crème et une chemise hawaïenne que je ne lui avais encore jamais vue.

— Tu t'es fait beau, dis donc, fis-je.

— Pas vraiment, répliqua-t-il en contemplant nonchalamment l'arche verdoyante des chênes sur East Main, non sans avoir arraché la languette d'une boîte de bière.

— Où est Molly ? reprit-il.

— Ici même, dis-je en hochant la tête en direction de l'auvent au moment où Molly, chargée de victuailles, sortait par la porte latérale.

— Qu'est-ce que tu mijotes, Cletus ? continuai-je.

— Peut-être bien que j'ai envie de porter des fringues un peu décentes de temps à autre. Tu me lâches, oui ?

Mon pick-up n'étant pas assez grand pour nous trois, il nous suivit dans sa Cadillac jusqu'à Henderson Swamp. Dans mon rétroviseur, je le vis prendre quelques gorgées de bière à la dérobée et songeai à m'arrêter pour lui éviter d'éventuels démêlés avec la justice. Néanmoins, une attitude prudente et raisonnable ou même une dose de sens commun n'étaient pas les valeurs qui guidaient la vie de Clete Purcel. J'en fus d'autant plus convaincu que je le surpris à écraser sa boîte de bière dans sa main après l'avoir vidée et la lancer par-dessus son épaule sur le siège arrière où n'importe quel flic qui s'aviserait de l'arrêter pourrait la voir.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Molly.

— Clete.

— Qu'est-ce qui se passe avec Clete ?

— C'est comme si tu me demandais le plan de trajectoire d'un astéroïde.

Elle me regarda d'un air interrogateur mais je n'essayai même pas d'expliquer mes propos.

Je manœuvrai en marche arrière pour garer la remorque sur le ponton en béton de Henderson Swamp avant de faire glisser le bateau dans l'eau. Le temps cet après-midi était parfait pour la pêche. Il faisait chaud mais sans le moindre souffle de vent et à l'intérieur des criques, l'eau était d'une immobilité absolue. Dans cette vaste étendue de baies et de chenaux parsemée d'îlots de saules pleureurs et de gommiers qui constituaient le marais, d'autres pêcheurs s'étaient solidement ancrés près des piles en béton de la route inter-États et des pilotis de bois pourri, restes des anciennes plates-formes pétrolières démantelées et transportées ailleurs depuis longtemps déjà. L'air frais était chargé du parfum puissant de la pluie du sud, ce qui signifiait que le baromètre baissait et que perches et brèmes ne tarderaient pas à venir chercher de quoi se nourrir dès que la première goutte de pluie crèverait la surface de l'eau.

Molly et moi étions assis côte à côte à l'arrière du bateau et Clete s'était placé à la proue, lançant son Rapala d'un coup sec du poignet sous les ramures des saules pleureurs à l'entrée d'une baie plus large que les autres.

Il avait étalé une serviette en papier sur le coussin de son siège et je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il se penchait en avant pour ne pas salir ses vêtements chaque fois qu'il avalait une gorgée de Budweiser ou un des maxi-sandwiches confectionnés par Molly. À dix-huit heures, il regarda sa montre, enleva ses lunettes d'aviateur et son petit chapeau rond et se passa un peigne dans les cheveux. À l'exception du pourtour de ses yeux qui était resté pâle, il avait le visage rougi par la bière et le soleil. Un sourire heureux se dessina sur ses lèvres.

— Regardez-moi ce ciel, fit-il.

C'est alors qu'une perche d'environ quatre kilos ondula sous des feuilles de nénuphars et mordit au leurre de Clete avec une force telle que l'eau jaillit jusqu'aux branches de saule.

— Doux Jésus, fit Clete en laissant tomber sa bière sur ses genoux.

Je saisis l'épuisette sous le siège et Molly actionna les gaz pour faire pivoter la barque et maintenir la ligne de Clete à environ onze heures de la proue afin que la perche ne s'emmêle pas à notre fil. Clete rembobina son moulinet, relevant sa canne qui ploya en un arc prononcé.

— Vas-y doucement, lançai-je. Je vais faire passer l'épuisette par-dessous.

La perche creva la surface de l'eau en un flash mordoré et tourna sur son flanc immaculé avant de faire sauter la ligne du tambour et de plonger vers les bas-fonds, en cisillant le nylon contre la coque.

— Tire ta ligne autour de la proue et donne du mou, fis-je.

Trop tard. Le fil cassa et le bout de la canne fouetta l'air en revenant vers le visage de Clete.

— Wow, fit Clete en essuyant la bière sur son pantalon avec une serviette en papier.

— Attache une Mepps. On va essayer l'île suivante en haut du chenal, dis-je.

— Non, ça me suffit pour aujourd'hui.

— Tu veux laisser tomber ? demandai-je, incrédule.

— Ç'a été une journée géniale. J'ai pas besoin d'attraper du poisson à chaque sortie.

— Bien, répondis-je.

Molly me lança un coup d'œil.

— J'irais bien manger de la perche rouge au restaurant ce soir.

Il nous restait environ une bonne heure pour pêcher mais Molly avait choisi de se montrer généreuse envers Clete et ses humeurs et je ne me sentis pas le courage de jouer les rabat-joie.

— Avec plaisir, acquiesçai-je.

Molly lança le moteur et nous traversâmes une longue baie pour accoster au lieu de débarquement. La surface de l'eau avait pris la teinte d'un bronze patiné à la lumière du couchant et les cyprès récemment fleuris se soulevaient sous le vent comme des plumes verdoyantes. Derrière nous, un flot incessant de voitures aux phares allumés roulait le long de la voie surélevée et je distinguai à l'horizon la digue, le ponton à bateaux et les lumières du restaurant sur pilotis dont la terrasse s'étendait au-dessus du marais.

Après avoir hissé au treuil le bateau sur la remorque, je vis le visage de Clete s'adoucir quand il jeta un coup d'œil à la rambarde de la galerie du restaurant.

— Vaudrait mieux que j'y aille. Merci pour ce bel après-midi, dit-il.

Une femme se tenait solitaire sur la coursive, son visage tourné vers le couchant, sa chevelure dansant dans le vent.

— Qui est ton amie ? demandai-je, craignant par avance sa réponse.

— Tu sais que je t'aime, Belle Mèche. Mais y aura-t-il un moment dans ta vie où tu respecteras mon espace ? dit-il.

C'est alors que je vis les traits de la dame se profiler contre le ciel.

— Contente-toi de le garder dans ton slip, répondis-je.

Il saisit son matériel de pêche et salua Molly sans me dire un mot puis il se dirigea vers le restaurant, sa grande main tenant fermement les diverses parties de sa canne à pêche démontée, sa nuque épaisse rougie par le soleil.

— Je ne peux pas croire que tu aies osé lui dire ça, fit Molly.

— Il a l'habitude, répliquai-je.

Quelques minutes plus tard, alors que Molly et moi marchions vers le restaurant, Clete et sa passagère nous doublèrent en Cadillac.

Sous la lueur de la lune montante, la décapotable rose s'engagea sur les rochers en direction de la digue et je vis le ravissant visage de sa jeune passagère rayonnant à la lueur du tableau de bord. Elle porta un verre de whisky soda à ses lèvres sans regarder dans ma direction. Que les anges planent avec toi, Cletus, pensai-je.

— C'est qui ? demanda Molly.

— Une arnaqueuse, elle s'appelle Trish Klein. Le genre de minette qui sait exactement comment briser le cœur de Clete.

OceanofPDF.com

Je m'étais dit que Monarch Little resterait peut-être fidèle à lui-même, qu'il supporterait sans broncher la mise à exécution des menaces du FBI, même si cela signifiait qu'il tomberait forcément sous une inculpation aux accents de jeu de base-ball, « Trois fois, et c'est le hors-jeu », ainsi baptisée pendant l'ère Clinton et déjà connue sous le nom du « bouillon » par tous les repris de justice qui avaient plongé une fois de trop.

Mais lundi matin, Monarch se présenta avec son avocat au bureau du procureur et porta plainte pour agression contre Slim Bruxal. À en juger par ses yeux de chien battu, son humeur morose, et les émanations puantes de bière et d'herbe, il avait de toute évidence passé une mauvaise nuit. Quand il trébucha sur un tapis en se cognant la tête à l'angle d'une porte, deux filles ricanèrent tout bas.

À mon avis, l'existence de Monarch serait bousillée avant longtemps. Restait à savoir jusqu'à quel point. Mais il n'est pas de secrets qui tiennent dans notre petite ville sur le Teche. En peu de temps, la rumeur courrait que Monarch Little était devenu la putain du FBI, taillable et corvéable à merci, afin d'éviter de payer l'addition. Selon toute vraisemblance ses pairs en concluraient qu'il n'était plus digne de confiance et qu'il serait capable de cafter ces gangs de rue qui, pour l'heure, s'accrochaient à ses basques comme des papillons de nuit attirés par la flamme.

En attendant, il avait fourni au procureur de la paroisse d'Iberia l'arme nécessaire à la poursuite en justice de Slim Bruxal pour coups et blessures et ainsi donnait de fait au FBI un avantage énorme que les fédéraux pourraient utiliser contre Whitey Bruxal, le père de Slim, dans ce que j'imaginais comme une enquête au titre de la loi RICO^[5].

Dans le parking, je rencontrai Monarch qui se dirigeait vers sa Firebird.
— Vous les avez aidés à mijoter tout ça, m'sieur D. ? demanda-t-il.

— Je n'ai jamais essayé de te coincer, Monarch. Alors, montre un peu de respect, tu veux ? répliquai-je.

— Avant de venir au palais de justice, j'ai d'abord essayé de m'engager dans l'armée.

— Vraiment ? fis-je en gardant délibérément un visage sans expression.

— Le type m'a dit que mon poids, ce serait peut-être un problème.

Il faisait chaud sur le parking et la lumière violente délimitait d'un trait acéré les contours des cryptes blanches du cimetière de St. Peter, au milieu des mauvaises herbes jaunies et desséchées sous l'action des pesticides. Plusieurs adjoints du shérif en uniforme passèrent en bavardant, la fumée de leurs cigarettes épaisse dans l'air figé.

— Faut que je te parle, dis-je à Monarch.

— J'me sens pas super bien, là tout de suite. Je rentre dormir chez moi.

— Comme tu voudras, répliquai-je.

— Hé, vous êtes le mec qui m'a traité de mac. Je vends de la dope mais j'suis pas un mac. P'têt' bien que c'est vous qui avez besoin d'un peu d'humilité.

*

Le bureau du procureur ne perdit pas une minute pour citer Slim Bruxal à comparaître. À l'heure du déjeuner, le même jour, deux officiers de police de Lafayette et un inspecteur de la paroisse d'Iberia se présentèrent dans les locaux du cercle de la confrérie d'étudiants auquel appartenait Slim, à quelques pâtés de maisons du campus universitaire, afin de lui lire son mandat d'arrêt. De toute évidence, il ne se montra guère coopératif. Le rapport d'arrestation racontait qu'après avoir été menotté, il s'était battu avec les officiers de police et avait dégringolé en bas d'une volée de marches. Je reconnus le nom de l'un des policiers, un nom qui semblait apparaître régulièrement dans les faits divers dès lors qu'un suspect avait résisté pendant son arrestation. Pour décrire ce genre d'incidents, la prose journalistique était toujours d'un style neutre et indiquait que le journaliste avait recopié le rapport d'arrestation sans utiliser d'autre source. La phrase révélatrice à rechercher dans ce type de compte rendu était « Le suspect fut calmé ». Slim Bruxal fut calmé et sans doute l'avait-il mérité. Je me doutais

également que s'il restait en détention provisoire, il se ferait à nouveau écrabouiller la boîte à biscuits.

Mais je n'étais pas acteur dans le destin de Slim Bruxal et j'essayai de me concentrer sur les fluctuations des problèmes mineurs qui constituaient mon travail au quotidien : une alerte à la bombe pour cause de valise abandonnée devant la cafétéria Chez Victor ; une plainte pour violences sexuelles de la part d'un homme qui prétendait que son épouse, une femme de presque cent cinquante kilos, le forçait à avoir des relations avec elle quatre fois par semaine ; la disparition d'un cochon rôti sur un banc de pique-nique qui s'expliqua après la découverte d'un alligator de deux mètres soixante-dix digérant avec satisfaction dans la piscine familiale ; le périple d'un avion artisanal volant à un mètre au-dessus du bayou et finalement contraint à un atterrissage forcé sur un élevage de coqs de combat dont une douzaine finirent déchiquetés par les hélices ; un vol de squelettes dans les cryptes du cimetière de St. Peter par un groupe de gamins dont la bouche et le nez étaient ornés de piercings et le crâne tatoué de pentagrammes. En quoi les squelettes pouvaient-ils ajouter à ce que ces jeunes avaient déjà fait subir à leurs visages et leurs crânes reste un mystère à mes yeux.

Un rôdeur avait découpé un trou dans le toit d'un grenier avec l'intention d'éviter le système d'alarme et s'était électrocuté en bidouillant la boîte à fusibles. Un motard, le cerveau explosé par une trop forte consommation d'herbe et de calmants, s'était lancé pleins gaz au milieu d'un pique-nique à City Park organisé par les paroissiens d'une église, était passé au travers d'une haie en la perforant et avait failli se faire décapiter par une corde à linge. Mais le pompon cette semaine revenait à un accro à la méthadone qui, outré, avait appelé Police-Secours pour dénoncer son dealer, lequel avait osé se présenter chez lui sans les drogues pourtant payées d'avance, commettant ainsi un acte frauduleux, et qui, sous la menace d'une arme à feu, l'avait par-dessus le marché détroussé de soixante-dix-huit dollars en lui piquant ses réserves.

Il était quinze heures seize quand je levai enfin les yeux sur l'horloge. Je n'arrivais plus à me concentrer sur le vivier, mon terme personnel pour cette armée de joyeux farceurs et autres mécréants qui, inlassablement, cheminaient dans les méandres du système. Je poussai toute la paperasse amoncelée sur mon bureau dans un tiroir et pris la direction de chez Monarch Little, une maison située dans un bas quartier noir et rural

paradoxalement situé sur une bande de pâturages en bordure du Bayou Teche à l'ombre des chênes, non loin de la communauté de la raffinerie où Yvonne Darbonne était décédée.

Je frappai à la moustiquaire. La maison de Monarch, en bardage de bois au toit pointu en zinc, était bâtie près de l'eau au milieu d'un bouquet de chênes de Louisiane, de pacaniers et de pins des Antilles. Un vieux distributeur de Coca-Cola emperlé d'humidité vibrait à l'ombre de l'abri mitoyen improvisé sous lequel était garée sa Firebird. Il m'ouvrit en caleçon et maillot de corps.

— Qu'est-ce que vous m'voulez, maintenant ? demanda-t-il.

— Je peux entrer ?

— Ça m'est égal.

Si Monarch s'enrichissait grâce au commerce de la dope, son intérieur n'en montrait pas le moindre signe. Le mobilier était usé, le papier peint taché d'auréoles de pluie et le linoléum de la cuisine fendu en une fissure sale dont les bords racornis s'ouvraient vers l'extérieur. Un ventilateur sur pied oscillait en face d'un sofa où il dormait sans doute lorsque j'avais frappé à sa porte.

— Je crois que le paternel de Slim Bruxal a trempé dans le meurtre d'un de mes amis, dis-je. Ce qui signifie que je veux voir Whitey Bruxal inculpé pour homicide mais cela ne signifie pas que j'ai envie de te voir transformé en nourriture à poissons.

— Vous allez pas me faire gober ça, m'sieur D.

— Tu me traites de menteur ?

— Non, mais vous avez vos raisons personnelles pour faire ce que vous faites. Rien à voir avec moi.

— Mon pote a été abattu sous mes yeux par un calibre .12 en pleine figure. J'ai essayé de convaincre les Fédés et la police de Miami-Dade que Bruxal ou ses amis étaient derrière le meurtre. Mais j'étais un ivrogne à l'époque et ma crédibilité en souffrait. Maintenant, j'ai enfin une chance de le coincer mais je ne vais pas jeter quelqu'un aux requins pour y arriver. C'est quand même pas compliqué.

— C'est bien beau, tout ça, mais moi j'ai pas trop le choix. Et pour commencer, comment je gagne ma vie, maintenant ?

Je lui tendis ma carte au dos de laquelle j'avais déjà griffonné un nom et un numéro de téléphone.

— Voici le nom d'un procureur fédéral de Baton Rouge. C'est un ami. Tu lui dis que tu es en train de coopérer avec le FBI mais que tu as besoin de protection. Tu en as le droit. Ce n'est pas parce que tu as un casier que tu n'as pas de garanties constitutionnelles.

— Ouais, on a tous droit à des garanties constitutionnelles mais c'est pas mon truc.

— Tu sais ce que signifie « esquinter la marchandise » ?

— Ouais.

— Eh bien, c'est ce qui est arrivé à Slim Bruxal quand il s'est fait passer les menottes aujourd'hui. Il a aussi été jeté dans une cellule avec deux Noirs qui avaient pas eu de savonnette blanche depuis un bout de temps. Qui crois-tu que la famille Bruxal va rendre responsable pour tout ça ?

Il s'assit sur le canapé et regarda ses pieds.

— Ils m'ont pris mon 9 mm, avoua-t-il.

— Qui ça ?

— Les mecs du FBI. Ils ont dit que personne viendrait me chercher des crosses.

Je m'assis face à lui sur une chaise en bois. Je repris ma carte de visite entre ses doigts et y inscrivis deux autres numéros de téléphone puis la lui tendis à nouveau.

— Si je ne suis pas au bureau, tu peux m'appeler chez moi ou sur mon portable, dis-je.

Dehors, les saules pleureurs en bordure du bayou se cambraient sous la brise, un vieil homme et un enfant péchaient à l'ombre pendant qu'une jolie paysanne en fichu sarclait son jardin potager, une boucle de cheveux noirs échappée sur sa joue. J'avais l'intuition que tous ces moments ordinaires dans la vie ordinaire de gens ordinaires étaient des trésors pour lesquels Monarch devrait bientôt payer cher s'il voulait continuer à en profiter.

— Ces types du FBI, ils veulent que Bruxal me mette un contrat aux fesses, pas vrai ? Et Mlle Helen vous a envoyé me prévenir ?

Je ne voulais pas lui dire qu'Helen n'avait rien à voir avec ma visite.

— C'est toi qui leur as donné les munitions, *podna*. Ils font juste leur boulot. Ils gagnent, tu perds. La question est de savoir combien tu vas y perdre. Mais surtout ne va pas faire justice toi-même, c'est pour ça que je t'ai filé ces numéros de téléphone.

Je me levai, prêt à partir.

— Z'êtes toujours intéressé par cet accident avec délit de fuite ? demanda-t-il.

— Oui, et alors ?

— J'ai un pote, plus haut sur le bayou, qu'a un petit commerce de réparations de bagnoles dans son arrière-cour. L'été dernier, un type s'est pointé dans une grosse Buick avec un phare enfoncé et l'aile avant droite rayée. Paraît qu'il avait percuté un cerf. Il a entendu dire que mon pote, il faisait du super bon travail et prétendu qu'il préférerait lui filer le boulot plutôt que de laisser un paquet de pognon au garage Buick.

— Qui était ce type ?

Monarch leva les yeux et soutint mon regard.

— Vous allez croire que c'est un coup monté par moi.

— C'était qui, Monarch ?

— Vaudrait mieux aller voir mon pote chez lui et lui demander en personne.

*

Le commerce du pote en question était situé à l'extérieur de St. Martinville sous un appentis à l'arrière d'une vieille caravane pourrie à la carcasse zébrée de rouille qui s'affaissait sur des moellons. Le soleil descendait à l'horizon, rouge et voilé, au-dessus d'une rangée de chênes verts de l'autre côté du Bayou Teche. Il n'y avait pas le moindre souffle d'air et les nuages au sud crépitaient d'électricité. Le copain de Monarch était un des êtres les plus inhabituels qu'il m'ait été donné de voir. Albinos aux traits négroïdes, cheveux blonds et yeux soulignés de rose, il était habillé d'une combinaison à manches longues à la fermeture Éclair remontée sous son menton. Il travaillait près d'une forge alimentée au gaz et j'avais du mal à imaginer la température qui devait régner à l'intérieur de sa salopette. Pour autant, il ne se départait jamais de son sourire comme si là était sa seule façon d'être au monde. Il parut ravi de ma visite et j'eus le sentiment qu'il était de ces rares individus qui aiment la vie sans réserves, sans problèmes à régler avec le monde ni griefs à l'égard de leurs frères humains, quoi qu'ils aient pu leur faire ou pas.

— Tu t'appelles Prospect Desmoreau ? dis-je.

— C'est bien moi, répondit-il.

Mais tout comme les autres éléments mal assortis de son apparence, son accent ne correspondait pas à ce que j'attendais. Fortement teinté de ruralité profonde, il tenait d'un dialecte paysan toujours pratiqué dans les forêts de pins et les plaines de l'ouest de la Virginie jusque dans l'ouest du Texas et qui remontait probablement aux premiers jours de la république.

— Z'avez besoin de quèq' chose ?

— Monarch Little prétend que l'été dernier, un homme t'a donné à réparer une Buick endommagée par une collision avec un cervidé.

— Y dit la vérité. Elle était comme neuve quand j'ai terminé le travail.

— D'après toi, cet homme avait-il un comportement bizarre ?

— Non, m'sieur.

— Quel était son nom ?

Prospect Desmoreau regarda au loin les mouvements du bayou sous la brise et la couleur ambrée de l'eau que coloraient les derniers embrasements du couchant. Pour autant, il n'avait jamais cessé de sourire.

— C'est M. Bello qui me l'a laissée, dit-il enfin.

— Bellerophon Lujan ?

— Oui, m'sieur. Y m'a même donné un pourboire de vingt dollars.

— Où se situaient les dégâts, exactement ?

— Aile et phare, côté passager.

— As-tu remarqué des indices confirmant que M. Bello avait effectivement percuté un cervidé ? Des poils, un morceau des bois du cerf encastré dans le phare ?

— M'est avis que quelqu'un avait déjà passé la carrosserie au jet d'eau et au chiffon. Les gens font ça parfois quand ils rentrent dans du bétail ou quèq' chose de ce genre. Vous enquêtez sur un accident avec délit de fuite ?

— C'est tout à fait ça, Prospect.

— Y avait du sang sur le phare. J'ai pas vu de poils d'animaux, notez. En tout cas, je me rappelle pas. Ce qui veut pas dire qu'y en avait pas.

— Bien sûr, aucune chance pour que tu aies gardé le phare endommagé, pas vrai ? dis-je en refermant mon calepin avant de le glisser à nouveau dans la pochette de ma chemise.

— Vous voulez y jeter un coup d'œil ?

— Pardon ?

— J'ai un tas de saletés et de camelote à l'autre bout de l'atelier. À peu près tous les deux ans, j'embarque le tout à la déchetterie. Je sais exactement où est le bout de verre du phare pasque je l'ai repéré l'autre jour

en essayant de retrouver un haut-parleur d'autoradio que j'avais sorti d'une Chevy de 55.

— Un morceau de verre cassé avec du sang dessus ?

— Oui, m'sieur. Il était sous une vieille bâche. Je l'ai bien vu.

Je le regardai, bouche bée.

— Prospect, je pense que tu es un homme remarquable, dis-je simplement.

— C'est ce que les femmes arrêtent pas de me répéter.

Il alla tirer une large bâche qui couvrait son bric-à-brac et une averse d'aiguilles de pin humides se répandit au sol accompagnée d'une flaque d'eau. Il extirpa d'un cercle de chrome moulé un morceau de verre brisé en forme de demi-lune aux contours ébréchés.

— Là, tout au bord. On voit encore du sang.

Je sortis un sac en plastique à glissière de ma poche arrière et l'ouvris largement.

— Fais-le tomber là-dedans, camarade. J'aurais besoin de cette moulure en chrome, également. Tu as autre chose ici venant de la Buick de M. Bello ?

— Non, m'sieur. Je crois pas.

— Dis-moi, à propos de tout autre chose... tu connais bien Monarch Little ?

— J'ai appris tout ce qu'y sait sur le travail de carrossier. Y était pas plus haut que trois pommes quand il a commencé.

— Dommage qu'il n'ait pas su en tirer parti.

— Des fois, les gens ont pas le choix, répliqua-t-il.

— Tu me parais trop intelligent pour ce genre de réponse, remarquai-je.

— Sa mère est à l'institut de cancérologie Anderson à Houston. Elle a eu tous les cancers possibles. Monarch vous l'a donc pas dit ? demanda-t-il en clignant ses paupières roses à la lumière du soleil.

*

Je retournai directement au laboratoire médico-légal d'Acadanie et mis les preuves entre les mains de Mack Bertrand. De toute évidence, ce dernier avait hâte de rentrer dîner en compagnie de sa femme et de ses enfants.

— Que recherches-tu exactement ?

— Je voudrais savoir s'il y a ou non correspondance d'ADN avec celui de l'Homme Crustacé.

— T'en as besoin pour quand ?

— Le propriétaire du véhicule est probablement Bello Lujan. Je doute qu'il nous file entre les doigts pour le moment.

Mack haussa les sourcils.

— Utilise la procédure comme un rempart contre lui, Dave. Quoi qu'il fasse, il ne faut surtout pas réagir et en faire une affaire personnelle.

— Qu'est-ce qu'il se passe avec Bello ? Pourquoi toutes ces précautions ?

— Je pense que c'est un homme avec une mission. À une époque, il participait à notre groupe de prière mais nous l'avons encouragé à se trouver une autre église mieux adaptée à ses besoins.

— Ça t'ennuierait de me parler en termes clairs ?

— C'est un obsédé du sexe, plein de culpabilité, qui a coutume de gueuler en plein milieu de la messe. On l'a envoyé à des illuminés qui, soi-disant, « parlent en langues » mais, même eux, je ne suis pas sûr qu'ils arrivent à se faire à lui. Ça te donne une perspective plus claire, maintenant ?

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire.

— Quel sens de l'humour, fit-il. Je t'enverrai le rapport d'ADN dans trois jours.

*

Ce soir-là, j'essayai de ne plus penser à Bello Lujan comme lorsque j'étais enfant, chaque fois que je tentais de me convaincre que le petit chef qui terrorisait la cour de récré n'était pas devenu une partie intrinsèque de mon quotidien. Mais je me rappelai aussitôt que, pour une raison inexplicable, mon chemin et celui de la petite frappe finissaient toujours par se croiser, comme par un effet du destin. Quoi que je fasse pour l'éviter, je me retrouvais toujours face à lui, à devoir choisir entre l'humiliation publique ou un tabassage en règle.

Samedi matin, j'avais rendu visite à Bello dans sa demeure et questionné son fils, Tony, à propos du T-shirt à l'effigie de Pégase qu'Yvonne Darbonne portait le jour où elle était morte. Par inadvertance, Tony Lujan

m'avait révélé que son père avait des actions dans le casino et le champ de courses dont le T-shirt d'Yvonne faisait la pub et avait prévu de trouver à la jeune fille un emploi au restaurant du casino alors même qu'il avait nié connaître son nom.

J'avais réussi à prouver que le caïd des cours de récré était un menteur. J'aurais dû savoir qu'il me rendrait visite dès son retour, après son week-end à La Nouvelle-Orléans.

— Il y a un homme dans le jardin devant la maison, fit Molly.

Je me penchai à la fenêtre. La Buick de Bello était garée dans l'allée et son fils à la place du passager mais Bello gardait le regard braqué sur la route comme s'il n'arrivait pas à se décider sur la marche à suivre. Je sortis sur la galerie. Une averse sous le soleil venait de s'achever et les arbres gouttaient avec un petit bruit tranquille.

Je me rappelai l'avertissement de Mack Bertrand sur l'utilisation de la procédure comme bouclier de protection.

— Je suppose que ta visite est de nature professionnelle. Si c'est le cas, je préférerais te recevoir à mon bureau, Bello, dis-je.

— Tu es venu interroger mon fils pendant que j'étais à La Nouvelle-Orléans. À propos du T-shirt que la fille portait quand elle est morte.

Au travers des branches de chênes, la lumière du soleil avait pris une couleur thé et dans l'atmosphère rafraîchie par la pluie, le ciel palpait au son des grenouilles arboricoles. La soirée était trop belle pour un échange furieux avec cet homme primitif, tourmenté et violent. Je descendis dans le jardin afin qu'il n'ait pas l'impression que je lui parle de haut mais ne lui tendis pas la main.

— Viens donc me voir demain, camarade, repris-je.

— Mon garçon t'a dit que j'allais filer un boulot de serveuse à cette fille, au club du champ de courses, répondit-il. Si moi, je t'ai dit que son nom m'était inconnu, c'est parce que je donne du boulot à des tas de jeunes, surtout à ceux qui veulent étudier en fac. Tu me fais passer pour un hypocrite devant ma famille ?

— C'est un terme choisi par toi.

— Tu fais de l'esprit, maintenant ?

— Ce que je fais, c'est te demander de sortir de chez moi.

— Tu as dit à mon fils que ce Noir, machin chose... Monarch Little, est un sale con bête et méchant qui lui mouchera peut-être la chandelle ?

— Je ne pense pas avoir utilisé ces termes, exactement.

— Tony, viens ici ! ordonna Bello.

Le jeune homme sortit de la voiture. Debout à l'ombre, son visage paraissait vidé de son sang et il mâchait lentement un chewing-gum.

— Que t'a dit M. Robicheaux ici présent ? demanda Bello.

— C'est comme tu expliquais, papa.

— Il a dit que le Noir allait te refroidir ?

— Pas en ces termes, répondit Tony.

— Il a bien dit que c'était un sale con, bête et méchant, et qu'il te ferait du mal ?

— Oui, tout à fait.

— Mon fils ici présent ment-il ? exigea Bello en s'adressant à moi.

Vous ne discutez pas avec les ivrognes et vous ne vous embarquez pas dans des conversations avec les gens stupides ou irrationnels. Mais quand ils persistent à dire que vous êtes la source de tous leurs malheurs et vous dénigrent sans désespérer, quand ils viennent vous affronter de si près que vous sentez littéralement l'odeur de leur hostilité dans leur sueur, il faut, à un moment donné, le leur faire comprendre. C'est pour le moins une question de respect de soi. En tout cas, c'est ce que je me dis à ce moment-là.

— Tu as bien plus de souci à te faire que de te préoccuper de moi, répliquai-je.

— Non, ma vie, elle va très bien. Le problème, c'est toi. J'ai jamais fini le lycée et j'ai pas été à l'université mais je m'en suis plutôt bien sorti. Y a peut-être des gens qui ont du mal à l'accepter. Tu crois que c'est ça qui te chatouille, Dave ?

Je posai la main sur le capot de la Buick et la promenai doucement sur la carrosserie et la moulure du phare côté passager avant de brosser une feuille collée au verre.

— Jolie, ta bagnole. T'as déjà eu à la faire réparer ? J'ai bien l'impression qu'on lui a passé une ponceuse sur le pare-chocs.

Il essaya de maintenir une expression imperturbable mais je vis à son regard que mes paroles avaient fait mouche. Les yeux de Tony observaient le bayou comme s'il le voyait pour la première fois.

— Je t'ai toujours bien traité, reprit Bello. On se connaît depuis longtemps, toi et moi, depuis le temps où les gens parlaient français et que les gosses comme nous n'avaient même pas dix cents pour se payer un cinoche. Comment se fait-il que tu ne montres aucun respect pour ce passé

qu'on a en partage ? Comment se fait-il que tu me traites comme si j'étais un bon à rien ?

— Parce que tu m'as menti.

La peau de son visage se tendit comme si je venais de lui cracher à la figure. Je fis quelques pas en direction de mon perron sans trop savoir s'il allait me sauter dessus ou pas. J'arrivai au pied des marches quand je le sentis me toucher à travers ma chemise.

— C'est mon fils unique que tu vois là, dit-il. Un jour, il sera docteur. Il a jamais rien fait pour heurter quelqu'un délibérément, et certainement pas une pauvre fille qui s'est fait sauter le caisson. Pourquoi t'essayes de le foutre dans la merde ? Y a des Noirs qui tous les jours se tirent dessus dans la rue et toi, t'as décidé de te lancer après mon fils ?

Mais les cartes avaient déjà été distribuées pour nous tous, Bello, son fils et moi, et aucun de nous, en cet instant donné, n'aurait pu présumer du dénouement. J'entendis un battement d'ailes au-dessus de nos têtes comme celles d'un implacable oiseau géant quittant la cime du chêne pour monter vers le ciel.

Jeudi matin, Mack Bertrand appela du labo médico-légal.

— Le sang du phare de la Buick est celui de l'Homme Crustacé, annonça-t-il.

— Pas de zone grise, pas de contamination, pas de dilution du spécimen ? Rien de tout ça ?

— On a une correspondance totale. Et il y a mieux. En fait, tu m'as fourni deux spécimens.

— Redis-moi ça ?

— Un fragment d'os microscopique était logé à l'intérieur de la moulure en chrome. Il vient sans doute de la collision du pare-chocs contre la hanche de l'Homme Crustacé.

— Tu ne penses pas qu'il était dû à la blessure de la tête ?

— C'est possible. Mais le carrossier t'a bien dit que les morceaux de verre et de chrome venaient du côté passager du véhicule, non ?

— Correct.

— La hanche gauche de l'Homme Crustacé a été pulvérisée. À mon avis, ou bien il a traversé devant le véhicule, ou bien il marchait sur la route dans la même direction que la Buick quand celle-ci l'a fauché.

— Quelque chose ne cadre pas dans ce scénario, Mack. La cause du décès de notre homme était un traumatisme crânien majeur côté droit et la mort a sans doute été instantanée. Or, il a atterri dans le fossé de drainage, ce qui signifie qu'il n'a pas heurté l'asphalte. Et il n'a pas non plus été envoyé contre un poteau électrique ou téléphonique.

— Tu veux dire que le coup fatal n'aurait pas été causé par la Buick, alors ? Que c'est un second véhicule qui l'aurait tué ?

— Il y a une autre possibilité.

— C'est-à-dire ?

— Le coup n'a pas été porté par un véhicule, dis-je.

— Ou bien notre homme a été percuté par un fragment de météorite. Rallonge pas la sauce, Dave, répliqua-t-il.

Quelques minutes plus tard, je me rendis dans le bureau d'Helen et la mis au courant des trouvailles de Mack Bertrand. Penchée sur sa table de travail, ses manches courtes retroussées en revers serrés, elle réfléchit un moment avant de répondre.

— Okay, le véhicule de Bello Lujan est impliqué dans l'affaire mais on n'a aucune preuve qu'il était au volant.

— On peut constituer un dossier sur la base de destruction de preuve et de complicité.

— À la condition de pouvoir prouver qu'il était au courant du délit. Et si son gosse avait été le conducteur ? Ou que l'un des gamins de son cercle d'étudiants ait emprunté la voiture ? Et l'épouse ?

— Sa femme est une invalide, elle ne conduit pas. Toutes ces questions ne se poseraient pas si la victime n'avait pas été un clochard.

— Et si on vivait en apesanteur, la merde des singes ne tomberait pas des arbres.

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un simple accident avec délit de fuite, Helen. Il y a autre chose.

— Quoi, par exemple ?

— Je ne sais pas.

— Dave, parfois j'ai envie de te tuer. Littéralement te faire exploser le crâne à coups de poings.

Je laissai filer mon regard vers la fenêtre en décidant que, en ces circonstances, une réserve silencieuse était le choix le plus sage.

— Revenons à ce que tu disais : il ne s'agirait donc pas d'un simple accident avec délit de fuite ? reprit-elle.

— D'après Mack, soit la Buick a percuté l'Homme Crustacé à la hanche alors qu'il marchait du côté droit de la route, soit il a traversé devant la voiture. Mais ni Mack ni Koko n'arrivent à expliquer l'origine du coup mortel qui, en l'occurrence, se trouvait à la tête.

— Il me semble que nous sommes en train de nous noyer dans tout un tas d'infos dont nous n'avons aucun besoin. Écoute, quelqu'un a renversé ce type avec la Buick et l'a laissé mourir sur le bas-côté. Grâce à l'ADN, nous avons la preuve absolue de ce que nous avançons et le coupable, quel qu'il soit, va payer. Bello, ou la personne responsable, ne recevra sans doute pas la punition qu'il mérite mais nous ferons le boulot de notre mieux et

confierons le reste à la divine providence. Est-ce que j'ai exprimé ma pensée en termes clairs ?

— Le fils de Bello est la clé de l'affaire.

— Pourquoi ?

— Parce que son visage est plein de secrets.

— Sois honnête. N'essaierais-tu pas d'établir un lien entre cette histoire et le suicide d'Yvonne Darbonne ?

— J'ai effectivement le sentiment qu'il existe une corrélation mais je ne pourrais pas te dire pourquoi.

Elle se massa la nuque et son chemisier amidonné se tendit sur sa poitrine. Elle eut un rire silencieux.

— Tu peux me dire ce qui t'amuse ? demandai-je.

— Non, je tiens à préserver notre amitié. Procure-toi un mandat d'arrêt au nom de Bello et embarque son gamin comme témoin potentiel.

Mais il était temps de mettre un point final aux piques d'Helen dont je faisais trop souvent les frais, décidai-je.

— Le nom de Tony Lujan est maintenant apparu dans trois enquêtes séparées : l'agression sur la personne de Monarch Little, la mort par balle d'Yvonne Darbonne et un homicide avec délit de fuite. Tu penses que je suis obsessionnel ou injuste à son égard ? D'après toi, ça arrive souvent qu'un futur étudiant en médecine se trouve mêlé à ce genre d'embrouilles ?

Helen leva les yeux au ciel et repoussa sur son front une mèche de cheveux mais ne trouva rien à répondre.

Après déjeuner, elle et moi nous rendîmes aux bureaux de Lonnie Marceaux, le substitut du procureur. Lors de notre première rencontre, il y a quelques années, j'avais jugé Lonnie incapable de se concentrer suffisamment pour assimiler des informations détaillées ou de manifester un quelconque intérêt pour un sujet sans relation directe avec son bien-être personnel. J'avais tort. Du moins, pour une part. En fait, Lonnie avait généralement deux ou trois longueurs d'avance sur la conversation en cours. Ancien membre de la prestigieuse élite des Phi Beta Kappa à Tulane, il avait publié dans la *Stanford Law Review*. Quant à la nature réelle de ses pensées, elle demeurerait matière à spéculation.

Avec son visage en lame de couteau et son mètre quatre-vingt-quinze, Lonnie était sec comme un coup de trique grâce aux marathons de La

Nouvelle-Orléans, de Dallas et de Boston auxquels il participait régulièrement. Ses cheveux étaient taillés en brosse si courte qu'on voyait luire la peau de son crâne et les deux heures quotidiennes qu'il passait sur le StairMaster décuplaient son énergie au lieu de la diminuer. Il avait refusé le poste de procureur fédéral à Baton Rouge, créant la stupéfaction de ses pairs face à cet accès de timidité soudain, mais il ne nous fallut pas longtemps pour comprendre la véritable nature de ses ambitions. Bien qu'issu d'un milieu privilégié, Lonnie avait le don de charmer les jurés en col bleu. Quant à la presse, elle le décrivait invariablement comme « charismatique » et « carré ». Dans la paroisse d'Iberia, aucun procès médiatisé n'était confié à l'un de ses assistants et seul Dieu pouvait venir en aide à l'homme ou la femme que Lonnie avait dans son viseur. Il avait amorcé son ascension dans le milieu chic et nauséabond des politicards de Louisiane et j'étais certain qu'il avait depuis longtemps décidé qu'il valait mieux être numéro un en Gaule que numéro deux à Rome.

Il nous écouta exposer la chaîne de preuves qui impliquaient Bello Lujan dans la mort de l'Homme Crustacé en ponctuant son attention par une série de hochements. Puis il croisa les jambes et se mit à jouer avec un élastique qu'il tira et tordit dans tous les sens pour former des losanges et des triangles tout en parlant, le regard fixé quelque part au-dessus de nos têtes.

— Le gosse est donc le maillon faible. On lui met la pression, on lui fout une trouille bleue et on l'oblige à nous débiller la vérité sur l'identité du conducteur de la Buick responsable de la mort du vagabond, c'est ça ?

Sans nous laisser le temps de répondre, il reprit aussitôt le fil de ses pensées :

— D'accord, allons-y. Mais il y a deux choses dont il nous faut tenir compte. C'est Monarch Little qui vous a donné la piste menant au phare endommagé. Or, l'avocat de Bello ne manquera pas d'attirer l'attention du jury sur le fait que Monarch avait tout intérêt à mettre la famille Lujan dans la merde.

— Comment Monarch aurait-il pu placer de l'ADN sur la Buick de Lujan ? remarquai-je.

— Personne n'a jamais perdu d'argent en sous-estimant l'intelligence du public américain. Vous savez qui disait ça ?

— Non, mais je vous en prie : nous sommes tout ouïe, répliqua Helen. Lonnie lui lança un regard noir.

— C'était le grand sociologue américain P.T. Barnum.

— Vous avez parlé de deux choses dont il nous fallait tenir compte, intervins-je.

— Pour ce qui est de Bello Lujan, nous ne sommes pas les premiers sur la liste d'attente. Le FBI mène déjà son enquête, reprit Lonnie. Vous avez rencontré l'agent Betsy Mossbacher ?

— Comment pourrais-je l'oublier ? Vous en connaissez beaucoup, des agents fédéraux qui vous laissent du crottin de cheval sur la moquette en guise de souvenir ? dit Helen.

Lonnie lui décocha un autre de ses regards et se remit à jouer avec son élastique. J'eus le sentiment qu'Helen était une des rares personnes qui avaient l'art et la manière de lui planter des punaises dans le crâne.

— Ils veulent la peau de Bello et de Whitey Bruxal, expliqua-t-il. Néanmoins, je perçois quelques conflits internes quant au véritable but de leur enquête. La Mossbacher semble surtout déterminée à faire tomber Colin Alridge, le bonimenteur télévangéliste. Vous le connaissez ?

Je le connaissais. Originaire de La Nouvelle-Orléans, Colin Alridge était devenu une célébrité nationale avant de revenir s'installer au pays. Non seulement télégénique, il semblait par-dessus le marché rayonner de bonté et de rectitude. Hormis Mickey Rooney dans le rôle d'Andy Hardy, j'imaginai mal un personnage public plus représentatif d'une Amérique à la Norman Rockwell. Je gardai néanmoins le silence car je voulais entendre l'opinion de Lonnie et, pour être tout à fait honnête, je ne lui faisais pas confiance. Son regard de procureur me semblait pour le moins sélectif et c'est avec la plus grande discrétion qu'il choisissait ses ennemis.

— Il y a fort à parier qu'Alridge défende les intérêts des casinos indiens du centre de la Louisiane aux dépens de ceux qui sont situés à la frontière du Texas, poursuivit-il. Mais ici, des tas de gens ne voient aucun mal à ce qu'un type comme Alridge aide l'économie locale. Et parmi eux, nombreux sont ceux qui doivent leur chèque de salaire à Bello Lujan donc, par extension, à Whitey Bruxal. Conclusion, beaucoup ne verraient pas d'un bon œil l'Homme Crustacé mettre la pagaille dans le flux de trésorerie. Vous me suivez ?

— Vous préféreriez qu'on laisse tomber le mandat d'arrêt, pour le moment ? demanda Helen.

— Helen, pourquoi n'écoutez-vous pas un peu plus attentivement ? Ce que je veux dire, c'est que les Fédés ont déjà commencé à mener l'enquête

sur des crimes commis dans notre arrière-cour. Et nous avons l'air de quoi, dans tout ça ? De péquenauds doublés d'emplâtres. Donc, la question est la suivante : comment priver le FBI de toute initiative et agir comme les élus au service de l'État que nous sommes censés être ? Réponse : nous descendons nos propres mécréants en flammes et, tant que nous y sommes, nous en profitons pour donner une petite leçon à ce connard télévangélique. Ce n'est pas parce qu'on est né en Louisiane qu'on peut venir s'essuyer les godasses sur la paroisse d'Iberia. Vous commencez à capter maintenant, Helen ?

Dans la pièce soudain silencieuse, seul le ronronnement de la climatisation était audible.

— Bello et son fils seront mis en détention avant la fin de la journée, dis-je.

— Bien, répondit Lonnie en s'adossant à son fauteuil.

— Autre chose..., ajouta-t-il en levant le doigt en l'air. Je veux un rapport quotidien détaillé sur le déroulement de l'enquête. Toutes les notes se feront de la main à la main sans divulgation possible. Toute conversation en relation avec ce dossier restera au sein de ce cercle restreint. Tout partage d'informations avec les autorités fédérales se fera par le biais de ce bureau et uniquement par lui. Sommes-nous sur la même longueur d'onde ?

— Dès que nous aurons arrêté Bello et Tony Lujan, je vous en informerai, répondis-je.

J'avais esquivé la réponse à sa question mais il ne parut pas s'en rendre compte.

— Helen ? fit-il.

C'est le visage pensif, paisible même, qu'elle prit la parole.

— Non, Lonnie, je ne vois vraiment pas ce que je pourrais ajouter. Mais si les choses changent, soyez certain que je vous passerai un coup de fil.

*

Le lendemain matin, vendredi, Bello Lujan fut arrêté pour destruction de preuves relatives à un homicide involontaire avec délit de fuite. Il ne fut pas informé qu'au même moment, son fils avait été forcé de quitter son cours à l'Université de Louisiane. Je m'étais présenté dans la salle de classe en uniforme d'assistant du shérif de la paroisse d'Iberia et accompagné d'un

inspecteur de la police municipale de Lafayette. Tony Lujan avait protesté, ce qui lui avait valu de se faire aussitôt passer les menottes et de traverser la cour carrée les mains dans le dos, au moment où se déclenchait la sonnerie annonçant la fin des cours. Une foule d'étudiants s'était déversée des bâtiments environnants pour se répandre dans l'allée à colonnades qui entourait le campus principal. Les joues écarlates de Tony m'avaient évoqué une viande de hamburger crue.

Sans libérer ses poignets, je le fis asseoir derrière la grille métallique de la voiture de police qui démarra en direction de New Iberia et m'installai à côté de Top, notre adjudant-chef des Marines à la retraite, qui conduisait.

— Vous m'avez traité comme un violeur ou un dealer devant tout le monde, dit Tony. Vous n'avez pas le droit d'agir de cette façon à moins d'avoir un chef d'inculpation contre moi.

— Nous n'avons pas besoin de t'inculper puisque tu n'es pas en état d'arrestation, répliquai-je.

— Pourquoi je suis menotté, alors ?

— Parce que tu n'as pas été coopératif.

— Si je ne suis pas en état d'arrestation, enlevez-moi ces menottes.

— Quand on sera arrivés, répondis-je.

Je vis Top le regarder dans le rétroviseur. Il commençait à grisonner et deux sillons pâles striaient ses cheveux roux de chaque côté du crâne. Sa moustache était aussi raide qu'une brosse à dents.

— Je n'ai pas le pardon aussi facile que Dave, moi, intervint-il.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— T'as marché sur mes beaux souliers cirés et maintenant, le cuir neuf est tout éraflé. Tu sais que c'est des chaussures à quarante dollars, ça ?

— Je suis désolé, fit Tony.

— T'apprécierais, toi, si quelqu'un venait t'écraser les pompes ? persista Top.

— Mais c'est du délire. Je veux téléphoner à mon père.

— Ton père a été arrêté. Je ne crois pas qu'il soit en mesure de t'aider pour le moment, dis-je.

— Arrêté pour quelle raison ?

Je me tournai vers lui afin qu'il puisse me regarder.

— Toi, lui ou ta mère, vous avez renversé un vagabond avec votre voiture et vous l'avez tué. Vous vous êtes imaginé que vous pourriez vous en tirer aussi facilement que ça, Tony ? Quel âge as-tu, de toute façon ?

— Vingt ans.

Les menottes enserraient ses poignets et il était obligé de rester penché en avant pour leur éviter de mordre dans sa chair.

— Tu fais des études de médecine ? dis-je.

— Je suis en deuxième année du cycle préparatoire à l'entrée en médecine.

— Et tu commences ta carrière avec du sang sur les mains ?

— Je n'ai tué personne.

— Comment le sang de la victime est-il arrivé sur ton phare, alors ? intervint Top.

— Je ne dirai pas un mot de plus. Je veux parler à mon père. Je veux un avocat.

— Content de te l'entendre dire, petit, parce que je suis vraiment contrarié par le traitement que tu as infligé à mes chaussures, rétorqua Top. Tu viens de passer du statut de collaborateur du tribunal à celui de « fiotte du jour » dans le bataillon des durs de la douche. Belle réussite. Remarque, paraît que si on ferme les yeux et qu'on fait semblant d'être une fille, ça devient moins dur au bout d'un mois ou deux.

Un silence glacial tomba tandis que Top et moi regardions défiler les panneaux publicitaires et les champs de jeunes pousses de canne à sucre. Une fois sur le territoire de la paroisse d'Iberia, je fis un geste de la main pour lui indiquer un embranchement. Après avoir quitté la quatre voies, nous traversâmes un quartier de baraques dont les fossés de collecte des eaux de pluie étaient jonchés d'ordures et de sacs-poubelle balancés par la vitre de véhicules de passage. De lourds nuages noirs masquèrent le soleil et la campagne s'obscurcit aussitôt tandis que le vent soufflait, chargé d'une odeur de pluie, d'engrais chimiques et de cadavres d'animaux abandonnés en bord de route. Au-delà d'une rangée d'arbres se dressait la silhouette laide et grise de la prison municipale aux murs d'enceinte festonnés par les anneaux argentés des barbelés.

— Arrête-toi là, indiquai-je à Top.

— Le jeune homme veut son avocat ! C'est un petit merdeux, membre d'un cercle d'étudiants privilégiés, qui mérite ce qui va lui tomber sur le coin de la gueule. Ne va pas courir le risque de te prendre un blâme, répliqua Top.

— Je vais faire les choses comme je le sens. Maintenant, arrête la bagnole.

Je descendis de voiture et ouvris la porte arrière. Tony leva sur moi un regard prudent.

— Dehors, ordonnai-je.

— On va où ?

Je me penchai vers lui et le tirai sans ménagement pour l'emmener au pas de charge jusqu'à un bosquet de cèdres. Il se retourna vers la route, le visage crispé d'angoisse.

— Les gens de l'UL savent qu'on est partis ensemble. Vous n'avez pas le droit de faire ça.

— Ta gueule, fis-je en le bousculant en direction du couvert des arbres.

Il essaya de se débattre et je le poussai rudement contre un tronc où je le maintins de force.

— Je vais t'enlever les menottes et notre conversation restera entre nous, dis-je. Je te traite en homme intelligent, essaie de te comporter comme tel.

Je lui retirai ses menottes et le retournai vers moi. Son teint était gris, son haleine chargée de trouille.

— C'est pas ton vieux qui a tué le vagabond, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— C'est ta mère ?

— Elle a une mauvaise vision nocturne et d'ailleurs, elle n'a même pas le permis. Vous pouvez vérifier.

— Il ne reste plus que toi, alors.

Il faisait non de la tête avant même que j'aie fini ma phrase.

— Si j'avais tué un sans-abri, ça aurait été un accident. Pourquoi j'aurais voulu le cacher ?

— De toute évidence, tu sais parfaitement quand et comment ça s'est passé.

— Je n'ai tué personne.

— Tu viens de dire que ta mère avait une mauvaise vision nocturne. Comment sais-tu que le vagabond avait été renversé de nuit ?

Il ferma les yeux quelques secondes, comme un homme qui vient de s'avancer sur la trappe d'ouverture du gibet d'un bourreau.

— Vous devez me laisser voir un avocat. C'est dans la Constitution, non ? J'ai droit à un appel téléphonique minimum, pas vrai ?

— Écoute-moi bien. Un individu non-identifié a été tué par l'automobile de ta famille. Ce type était sans doute un ivrogne solitaire, probablement sans amis ou presque, et arrivé on ne sait d'où. Le genre de mec qui finit

étiqueté dans un linceul en plastique avant d'être balancé au fond d'un trou. Affaire classée. Sauf que, vois-tu, ça ne va pas se passer comme ça. Ce gars avait le droit de vivre, exactement comme toi et moi. La personne responsable de cet accident sera inculpée et passera en jugement. Je t'en fais la promesse absolue, Tony. Tu me crois, j'espère ?

— Oui, monsieur.

— Tu es jeune et quand on est jeune, on fait des erreurs. Par manque de jugement, le plus souvent. On a peur, on n'arrive plus à réfléchir et on prend de mauvaises décisions. On a envie de fuir loin de cette bêtise qu'on vient de faire. On a l'impression que ça vient d'arriver à quelqu'un d'autre, pas à soi. Si seulement on pouvait vite rentrer à la maison, cet horrible moment de notre vie serait effacé. C'est ce qui s'est passé, n'est-ce pas, Tony ? Tu n'as pas bien réfléchi. C'est tout à fait humain dans une situation comme celle-là. Donne-nous ta version des faits avant que quelqu'un d'autre ne le fasse à ta place. Ne va pas payer un prix plus lourd que tu ne le mérites. Ce n'est pas faire preuve de cran, ça. C'est tout simplement débile. Contente-toi de dire la vérité et fais confiance aux gens qui essaient de t'aider.

Il ne me quittait pas des yeux, ne perdait pas une miette de ce que je lui disais, le visage un peu tourné à l'oblique, comme s'il craignait que l'impact de mes propos ne mît à mal sa défense et qu'il cherchait à s'en protéger. Mais je ne l'avais pas convaincu. Je fis une nouvelle tentative.

— Tu as déjà lu Stephen Crane ?

— L'écrivain ?

— Ouais, l'écrivain.

— Non, fit-il.

— D'après Crane, la plupart des gens sont des adverbes, quelques-uns seulement sont des noms. Aucune tragédie n'est jamais orchestrée par un seul et unique individu. Nous nous reprochons parfois un événement qui, s'il a peut-être mis des années à se former, est bien plus le fait d'autres individus que de nous-mêmes. Si nous n'en prenons pas conscience, jamais nous n'acquérons la moindre sagesse. L'intitulé du dossier, c'est l'Homme Crustacé. Aide-nous à rendre son nom à cet homme. Tu as le pouvoir de rectifier le tir, tu peux dès maintenant changer la donne, là tout de suite, pendant que nous parlons. C'est aussi facile que ça.

Son regard était vissé au mien et ses paupières semblaient cousues à ses sourcils. Il mordait la commissure de sa lèvre inférieure au point qu'elle en

était livide et je crus qu'il allait se mettre à saigner. J'entendis presque les mots se former dans sa gorge. Puis il détourna les yeux et je le perdis.

— Je veux parler à mon père. Qu'est-ce que vous lui avez fait ? dit-il.

— Ton vieux est capable de se défendre, répliquai-je.

— Mais il risque d'aller en prison ?

— Il y a des chances, oui.

Il se mit à pleurer. C'était la première fois que je voyais Tony Lujan montrer de l'inquiétude pour quelqu'un d'autre que lui-même. Je lui tendis un mouchoir propre et soigneusement plié.

— On a fini, toi et moi. Je ne te questionnerai plus. D'autres le feront à ma place, plus tard.

Il se racla la gorge et cracha puis il regarda les nuages filer dans le ciel et la silhouette grise des murailles de la prison.

— Il faut que je vous avoue quelque chose, dit-il enfin.

J'attendis en silence mais il ne parvenait pas à poursuivre.

— De quoi s'agit-il ?

— Je suis en possession de substances illégales.

— Tu deales ?

— Non, répondit-il.

Il déboutonna la pochette de sa chemise et en tira un petit sachet enroulé autour de trois joints.

— J'en fume un ou deux par jour, c'est tout. Je sais que si je suis arrêté, je serai fouillé et accusé de possession de substance illégale.

Je lui pris le sachet, le secouai pour en faire sortir les joints et les écrasai sous mon talon.

— Voilà, tu n'es plus en possession de rien du tout, maintenant, dis-je en glissant le sachet dans sa pochette.

Je tournai les talons et me dirigeai vers la voiture de patrouille. Tony me suivit à environ trois mètres. Je l'entendis qui hâtait le pas pour me rattraper.

— C'était vraiment chic de faire ça, monsieur Robicheaux, dit-il.

— Te fais pas d'illusions, petit. Ce que je t'ai dit, là-bas sous les arbres, c'était pas du pipeau. Je t'ai donné une chance de t'en sortir et tu l'as foutue en l'air. Les gens avec lesquels je travaille vont te dévisser la tête et ils s'en serviront en guise de crachoir.

*

Je n'avais pas vu Clete Purcel depuis samedi soir, quand il avait quitté Henderson Swamp au volant de sa Caddy en compagnie de Trish Klein, leurs deux visages rayonnant comme ceux de jeunes amoureux qui s'éloignaient dans la lumière du couchant. J'avais laissé trois messages sur son portable et m'étais également rendu à son bureau mais j'avais trouvé porte close. J'y étais retourné vendredi et cette fois j'étais tombé sur Hulga Volkmann, sa secrétaire à temps partiel, assise à sa table de travail. Fortement charpentée, c'était une tête de linotte au teint rose, d'un naturel enjoué, aimant à porter des robes à fleurs et un parfum qui aurait anesthésié les capacités olfactives d'un éléphant.

— Il était allé passer un ou deux jours à La Nouvelle-Orléans et puis il m'a appelée de Cancún, expliqua-t-elle. Il sera de retour ce soir.

— Clete est au Mexique ?

— À moins que ce soit Bimini ?

Les problèmes sentimentaux de Clete n'étaient pas la conséquence de son goût pour les motardes, les strip-teaseuses ou les artistes névrosées. Au contraire, ils débutaient généralement quand il se mettait à fréquenter une demoiselle à peu près normale. En d'autres termes, quand il sortait avec le genre de femmes qu'il pensait ne pas mériter. Toute tentative destinée à le convaincre qu'il pouvait plaire à des femmes autres que des têtes à crack ou des givrées narcissiques était futile. Dans l'esprit de Clete, il était resté un fils de laitier de l'Irish Channel aux poings écorchés à force de se battre dans la cour de récréation et au derrière zébré par les coups de cuir à rasoir infligés par son père. Les filles bien ne sortaient pas avec un mec qui avait dans le sourcil une cicatrice comme une rustine rose de chambre à air, cadeau d'un chef de guerre noir des Gird Town Deuces. Les filles bien ne sortaient pas avec un ex-Marine qui entendait encore les pales des hélicos baratter dans son sommeil.

— Clete est-il avec une demoiselle appelée Trish Klein ? demandai-je à la secrétaire.

— Il était avec quelqu'un quand on s'est parlé. Il y avait beaucoup de bruit de fond, je pense qu'il était dans un casino, expliqua Hulga.

Clete vivait plus bas sur le bayou à l'ombre de chênes multi-centenaires, dans un motel construit pendant la Dépression et dont les cottages n'avaient

toujours pas le téléphone. Samedi matin, à dix heures, je frappai à sa porte. Il m'ouvrit en sous-vêtements et me fit un sourire endormi.

— Comment tu vas, grand homme ? fit-il.

Un pansement carré était collé en haut de son épaule gauche.

— Pourquoi ne tiens-tu pas tes potes au courant de tes allées et venues, de temps en temps ?

— Oh, Trish et moi, on a poussé jusqu'à La Grande Sale pour la journée, et puis, tu sais comment c'est, une chose en amène une autre... Tu veux du café ?

— Ce que je ne veux pas, c'est entendre la version de Darwin sur l'histoire de la planète. Tu l'as laissée t'escroquer ?

— Vas-y mollo avec ta terminologie, répliqua-t-il en remplissant une cafetière en métal au robinet de l'évier.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé à l'épaule ?

— Rien. Une égratignure. Il a fallu que je me fasse vacciner contre le tétanos.

— Je crois que tu es en train de te faire avoir comme un collégien, Cletus, dis-je en regrettant instantanément mes propos.

— Mais c'est évident, nom de Dieu. Pourquoi une meuf aussi canon s'intéresserait-elle à un détective privé sur le retour, dont le casier judiciaire est plus long que celui des trois quarts des truands ?

— Je n'ai pas dit ça. Tu te fais avoir à cause de ton bon cœur. Les gens en profitent.

— Bel essai. Sors le lait du frigo, tu veux ? Bon Dieu !

— Bon Dieu, quoi ?

— Je me suis réveillé en pleine forme. Ça fait deux jours que je ne bois pas une goutte d'alcool et ce soir, Trish et moi on va danser à un bal de rue à Lafayette. Et puis tu te pointes, tu piétines ma libido avec des godasses de golf et pour finir, tu insultes la dame.

— Je me fais du souci pour toi. Tu as disparu pendant quatre jours sans me dire où tu étais.

Il lança une miche de pain dans ma direction.

— Prépare les toasts.

— Qu'est-ce qui s'est passé à La Nouvelle-Orléans ?

— T'as déjà entendu parler d'un mec appelé Lefty Raguza ?

— C'est un psychopathe qui travaille pour un bookmaker, un beau salopard du nom de Whitey Bruxal.

— Il a fallu que je le remette sur le droit chemin. Rien de majeur.
D'après toi, c'est pas quelqu'un capable d'écouter ?

— Qu'est-ce que tu as fait, Clete ?

C'est alors qu'il me raconta les débuts de son histoire avec la fille dont il avait choisi le surnom dans une chanson de Jimmy Clanton.

OceanofPDF.com

Le dimanche précédent, il avait dès le matin pris la direction de La Nouvelle-Orléans en compagnie de Trish Klein. Capote relevée, ils avaient emprunté la quatre voies au milieu des champs de canne à sucre ondulant sous la brise. À Morgan City, ils avaient évité de justesse une ondée estivale et s'étaient arrêtés devant une supérette pour baisser la capote. Il était encore tôt et rares étaient les véhicules sur la route. Une Ford Explorer qui se trouvait à environ quatre cents mètres derrière Clete avec un blond au volant dépassa la supérette tandis que, sur la route à nouveau déserte, soufflait un vent piqueté de pluie et lourd de ses senteurs.

— J'adore ce coin. On peut presque percevoir l'odeur du golfe du Mexique. C'est la seule chose qui me manque depuis que j'ai quitté Miami... L'odeur de l'océan au petit matin, dit Trish.

— Tu habitais au bord de l'eau ? demanda Clete.

Elle avait enlevé son bandana et secouait sa chevelure. Clete ne parvenait pas à la quitter des yeux. Pas plus qu'il n'arrivait à entrevoir ses intentions ni à juger de ses chances avec elle. Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle avait les plus beaux yeux bleus du monde et un visage en forme de cœur comme il n'en avait jamais vu.

— On habitait à Coconut Grove, dans une maison. Ma grand-mère possédait un voilier et on allait naviguer dans les Keys au milieu des bancs de maquereaux, expliqua-t-elle.

— Ça devait être génial, répondit-il, en caressant du regard ses yeux et sa bouche, sans prêter vraiment attention à ses propos.

— Tu veux qu'on y aille maintenant ? fit-elle.

— Pardon ?

— Il commence à pleuvoir.

— Bien sûr, acquiesça-t-il.

Ils reprirent la quatre voies et traversèrent le pont qui enjambait le majestueux méandre de l'Atchafalaya River. Depuis le haut, Morgan City ressemblait à un port des Caraïbes avec ses rues ornées de palmiers, ses toitures en tuile rouge, ses édifices en stuc couleur biscuit et ses maisons en enfilade aux hautes fenêtres à persiennes vertes. En descendant le pont, Clete jeta un œil dans son rétroviseur et repéra à nouveau la Ford Explorer. Le blond, penché sur son volant, portait des lunettes de soleil et doublait sur la voie de dépassement avant de se rabattre aussitôt. Il finit par se ranger derrière un semi-remorque et disparut.

Clete et Trish Klein traversèrent un autre pont à Des Allemands et dégustèrent une friture de crabes dans un restaurant en bordure d'une voie d'eau dont les rivages densément boisés étaient restés inexploités et abritaient quelques péniches simplement ancrées sous le feuillage des branches en saillie. Au moment où ils rejoignirent la route à quatre voies, Clete vit la Ford Explorer surgir derrière lui. Il prit la sortie de Luling et se dirigea vers l'énorme pont en acier qui enjambait le Mississippi. L'Explorer se laissa doubler par trois ou quatre voitures mais resta derrière eux.

À un moment donné, le blond jeta des détritiques par la fenêtre, peut-être une barquette vidée de son fast-food, et quelque chose rebondit par terre en éclaboussant le trottoir.

— Tu connais quelqu'un qui a une Explorer vert sombre ? demanda Clete.

— Personne qui me vienne à l'esprit.

Trish se pencha en avant pour regarder par le rétroviseur latéral.

— Je ne la vois pas. Où est-elle ?

— Il est à environ trois voitures derrière maintenant. Un blond avec des lunettes de soleil qui vient de balancer des ordures sur la route.

— Non, ça ressemble pas à quelqu'un que je connais. Il nous suit ?

— C'est sans doute un abruti, rien d'autre. Parfois, je me dis que les gens qui jettent des détritiques sur la voie publique devraient être condamnés à la peine capitale. On devrait faire quelques exemples et en exécuter deux ou trois en bord de route. Ça résoudrait une belle quantité de problèmes environnementaux, tu sais.

Il sentit son regard posé sur lui et quand il jeta un coup d'œil dans sa direction, il vit qu'elle souriait, le visage éclairé d'une tendresse qui enfièvre son bas-ventre.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Rien. C'est juste que t'es un gentil, toi.

Elle effleura son épaule du bout de ses doigts et Clete oublia aussi vite le type de l'Explorer en se demandant néanmoins si elle n'était pas en train de le mener en bateau.

Il prit la route inter-États 10 jusqu'à La Nouvelle-Orléans et rangea la voiture dans un garage à plusieurs niveaux du Vieux Carré. Une tempête arrivait du lac Pontchartrain et l'air s'était chargé de sel et d'une odeur de béton chaud quand les premières gouttes de pluie commencèrent à s'écraser au sol. Ils se rendirent au casino à pied, en bas de Canal, et Clete entendit la sirène du bateau à aubes qui offrait des excursions sur le fleuve. Il marqua un temps d'arrêt sur les marches du casino, sous une rangée de palmiers transplantés qui se gonflaient et se redressaient sous le vent.

— Tu es sûre que tu as envie d'aller là ? Tu ne préférerais pas une balade en bateau ? proposa-t-il.

— Viens, va. Je vais juste jouer à une ou deux machines. Ensuite, je te réserve une surprise.

— Quel genre de surprise ?

— Tu verras bien, répliqua-t-elle en lui faisant un clin d'œil.

Il décida qu'il décamperait si jamais elle s'approchait d'une table de craps ou se mettait à jouer au black-jack alors qu'un membre de son équipe se trouvait déjà sur place, assis à une table ou parmi la foule des badauds. Clete n'avait jamais été joueur mais il avait appris toutes les arnaques possibles des casinos quand il travaillait à la sécurité pour Sally Dio à Vegas et Reno. Une des plus belles arnaques comportait un comptage de cartes. En fait, il ne s'agissait même pas d'une arnaque : il fallait simplement être plus intelligent que le casino. Un bon compteur de cartes pouvait déterminer à quel moment un jeu de black-jack comprendrait une majorité de cartes aux nombres de points élevés, du dix jusqu'au roi. Les cartes supérieures dans le sabot augmentaient les probabilités que le croupier perde la main et paye à seize points maximum. Le joueur se contentait d'attendre et laissait le croupier s'enfermer tout seul.

Néanmoins, il y avait un hic : les responsables du casino, les caméras de surveillance et les chefs de salle étaient capables de déterminer le moment où un compteur de cartes changeait sa façon de miser. L'équipe d'arnaqueurs utilisait un joueur qui engageait toujours la même somme sans prendre place à la table et ne commençait à parier qu'au signal donné par un collègue dans la foule. Ledit joueur ne quittait pas la table tant que les

probabilités restaient en sa faveur puis s'attardait un bref instant après le battage des cartes en perdant au besoin quelques mises. Finalement, il consultait sa montre, ramassait ses gains et allait faire un tour jusqu'à la table de craps ou de roulette avant de disparaître dans la foule.

Clete s'installa au bar et commanda une vodka Collins en observant Trish déambuler entre les rangées de machines à sous. Repérait-elle les lieux ? Avait-elle décidé d'attaquer ici avec son équipe ? Il n'aurait su le dire. Ce qui était sûr, c'est qu'elle n'était pas une arnaqueuse à la petite semaine ni une joueuse invétérée. Pourquoi étaient-ils donc ici ?

L'air recyclé de la climatisation lui faisait l'effet d'une fumée de cigarette emprisonnée pendant des jours dans un réfrigérateur rempli de fromages moisis. Une bonne moitié des clients ne sentaient pas très frais et rappelaient à Clete les patients de la clinique pour drogués à la méthadone. L'autre moitié se composait de péquenots en costume synthétique et chaussures en vinyle, aux coupes de cheveux comme des perruques en nylon qui n'étaient pas à la bonne taille. Quel bouge minable, pensa-t-il. Le genre d'établissement capable d'offrir une entrée gratuite à Hermann Göring.

C'est alors qu'il repéra le conducteur blond de l'Explorer qui l'observait derrière une colonne près de l'entrée. Il portait un foulard de soie noué autour du cou et une chemise magenta en soie également qui moulait son torse en V et sa taille mince. Son teint était coloré, dur comme une céramique lustrée, et ses yeux cachés derrière des lunettes noires demeuraient un mystère. Il extirpa une cigarette de son paquet directement avec ses lèvres et l'alluma à un briquet en or derrière sa main en coupe.

Clete songea à aller le bousculer un peu puis décida de laisser un membre du personnel saisonnier s'en charger. Il alla se présenter à un garde de sécurité qui se tenait près de la table de craps, hors du champ de vision du blond, et sortit son badge de détective privé dans le creux de sa main.

— J'ai un bureau sur St. Ann dans le Carré et un autre à Iberia, dit-il. Je crois qu'il y a un type tout près de l'entrée qui nous suit à la trace, la dame qui m'accompagne et moi. Cheveux blonds, lunettes noires, chemise rouge sombre tirant sur le violet, foulard autour du cou. Il me file depuis Morgan City. Mais je n'ai aucune idée de son identité.

Le garde de sécurité l'écouta attentivement. Il était mince et portait bien l'uniforme, sa brosse courte rasée sur les côtés.

— Vous dites que vous vous appelez Purcel ?

— Exact.

— Vous n'étiez pas dans les forces de police de La Nouvelle-Orléans ?

— Oui, et alors ?

— J'ai entendu votre nom au quartier général du Deuxième District, c'est tout.

Clete attendit la suite mais le garde se tut. Il s'écarta de la table de craps et jeta un coup d'œil nonchalant en direction de la porte principale.

— Attendez-moi là.

— Peut-être que le mec ne s'est pas rendu compte que je l'avais repéré. J'apprécierais que vous me laissiez en dehors de l'histoire.

Mais le garde de sécurité s'éloigna sans relever son dernier commentaire et Clete en conclut que la référence à son passé au Deuxième District n'était pas nécessairement un signal positif. Malgré la silhouette d'un palmier en pot dans son champ de vision, Clete le vit s'adresser au blond. Mais rapidement, le garde se mit à écouter au lieu de parler, une situation qui se prolongea plus que de raison. Le blond sortit ce qui ressemblait à une photo et les deux hommes l'examinèrent ensemble tandis que le blond la tapotait du bout du doigt pour appuyer son propos. Puis il la tendit au garde de sécurité, avec, de toute évidence, l'intention de la lui laisser.

Quand le garde de sécurité revint vers la table de craps, il tenait au creux de la main la photo de Trish Klein assise à une table de black-jack, un verre à la main, riant avec un membre de son équipe installé sur le tabouret voisin. Cinq cartes étaient retournées devant elle sur le feutre vert pour un total inférieur à 21.

— C'est elle, votre amie ? demanda le garde.

— C'est la demoiselle qui m'accompagne, en effet.

— Elle est dans le Griffin Book.

— Ça ressemble à la photo de quelqu'un qui tient une main gagnante à cinq cartes. Ça suffit pour se faire blackbouler ici ?

— Votre amie et vous êtes les bienvenus aux machines à sous, monsieur Purcel. Mais tenez-vous à distance des tables de jeux. Dans le cas contraire, vous vous verrez escortés jusqu'à la sortie.

— Vraiment ? dit Clete en faisant un pas dans sa direction. Et la réponse à ma question initiale ? Qui est ce débile à lunettes de soleil qui me suit à la trace ?

— Il fait le même travail que moi... enfin, celui que j'exerce pendant mes heures de liberté. Je vous souhaite, ainsi qu'à Mlle Klein, de passer un

bon moment dans notre établissement. Aux machines à sous.

Les joues de Clete étaient en feu.

— Attendez, il faut qu'on soit très clairs, ici.

— Non, il ne le faut pas. Merci pour votre visite chez nous, répliqua-t-il avant de s'éloigner.

Soudain, Clete se sentit à l'étroit dans sa chemise autour de la cage thoracique. Au-delà du tintamarre régulier des pièces de monnaie qui dégringolaient dans des plateaux métalliques et des hurlements d'excitation autour de la table de craps, il entendait le bruit râpeux de sa propre respiration et un vent violent se lever dans ses oreilles. Il prit cinq minutes à trouver Trish qui regardait pensivement le déroulement d'une main de black-jack, le menton posé sur son doigt replié. À une dizaine de mètres de là, deux gardes de sécurité échangeaient des propos à voix basse en regardant dans sa direction.

— C'est le moment de mettre les voiles, dit Clete.

— Pour aller où ?

— Je veux te montrer le champ de bataille de Chalmette.

Elle parut réfléchir à sa proposition.

S'il te plaît, Seigneur, pensa Clete.

— Très bien, dit-elle. Mais n'oublie pas que j'ai une surprise pour toi.

Il lui entoura les épaules de son bras et ils se dirigèrent vers la sortie. À travers les portes vitrées, il vit les feuilles de palmiers sous la pluie et les devantures illuminées sur Canal. On y est presque, se dit-il.

— Il faut que je passe aux toilettes, fit-elle.

— Maintenant ?

— Oui, répliqua-t-elle en lui décochant un regard noir. J'en ai pour une minute ou deux.

— D'accord, acquiesça-t-il en balayant le casino du regard. Je t'attends au bar. Prends ton temps.

Reste cool, pensa-t-il. C'est pas toujours possible de prendre la poudre d'escampette dès que le cœur t'en dit. Parfois, faut savoir serrer les dents jusqu'au bout.

Il s'installa sur un des tabourets du bar et commanda un soda avec une tranche de citron. Erreur grossière. Le siège voisin couina en pivotant et Clete sentit une présence près de son bras gauche, comme un champ d'énergie qui avait le potentiel d'une ruche.

Clete saisit son soda citron de la main du barman, se tourna et planta les yeux dans les lunettes noires du blond en chemise rouge magenta.

— Ta fendue est allée pisser ? demanda le type.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— J'ai dit : est-ce que la demoiselle, ton bout de viande à tirer, est partie aux chiottes ?

Clete porta le verre à ses lèvres, but une gorgée de soda et mit la tranche de citron dans sa bouche.

— C'est quoi ton nom, mon pote ?

— Lefty Ragusa, dit l'homme en lui tendant une main que Clete ne prit pas.

L'homme enleva ses lunettes de soleil et fit un large sourire. Ses yeux verts brûlaient d'un feu glacial et Clete pensa à un mélange intense de couleur et de lumière en fusion qui ne laissait rien transparaître de ses réflexions ou de ses humeurs mais révélait un fond de cruauté permanent, sans cible spécifique.

Clete finit son soda et broya les glaçons entre ses molaires.

— Laisse-moi t'expliquer les règles de base, Lefty, dit-il en s'adressant à son interlocuteur dans le miroir. Tu fermes ton claque-merde, tu arrêtes de nous coller au train et si je te reprends à faire circuler des photos de la demoiselle qui m'accompagne, je te mets en pièces.

— Tout ce que je disais, c'est qu'elle a l'air d'être un bon p'tit coup. C'était un compliment. Un morceau de choix, c'est un morceau de choix. Moi, perso, j'ai rien contre toi, alors à ta place je laisserais tomber.

Clete contempla la vacuité intérieure exprimée par le regard de Lefty Ragusa. Puis il se leva, posa un billet de cinq dollars sur le bar et alla attendre Trish à la porte des toilettes pour femmes.

— Ça va pas ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que si. Je suis solide comme un roc, répliqua-t-il.

— Tu es aussi rouge qu'un crabe bouilli.

— Ça me déplairait pas d'aller en manger dans un boui-boui d'Iberville que je connais. Ensuite, on ira visiter Chalmette. Je me sens extrêmement bien disposé, aujourd'hui.

Pourtant, Clete n'était ni solide ni bien disposé. Ils marchèrent jusqu'au Carré, en s'abritant de la pluie sous les colonnades, accompagnés par la musique des clubs qui se déversait jusqu'au trottoir. Mais il ne parvenait pas

à se sortir les mots de Lefty Raguza de la tête. Il s'immobilisa devant un café illuminé à l'ambiance chaleureuse et tapota la poche de son pantalon.

— Je crois que j'ai laissé mes clés au bar. Prends-toi un café et je te rejoins tout de suite.

— Tu ne préférerais pas appeler le casino, d'abord ? demanda-t-elle.

— Non, je suis sûr que je les ai laissées là-bas. Y a pas de problème, dit-il.

Sans attendre sa réponse, il refit le chemin en sens inverse et, à son arrivée au casino, ses mocassins étaient complètement trempés. Il s'essuya le visage avec une serviette en papier du bar et scruta attentivement le casino sans pouvoir repérer Lefty Raguza.

— Y avait un mec assis à côté de moi, un de mes potes, avec un foulard de soie autour du cou et des lunettes noires. Vous auriez pas vu de quel côté il est parti, des fois ? demanda-t-il au barman.

— Aux toilettes, répondit ce dernier.

La foule était plus dense maintenant et Clete dut se frayer un chemin au milieu des clients debout aux machines et près des tables. Ses yeux irrités par la fumée de cigarette larmoyaient, ses oreilles bourdonnaient et son cœur cognait à grands coups dans sa poitrine. Il passa devant une porte en verre encastrée dans le mur, derrière laquelle était rangé un tuyau d'incendie plié avec soin, avant d'entrer dans l'urinoir. Lefty Raguza se tenait debout, jambes légèrement écartées, une main appuyée à la paroi, le visage tourné vers le mur le plus éloigné.

— Range ta queue dans ton slip et mets-toi face à moi, ordonna Clete.

Deux hommes qui se lavaient les mains levèrent simultanément les yeux dans sa direction et quittèrent précipitamment les lieux.

Lefty Raguza donna une secousse, plia légèrement les genoux et remit son phallus dans son pantalon. Puis, avec un grand sourire, il se tourna vers Clete et lui balança son pied entre les cuisses aussi nonchalamment que s'il avait envoyé un coup de volée à un ballon de foot.

Clete se sentit submergé par la nausée et une douleur violente inonda son bas-ventre, comme un tesson de verre brisé qu'on aurait introduit de force dans son pénis pour l'obliger ensuite à ressortir par son rectum. Il tomba en arrière contre une porte à battant et atterrit dans une cuvette de W.C. tandis que ses ongles raclaient les parois latérales. Il sentit le bord de la cuvette humide frapper son dos et la pisse mouiller le fond de son pantalon.

Au-dessus de lui, Lefty Ragusa le regardait attentivement, un petit étui de cuir rectangulaire niché dans sa main.

— T'es venu m'attaquer aux pissotières, résultat, tu t'es pris une correction. Fais pas chier Whitey et viens plus m'emmerder. Va montrer à ta pouffiasse ce qui t'arrive et dis-lui qu'elle aura droit au même traitement. T'es prêt, mon grand ?

Prêt à quoi ? se demanda Clete. Il essaya de se relever mais la douleur de son bas-ventre lui donnait les larmes aux yeux.

D'un coup sec, Lefty Ragusa ouvrit l'étui en cuir et en sortit un instrument en métal qui ressemblait à un pointeau de machiniste avec une traverse courte faisant office de poignée destinée à tenir au creux de la paume et une garde à deux centimètres de la pointe.

— Tu t'en sors bien, gros lard. Alors comporte-toi comme un homme et avale ta potion.

Il se pencha et poignarda l'épaule de Clete en enfonçant violemment son instrument jusqu'à sentir l'os sous sa pointe qu'il vrilla de côté avant de la ressortir et de l'essuyer sur une feuille de papier toilette.

— Maintenant, tire-toi de là, ordonna-t-il. Faut que je finisse de pisser.

Clete vacilla en direction de la porte, une main pressée sur l'épaule. La porte s'ouvrit d'un coup et il faillit se la prendre dans la figure. Deux Noirs et un Blanc qui s'apprêtaient à entrer firent un pas de côté en évitant son regard puis repartirent comme si ces dernières secondes de leur existence n'avaient pas existé.

Clete se traîna le long du mur dans le couloir jusqu'au placard vitré qui abritait le tuyau d'incendie. Il glissa sa main dans la poignée et arracha la porte de ses gonds en s'attendant à déclencher l'alarme. À tort.

Le tuyau était une merveille technique. Avec une vanne d'arrêt quart de tour d'une section de dix centimètres, probablement reliée en prise directe sur un tuyau d'alimentation capable de décoller la peinture d'un cuirassé. L'embouchure était en laiton munie d'un levier papillon pour régler le débit du jet, le tuyau à proprement parler fabriqué dans un matériau tissé qui se déroulait sans faire de nœuds pour s'étaler sur le tapis. Clete manœuvra le levier de la vanne principale et regarda le tuyau se raidir et durcir comme un énorme serpent au corps épais.

Lefty Ragusa se recoiffait face au miroir quand Clete ouvrit la porte des toilettes d'un coup de pied et entra en tirant le tuyau avec lui.

— Tiens, une carte postale de New Iberia, enfoiré, lui lança-t-il en ouvrant le robinet à fond.

Le jet d'eau envoya valser les lunettes de Raguza et le balança contre le mur carrelé. Encore une fois, Clete se rapprocha, tirant le tuyau à l'intérieur sans cesser de le diriger sur Raguza qu'il renversait chaque fois que l'autre essayait de se relever. Il finit par le faire glisser dans les urinoirs en lui remodelant la bouche et les joues, la peau aplatie sur les os comme s'il l'avait piégé dans une soufflerie.

Raguza s'était presque remis debout quand Clete le projeta dans un des compartiments toilettes, et le coinça entre la cuvette et la cloison. Un bras enfoncé dans la cuvette, Raguza s'étouffait et ses pieds essayaient de regagner leur prise au sol lorsque sa tête frappa contre la paroi comme une balle en caoutchouc attachée par un élastique à une raquette.

Clete ferma le robinet et laissa tomber le tuyau d'incendie au sol. À la porte des toilettes pour hommes inondées, se pressait une masse de spectateurs tandis que les gardes de sécurité tentaient de se frayer un passage.

— Ce mec essayait de foutre le feu. Il dit qu'il avait caché une bombe, ou un truc dans ce genre. Faudrait appeler les flics, dit Clete.

La foule des badauds essaima aussitôt dans toutes les directions tandis que les mots « feu » et « bombe » se propageaient comme une flamme dans le casino entier. « Hé, vous ! Revenez ici ! » gueula un garde de sécurité.

Mais Clete était déjà bien à l'abri au milieu de la cohue qui se pressait en masse sur Canal. La brume grise tourbillonnait, aussi dense et épaisse que du coton mouillé et les feuilles de palmiers frissonnaient au-dessus de sa tête. Il sentit une odeur de friture à beignets sortie de nulle part se mêler aux exhalaisons du golfe, épaisses et teintées de vert. La douleur puisait dans son épaule, son bas-ventre était enflé, sa chemise striée de sang et son pantalon taché d'urine et de produit désinfectant mais, curieusement, il savait que la journée finirait quand même par être magnifique. Il entra dans le Carré, traversa les flaques d'eau au milieu des éclaboussures et se demanda si Trish serait encore au café. Pendant un bref instant, il se demanda aussi pourquoi elle n'était pas venue à sa recherche.

Il sentit son moral repartir en berne. Dave avait peut-être raison, cette fois. Qui sait s'il ne s'était pas comporté comme un idiot de première. Non seulement il commençait à être sur la pente descendante en demeurant accro à la plupart des vices majeurs mais il était resté l'être violent, chaotique,

immature que les femmes intelligentes trouvaient parfois excitant et même intéressant l'espace d'un temps limité car elles finissaient toujours par se débarrasser de lui, comme elles le feraient d'un animal domestique non apprivoisé.

C'est alors qu'il la vit qui descendait la rue sans parapluie ni imperméable. Elle faillit se faire renverser par une voiture à un carrefour, son beau visage en forme de cœur soudain plein d'inquiétude et de compassion en voyant son état.

— Oh, Clete, mais qu'est-ce qu'on t'a fait ? murmura-t-elle en promenant les doigts sur ses yeux, ses cheveux et sa bouche. Qu'est-ce qu'on t'a fait, mon cœur ?

— Juste une petite discussion avec un abruti. Alors, c'était quoi, cette surprise que tu me réservais ?

Elle passa son bras sous le sien et le tira de l'autre côté de la rue en direction du parking couvert.

— Je t'emmène à l'hôpital, fit-elle en ignorant sa question. C'était le type qui nous suivait, hein ? Je n'aurais jamais dû te laisser repartir. Je me déteste de l'avoir fait.

Une voiture de passage leur expédia une muraille d'eau. Elle prit son mouchoir pour lui essuyer les yeux, son visage tendu vers lui comme une fleur s'ouvrant à la lumière. Il l'entoura de ses bras et la souleva du sol, faisant tout le trajet jusqu'à la voiture en la portant serrée contre son cœur.

*

Il passa la nuit dans un hôpital de St. Charles Avenue et elle vint le chercher en Cadillac dès le lendemain matin. Ils prirent la direction d'un port de plaisance sur le lac Pontchartrain. Un hydravion blanc étincelant les attendait au bout de l'appontement, doucement bercé par la houle, avec en toile de fond l'immensité du lac vert ardoise.

— Wow, on va où ? demanda Clete.

— Ça te dirait d'aller dîner au Mexique ?

— Pourquoi tu fais tout ça, Trish ?

— Parce que grâce à toi, je n'ai pas été arrêtée. Parce que tu prends des risques pour aider les autres. Parce que tu me plais, valeureux chevalier, ajouta-t-elle en pressant son poing dans son estomac d'un air espiègle.

Quand ils furent installés dans l'habitacle, le pilote enclencha les moteurs et à mesure que l'appareil prenait de la vitesse, l'air chassé à l'arrière dessinait un sillon de mousse blanche à la surface de l'eau. Soudain, l'hydravion s'éleva dans le ciel et prit suffisamment de hauteur pour que Clete distingue clairement le cône alluvial du Mississippi et l'immense contour des zones humides de Louisiane aux douces nuances vert-de-gris.

— Où, au Mexique ? demanda-t-il.

— Cancún, dit-elle brièvement avant d'ajouter : ou à peu près.

À peu près ? Mais son cerveau, toujours embué de rose après la perfusion de Demerol reçue à l'hôpital, renonça à poursuivre et abandonna la partie. Il s'adossa au siège, ferma les yeux et, bercé par la vibration régulière des moteurs, se mit à rêver d'une jungle de nuit en Asie du Sud-Est, un ciel qu'il avait toujours connu zébré de blanc sous les fusées éclairantes déclenchées par les câbles tendus au sol ou fleuri de grandes gerbes rouges et noires qui s'épanouissaient de feu et de terre chaque fois qu'explosaient les obus de 105 servant à miner le terrain. Mais pour l'heure, sa jungle ne montrait aucun signe de menace et respirait doucement au rythme de la brise et du crépitemment léger de la pluie sur la canopée.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, l'hydravion avait amorcé sa descente au milieu des coups de tonnerre et ses hublots étaient striés de pluie. Ils descendirent sous le niveau de la tempête, volant à basse altitude juste au-dessus d'une eau verte, translucide comme une gelée. Les barrières de corail festonnées de filaments se déployaient en éventail sous des étendues de mer mouvante d'un bleu intense qui semblait droit sorti d'un encrier.

Mais la destination de Trish et Clete n'était pas la carte postale qu'il avait admirée du haut de l'avion. Ils atterrirent dans une baie remplie de poissons crevés et gagnèrent l'intérieur des terres dans un taxi qui avait des ratés jusqu'à un village envahi par des nuées de mouches puant la merde de volaille et les pesticides. Les villageois, tous indiens, saluèrent Trish d'un geste de la main quand ils la virent par la vitre arrière du taxi. Les maisons étaient en parpaings nus, la plaque de cuisson généralement faite d'un bout de tôle ondulée posé sur des rochers sous un appentis. Les puits d'eau de la communauté étaient creusés à quelques mètres des enclos de cochons et de chèvres. Les seules lignes téléphoniques visibles reliaient un bar et un commissariat.

Trish n'avait pas dit grand-chose depuis leur descente d'avion, elle était même devenue pensive et sombre. Le taxi prit un virage sur un chemin défoncé qui menait à un édifice jaune dont le toit pointu était recouvert de papier goudronné.

— Je me suis engagé aux côtés des guérilleros du Salvador dans les années soixante, dit Clete. Je ne crois pas que tout cela changera de notre vivant.

— Alors, inutile d'essayer, c'est ça ?

Il regarda le bâtiment jaune.

— C'est quoi, cet endroit ?

— Un foyer pour enfants handicapés. Leurs parents ne veulent pas d'eux ou ne sont pas équipés pour les élever. Sans notre centre, la majorité passerait leur vie dans la rue.

Certains enfants étaient nés aveugles ou n'avaient pas de mains ou de pieds. D'autres avaient des visages difformes, des colonnes vertébrales tordues et des handicaps moteurs. Certains bavaient et émettaient des sons inintelligibles. D'autres souffraient de becs de lièvre, d'un pied-bot, de jambes naines ou trop arquées. Certains n'avaient jamais marché.

Quand Clete leur fut présenté, son sourire lui coûta autant qu'une blessure chirurgicale. Il demanda à Trish où se trouvaient les toilettes.

— Là-bas derrière. Le bâtiment en parpaings sous la citerne. Il y a des sanitaires, répondit-elle.

Il sortit, les yeux remplis de larmes. Il se lava le visage dans une cuvette en aluminium, se moucha et retourna à l'édifice jaune, un grand sourire aux lèvres.

Au centre, le personnel – des Mennonites et des missionnaires catholiques laïques – semblait irradier un niveau d'humanisme qui, estima Clete, ne devait rien ou presque à de quelconques convictions politiques, voire religieuses. En fait, c'était des gens simples qui avaient peu ou pas du tout d'intérêt pour le reste du monde et ne se considéraient pas comme exceptionnels. Et ils n'auraient sans doute pas compris pourquoi on les traiterait comme tels.

Lorsque Clete remonta dans l'avion, il eut l'impression d'avoir pris dix ans et pour une raison inconnue, ses souvenirs avaient disparu de sa mémoire, jusqu'à la leçon infligée à Lefty Raguza à coups de tuyau d'incendie, au casino.

— Tu leur rends juste visite de temps en temps ? demanda-t-il à Trish.

— Non. Je travaille ici plusieurs mois par an.

— Qui finance tout ça ?

— Un groupe de connards, mais ils ne savent pas que c'est eux qui payent, répliqua-t-elle.

— T'aurais jamais fait un casse dans une société d'investissement et de crédit immobilier de Mobile, des fois ?

Elle éclata d'un rire de gorge profond en guise de réponse.

OceanofPDF.com

Le fait que jamais le cercle universitaire de Tony Lujan n'eût accepté parmi ses membres le moindre étudiant juif, hispanique, asiatique, noir ou originaire du Moyen-Orient, ne lui paraissait pas particulièrement significatif. Un club était par nature privé. Au même titre qu'une famille. Et il n'existait aucune loi pour vous obliger à épouser des gens de religions ou de races différentes, pas vrai ? Il avait bien entendu parler d'un Juif bizut qui au final avait quand même été blackboulé – le gars avait ensuite laissé tomber la fac et s'était engagé en Irak où il était devenu aveugle – mais tout ça, c'était avant que Tony lui-même ne devienne membre de l'association. Et quand la conversation portait sur le jeune Juif évincé par les membres de sa confrérie, il préférait s'éloigner. Tony n'aimait pas les complications, surtout quand elles étaient provoquées par des gens incapables de réfléchir. Si l'étudiant était juif, pourquoi n'avait-il pas simplement choisi de s'inscrire à Tulane ? Ce n'était pas à Tony de se charger des problèmes des autres.

Demain matin, mardi donc, son avocat et lui avaient rendez-vous aux bureaux du procureur de la paroisse d'Iberia. Ce dernier lui avait déjà expliqué, en des termes pour le moins draconiens, quels étaient les choix qui s'offraient à lui : soit Tony acceptait de coopérer dans l'investigation menée contre son père et, en conséquence, bénéficierait de l'immunité juridique, soit il serait lui aussi considéré comme suspect. D'une façon ou d'une autre, quelqu'un finirait en taule. Lui ou son père, voire les deux à la fois. « Tu tiens la clé de la prison entre tes mains, avait prévenu le procureur. À Angola, on essaiera de te protéger au mieux mais tu ne serais pas le premier étudiant blanc à se faire coincer bras et jambes écartés contre les barreaux. Tiens-moi au courant de ta décision. »

L'image lui donnait la chair de poule et lui faisait serrer les fesses.

Et tout ça à cause d'un ivrogne sur une route déserte. Tout ça parce que Monarch Little, pour sauver sa peau de Noir, avait révélé aux flics où la Buick de son vieux avait été réparée. Qu'est-ce qu'il lui avait fait, à Monarch Little ? Il ne connaissait même pas son existence jusqu'à cette altercation au McDo.

Tony était incapable d'arrêter de penser à ce rendez-vous du lendemain avec le procureur. Il devait bien y avoir une façon de se sortir de là. Il avait affirmé à son avocat qu'il ne savait rien sur la mort du clochard mais de toute évidence, l'avocat n'en avait pas cru un traître mot.

— Ton père ou toi avez renversé cet homme, Tony, avait-il répondu. À moins que vous n'ayez prêté la voiture à quelqu'un. Tu crois que c'est ce qui est arrivé ?

— Ça pourrait être possible, avait-il répliqué en observant la réaction de son avocat.

— Oublie ce que je viens de dire, avait aussitôt rétorqué ce dernier.

Le courage de Tony allait-il l'abandonner ? Arriverait-il à tenir le coup, même avec la perspective de plusieurs années à Angola Farm, à sarcler et biner des pousses de soja sous l'œil de gardes à cheval armés de cravaches et de fusils ? Était-il réellement aussi petit, effrayé et faible qu'il en avait le sentiment ? C'était clairement l'impression du procureur et, pour la première fois dans sa vie, il comprit alors pourquoi des gens se suicidaient.

Au moment même où il se disait que sa matinée n'aurait pu être pire, le professeur de sciences politiques aborda la question du préjudice social et ethnique institutionnalisé en l'interrogeant, devant une centaine d'autres étudiants, sur son opinion à propos de cette politique discriminatoire que pratiquaient fraternités et sororités des campus universitaires dans le système d'admission de leurs nouveaux membres.

— Est-ce qu'« user de discrimination » ne serait pas simplement un autre terme pour « se faire un jugement » ? répondit Tony. Les gens usent de discrimination en choisissant tel type d'aliment en guise de nourriture ou tel quartier comme lieu de résidence. C'est ainsi que s'établissent les critères de sélection. Les gens ont le droit de choisir, n'est-ce pas, monsieur ?

— Essayons de poser le problème autrement, en ce cas, reprit le professeur qui, derrière son pupitre monté sur estrade, dominait la classe de toute sa hauteur. Est-ce que la question ne porterait pas plutôt sur l'inclusion et l'exclusion ? Est-ce que les confréries d'étudiants ne

s'enorgueillissent pas plutôt de leur choix des gens qu'elles rejettent au lieu de ceux qu'elles acceptent ? À quoi sert l'argent si ce n'est pour vous acheter des privilèges ? Le « melting-pot » sonne bien en théorie mais le mélange ne convient peut-être pas à tout le monde. N'est-ce pas la réalité, Tony ?

Tony n'arrivait pas à suivre la logique du professeur mais il sentait que ce dernier lui tendait une sorte de piège destiné à donner de lui l'image d'un gosse de riche choyé qui se fichait pas mal des droits d'autrui. Des mots se formèrent sur ses lèvres dont il savait qu'il n'aurait pas dû les dire.

— Je ne crois pas que les fraternités et sororités constituent le problème, dans le cas présent. Je crois que le problème, c'est plutôt les gens qui...

— Les gens qui quoi ? interrompit le professeur.

Il avait un étroit visage efféminé aux pommettes fleuries par l'alcool et de petites dents acérées au milieu d'une barbe soigneusement taillée, dont la teinte d'un châtain grisonnant évoquait aux yeux de Tony le pelage d'une souris.

— Les gens qui font profession d'être des victimes, répondit Tony.

Ce qui lui rappela une plaisanterie entendue dans un club universitaire dont, à vrai dire, il ne cautionnait pas les insinuations. Mais le professeur avait essayé de le coincer. Eh bien, voyons voir jusqu'où il était prêt à aller.

— Comme par exemple, l'ANRI, l'Association Nationale des Rôleurs Invétérés. Après tout, faudrait-il se sentir coupable de travailler beaucoup et donc de gagner beaucoup ?

Un silence de mort tomba sur l'amphithéâtre. Les étudiants noirs posèrent leur stylo, certains laissant filer leur regard au loin tandis que d'autres se retournaient pour mieux voir Tony Lujan.

— Tu soulèves un argument intéressant, dit le professeur. Peut-être les votes de certaines couches de la société devraient-ils compter davantage que ceux des autres. Mais quels sont les membres de la société qui vont au front en temps de guerre ? À quel groupe appartiennent-ils ? À celui des riches ou celui des pauvres ? Il semblerait que le nombre des jeunes issus de classes modestes qui partent se battre est plus important que celui des riches. Donc, selon ta propre logique, leurs votes ne devraient-ils pas compter plus que le tien ou le mien ?

Le sang battait aux tempes de Tony et des gouttes de transpiration perlèrent à son front. Le professeur faisait allusion à tout autre chose. Il avait été son conseiller pédagogique lors de sa première année en fac et

avait de la famille à New Iberia. Était-il au courant de la mort d'Yvonne Darbonne ? Est-ce que tout cela était à propos d'Yvonne ? Était-il en train de traiter Tony d'hypocrite élitiste ? Il eut l'impression que l'amphi se mettait à tourner.

— Je n'avais pas l'intention d'offenser qui que ce soit, monsieur, dit-il. Je vous prie d'excuser ma réponse.

Il prit alors conscience que ses excuses étaient complètement sincères et, l'espace d'un instant, se sentit vraiment bien dans ses baskets. Du coin de l'œil, il remarqua qu'un certain nombre d'étudiants noirs reprenaient leurs stylos.

— J'apprécie ta candeur, Tony. Ici, tu es en cours de sciences politiques. Si tu sens que tu as une épine dans la tête, c'est l'endroit rêvé pour te l'enlever, répondit le professeur avant de regarder l'horloge sur le mur du fond.

— Le cours est terminé. À mercredi.

Candeur ? Que voulait-il dire par candeur ?

L'amphithéâtre se vida mais Tony resta assis à sa place, le regard fixé sur le professeur qui rangeait ses notes et manuels dans sa serviette. Celui-ci leva brièvement les yeux et se passa la main dans la barbe.

— Tu voulais me demander quelque chose, Tony ?

— Qu'est-ce que vous vouliez dire, exactement, docteur Edwards ?

— À quel propos ?

— À propos de l'épine dans ma tête. Vous faisiez allusion à quelque chose me concernant personnellement ? Dites-moi la vérité.

— Il paraît que c'est pour ça que je suis payé.

— Monsieur ?

— Je suis payé pour dire la vérité.

Le professeur abandonna.

— Je disais simplement que l'idée de la supériorité d'une classe sur les autres a une seule et unique fonction : elle permet de justifier l'exploitation d'une couche de la société par une autre. Et cette exploitation est visible dans toutes sortes de domaines, Tony, principalement les domaines financier et sexuel. Elle est enseignée dans les confréries, et dans les églises aussi. Les gens s'envoient en l'air dans les classes inférieures et se marient dans les classes supérieures.

Tony se leva et s'approcha du pupitre, l'estomac au bord des lèvres et les oreilles bourdonnant comme par un court-circuit.

— Vous m'accusez d'avoir abusé d'une jeune fille d'origine modeste ?

— Pardon ?

— Je n'ai rien à voir avec sa mort, continua-t-il. On vivait quelque chose de fort mais ça n'a pas duré, tout simplement. C'est parti en vrille d'un coup. Je sais même pas pourquoi.

— Je crains de ne pas...

— Vous faisiez allusion à Yvonne. Et vous l'avez fait devant toute la classe.

Le professeur le regarda fixement.

— Tu as quelques minutes, Tony ? On pourrait aller boire un café.

À la vue du visage perplexe de son professeur, Tony prit conscience de l'erreur terrible qu'il venait de commettre.

— Je suis désolé, j'ai mal interprété vos propos. Je ne me sens pas très bien, docteur Edwards. Je n'avais pas l'intention de vous ennuyer.

— Tu es un garçon bien, Tony. Un jour tu découvriras vraiment qui tu es et tout cela n'aura plus d'importance.

Le sourire du professeur semblait rayonner d'une compassion dont Tony l'aurait cru incapable. Mais était-ce bien de la compassion ou s'agissait-il d'autre chose ?

— Reviens me voir quand tu auras un moment. On ira prendre un verre dans mon jardin. Je fais des martinis grandioses.

Mais Tony remontait déjà l'allée vers la sortie, son pas rapide résonnant dans la salle vide, son visage rouge de honte.

*

La résidence de la confrérie se trouvait dans une grande maison blanche de style victorien dont le rez-de-chaussée et les deux étages avaient été convertis en chambres d'étudiants. À l'extérieur, pignons et corniches tranchaient comme les lignes d'une forteresse parmi les massifs d'azalées, lilas des Indes aux pétales froissés et chênes verts. C'est aux bizuts qu'il incombait de tondre le gazon, ratisser les feuilles mortes et tailler les haies ; quant aux jeunes dont les familles ne pouvaient se permettre le prix de la pension dans la résidence, ils payaient gîte et couvert en faisant des travaux de ménage, de cuisine et le service des repas.

Tony partageait une chambre du deuxième étage avec Slim Bruxal. Avec son petit balcon ouvrant sur le panorama magnifique des arbres et des toitures environnantes, elle était la plus convoitée de toutes. Pourtant, quand Slim en avait fait la demande, aucun de ses frères universitaires n'avait fait d'objection, même si quelques anciens la désiraient aussi.

À son retour du cours de sciences politiques, Tony avait l'impression que ses tripes étaient remplies d'eau. Il tenta de raconter à Slim ce qui s'était passé, la façon dont il s'était ridiculisé devant tout le monde et le regard du Dr Edwards sur lui, comme s'il était un objet de pitié.

Tandis qu'assis sur son lit défait, Tony relatait par le menu l'humiliation publique dont il avait été victime, Slim se tenait debout torse nu en face d'un miroir en pied et se brossait les cheveux, examinant la peau de son visage à la recherche d'imperfections et vérifiant que le coiffeur avait suffisamment délimité le trait de ses pattes.

— Tu sais quoi ? répondit-il. Dr Edwards est un alcoolique et un pédé toujours prêt à enfiler tout ce qui passe avec sa putain de poire à lavement. Sois fier d'avoir su lui tenir tête.

— J'ai peur, Slim.

— Peur de quoi ?

— Mon avocat et moi, on a rendez-vous avec le procureur demain.

— Fais comme moi. Dis-lui d'aller se faire foutre. Les Fédés se servent de Monarch Little et du procureur d'Iberia pour avoir la peau de mon vieux mais en réalité, ils ont que dalle sur nous. C'est sans arrêt que des ivrognes se font renverser par des bagnoles. Tu es innocent, ne l'oublie pas. Ils t'ont ciblé parce que ton père est ton père.

— Ils vont l'envoyer en prison.

— Non, pas du tout. Des mecs comme le procureur, mon vieux n'en fait qu'une bouchée. Si on était à Miami, tous ces bouseux n'auraient même pas eu le droit de nettoyer ses chiottes.

— N'empêche que je me sens vachement mal. J'arrête pas de voir ce type sur la route. J'arrête pas de penser à Yvonne. Pourquoi elle est devenue dingue comme ça ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Elle était déséquilibrée. Yvonne n'a rien à faire avec le reste. Il faut que tu gardes les deux trucs bien séparés dans ta tête. Je ne veux pas te voir dans cet état-là.

— J'y peux rien. Je pars en morceaux.

Slim étudia Tony dans le miroir et glissa son peigne dans sa poche arrière. Il s'assit à ses côtés et lui passa le bras sur les épaules. Tony sentit l'odeur fraîche et propre de sa peau et une trace subtile de testostérone sous son aisselle. Slim le serra fraternellement pour le sortir de sa trouille.

— Dans un rien de temps, tu seras à nouveau le mec le plus chaud de la confrérie. Crois-moi, tout le monde se fout pas mal d'un soûlard qui a traversé devant une bagnole.

— C'est pas ce qui s'est passé, Slim.

— Si.

— Je veux pas faire de mal à mes parents.

Le regard de Slim se fit lourd de pensées qu'il ne partageait jamais avec quiconque. Il massa longuement la nuque de Tony et jeta un coup d'œil en direction de la porte restée entrouverte. Voyant que deux élèves de première année étudiaient dans une chambre de l'autre côté du vestibule, il se leva et la ferma doucement.

Une heure plus tard, Tony, au volant de sa Lexus gris métallisé, se rendit à St. John's Cathedral, un édifice en brique datant du XIXe siècle aux deux clochers identiques, situé à quelques rues du centre historique de Lafayette. Si quelqu'un lui avait posé la question, il aurait sans doute été incapable de dire pourquoi il était là. Avant son accident, sa mère fréquentait religieusement l'église épiscopale locale et s'investissait de bonne grâce dans ses comités d'action sociale sans pour autant croire une seconde à leur utilité. Ironiquement, c'est son père qui avait convaincu Tony de la réalité du monde spirituel. Bellerophon Lujan ne craignait personne mais dès que les éclairs menaçaient, il descendait de son tracteur ou évitait de s'approcher du bétail. La perspective de l'enfer le terrifiait – il craignait d'avoir à payer un jour les conséquences de sa nature lubrique – et restait intimement persuadé que la main du diable essayait constamment de corrompre ses tentatives pour atteindre à cette respectabilité sociale qu'il assimilait à la morale. Pour Bello, si Dieu était une abstraction le diable, en revanche, était bien réel, lui rappelant sa présence chaque matin à son réveil quand il ouvrait les yeux, son membre palpitant et raidi, prisonnier de rêves qui le laissaient insatisfait et le hantaient pour le restant de sa journée.

Tony traversa la pelouse jusqu'au Chêne de St. John et s'assit sur un banc de pierre. D'après la rumeur, l'arbre avait plus de quatre cents ans. Les branches maîtresses étaient si épaisses et si lourdes qu'elles descendaient jusqu'à toucher le sol, formant des coudes énormes qui leur permettaient de

continuer à croître vers le soleil. Sous le feuillage soufflait une brise rafraîchissante chargée du parfum des fleurs plantées autour du presbytère qu'un jeune prêtre arrosait au tuyau, s'amusant à en boucher l'embout du pouce pour diriger le jet d'eau sur un nid de guêpes. Il surprit Tony qui l'observait et lui fit un sourire timide.

Tony ignorait le temps qu'il avait passé sur ce banc, il savait seulement qu'il aurait pu y rester pour toujours. Les branches maîtresses du chêne festonnées de mousse espagnole étaient couvertes de lichen et la pierre du banc fraîche sous sa main. Comment avait-il réussi à se mettre dans une telle panade ? Pourquoi Yvonne était-elle allée se suicider ? Il s'imagina entrant dans l'église par la porte principale et ressortant par la porte arrière, libéré de tous les malheurs qui s'accumulaient dans sa vie depuis qu'il avait commencé à fréquenter Slim Bruxal.

Mais en toute honnêteté, il n'avait pas le droit d'en vouloir à Slim car c'est lui qui avait recherché son amitié et pas l'inverse. La rumeur disait que Slim avait été exclu de LSU pour tricherie et qu'il s'était battu avec un membre des Texas Aggies{6}, dans les vestiaires du Tiger Stadium, provoquant chez son adversaire une hémorragie interne due à une côte cassée. Mais Slim avait un autre côté à sa personnalité. Il écoutait Tony et trouvait toujours les mots que Tony avait besoin d'entendre. Il ne laissait personne lui manquer de respect et savait ce qu'était un père qu'on admire et qu'on aime mais que les autres regardent de haut. En fait, lorsque parfois Tony observait Slim qui se savonnait sous la douche, il ressentait un trouble sur lequel il ne souhaitait pas s'attarder.

Il prit alors conscience que le prêtre avait arrêté d'arroser et se dirigeait vers lui. Il se prépara à se lever et à partir. Le fait est qu'il ne savait même pas pourquoi il se trouvait là. Pouvait-il se confier à cet inconnu en lui parlant d'Yvonne et du clochard décédé ? Pouvait-il lui confier que demain, il trahirait peut-être sa famille ? L'homme en pantalon noir et en T-shirt poussiéreux n'était sans doute pas beaucoup plus âgé que lui mais il était d'une stature délicate, presque frêle. Un gant de base-ball était suspendu à sa ceinture et il en tenait un autre plié dans sa main, avec une balle tachée d'herbe au creux de sa poche.

— Ça te dirait de lancer quelques balles ? fit-il.

— Je me suis fait une élongation au bras pendant un match de la confrérie. Je ne serai sans doute pas très bon.

— Je ne suis pas bon non plus. Tu vois ce morceau de carton là-haut, à la place du vitrail ? C'est mon lancer en fourche qui est parti en vrille.

Tony enfila le gant et ils commencèrent à échanger des balles sous le feuillage du chêne plusieurs fois centenaire tandis que la lumière du soleil se brisait comme une multitude d'éclats de verre derrière la cathédrale à contre-jour. Le prêtre lui lança la balle en la faisant rebondir au sol et il la rattrapa à la volée pour la lui renvoyer avec force directement dans le gant, parfaitement rectiligne, avec une précision qui le surprit lui-même. Le prêtre lui lança une nouvelle balle qui rebondit au sol. Tony rata la saisie, la balle ricochant contre le bas de sa main, mais il la rattrapa en l'air de sa droite et dans le même élan, whap, la renvoya une nouvelle fois droit dans le gant.

— Tu te défends bien, dis donc, s'exclama le prêtre.

— Pas vraiment, non, répliqua-t-il en cachant mal sa fierté.

Tony lança une balle qui rebondit haut et que le prêtre rattrapa aisément avant de la renvoyer sans passion. Les deux suivantes furent plus rapides, à l'oblique, deux balles avec effet. Le prêtre était doué, récupérant les lancers en pleine trajectoire, le corps bien en face de la balle, son lancer de retour démarrant juste derrière l'oreille. La suivante que Tony rattrapa était une sifflante, fendant l'air comme une fusée. Le prêtre la rattrapa en courant, l'épinglant au passage après un méchant ricochet contre une racine d'arbre, pivotant sur place et la relançant immédiatement dans l'élan de son demi-tour. La balle passa au ras du gant de Tony et toucha une voiture de passage.

— Oh non, fit le prêtre.

— Je vais aller la chercher, mon père, dit Tony.

— Tu plaisantes ? C'est la troisième fois cette semaine. Vite, aux abris, ordonna le prêtre.

Quelques instants plus tard, le prêtre cachait les deux gants dans un des massifs de fleurs en jetant un regard furtif du côté du bâtiment. À l'ombre, son visage en feu brillait de sueur et l'appréhension se lisait dans ses yeux largement ouverts.

— Vous êtes réellement pasteur ? demanda Tony.

— Eh bien, ce qui est sûr c'est que je ne suis pas Derek Jeter{Z}.

— Je crois bien que la balle a frappé la vitre de la voiture.

— Je sais. C'est pour ça que je suis ici et pas dans la rue, à sa recherche. Allons, j'ai un ou deux sodas bien frais dans ma glacière.

Il s'accroupit dans l'herbe et fit sauter le couvercle d'une petite glacière. Il en tira une boîte de Pepsi, arracha la languette et la tendit à Tony.

— Il y a quelque chose qui te préoccupait là-bas tout à l'heure ? fit-il.

— Moi ? Non, pas vraiment.

— Tu es catholique ?

— Non.

— Si tu as besoin de te confier à quelqu'un, ça n'ira pas plus loin que ce jardin, tu sais.

Tout cela avait-il été un stratagème ? se demanda Tony. Était-il encore face à une âme charitable avec un programme ? Le prêtre souleva son T-shirt et s'essuya le visage sans cesser d'observer la circulation dans la rue.

— Ma copine s'est suicidée. Elle était tellement stoned qu'elle a même peut-être couché avec plusieurs hommes avant d'en finir. Peut-être que demain, je serai arrêté pour avoir causé la mort d'un vagabond. Je me demande si je ne suis pas tout simplement un lâche. Je risque de commettre un acte de trahison terrible et d'envoyer l'un de mes parents en prison.

Le prêtre resta bouche bée. Ses joues étaient encore colorées après la partie de base-ball et les poils de ses avant-bras maculés de salissures après son travail de jardinage.

— Je suis désolé, répondit-il simplement, les yeux brillant de larmes.

Désolé de quoi ? De la mort d'Yvonne ? Désolé de n'avoir rien à offrir de mieux ? Que voulait-il dire exactement ?

Mais le regard du prêtre s'était à nouveau tourné vers la rue où le 4x4 de Slim Bruxal venait de se garer derrière la Lexus de Tony. Le 4x4 était plein d'étudiants de la même confrérie. Au moins deux d'entre eux portaient des T-shirts à l'effigie de Robert E. Lee et de Stonewall Jackson, façon choisie pour la confrérie de transmettre au monde son sentiment sur la question raciale.

— Faut que j'y aille, reprit Tony.

— Qui sont ces gars ? demanda le prêtre.

— Mes amis.

Le prêtre se remit à observer les jeunes qui sortaient de la voiture de Slim.

— Tu ne m'as pas dit ton nom.

— Je ne sais pas qui je suis, mon père. Je ne sais plus rien à rien.

— Reste là, dit le prêtre.

Mais Tony avait déjà forcé un sourire figé à ses lèvres et il se dirigea vers ses amis qui l'attendaient sur le trottoir. L'ombre mouchetée du Chêne de St. John sembla glisser sur sa peau comme des gouttes d'eau sur une pierre.

*

Il faisait chaud et sec ce soir-là et des éclairs de chaleur vacillaient au sud dans un noir d'encre. Molly et moi, attablés au jardin en compagnie de Snuggs et Tripod, partageâmes en guise de dîner quelques tranches de viande froide accompagnées de salade de pommes de terre et de thé glacé. Le ciel était rempli d'oiseaux et le bayou enveloppé du voile des fumées de viandes qui grillaient dans le parc.

— Je crois qu'il va faire de l'orage, remarqua Molly. La température est en train de chuter.

Au moment même où elle prononçait ces mots, le vent fit frémir le feuillage au-dessus de nos têtes et je sentis contre ma joue un souffle d'air frais prometteur d'une pluie lointaine. Le téléphone sonna dans la cuisine. Molly se leva.

— Laisse le répondeur se déclencher, dis-je.

Elle se rassit et se frappa le front du plat de la main.

— J'avais oublié.

— Oublié quoi ?

— Un petit jeune a appelé avant ton retour. Il n'a pas laissé de numéro. Il a dit qu'il rappellerait.

— Il a donné un nom ?

— Tony.

— Tony Lujan ?

— Il a juste dit « Tony ». On aurait dit qu'il avait bu.

— C'était sans doute le cas. C'est le gamin de Bello Lujan. Le procureur et les Fédés s'apprêtent à le traîner dans la boue sur toute la longueur d'East Main.

La sonnerie du téléphone résonna à nouveau. Cette fois-ci, je rentrai et décrochai. Wally, le répartiteur, était d'astreinte ce soir et cherchait sans doute à me transmettre l'aigreur que lui causait cette situation.

— On a mis Monarch Little en cellule. Il a balancé son plateau de nourriture à travers les barreaux. Qu'est-ce qu'il faut qu'on fasse, à ton avis ?

— Tu lui dis de nettoyer. Pourquoi tu m'appelles pour ça, Wally ?

— Parce qu'il veut parler à Helen mais elle n'est pas là.

— Pourquoi il est au trou ?

— Possession illégale d'armes à feu. Et peut-être aussi non-respect de la propreté sur la voie publique, vu qu'il a laissé sa caisse calcinée dans la rue.

— Je ne suis pas d'humeur à rigoler, partenaire.

— Sa bagnole a pris feu, au coin du quartier où il vend sa dope. Juste après l'arrivée des pompiers, des cartouches de fusil se sont mises à exploser dans l'habitable et il y avait un double canon scié sur le sol. Les pompiers ont trouvé les restes d'une fusée éclairante sur le siège arrière. Tu veux venir ?

— Non.

— Dave ? fit-il après un moment de silence.

— Quoi ?

— Un des mecs en uniforme l'a traité de gorille noir et de sac à merde. Monarch lui a demandé si c'était vrai que sa mère aimait toujours se faire enfiler en levrette dans le jardin de Master P. Le même flic m'a dit qu'il recommandait une surveillance accrue sur Monarch car il y avait risque de suicide. Moi, je finis ma journée dans trois heures. Je veux pas d'accidents ici après mon départ.

Je me pinçai l'arête du nez pour tenter de soulager la fatigue qui enserrait mes yeux.

— Je serai là dans quelques minutes, soupirai-je.

Je demandai à Molly de me garder mon dîner et pris la route de la prison. Je trouvai Monarch assis en cellule, pieds nus et privé de sa ceinture et de ses chaînes en or glissées pour la circonstance dans une enveloppe d'effets personnels. Il avait un caillot d'un rouge profond dans un coin de l'œil et son sourcil enflé était fendu au milieu.

— Qui t'a frappé ? demandai-je.

— J'ai glissé en montant dans la voiture de police. Vous avez qu'à vérifier le rapport d'arrestation si vous me croyez pas. J'arrive pas à contacter la fille du FBI. Pourtant, paraît que je bénéficie de la Protection réservée aux Témoins. Ma place, elle est pas en taule.

— Ça va peut-être beaucoup te surprendre mais la Protection réservée aux Témoins ne te donne pas le droit de commettre des crimes.

— Ce canon scié, c'est pas le mien. Je l'ai jamais vu de ma vie.

— Qu'est-ce que tu faisais au coin de la rue ?

— J'étais pas au coin de la rue. Je buvais un soda avec mes potes dans l'arrière-salle de la petite boutique, là-bas. J'y vais tous les après-midi boire un pot. Et c'est à ce moment que ma 'Bird a explosé. Et après ça, y a eu un conflit racial avec un bouseux qu'a rien à foutre dans un quartier noir, conclut-il en effleurant son œil du dos de la main.

— Tu as été grossier avec l'officier qui t'a arrêté ?

— J'ui ai dit ce que je viens de vous dire : le flingue, il est pas à moi. Lui, il a trouvé marrant de la voir brûler, ma 'Bird, et il m'a dit que c'était dommage que je roupillais pas à l'intérieur.

— Je vais voir si je ne peux pas te faire libérer. Mais je te veux dans mon bureau à, voyons... huit heures demain matin.

Ses yeux s'attardèrent sur le mur d'en face et au plafond.

— C'est du discours d'adjudant, du vrai de vrai, hein ? Un peu comme John Wayne dans ses films.

— Il y a des fois où tu me fais regretter de ne pas être noir, Monarch.

— Pourquoi ?

— Parce que je pourrais te foutre une branlée de première sans avoir à me sentir coupable, répliquai-je.

Mais Monarch n'était pas destiné à retrouver la liberté ce soir-là. Avant même que je puisse contacter Helen, Wally avait pris un appel de police émanant d'un hameau de taudis et de caravanes rouillées dont les carrés de jardin envahis de mauvaises herbes et de tas d'ordures étaient dans un état d'abandon si manifeste qu'ils ressemblaient moins à un témoignage de déliquescence sociale qu'à un méchant décor planté là à dessein. Au téléphone, l'homme avait dit avoir entendu quatre coups de feu cet après-midi-là au bord du bayou. Pensant que le tireur s'exerçait sur des cibles, il n'avait pas pensé à mal. Au coucher du soleil, il avait lâché son chien dans les champs de canne à sucre et l'animal était revenu avec du sang sur le museau.

Pour l'instant, le seul policier sur les lieux était notre retraité des Marines, Top. Il avait traversé le champ par le terre-plein, était debout à côté de sa portière sous les reflets colorés de sa lampe lumineuse et contemplait les dernières lueurs du couchant sur le bayou. À une centaine

de mètres en amont, les lumières du pont mobile étaient allumées et à proximité du carrefour, un rade à jukebox au milieu d'un parking sommaire puisait d'une musique assourdissante. Derrière nous, dans l'ombre profonde d'un bouquet de cèdres, de robiniers et de pins des Antilles, des enfants faisaient du vélo au milieu des bicoques et des caravanes, dont aucun occupant n'aurait ouvert sa porte sans vérifier au préalable qui venait de frapper.

— Où est la victime ? dis-je.

Top ramassa un caillou et le jeta vers un chien qui se dirigeait furtivement à travers le sorgho d'Alep vers un abri à tracteur en tôle.

— T'as toujours besoin de demander ?

— C'est quoi, cette odeur ?

— Vaut mieux que tu ne saches pas.

Je pris une lampe de poche dans ma boîte à gants et m'avançai vers l'arrière du hangar. J'ai enquêté sur bon nombre d'homicides au cours des années. Ils sont tous mauvais et aucune victime n'est facile à regarder. D'ailleurs, il est rare qu'un récit romancé leur fasse justice. Les détails physiques varient mais, quel que soit l'homicide, on n'oublie jamais le sentiment de violation, de dépossession et d'impuissance flagrantes exprimé par le visage des victimes. Je savais déjà tout cela avant de contourner le hangar mais rien ne m'avait préparé à ce qui m'attendait. Je reculai d'un pas, un mouchoir pressé sur la bouche, les restes du cadavre luisant dans le faisceau lumineux de ma lampe.

L'arme du meurtre était sans aucun doute possible un fusil de chasse. On avait tiré à quelques centimètres du visage, les cartouches probablement chargées de chevrotines double zéro. Le côté droit de la mâchoire avait été arraché, exposant les dents et la langue et le haut du crâne pulvérisé. Un mélange d'esquilles d'os et de cervelle avait été projeté contre la paroi du hangar. Le tueur avait tiré au moins une fois dans l'estomac de la victime et l'avait quasiment éventrée. Les chiens sauvages avaient fait le reste. Un automatique calibre .25 en acier chromé gisait dans les pissenlits, à proximité de la main droite de la victime. Je vis les gyrophares des ambulances et véhicules d'urgence qui arrivaient en trombe.

Je retournai à mon camion, pris une paire de gants en polyéthylène puis fourrai trois sachets en plastique transparent dans ma poche arrière, conscient qu'il me faudrait attendre que le photographe en ait terminé avec la scène du crime pour prélever des indices.

— T'as une idée de son identité ? demanda Top.

Je ne répondis rien.

— Belle Mèche ?

— Je n'en suis pas sûr, Top.

Mais j'avais du mal à faire abstraction de la chemise Ralph Lauren, de la finesse des hanches, des boucles de cheveux châains aux pointes décolorées par le soleil, sans doute au cours de nombreuses heures passées sur le court de tennis. Je m'accroupis à son côté et avec précaution tirai le portefeuille hors de sa poche arrière, avant de chasser un nuage de moustiques de mon visage.

Le portefeuille en cuir était gonflé par une liasse de billets de cent dollars. Je sortis le permis de conduire de son compartiment et dirigeai sur lui le faisceau lumineux de ma lampe. In extremis, je vis que j'avais presque marché sur deux douilles de cartouches calibre douze qui gisaient au sol juste derrière moi, à environ un mètre cinquante du hangar. Je me redressai et gardai le visage tourné vers le souffle d'air frais, hors de l'odeur qui me bloquait les narines chaque fois que je la respirais. Helen Soileau et Koko Hebert traversaient le champ et se dirigeaient vers moi.

— Tu as identifié la victime ? demanda Helen.

— Ouais, répondis-je d'une voix épaisse.

Koko dirigea sa lampe sur le corps.

— On va avoir besoin d'un chargeur frontal pour le mettre dans le sac à cadavre, annonça-t-il.

Helen ne me quittait pas des yeux et je lui tendis le permis de conduire de Tony Lujan. Le sang de ses blessures avait suinté jusque dans son portefeuille et avait séché sur sa photo.

— Je vais prévenir officiellement la famille mais je tiens à avoir du renfort lorsque j'irai là-bas, fit-elle.

Plus tôt ce soir-là, j'avais essayé de faire libérer Monarch Little, arrêté pour possession illégale d'arme à feu, car je savais qu'il ne passerait probablement jamais en jugement puisqu'il n'était même pas à proximité de son véhicule lorsque le canon scié y avait été trouvé. En ne réussissant pas à le faire sortir de prison, je lui avais sans doute rendu le meilleur service que je pouvais lui rendre.

Les gens réagissent au chagrin de multiples façons. Je me rappelle avoir plongé le regard dans les yeux d'une Vietnamiennne et compris alors que la douleur peut parfois atteindre une profondeur qui descend au-delà des tréfonds de l'âme. Je savais que si je regardais trop longtemps dans les yeux de cette femme, je me noierais dans leur luminosité silencieuse et ma propre vie perdrait à tout jamais sa lumière.

Je suis certain que la douleur de Bello fut aussi intense que celle de cette femme au Vietnam et j'éprouvais presque du soulagement lorsque l'être primaire et ignorant qu'il était l'exprima avec une rage et une violence telles qu'elles le poussèrent à menacer les autres. J'y gagnai à ne pas avoir à le regarder droit dans les yeux, m'évitant ainsi de sentir la profondeur de sa perte.

Il avait ouvert la porte en robe de chambre pourpre et chaussons avec, à la main, un bol de crème glacée accompagnée de myrtilles. Son regard se posa sur Helen et moi puis sur les deux officiers en uniforme et enfin sur la rampe de gyrophares des voitures. Sa mâchoire se contracta et ses narines se dilatèrent. Je reconnus la jeune étudiante assise sur le canapé derrière lui : elle se trouvait déjà là le jour où j'étais venu questionner Tony Lujan.

— Qu'est-ce qui est arrivé à mon garçon ? fit Bello.

— On peut entrer ? répondis-je.

— Non, dis-moi où est mon fils, répliqua-t-il.

— Il y a eu une fusillade à proximité du Boom Boom Room, dis-je. On n’a pas pu faire d’identification formelle mais le portefeuille de Tony, son permis de conduire et ses cartes de crédit se trouvaient sur la victime. On est désolés de venir t’annoncer ça, mais on est à peu près sûrs qu’il s’agit bien de ton fils.

Il posa sa coupe de crème glacée sur un guéridon près de la porte d’entrée.

— Sors-toi cette putain de patate chaude de la bouche. Qu’est-ce que tu veux dire, vous avez trouvé son portefeuille mais vous n’avez pas pu l’identifier formellement ?

Une nuée d’insectes vrombissaient dans la lueur jaune de la lampe. La brise était tombée et mes vêtements collaient à ma peau comme une toile de jute humide.

— La victime a été assassinée au fusil de chasse. L’identification formelle sera faite grâce aux empreintes digitales.

Je vis son visage se décomposer et sa lèvre inférieure se mit à trembler. La fille se leva et posa la main sur son épaule. Elle était mince et jolie, vingt ans à tout casser, avec un visage étroit de mannequin et une chevelure brillante aux reflets auburn qui retombait sur ses épaules.

— Vous devriez peut-être leur proposer d’entrer, monsieur Bello, suggéra-t-elle.

Mais il préféra saisir ma chemise et la nouer dans son poing.

— C’était ce nègre, je parie ? Me raconte pas de salades ou je te fous mon poing dans la gueule et je t’envoie valser dans les plates-bandes.

— Tu me lâches immédiatement ou c’est la prison, répondis-je.

Mais son poing fit un autre tour, serrant ma chemise encore plus fort et il me poussa dans l’ombre.

— Ce nègre a tué mon fils. Vous, bande d’enculés, y a pas eu moyen de vous faire bouger. Et maintenant il a tué mon garçon, dit-il.

Du coin de l’œil, je vis Helen faire signe aux deux policiers. Tous deux étaient de grands gaillards qui avaient travaillé sur une plate-forme pétrolière avant de devenir officiers de police. Pourtant, il fallut nous y mettre tous, même Helen, pour réussir à passer les menottes à Bello avant de le faire entrer à l’arrière de la voiture de patrouille. Je refermais la portière quand il cassa la vitre d’un coup de tête et me cracha dessus.

Helen prit un rouleau d’essuie-tout posé sur son siège arrière et essuya ma manche, mon poignet et mon dos. Elle mit les mains sur les hanches, le

bout des doigts sur sa matraque et regarda Bello bien en face à travers la vitre cassée.

— Nous sommes tous peïnés par ce qui est arrivé, monsieur Lujan. Mais tout le monde ici en a ras-le-bol de vos insultes. Ou vous vous comportez comme un homme sensé, ou je vous enlève les menottes personnellement et je vous file une branlée de première. Regardez-moi bien en face et venez me dire que je ne le ferai pas.

Il était mal rasé, et avec ses yeux chassieux, on aurait dit qu'il venait de prendre dix ans en quelques minutes. Il lui lança un regard furieux.

— Vous n'avez rien compris. Ce nègre a appelé ici et il a tendu un piège à mon fils.

— Quoi ? fit Helen.

— Demandez à Lydia, là, le nègre lui a d'abord parlé à elle. Ensuite, il a pris sa voiture pour aller le voir.

— Qui a pris sa voiture ?

— Tony. Mon fils est parti en voiture retrouver ce nègre, Monarch Little. J'échangeai un regard avec Helen et remontai en haut du porche éclairé.

— C'est toi, Lydia ? demandai-je à la fille qui se tenait toujours au même endroit.

— Oui, monsieur, répondit-elle.

— Entrons dans la maison.

— Je n'ai rien fait de mal.

— Je n'ai pas dit ça. Qui d'autre est à l'intérieur ?

— Mme Lujan. Elle est à l'étage.

Je tirai la porte derrière moi en prenant soin de la laisser entrebâillée pour Helen. J'étais déjà venu chez les Lujan, mais au cours de ma brève visite, la décoration et les contradictions qu'elle suggérait m'avaient échappé : planchers en érable d'une belle couleur miel, dormants et châssis des fenêtres sculptés dans un bois de cyprès au grain serré récupéré vieux d'au moins deux cents ans ; tapis d'un blanc immaculé, canapés en cuir moelleux couleur peau d'éléphant et lustre en cristal au-dessus de la table en acajou de la salle à manger, au centre de laquelle on avait posé un bol en argent rempli de camélias flottant sur l'eau. J'avais du mal à croire que je me trouvais chez Bello Lujan.

— Un Noir a téléphoné ici aujourd'hui ? dis-je.

— Oui, monsieur. Il a dit qu'il s'appelait Monarch Little.

— Et c'est toi qui lui as parlé ? Toi, personnellement ?

— Ouais... enfin je voulais dire, oui, monsieur. J'étais au téléphone avec lui quand Tony est rentré de la fac. Tony était... heu, disons un peu soûl et peut-être un peu stoned aussi. Et puis il est reparti dans sa voiture.

— On va s'asseoir un moment, toi et moi, dis-je en tirant calepin et stylo de la pochette de ma chemise. Quel est ton nom de famille, Lydia ?

— Thibodeaux. Mon père est directeur du restaurant au nouveau casino. Je suis étudiante à l'UL, comme Tony.

— Tu connais personnellement Monarch Little ? Tu reconnaîtrais sa voix si tu l'entendais, Lydia ?

— Je l'ai vu une ou deux fois.

Son regard se fit hésitant. Elle jeta un coup d'œil vers la porte d'entrée et le haut de l'escalier.

— Il vend de la dope, reprit-elle. Si on veut acheter de l'herbe ou de l'ecstasy, ben... paraît que c'est lui qu'il faut aller voir.

— Et que t'a dit Monarch, alors ?

— Ben, d'abord, y avait du rap qui jouait à fond la caisse et j'avais du mal à l'entendre. Je lui ai dit que Tony n'était pas là et qu'il fallait qu'il rappelle plus tard. Et là, il me répond : « Dites-lui que j'ai la preuve que c'est un coup monté par les flics. C'est eux qu'ont mis du sang sur le phare cassé de son père. Il a qu'à me rappeler à ce numéro. » Je lui fais : « Quel numéro ? », comme si j'avais pu savoir d'où il téléphonait ! Et c'est à ce moment-là que Tony est entré dans la maison en empestant la fumée de pétard.

— Tony a parlé à Monarch ?

— Ouais. Non. Il a simplement écouté. Et puis il a écarté le téléphone de son oreille et il l'a juste regardé, comme si Monarch venait de lui raccrocher au nez ou quelque chose comme ça.

— Et que t'a dit Tony ?

— Il est monté et il a sorti plein d'argent liquide de son tiroir. Il m'a dit qu'il allait tirer M. Bello d'affaire et qu'il serait de retour dans une heure. On devait aller voir *Kingdom of Heaven*. Si on était allés dîner avant le cinéma, rien de tout ça ne serait arrivé. On dirait que les ennuis n'arrêtent pas de leur tomber dessus, sans raison.

— Quels ennuis ?

— Tous les ennuis qui sont arrivés à Tony et M. Bello.

Elle avait détourné son regard, le visage neutre comme si elle ne souhaitait pas continuer dans cette direction.

Je consultai mes notes et relus le déroulement des événements tel qu'elle venait de me le décrire. Lydia Thibodeaux ne m'avait sans doute pas menti mais, de toute évidence, elle n'avait pas non plus dit toute la vérité.

— Tu as déjà acheté de la dope à Monarch, Lydia ? Tu lui as déjà parlé de près ?

— Une fois. Il y a à peu près un an, j'étais avec des gens qui lui ont acheté de la came dans Ann Street, à l'endroit où traînent les membres des gangs.

— Tu crois que Monarch est un type dangereux ?

— C'est ce que disent certaines personnes.

— Alors pourquoi M. Bello et toi vous n'avez pas appelé les flics ?

— Pardon ?

— Tu viens de dire que M. Bello était au courant de la rencontre proposée par Monarch à son fils. Tu savais aussi que Tony était stoned. Pourquoi alors M. Bello et toi l'avez-vous laissé partir et se jeter dans la gueule du loup, avec un portefeuille bourré de billets de banque ?

Elle se mordit l'intérieur des joues et regarda droit devant elle, ses mains sagement croisées sur les genoux.

— Vous étiez l'un et l'autre prêts à laisser Tony suborner quelqu'un pour faux témoignage ?

— Faire quoi ? dit-elle en faisant la grimace.

— Soudoyer un homme pour qu'il mente.

Désarmée, elle paraissait effrayée maintenant, pas certaine de comprendre la terminologie employée et doutant des implications de sa propre rhétorique. Au cours d'un interrogatoire, c'est le moment où on pose une question que le sujet n'attend pas.

— Tu sortais avec Tony ?

— De temps en temps, répondit-elle, temporairement soulagée. Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire exactement par « sortir », ajouta-t-elle, le front soucieux.

— Yvonne Darbonne avait à peu près ton âge. Elle avait tout pour elle. Peux-tu me dire pourquoi elle a fini tuée par une balle, Lydia ? Peux-tu nous aider à comprendre pourquoi cette jeune fille est morte ?

Mais la réponse de Lydia Thibodeaux me surprit.

— Je ne sais pas pourquoi. Tony ne parlait jamais d'elle. Il m'a dit qu'ils n'étaient sortis qu'une ou deux fois ensemble mais je crois que c'était plus

sérieux que ça... qu'il ne me disait pas la vérité. Je pense que je n'ai jamais vraiment eu ma chance avec lui. J'aimais Tony et...

Les événements de la soirée et ses souvenirs de Tony, quels qu'ils soient, semblèrent avoir raison d'elle. J'observai la fatigue inscrite sur ses traits, le sentiment de perte dans son regard et pour la première fois ce soir, j'eus le sentiment qu'elle me disait absolument toute la vérité. J'entendis une lame de parquet craquer en haut de l'escalier.

Une femme en chaise roulante se tenait en équilibre précaire au bord du palier et tentait de voir le salon au-delà de l'angle du mur de refend. Son teint avait la couleur du lait, comme si le sang s'était retiré de ses veines ou que sa peau s'était vu refuser trop longtemps le soleil. Elle avait les jambes décharnées et les bras couverts d'hématomes comme un malade accoutumé depuis longtemps aux intraveineuses. Elle continuait à tendre le cou au-dessus de la rampe d'escalier, comme quelqu'un qu'on autoriserait rarement à jeter un coup d'œil sur un monde plus vaste.

— S'il vous plaît ? Qui est là ? fit-elle. J'ai vu les gyrophares dehors. Est-ce que Tony a eu un accident ?

*

La Lexus gris métallisé de Tony Lujan fut retrouvée le lendemain matin, garée sous le couvert d'un bouquet de plaqueminiers et de chênes de Louisiane, à une centaine de mètres de la scène du crime. Derrière le hangar à tracteur où Tony avait été assassiné, de multiples traces de pneus striaient le sorgho. Mardi matin, à la première heure, Mack Bertrand se mit au travail sur la scène du crime, puis examina les deux cartouches de fusil de chasse que j'avais trouvées près du corps de Tony et le double canon scié que les pompiers avaient découvert dans l'automobile calcinée de Monarch.

Mack était un des experts en criminalistique les plus rigoureux que j'aie jamais connus. Il ne conjecturait pas, ne prenait aucun raccourci et ne se plaignait jamais de la charge de travail qui l'accablait. Il lui arrivait très souvent d'aller au labo les jours fériés et il avait parfois annulé ses dates de vacances quand nous avions impérativement besoin de preuves à charge concrètes pour arrêter au plus vite un vrai méchant encore en liberté. Mais de la même façon, il n'était pas question pour lui de coopérer avec un procureur trop zélé, à l'ambition politique évidente, qui souhaitait des

résultats biaisés en faveur de l'accusation. Une tendance qui lui valait parfois quelques ennuis.

Il arriva dans mon bureau à midi, vêtu d'une chemise blanche immaculée, les cheveux humides et peignés avec netteté et son éternelle pipe en bruyère nichée dans un étui qu'il portait à la ceinture.

— Je t'invite à déjeuner chez Victor, dit-il.

— Avec plaisir, Mack.

Nous descendîmes jusqu'à Main Street à pied. Le vent s'était levé et les nuages blancs défilaient au-dessus de nos têtes, créant des effets marbrés sur les cryptes de St. Peter's Cemetery.

— Les deux cartouches calibre douze que tu as trouvées sur la scène du crime proviennent du double canon scié découvert dans la voiture de Monarch Little, dit-il.

— Tu en es sûr à ce point ? demandai-je, conscient que l'examen des douilles d'une arme à feu ne saurait se rapprocher de la science précise visant à identifier une balle marquée par les rayures en spirale d'un canon de pistolet ou de fusil.

— Raisonnablement sûr pour l'une. Absolument sûr pour l'autre. L'acier du canon scié a une minuscule bavure sur le percuteur droit qui est en plus légèrement endommagé ou un peu décentré. Du coup, lorsqu'il frappe la cartouche, il y laisse une entaille quasiment invisible. Je l'ai testé à cinq reprises et la marque est apparue chaque fois, exactement au même endroit. Même entaille, même position. En aucune façon, ces balles n'auraient pu être tirées par une arme à feu autre que celle-là.

— Et les empreintes de Monarch ? demandai-je.

— C'est ni les siennes, ni celles de personne.

Nous avons presque dépassé le cimetière. Mack continua à regarder droit devant lui tandis que nous traversions la rue, sa cravate voletant dans le vent.

— De personne ? fis-je.

— Ouais, c'est bien ce que je t'ai dit. Il y avait une sorte de mousse retardatrice de feu sur le canon mais pas sur la crosse. À mon avis, l'arme a été soigneusement essuyée. Tu devrais peut-être en parler aux pompiers.

— Les pompiers n'essuient jamais les armes saisies dans les véhicules en feu, répliquai-je.

— C'est effectivement la réflexion que je me suis faite.

J'avais affirmé que jamais Mack ne se perdait en conjectures. Mais l'homme de conscience qu'il était ne manquait jamais d'attirer mon attention sur les détails qui à ses yeux ne collaient pas.

— En d'autres termes, pourquoi Monarch Little irait-il essayer ses empreintes digitales sur une arme ayant servi à commettre un meurtre, pour ensuite la laisser dans sa voiture au vu et au su de tous ? dis-je.

— Qu'est-ce que j'y connais, moi ? fit-il.

— Tu as trouvé autre chose sur la scène du crime ?

— Aucune trace d'empreintes sur les cartouches que tu as trouvées. L'automatique calibre .25 avait un chargeur plein mais personne ne s'en était servi depuis un bon moment. C'est une merde italienne non répertoriée. Les marques de pneus sur le sorgho viennent de plusieurs véhicules. Je crois qu'une ou deux putes du Boom Boom Room utilisent ce coin pour faire des économies sur leurs frais d'hôtel. J'ai bien dû trouver une douzaine de capotes au milieu des mauvaises herbes.

— Le post-mortem est arrivé ? demandai-je.

— Non, pas encore. Pourquoi ?

— Je me demande quelle grosseur de chevrotine le tireur a utilisée.

— J'ai gratté un peu de plomb dans la paroi du hangar. C'est du double zéro, affirma Mack.

Je revis Dallas Klein agenouillé sur le trottoir, quelques secondes avant que quelqu'un ne lui fasse exploser la figure avec une volée de plomb du même calibre. Mack surprit mon expression.

— C'est violent, dis-je simplement.

— Ce modèle de fusil n'est plus fabriqué depuis au moins vingt ans. Le numéro de série n'est enregistré nulle part, poursuivit-il. La rouille accumulée à l'endroit où le canon a été scié suggère qu'il y a déjà bon nombre d'années que quelqu'un l'a sectionné à la scie à métaux. Il y a peu de résidu de poudre dans les mécanismes et l'usure des percuteurs est minimale. Je dirais que ce fusil a été peu utilisé.

— Donc apparemment sa seule et unique fonction aurait été de servir illégalement ?

— Si tant est que ça ait un sens, répliqua-t-il.

— Tu ne crois pas en la culpabilité de Monarch sur ce coup-là, n'est-ce pas ?

— Un type qui vend des cristaux aux siens, lycéens compris ? Je crois Monarch Little capable de tout. Je te donne simplement mes déductions.

Mais je connaissais Mack mieux que ça. En attendant le passage au vert, il se mit à curer l'intérieur de sa pipe avec un petit canif, en soufflant dessus pour nettoyer la lame. Il faisait simultanément chaud et frais au soleil tandis qu'une odeur de pluie et de poussière saturait l'air.

— Lonnie Marceaux m'a appelé ce matin, reprit-il. Il est prêt à faire valser Monarch mais je lui ai dit ce que je viens de te dire.

— Tu lui as précisé que l'absence d'empreintes digitales sur l'arme du meurtre ne collait pas avec le fait qu'elle ait été abandonnée dans sa voiture afin qu'un pompier l'y découvre ?

— Pas aussi clairement, mais il a pigé et je ne crois pas que ça lui ait plu. Tu as déjà joué au base-ball contre un lanceur gaucher qui passe son temps à ajuster sa ceinture ou bien la visière de sa casquette ?

— Il faut s'attendre à une balle couverte de vaseline ?

— Avec Lonnie, ce serait davantage une balle en fourche entre les lampes, répliqua-t-il.

Une averse s'abattit au moment où nous arrivions chez Victor, nous forçant à entrer aussitôt et à nous mélanger à la foule de midi.

*

Les procès médiatiques le sont parce que, de manière générale, ils sont emblématiques de causes et de questions ultrasensibles dont l'importance culturelle et sociale dépasse de très loin les individus qui s'y trouvent impliqués directement. Dans l'ouest du Kansas, au milieu d'un océan de blé en herbe vert profond, deux sociopathes font irruption chez quelqu'un, à la recherche d'argent dans une planque qui n'a jamais existé et finissent par massacrer une famille entière de fermiers qui possèdent toutes les qualités que nous admirons. L'histoire choque et captive le pays tout entier parce que cette famille rurale, c'est nous. Un ancien footballeur noir semble avoir toutes les raisons d'être coupable d'avoir massacré deux innocents à la tronçonneuse et s'en tire pourtant les doigts dans le nez parce que le jury hait la police de Los Angeles. Une femme, célèbre pour son émission de cuisine télévisée, ayant tiré profit de délit d'initiés en bourse, finit par porter le chapeau à la place des cadres supérieurs d'Enron qui ont ruiné la vie de dizaines de milliers de retraités. Ainsi se joue la comédie humaine. Les mêmes abominations commises par des individus hors normes n'attirent pas

la moindre attention. Chaque avocat le sait, chaque flic, chaque journaliste spécialisé dans les faits divers également : parfois justice est rendue, parfois pas.

En attendant, une affaire médiatisée peut faire ou défaire une grande carrière et, à huit heures cinq le matin même, Lonnie Marceaux m'avait téléphoné et questionné en détail sur le meurtre de Tony Lujan. À mon retour de chez Victor, je me rendis à son bureau en compagnie d'Helen où nous étions convoqués afin de lui faire un rapport. Le fait qu'il ait exigé un entretien aussitôt après l'homicide Lujan ne nous avait nullement surpris. En revanche, la présence de Betsy Mossbacher, qui avait donc réussi à se libérer très rapidement, nous déconcerta. En règle générale, les agents du FBI ne font jamais preuve d'un trop-plein d'humilité quand ils ont affaire à l'administration d'État et aux services locaux du maintien de l'ordre. Mais elle se présenta dans le vestibule une minute avant l'heure dite, en jean, bottes et chemise orange sous une large ceinture en cuir. Une pluie légère tombait dehors et quelques gouttes brillaient encore dans ses cheveux. Elle secoua sa chevelure au-dessus du sol et s'essuya la main sur le jean.

— Ffuitt. Combien de fois ça change le temps, ici, en une journée ? dit-elle.

— Le sud de la Louisiane est une éponge géante, répliquai-je. C'est pour ça qu'on est toujours en mouvement. Si on s'arrête, on coule ou on est dévoré par des insectes gigantesques.

Betsy Mossbacher éclata de rire mais Helen resta de marbre. De toute évidence, elle lui vouait toujours une rancune tenace depuis que l'autre avait fait référence au club « tuyau de poêle », selon ses propres termes.

— Comment allez-vous, shérif Soileau ? dit Betsy.

— Ça va. Et la vie au FBI ?

— Oh, on s'occupe, on fait la chasse aux enturbannés. Vous savez comment c'est.

— Quoi ? dit Helen.

— Je voulais juste vérifier que vous m'écoutez, répliqua Betsy.

Un après-midi qui promet, pensai-je

Pour autant, les conflits de personnalités étaient le cadet de mes soucis car le fait que Lonnie Marceaux nous ait convoqués aussi prématurément dans l'enquête de l'homicide Lujan – en invitant à l'entretien un agent du FBI – signifiait que le but de la réunion était purement politique. Plus spécialement, il ne concernait que la carrière politique de Lonnie Marceaux.

Il nous laissa prendre place dans son bureau au premier étage du palais de justice, ferma la porte puis s'assit dans son fauteuil pivotant et s'y adossa. Avec en toile de fond la vieille ville et les énormes chênes verts en voûte au-dessus de petites maisons en ossature de bois, il étira ensuite ses longues jambes comme pour se mettre en état de profonde réflexion, la peau de son crâne luisant à travers sa brosse courte.

— Merci d'être venus aujourd'hui. J'ai déjà eu un retour de Mack Bertrand, notre chimiste de la police scientifique, et de Koko Hebert, le médecin légiste, expliqua-t-il, tandis que son regard s'attardait un instant sur la tenue décontractée de Betsy Mossbacher. J'ai bien peur que cette affaire ne soit entachée de connotations racistes dont nous n'avons nul besoin. Cela signifie qu'il nous faudra progresser avec promptitude et garder les choses en perspective, ce qui revient à dire qu'il vaut mieux faire simple.

Il jeta un nouveau coup d'œil à Betsy Mossbacher, sans doute pour s'assurer qu'elle avait compris à quel point il faisait preuve d'égards à son endroit en désignant les gens par leur profession afin qu'elle puisse suivre la discussion.

— Est-ce que Koko vous a appelé, Dave ?

— Non, pas encore.

— Eh bien, l'autopsie ne nous apprend pas grand-chose que nous ne sachions déjà. Tony Lujan a été assassiné à la chevrotine quasiment à bout portant. Koko pense qu'on lui a tiré dessus quatre fois, ce qui signifie que l'assassin éprouvait probablement une véritable haine à l'égard de Tony Lujan. Les conclusions du rapport de Mack sur le calibre .12 trouvé dans la voiture de Monarch Little sont formelles : le canon scié est sans ambiguïté l'arme du crime.

— Et le fait qu'il ne porte aucune empreinte digitale ? dis-je.

— Eh bien, quoi ?

— Monarch aurait essuyé son arme et il l'aurait abandonnée sur le plancher de sa voiture, juste avant que quelqu'un ne vienne lui balancer une fusée éclairante sur la banquette arrière ?

Lonnie se gratta l'arrière du crâne d'un seul doigt.

— Je ne pense pas que l'absence d'empreintes digitales soit particulièrement significative, surtout dans le cas d'un salopard comme Monarch avec un fond de commerce comme le sien. Pour ces gars, essuyer une arme est probablement un réflexe automatique. En plus, je ne crois pas

que Monarch soit particulièrement futé et il ne pouvait deviner que le fusil avait un percuteur défectueux qui laissait une trace sur les cartouches. En réglant son sort au gamin de Lujan, il a dû penser qu'il avait réglé ses problèmes. Qu'en pensez-vous Helen ?

— Je n'en ai pas encore discuté avec Mack et je n'ai pas lu son rapport. Je n'ai donc aucune opinion pour le moment.

— Pourriez-vous voir ça au plus vite ? dit Lonnie.

— Dès que j'en aurai terminé avec cette réunion, répondit-elle.

Lonnie la regarda comme s'il cherchait un sens caché à ses propos.

— J'ai l'impression que notre champ d'investigation se rétrécit au point que seul un suspect ait été désigné, intervins-je.

— Faux, répliqua Lonnie. Pour l'heure, il s'agit simplement d'un individu « digne d'intérêt ». Et il se trouve qu'il s'appelle Monarch Little. Il est en prison en ce moment, et c'est là qu'il doit rester.

— Je commence à peine à reconstituer les mouvements de la victime et son emploi du temps avant sa mort, repris-je. Il semblerait qu'hier Tony Lujan se soit rendu à la cathédrale St. John à Lafayette et qu'il se soit confié à un prêtre, ou du moins qu'il ait échangé avec lui quelques balles de base-ball. Les copains de sa confrérie ont dit que Tony était nerveux et déprimé et qu'il souhaitait peut-être libérer sa conscience.

— Bien sûr qu'il était déprimé. Il était censé venir à mon bureau aujourd'hui et choisir entre deux possibilités : il endossait la responsabilité de la mort de l'Homme Crustacé, ou alors il laissait son père tomber à sa place.

— Laissez-moi terminer, dis-je avec un clin d'œil pour lui montrer que je n'avais pas l'intention de l'offenser mais que c'était ma propre incapacité à parler succinctement plutôt que son ton impérieux qui posait problème : J'ai aussi le sentiment qu'il avait pris de l'herbe et de l'alcool, expliquai-je. En d'autres termes, il n'avait pas toutes ses facultés quand il a parlé au téléphone à celui qui s'était présenté comme étant Monarch Little. Le seul témoin à peu près crédible à se trouver sur place à ce moment-là, c'est une petite amie épisodique du nom de Lydia Thibodeaux. Elle affirme que c'est elle qui a répondu à Monarch quand il a appelé pour proposer le rendez-vous à Tony mais elle reste assez vague quant à l'identification de sa voix au téléphone. Je perçois...

— Vous avez la liste des appels sur la ligne des Lujan ? interrompit Lonnie.

— Il y a eu trois appels, hier après-midi. Un provenant d'un avocat, la confirmation d'une commande de pizza et un autre d'une cabine téléphonique. Ladite cabine...

— Je n'ai pas l'impression que vous me receviez cinq sur cinq, Dave. Nous avons l'intention d'examiner toutes les pistes possibles mais ce sera fait le plus rapidement possible, sans que personne ne commence à traîner des pieds. Il n'est pas question de laisser cette affaire devenir un brûlot racial et tout le monde dans cette pièce sait que c'est exactement ce qui se passera si Monarch Little en fait à sa guise. Je ne laisserai pas les âmes charitables, l'ACLU et autres organisations pour la défense des libertés civiles américaines, se servir de nous pour faire avancer leurs propres causes.

— Écoutez-moi jusqu'au bout, Lonnie. Slim Bruxal partageait la même chambre que Tony. Je n'ai toujours pas réussi à le joindre. Hier, il n'était pas à la résidence universitaire et son père prétend ne pas l'avoir vu depuis la semaine dernière. Slim et d'autres étudiants du même cercle ont suivi Tony à St. John et l'ont trouvé en train d'échanger des balles avec le prêtre. Donc, avant de commencer à tomber sur Monarch à bras raccourcis, il faut convoquer Slim Bruxal dans ce bureau et découvrir ce qu'il faisait au moment de la mort de Tony.

Visiblement, Lonnie n'appréciait pas le fait que je parle de Slim Bruxal devant Betsy Mossbacher, sans doute parce qu'il avait prévu d'exclure le FBI de sa propre enquête sur les liens de Whitey Bruxal avec la pègre.

— Eh bien, ramenez-le ici vite fait. Mais vous n'obtiendrez de lui rien de valable et vous le savez, rétorqua Lonnie.

— Excusez-moi d'être un peu lente, mais pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous m'avez invitée ? intervint Betsy.

— Par courtoisie professionnelle, agent Mossbacher, répondit Lonnie. Vous vous apprêtiez à faire bénéficier Monarch de la Protection réservée aux Témoins et, à mon avis, cette démarche est devenue caduque. Nous coopérerons avec vous de toutes les façons possibles pour ce qui est de votre enquête concernant l'infiltration du banditisme dans l'industrie du jeu mais là, tout de suite, nous avons un homicide à résoudre. Au cas où vous seriez intéressée, sachez qu'à dix-huit ans, Monarch Little a probablement été impliqué dans la mort par balle d'un homme qui arrosait tranquillement sa pelouse un dimanche de Pâques. Il a aussi mis le feu à la maison d'un policier.

— C'est intéressant, répondit-elle. Je me demande pourquoi il est resté libre toutes ces années.

Lonnie sourit et regarda brièvement par la fenêtre, comme s'il vérifiait le temps qu'il faisait.

— Vous avez forcé Monarch à porter plainte contre le fils Bruxal pour pouvoir avoir la peau de son père. C'est parfaitement logique. Mais désormais, il semblerait que votre informateur confidentiel – peu importe le titre que vous voulez lui attribuer – ait commis un homicide au cours d'une tentative d'extorsion qui a mal tourné. Il va donc falloir vous lancer aux trousses de Whitey Bruxal seuls, ou en tout cas sans l'aide de Monarch Little. Il est notre problème maintenant et nous allons nous occuper de lui dès à présent ainsi que du dossier jusqu'à sa résolution.

Il se tourna ensuite vers Helen et moi.

— J'aimerais vous reparler vers la fin de la journée. Les médias ont déjà commencé à fouiner partout et nous avons au moins un journal indépendant à Lafayette qui adore jeter de l'huile sur le feu. Nous n'allons pas laisser l'affaire se transformer en torpille raciale entre gangs de rue. Notre industrie touristique est en plein essor et j'ai la ferme intention que ça continue. Il n'est pas question que nos rues deviennent des zones de tir uniquement à cause d'un connard de nègre et d'un Blanc gâté pourri probablement responsable d'un accident mortel avec délit de fuite.

Il était clair qu'il insistait délibérément sur les conséquences locales des deux homicides dans le seul but d'exclure Betsy Mossbacher de la conversation et de l'encourager à quitter la réunion. Sans succès.

— Je ne voudrais pas être irrespectueuse, monsieur Marceaux, mais vous croyez vraiment que le FBI ou le ministère de la Justice vont changer leurs règlements intérieurs à cause de ce qui vient d'être dit pendant la réunion ?

— J'essaie d'être tout à fait clair sur les priorités qui sont les nôtres, agent Mossbacher. Vous et vos collègues pouvez faire ce qui vous chante. De toute façon, c'est bien ainsi que vous opérez habituellement, n'est-ce pas ?

Betsy Mossbacher se leva de sa chaise et se baissa pour ramasser son sac à main. Les pointes de son éclatante chevelure couleur paille étaient encore humides et collaient à sa nuque.

— Ce gosse noir ne porte pas votre sceau imprimé au fer rouge sur son derrière. Il est et reste un informateur confidentiel, coopérant avec une

enquête fédérale et il vaudrait mieux qu'il soit considéré comme tel par vos services. À mon avis, vous poussez vos propres enquêteurs à tirer des conclusions qu'ils ne sont pas prêts à accepter. Je ferai un rapport officiel sur cet entretien, aussi ne soyez pas surpris si vous vous retrouvez de votre propre fait avec une plainte sur les bras pour violation de droits civiques.

Lonnie se pinça l'arête du nez et fit semblant d'étouffer un bâillement.

— J'entends bien. Heureux que vous soyez passée nous rendre visite. Permettez-moi de vous ouvrir la porte, fit-il en se levant.

Je fus alors le témoin d'un moment rare, de ceux au cours desquels une femme se crée un bouclier impénétrable au beau milieu d'un environnement à prédominance masculine en se drapant tout simplement dans sa propre intégrité. Lonnie lui avait ouvert la porte et attendait que Betsy Mossbacher quitte la pièce mais elle n'en fit rien. Elle s'était arrêtée à un mètre cinquante du seuil environ et se tenait immobile, attendant silencieusement qu'il arrête son cinéma, les yeux fixés au loin, vers le couloir. Il essaya de la battre à son propre jeu et attendit puis se rendit compte qu'il venait de se faire piéger et passait pour un imbécile.

Il referma la porte doucement.

— Je vous prie de m'excuser, agent Mossbacher, dit-il en retournant à son bureau.

— Pas de problème, répondit-elle.

Puis elle ouvrit la porte elle-même et sortit en la refermant derrière elle.

Je remarquai un frémissement au coin des lèvres d'Helen Soileau.

Lonnie se racla la gorge et tripota un stylo-bille sur sa table de travail.

— Je veux officiellement être très clair sur un point, reprit-il. Je suis persuadé que Monarch a fait la peau du gamin de Bello Lujan. Mais je vais vous laisser le soin de décider. Cela dit, il me semble évident qu'une affaire beaucoup plus grosse se cache là-dessous. Ces agents du FBI ne prendraient même pas le temps de nous cracher dessus si nous étions en train de brûler vifs. Ils veulent Whitey Bruxal dans une cage et peut-être Bello Lujan aussi. Je soupçonne cette Mossbacher d'être une gauchiste de placard qui veut la peau de Colin Alridge, le lobbyiste télévangéliste. À mon avis, nous n'avons nul besoin de ce satané gouvernement fédéral pour régler les affaires dont nous venons de parler. Bruxal a essayé de glisser des pots-de-vin à deux ou trois personnes dans le but de faire entrer ses machines de vidéo poker dans la paroisse d'Iberia, ce qui le met sous notre juridiction. Vous me suivez ?

— Je n'ai pas eu le temps de bien y réfléchir, Lonnie, dis-je.

— Content de voir une attitude aussi positive. Et vous, Helen ?

— Pour tout vous dire, je pense que j'aurais dû lire le rapport de Mack et le post-mortem sur le cas Tony Lujan au lieu de venir à cette réunion, fit-elle. Je vous tiendrai au courant de ce que j'en pense. Au plus vite.

La journée de Lonnie Marceaux n'était pas des meilleures.

Quelques minutes plus tard, alors que je prenais une voiture de patrouille pour me rendre à Lafayette, je vis Helen faire le détour pour aller parler à Betsy Mossbacher à l'entrée du palais de justice. Elle s'apprêtait à repartir vers son bureau quand elle vit que je l'observais.

— Ne dis rien, fit-elle.

— Loin de moi une telle intention, répondis-je.

Un éclat de rire jaillit de sa gorge malgré elle.

— Cette Calamity Jane, c'est quelque chose, non ?

*

Plus tard, je questionnai le prêtre catholique de la cathédrale St. John qui avait coutume d'envoyer ses balles de base-ball à travers les vitraux de l'église. J'interrogeai aussi un groupe de gamins de la confrérie qui, la veille encore, croyaient que la sélection exclusive de Blancs non juifs comme membres de leur organisation les protégerait de la mort. Mais je ne parvenais toujours pas à mettre la main sur Slim Bruxal. Mon après-midi ne connut qu'un seul vrai moment de légèreté : je m'apprêtais à conclure l'interrogatoire du prêtre quand il me demanda si j'avais envie d'échanger quelques balles avec lui. Ce à quoi je répondis : pourquoi pas ?

Le lendemain, je fus réveillé à cinq heures et demie par le pépiement des oiseaux moqueurs et le bruit de moteur d'un bateau lourdement chargé qui progressait péniblement en aval du pont mobile de Burke Street. C'était merveilleux d'ouvrir les yeux par un petit matin d'été dans une maison comme la nôtre. De temps à autre, les exhalaisons de la terre créaient une brume suspendue au-dessus du bayou à l'intérieur de laquelle je devinais la présence d'un alligator qui frappait de sa queue les feuilles de nénuphars, ou celle de ragondins et de rats musqués se laissant rouler dans l'eau du haut d'un genou de cyprès chauve. Je me prenais à imaginer les chaloupes confédérées aux avirons enveloppés de tison pour les rendre silencieux, leurs tireurs d'élite ramassés sur eux-mêmes, flottant silencieusement au fil du courant en direction des lignes yankees postées à Nelson's Canal.

Le temps qu'il faisait n'avait aucune importance. Les matins partagés avec Molly, Snuggs et Tripod étaient toujours de grands moments et pour moi, la naissance du jour n'avait rien à voir avec l'heure. Juste avant l'aube, j'entendais le laitier traverser la pelouse, ses bouteilles ventrues pleines de crème cliquetant dans son panier en métal tressé, puis un bruit mat au-dessus de nos têtes indiquait l'arrivée de Snuggs qui se laissait tomber de la branche maîtresse du chêne sur le toit, juste au-dessus de la chambre. Molly bougeait dans son sommeil, le drap s'arrondissait sur ses hanches et je sentais la chaleur de ses fesses le long de mon corps. Je passais mes doigts dans ses cheveux, suivais le contour de ses épaules et de son dos pour arriver à la cambrure de sa taille. J'embrassais ses rondeurs enfantines et les deux grains de beauté pourpres sous son nombril. J'embrassais ses seins, son ventre, sa bouche et ses yeux avant de l'attirer tout contre moi en enfouissant mon visage dans l'odeur de son épaisse chevelure.

Quand nous faisions l'amour, elle se donnait sans réserve, sans rien retenir, sans rancœur secrète causée par quelque fâcherie ou une humiliation

imaginée. Son sourire et sa générosité inconditionnelle faisaient partie intégrante de son être jusque dans notre lit et, le matin, émanait de sa peau un parfum chaud de fleurs dans un jardin. Dans l'aube bleutée, j'entendais le rythme régulier de son souffle près de mon oreille, tandis que Mlle Ellen Deschamps appelait ses chats depuis sa terrasse à l'arrière, et je démarrais toujours ma journée avec la conviction absolue que le mal intrinsèque n'avait aucun pouvoir sur nos existences.

À mon arrivée au bureau m'attendait l'enquête sur le meurtre de Tony Lujan mais elle se présenta d'une façon que je n'avais pas prévue. Wally avait noté un nom et un numéro de portable sur un feuillet du bloc à messages rose qu'il avait glissé dans ma boîte. Au bas de la feuille de papier, il avait ajouté un mot au crayon : « Appelle-le entre 9 h 15 et 10 h 00. »

— Qui est J.J. Castille ? demandai-je.

— Un gamin de la fac.

— Quel gamin de la fac ?

— Il a dit qu'il t'avait vu dans les locaux de sa résidence, hier.

— Wally, j'apprécieraient vraiment que tu arrêtes de transmettre les infos au compte-gouttes.

La pochette de sa chemise était gonflée de cigares emballés sous cellophane qu'il aimait faire rouler entre ses lèvres sans jamais les allumer à cause de son hypertension.

— Ce J.J. Castille a expliqué qu'il était en cours jusqu'à neuf heures quinze. Il dit que tu l'as vu dans le hall de la résidence mais que tu ne lui as rien demandé. Maintenant, c'est lui qui veut te parler, c'est pour ça qu'il a téléphoné au bureau.

— Merci.

— Il a aussi précisé qu'il ne fallait pas le rappeler au numéro de la résidence. Contacte-le sur son portable, c'est pour ça que je t'ai noté le numéro. Autre chose que tu voudrais que j'interprète pour toi ?

— Non, c'est parfait.

— T'es sûr ?

À l'armée aussi bien qu'en prison, on apprend à ne pas se faire d'ennemis aux archives ni en cuisine. Dans les forces de l'ordre, on ne remonte pas les bretelles au répartiteur.

Je me dirigeai vers mon bureau, sans parvenir à mettre un visage sur le nom inscrit sous mes yeux. Je me rappelai néanmoins un jeune homme au

torse maigrelet resté silencieux, dont l'expression troublée trahissait un conflit intérieur. À neuf heures vingt, je composai son numéro de portable.

— Allô ? fit une voix sur fond de conversations, musique, et cliquetis d'assiettes.

— Je suis l'inspecteur Dave Robicheaux du bureau du shérif, paroisse d'Iberia. On m'a demandé de rappeler J.J. Castille. Êtes-vous monsieur Castille ?

— Oui, monsieur. Il faut que je vous parle.

— S'agit-il de Tony Lujan ?

— Ouais... on va dire ça comme ça.

— Comment ça ?

— Disons qu'il s'agit de lui et de Slim Bruxal. C'est à propos de quelque chose qu'ils disaient ici. Peut-être que c'est pas important.

Il avait baissé la voix au moment où il avait prononcé le nom de Slim Bruxal.

— C'est important, dis-je.

— Je ne peux pas vous parler ici.

— Vous avez une voiture ?

— Non, monsieur.

— En ce cas, je vais passer vous voir. Où voulez-vous qu'on se retrouve ?

Il ne répondit pas immédiatement.

— Je me suis dit qu'il valait mieux que je vous en parle.

— Je comprends tout à fait. Vous avez pris la bonne décision, camarade. Dites-moi simplement où vous voulez qu'on se rencontre.

— Vous connaissez le campus de l'UL ?

— J'y ai fait mes études.

— Je serai entre Cypress Lake et le bâtiment de musique.

Je signalai un bon de sortie pour une voiture banalisée, posai un gyrophare aimanté sur son toit et me retrouvai sur le campus en moins de trente minutes. Je me garai dans une allée entre un lac bordé de cyprès et le bâtiment ancien en brique rouge connu sous le nom de Burke Hall. Accroupi sur la berge, un gamin lançait les miettes d'un hot-dog à un banc de perches qui crevaient l'eau au milieu des remous pour happer le pain. Il était vêtu d'un T-shirt usé jusqu'à la corde semblable à un morceau d'étamine drapé sur ses épaules, et ses cheveux bruns trop longs retombaient sur sa nuque et dans ses yeux.

Il se leva pour me saluer mais ne me serra pas la main, le regard tourné par-dessus son épaule vers l'allée surélevée qui menait à la maison des étudiants.

— Tu suis les cours d'été, J.J. ? demandai-je.

— Ouais, mais je travaille aussi à la cafétéria. Plein d'étudiants prennent leurs vacances pendant l'été mais je veux terminer la prépa de médecine au plus vite pour pouvoir aller à Tulane. J'ai obtenu une bourse d'études de la Marine comme officier de réserve.

Ses yeux marron dévoraient son visage aux lignes épurées et il avait un accent cajun prononcé. Il jeta un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule. À travers les cyprès, je voyais des étudiants aller et venir dans l'édifice.

— Personne ne fait attention à nous, J.J. Tu veux me dire de quoi il s'agit ? Ma patronne n'aime pas que je quitte mon bureau trop longtemps, expliquai-je en esquissant un sourire.

— Je travaillais dans ma chambre, en face de celle de Tony et Slim, le jour où Tony a été assassiné. Nos portes étaient ouvertes et je les ai entendus parler du gars qui s'est fait renverser sur la route. Slim l'appelait « l'ivrogne », « le soiffard ». Il disait que l'ivrogne était mort parce qu'il avait traversé devant une voiture.

— La voiture de Tony ?

J.J. réfléchit un instant.

— Non. Il a dit « une voiture ». En ajoutant que les soiffards se faisaient renverser sans arrêt par les voitures et que tout le monde s'en foutait. Tony lui a répondu : « Ce n'est pas ce qui s'est passé, Slim. »

Il souffla bruyamment.

— Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ?

— Rien. Slim a fermé la porte. Slim est un dur. Il n'aurait jamais dû avoir la meilleure chambre de la résidence mais personne ne s'y est opposé.

Je lui tendis ma carte.

— Si tu te souviens d'autre chose, appelle-moi, d'accord ? Mais pour l'heure, il est important que tu saches que tu as bien fait. Tu n'as aucune raison de te sentir coupable ou honteux ou même d'avoir peur. Tu sais où est Slim Bruxal en ce moment ?

— Il est revenu ce matin. Il dit qu'il était à La Nouvelle-Orléans avec une fille.

— Slim est dans la résidence en ce moment ?

— Pour autant que je sache. Est-ce qu'il va falloir que je témoigne au tribunal ?

— Je n'en suis pas sûr. Tu serais d'accord pour témoigner ?

Il se racla la gorge sans répondre.

— Tu connaissais Yvonne Darbonne ? repris-je.

— Elle est venue dans nos locaux une ou deux fois avec Tony. Enfin, je crois que c'était avec Tony. Je ne la connaissais pas vraiment, ajouta-t-il en me jetant un bref coup d'œil avant de détourner le regard.

Un vent frais venu du lac soufflait dans les cyprès mais il avait rougi et son front brillait de transpiration.

— Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

— Il paraît qu'elle faisait ça par wagons.

— Elle participait à des tournantes ?

— Ils appellent ça « tirer un train ». Ils ont raconté qu'elle avait le cerveau complètement explosé et qu'elle était revenue dans la maison avec un tas de mecs. C'était après une soirée à la bière ou quelque chose dans le genre. Il y avait beaucoup d'ecstasy et d'acide aussi. Tony n'a jamais rien su de ce que disaient les autres. J'ai cru comprendre que mentalement, elle avait de sérieux problèmes et qu'elle a fini par se suicider.

— Ouais, c'est sûr. Mais des problèmes psychologiques, elle n'en avait pas avant de rencontrer Tony Lujan. Elle a participé à une tournante le jour de sa mort ?

— Aucune idée. Je n'y étais pas. Je passe mon temps à travailler et à étudier. Je ne sais même pas qui étaient les mecs présents ce jour-là. Il y a des trucs qui se passent dans la résidence mais moi, je me mêle pas à tout ça.

À l'ombre des arbres les eaux du lac se ridaient sous le vent et les jacinthes miroitaient de jaune au soleil.

— Tu m'as l'air d'être un bon gars, J.J. Pourquoi tu traînes avec un tel groupe de salopards ?

— Ils sont pas tous mauvais.

— Peut-être. Mais des mauvais parmi eux, il y en a suffisamment. Passe me voir à New Iberia un de ces quatre, on ira pêcher ensemble. En attendant, garde précieusement ma carte, okay ? dis-je.

Je me rendis directement au bâtiment de la résidence des étudiants. Deux jeunes ratissaient les feuilles mortes dans le jardin.

— Slim est là ? demandai-je.

— Derrière la maison, répondit l'un d'eux sans lever la tête.

— Il vient juste de rentrer de La Nouvelle-Orléans ? poursuivis-je dans le but de vérifier les dires de J.J. Castille.

— Aucune idée, répliqua le même jeune homme.

Je fis le tour de la maison. Le faux kikuyu n'avait pas été tondu, le jardin était entouré d'épaisses haies et le soleil filtrait au travers des chênes et des pacaniers. Slim Bruxal se tenait sous un punching-ball monté sur une barre fixée à deux poteaux en fer. Il portait un T-shirt à lanières, retaillé à coups de ciseaux, un short de gym à cordelette bas sur les hanches et des chaussures de sport. Sous ses gants de boxe rouges, ses poings paraissaient aussi durs et compacts que des pommes à mesure qu'il frappait le punching-ball à un rythme soutenu, *tada-tada-tada-tada*, sa peau nue était striée de rigoles de sueur.

— Tu n'es pas facile à trouver, mon gars, dis-je.

Il se retourna, sourcils froncés, regard noir, la tête encore pleine de pensées rageuses. Il retira son gant droit en le coinçant sous son bras gauche puis me tendit la main.

— Comment allez-vous, monsieur Robicheaux ?

Je me détournai pour l'éviter comme si j'avais été distrait par un coup de klaxon dans la rue et laissai pendre ma main à mon côté.

— Tu étais avec ta petite amie depuis deux jours ?

— Ma petite amie ? Je suis parti voir ma psy, à La Nouvelle-Orléans. Elle se spécialise aussi dans le travail de deuil, fit-il en laissant retomber son bras.

— Tu pourrais me donner ses coordonnées ?

— Pour quoi faire ?

— Nous essayons d'éliminer le plus de suspects possible dans l'enquête sur la mort de Tony afin de pouvoir coincer le coupable.

Il me donna le nom d'une femme et un numéro de téléphone du Garden District en haut de St. Charles Avenue.

— Vous voulez le bon suspect ? dit-il. Il ressemble à un pain de viande ramolli couvert de verrues. J'ai entendu dire qu'il était assis sur son gros cul dans votre prison.

— Quand as-tu vu Tony pour la dernière fois ?

— Je crois que vous le savez déjà.

— Fais comme si je ne savais rien.

— On l’a emmené boire une ou deux bières lundi après-midi pour essayer de lui remonter le moral. Après ça, il a quitté le bar et il est reparti en voiture à New Iberia.

— Il y avait quelqu’un avec lui ?

— Non, monsieur.

Il essuya son visage avec une serviette qu’il jeta ensuite dans l’herbe. Avec le soleil dans les yeux, il avait bien du mal à masquer son agacement.

— Écoutez, Tony était mon ami et je n’aime pas me sentir examiné à la loupe au sujet de son meurtre. Il était déprimé et nous étions inquiets pour lui. L’un des gars l’avait vu jouer au base-ball avec un prêtre à St. John’s. C’est la raison pour laquelle on est allés là-bas, pour essayer de lui remonter le moral. Et c’est là que Monarch Little, cet animal, a décidé de le tuer.

— Ouais, je peux voir à quel point tout ça est frustrant pour toi. Mais quelque chose ne colle pas.

— Ne colle pas ?

— Ouais, y a un élément dans ton histoire qui m’ennuie.

— Qui vous ennue. Mon meilleur ami est mort et ça vous ennue ? répliqua-t-il, son attitude policée envolée, son visage chaud et suant sous la chaleur impitoyable du soleil.

— Tu as dit que la déprime de Tony t’inquiétait. Tu as donc retrouvé sa trace dans une église où il jouait au base-ball avec un prêtre et tu l’as emmené dans un bar. Tu l’as sorti d’un environnement où il aurait pu recevoir une aide véritable. Ça te paraît raisonnable, ça ?

— Je n’attaque les croyances de personne.

— Personne ne dit ça, mais entre nous, je crois que tu fais de ton mieux pour éviter de répondre à mes questions. Tu n’essaierais pas de jouer à ce jeu-là, pas vrai ?

Le visage faussement bon enfant empreint d’une humilité de façade, il essayait de me rouler dans la farine.

— Qu’est-il arrivé à Yvonne Darbonne ? C’était toi et ta bande de potes dans la tournante ? dis-je.

— Je ne suis pas obligé d’accepter ça.

— Tu as raison. Personne ne te force. Continue à travailler ton rythme au punching-ball. T’as du style. Je connais l’entraîneur de boxe à Angola,

son meilleur poids moyen vient de se faire poignarder dans les douches d'un grand coup de tournevis. Il sera ravi de t'avoir dans son équipe.

— Ne prenez pas ce ton condescendant avec moi, monsieur Robicheaux. Je ne suis pas Tony Lujan, rétorqua-t-il en levant le menton.

*

Dès mon retour au bureau, je reçus un appel de Mack Bertrand au labo.

— On a trouvé les empreintes de Monarch Little sur le téléphone public d'où a été passé l'appel chez les Lujan, lundi soir, dit-il.

— Combien d'empreintes y avait-il ?

— Six groupes d'empreintes identifiables, appartenant toutes à des gens avec un casier judiciaire.

— Le téléphone à l'angle de la rue ? Là où il traîne d'habitude ?

— Exactement.

— C'est un nouveau clou dans le cercueil de Monarch mais c'est encore une preuve indirecte.

— Comment ça s'est passé, ta réunion avec Lonnie Marceaux ?

— Je crois que Lonnie s'est trouvé le bon cheval, celui qui le conduira jusqu'à Washington.

— Tu as vu Helen depuis ton retour de Lafayette ?

— Non, pas encore.

— Elle a reçu un appel du *New York Times* ce matin. La rumeur court qu'une enquête a été lancée par les autorités locales sur cet intégriste religieux et les liens qui l'unissent à Whitey Bruxal.

Mais je n'étais pas vraiment intéressé par Lonnie et ses tentatives de manipulation des médias.

— Tu as toujours les prélèvements ADN de l'affaire Yvonne Darbonne ? demandai-je.

— Ouais, pourquoi ?

— Je pense qu'elle ne s'est pas suicidée, c'est un homicide.

— Je respecte ton opinion, Dave. Mais ce coup-ci je suis du côté de Koko Hebert. Yvonne Darbonne s'est fait sauter le caisson.

— Peut-être qu'elle a appuyé sur la détente mais on l'a poussée à le faire.

— Tu cherches à te rendre dingue ? Tu as trouvé la méthode idéale, conclut-il.

Quelques minutes plus tard, je me rendis au bureau d'Helen et lui rapportai mes interrogatoires de J.J. Castille et Slim Bruxal. Elle m'écouta silencieusement, prenant de temps à autre des notes sur son bloc à pince, jusqu'à ce que j'aie terminé.

— Donc à ton avis, les choses ne seraient peut-être pas plus compliquées que ça dans cette affaire ? demanda-t-elle en crayonnant un petit dessin, les yeux baissés sur le bloc-notes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que Monarch est coupable. Il était furieux, il avait besoin d'argent et se sentait malheureux dans son rôle de balance pour le FBI. Il a trouvé une façon de taper du blé à un gosse de riches, un Blanc, et de se venger en même temps. Le gosse de riches a emporté une arme à feu sur le lieu du rendez-vous, sauf que c'est Monarch qui l'a explosé.

— Ce n'est pas aussi simple. D'après J.J. Castille, Slim Bruxal et Tony avaient des informations sur l'accident mortel de l'Homme Crustacé. Je crois que Bruxal a quelque chose à voir avec cette affaire.

— Mais là, tout de suite, c'est Tony Lujan qui nous occupe, pas l'Homme Crustacé. Tu n'aimes pas les cercles étudiants, Dave, et j'ai le sentiment que tu n'es pas entièrement objectif sur ce dossier.

— Je ne suis pas entièrement objectif sur ce groupe particulier d'individus, alors lâche-moi, Helen. À mon humble avis, les jeunes qui se sont servis d'Yvonne Darbonne pour leur tournante se situent tout juste un cran au-dessus des sociopathes.

— Très bien, *bwana*.

— Très bien, quoi ?

— Tu as donné ton point de vue.

Je me levai de la chaise placée devant le bureau et me dirigeai vers la fenêtre derrière Helen, chose qu'en temps normal un subordonné ne ferait jamais. Mais Helen et moi étions amis et coéquipiers longtemps avant qu'elle ne devienne shérif.

— C'est Lonnie qui a divulgué l'affaire au *New York Times* ? demandai-je.

— Probablement, répondit-elle.

— Qu'as-tu dit au journaliste quand il a appelé ?

— Que j'adorais leurs articles sur le jardinage et la cuisine.

— Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

— C'était une « elle ». Elle avait l'air sympa, d'ailleurs.

Elle leva le regard vers moi et cligna de l'œil. Personne ne pouvait rouler Helen Soileau dans la farine.

*

Monarch Little était peut-être devenu informateur pour le FBI, mais devant le risque de voir l'inculpé pour possession illégale d'arme à feu filer entre les doigts de la justice, le tribunal de la paroisse avait fixé sa caution à soixante-quinze mille dollars. Il avait également été transféré à la prison locale, une institution qui, au début des années quatre-vingt-dix, avait acquis un certain degré de notoriété : les prisonniers expédiés au mitard y étaient ligotés et bâillonnés sur une chaise dite de « contention ».

Juste avant la fermeture des bureaux, je franchis les portails de l'enceinte de la prison, les rouleaux de barbelés au-dessus des murs tremblant d'une lueur argentée. Je fixai mon insigne à ma ceinture, laissai mon .45 dans son étui au comptoir de la réception et demandai que l'on fasse venir Monarch dans une salle d'interrogatoire.

Au début de ma carrière dans le maintien de l'ordre, alors que je battais la semelle dans les bas-quartiers de Magazine en compagnie de Clete Purcel, un pauvre type, taulard récidiviste incarcéré par deux fois en Arkansas – prison jadis considérée comme la pire de tout le système pénitentiaire –, m'avait expliqué que c'était au trou qu'il avait appris à se forger le caractère. À cause de ma jeunesse et de mon inexpérience, sa remarque m'avait paru pompeuse et à la limite du ridicule. Mais comme la plupart des flics, j'en étais venu à respecter le prix qu'un véritable arnaqueur professionnel doit payer pour survivre au système en préservant son intégrité et son identité. Pour ce faire, il a besoin d'énormes quantités de courage physique et d'humilité, d'une connaissance profonde d'autrui et de la capacité à ravalier sa douleur sans s'en prendre à lui-même. L'époque du maton de cambrousse armé de son fusil a peut-être disparu dans les tréfonds de l'histoire, pour autant les énergies sexuelles et ataviques des gens en captivité sont restées les mêmes. Demandez à n'importe quelle bleusaille de vous raconter sa première expérience sous les douches parce qu'il a répondu avec insolence au mauvais mec.

Lonnie Marceaux avait dit de Monarch qu'il n'était pas particulièrement intelligent. Il avait tort. Monarch avait l'intelligence d'un loup et reniflait comme un animal la faiblesse, la peur et la force de son adversaire. Et même s'il se la jouait grande gueule devant moi, au trou il faisait montre du même respect vis-à-vis des prisonniers et du personnel. Qui plus est, il ne trahissait pas les confidences et n'avait jamais dénoncé un autre détenu, même si le prix de son silence lui valait d'être pris en ligne de mire ou expédié au mitard.

C'était en tout cas sa réputation avant que les rumeurs sur son nouveau statut ne parviennent à la prison : il n'était plus un caïd des quartiers déshérités, juste une balance pour le compte du FBI.

C'est en combinaison orange de taulard et enchaîné à la taille et aux jambes qu'il descendit le couloir jusqu'à la salle d'interrogatoire, accompagné d'un maton.

— C'est quoi toute cette ferraille, capitaine ? dis-je.

— Ordres du procureur, répliqua le maton.

— J'apprécierais que tu lui enlèves tout ça.

— Impossible, Belle Mèche. Appelle du côté de la grille quand tu auras fini.

Après son départ, Monarch s'assit sur une chaise en bois dans un cliquetis de chaînes, ses mains verrouillées contre son torse.

— Ça va prendre longtemps ? fit-il. Ils servent à dîner dans quelques minutes.

— Tu es au mitard ?

— Non, avec les taulards. J'ai pas demandé l'mitard.

— Y en a des mauvais, parmi les taulards.

— Ouais, je sais. La plupart, y bossaient pour moi. Allez, m'sieur D, vous avez bien aut'chose à faire, non ?

— Ils s'apprêtent à te coller un homicide sur le dos, Monarch.

— Ah ouais, et vous faites pas partie du lot ?

— Tu as un passé violent. Faire la peau à un gosse de riches blancs ne déparerait pas tes comportements d'autrefois.

Mon affirmation était simpliste mais en vérité, je voulais qu'il me contredise.

— Vous parlez du mec qui m'avait dit qu'il me ferait cuire à petit feu et qui s'est fait descendre par une voiture qui passait ?

— Le gars te menace et juste après ça, il se prend une balle pendant qu'il arrose sa pelouse.

— Il s'est pris une balle parce qu'il a coupé la dope d'un Rital tellement de fois que c'était plus de la dope mais du laxatif pour bébé.

— Tu as incendié la maison d'un officier de police.

Dans un cliquetis de chaînes, ses mains menottées crispées de part et d'autre de sa poitrine, Monarch tourna la tête pour soulager son torticolis.

— Y avait un mec dans le coin qui prenait son pied à arrêter les Noires pour racolage même quand elles racolaient pas. À part qu'elles finissaient pas en prison mais sur la banquette arrière de sa bagnole à lui astiquer la queue. Et une nuit, y a eu un incendie qu'a démarré sous sa maison. Dommage qu'il ait pas été chez lui.

— Où est-ce que tu t'es procuré le canon scié qui était dans ta voiture ?

— Vous l'avez vu ?

— Ouais, dans le coffre où sont déposées les pièces à conviction.

— Alors vous en savez plus que moi, pasque moi, je l'ai jamais vu et j'ai aucune idée de comment il est arrivé dans ma voiture. Vous êtes un flic intelligent. Le FBI m'avait déjà coincé, alors pourquoi j'aurais laissé un canon scié dans ma voiture ?

— Tu as appelé Tony en essayant de lui extorquer de l'argent. Tes empreintes ont été trouvées sur le téléphone public d'où l'appel a été passé. Tu as convenu d'un rendez-vous avec Tony. Ta voix a été identifiée.

— J'ai téléphoné à personne et j'ai plus rien à dire. Appelez le maton, j'ai envie d'aller manger. Vous avez déjà un nègre à l'ombre, pas la peine de vous mettre à chercher un autre coupable.

— Ce n'est pas vrai.

— Mais tu viens d'où, mec ? Je suis ici, enchaîné de partout, et j'ai rien fait. Celui qui a dessoudé ce Blanc est en train de se marrer en se foutant de votre gueule à tous.

Il se leva.

— Hé, la grille ! brailla-t-il, ses poignées d'amour comprimées par la chaîne qui enserrait sa taille.

Le lendemain matin apporta une bonne nouvelle. Wally m'appela sur l'interphone et annonça qu'un gamin appelé J.J. Castille était dans la salle d'attente et voulait me voir.

— Fais-le monter.

— Il a un paquet à la main. Il n'a pas voulu me dire ce que c'était.

— Je le connais. Y a pas de problème.

— Il arrive.

Un moment plus tard, J.J. frappa légèrement à ma vitre et je lui fis signe d'entrer.

— Tu veux qu'on aille pêcher ? demandai-je.

— J'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser. Je ne sais pas si c'est important ou pas. Mais il se passe des tas de trucs dans la résidence avec lesquels je suis pas d'accord. En tout cas, voilà.

Il posa sur mon bureau un objet rectangulaire enveloppé dans du papier kraft et scellé à l'adhésif.

Je l'invitai à s'asseoir et commençai à déballer le paquet.

— Je travaille à la résidence pour payer ma chambre et ma nourriture et je suis censé nettoyer tout le bazar et les poubelles que les gens laissent traîner à la fin de chaque trimestre, dit-il. J'ai trouvé un carton entier de camelote dans la cave et cette cassette vidéo était dans le lot. Ma première réaction a été de la jeter puis je me suis dit que quelqu'un l'avait peut-être balancée là par erreur. Je l'ai mise dans le magnétoscope et j'en ai regardé un peu. Je vous fais sans doute perdre votre temps.

— On va y jeter un coup d'œil, répondis-je.

Nous descendîmes dans une petite salle qui contenait un ordinateur, une photocopieuse et un téléviseur que nous utilisions pour regarder les vidéos de surveillance. Je poussai la cassette de J.J. dans le magnétoscope. Un collage de scènes sans intérêt apparut sur l'écran... une foule de fêtards dans un bar sportif, des chars de carnaval pendant Mardi-Gras, un jeune qui montrait son derrière à une fenêtre de l'étage, une noce à la sortie d'une église, la mariée en blanc rayonnant de bonheur.

Je poussai le bouton d'avance rapide.

— Stop ! C'est là ! Revenez en arrière, fit J.J.

Je rembobinai jusqu'à une partie de football puis remis la cassette avant de tout arrêter sur une fête dans un jardin. Le soleil tapait sur le faux kikuyu et les danseurs s'éclataient avec, en toile de fond, chênes verts, immenses

pins des Antilles et ciel bleu d'azur. Les ombres étant quasiment inexistantes, je présimai que la vidéo avait dû être tournée autour de midi.

— C'est elle, non ? Là, au milieu, dit J.J.

Je pressai sur le bouton « Play » et Yvonne Darbonne s'anima sur l'écran. Pieds nus, habillée d'un caraco bleu qui révélait les bretelles de son soutien-gorge et d'une jupe beige moulante remontée haut sur les fesses, elle dansait sur la pointe des pieds en levant les mains en l'air. En fond sonore, on entendait le morceau de John Lee Hooker « Boom Boom ».

L'objectif parcourut la foule mais revint vite sur Yvonne Darbonne. Elle était absolument ravissante – sensuelle, innocente, remplie de joie, amoureuse de la vie et du monde.

Puis la musique s'arrêta, la caméra monta vers la cime des arbres et le temps d'un instant, j'entendis un claquement sec puis le bruit caractéristique du métal contre du métal, comme un drapeau et une chaîne claquant contre un poteau en aluminium.

Je repassai la scène trois fois de suite et me demandai si ces images avaient la moindre valeur. Yvonne Darbonne ne portait pas les mêmes vêtements qu'au moment de sa mort. Il n'y avait ni heure ni date sur le film et, à la connaissance de J.J., aucun des invités qu'il avait pu identifier n'avait de liens personnels avec elle.

— J'avais raison, hein ? Une perte de temps ? fit-il.

Je ne quittai pas des yeux l'image arrêtée d'Yvonne, paupières closes, nez court levé vers le soleil, épaules nues rougies par un coup de soleil récent.

— C'est difficile à dire, J.J. Je peux garder la cassette ?

— Bien sûr. Elle avait été mise à la poubelle.

— Donne de tes nouvelles. On ira chatouiller la perche, un de ces jours. Mais il ne se leva pas. Il se curait les ongles, les sourcils froncés.

— Y a autre chose que je vous ai pas dit. Je suis en prépa de médecine, comme Tony.

— Ouais ?

— Tony avait en sa possession les sujets d'examens de tout un tas de mes cours de science et même ceux des examens finaux de chimie. Je crois qu'il les avait obtenus grâce à Slim. Tony m'a offert une copie du test d'anatomie. Il a dit qu'il ne trichait pas, que c'était juste un guide de révision. Mais un mec m'a raconté que Slim l'avait payé pour aller forcer un tiroir à dossiers dans le bureau d'un professeur.

— Slim et Tony les vendaient, ces sujets d'examens ?

— Je n'ai pas demandé.

— Okay, camarade. Merci d'être venu.

Mais avant de le laisser quitter la pièce, je ne pus m'empêcher de lui poser une dernière question.

— Tu as accepté l'aide de Tony pour ton examen d'anatomie ?

— Non, monsieur. Je n'ai obtenu qu'un D, ajouta-t-il avec un sourire modeste.

De mes deux pouces, je lui fis le signe de la victoire.

Quelques minutes plus tard, je passai un coup de fil au bureau de Koko Hebert.

— Est-ce que la fille Darbonne avait un coup de soleil ? lui demandai-je.

— Pourquoi voulez-vous savoir ça ?

— Parce que c'est mon travail.

— Non, votre travail, c'est d'être un emmerdeur compulsif, obsessionnel et névrotique à plein temps.

— Si vous n'aimez pas la façon dont je procède, parlez-en au shérif ou au procureur. Je comprends votre douleur, vous avez perdu un membre de votre famille. Mais je refuse de continuer à servir de cible à votre colère.

Un long silence s'établit à l'autre bout du fil.

— Koko ? repris-je.

— Je vous ai entendu. Je suis en train de sortir son dossier. Ouais, elle avait un érythème plus ou moins prononcé sur les épaules et la nuque. Ça datait sans doute de quelques heures avant sa mort.

— Mais elle portait un T-shirt au moment de sa mort, non ?

— En effet, dit-il.

— Est-ce que le coup de soleil correspondrait davantage à quelqu'un qui aurait porté un débardeur ?

— Probablement.

— Ce n'était pas mon intention de vous rudoyer tout à l'heure, dis-je.

— Autre chose ? demanda-t-il.

— Non, c'est tout. Je voulais juste...

Il raccrocha.

Clete Purcel ne dormait pas bien. Son épaule lui faisait un mal de chien depuis que Lefty Raguza lui avait vrillé sa lame en acier presque jusqu'à l'os mais pis encore, il n'arrivait pas à garder la tête claire à propos de Trish Klein et doutait de ses propres motivations à vouloir à tout prix s'engager dans une liaison avec elle. Était-il simplement un imbécile sur le retour qui essayait de retrouver sa jeunesse perdue ? Est-ce qu'elle se jouait de lui ? Et au lit, tous ces bruits qu'elle faisait étaient-ils pure simulation ?

Pourquoi une femme avec son physique, son argent et son éducation irait-elle s'intéresser à un ancien policier en disgrâce, toujours au bord de l'alcoolisme et criminel en puissance ? La question appelait une réponse évidente dont il haïssait les implications. Quel genre d'homme recherchait-elle, ou plutôt de quel genre d'homme avait-elle besoin pour mener à bien sa vendetta contre Whitey Bruxal à cause du meurtre de son père ?

Son entourage n'était qu'une bande d'imposteurs. Le jockey ingurgitait les hamburgers à la chaîne comme s'il avalait des chips. Le boxeur professionnel avait des baguettes de tambour en guise d'avant-bras. La chanteuse de country chantait aussi juste qu'un piano qui dégringole dans l'escalier. Quant au scénariste hollywoodien, il lui avait avoué que sa seule expérience dans le milieu du cinéma avait consisté à faire le projectionniste pour une petite salle de quartier à Skokie, Illinois. Dans le rôle d'arnaqueurs écumant les casinos, ils n'étaient pas mauvais. Mais auraient-ils été capables de faire un casse dans une banque ? La réponse était oui. Probablement. Et c'est bien ça qui le dérangeait plus que tout.

Des individus de ce genre, il en avait déjà rencontré vers la fin des années soixante. Issus d'un milieu col bleu traditionnel aux revenus moyens, ils s'emparaient d'une cause sociale ou politique justifiant à leurs yeux des actes délictueux qu'on associait normalement à Willie Sutton ou Alvin Karpis^[8].

L'ironie dans tout ça, c'est qu'ils avaient fort bien réussi. La plupart des criminels se faisaient épingler principalement à cause de leur mode de vie et de leurs fréquentations. Mais ces mecs des années soixante n'étaient pas un ramassis de junkies, de joueurs invétérés et de vicelards amateurs de putes ou accros au porno. Ils ne traînaient pas avec des récidivistes, ne s'associaient pas avec des hommes de paille ou des entreprises de blanchiment d'argent. Non, ils vivaient dans les faubourgs, sans le moindre sentiment de culpabilité malgré leurs crimes, couraient religieusement leurs huit kilomètres avant le petit déjeuner et se considéraient comme des gens bien, des citoyens patriotes. Quand ils étaient placés en garde à vue, ils n'essayaient jamais de défendre leurs actions, pas plus qu'ils n'auraient cherché à faire comprendre le concept de lumière à un aveugle.

Clete s'assit au bord du lit, le café bouillonnant dans sa cafetière électrique sur le comptoir de la kitchenette tandis que le soleil du petit matin frappait déjà les lames fermées des stores. Il savait que Trish l'aimait bien ; mais cela ne signifiait pas pour autant qu'elle l'aimait ni qu'elle ne se servirait pas de lui, le cas échéant. Il avait appris au Vietnam qu'on pouvait diviser en trois catégories les individus qui se faisaient généralement tuer : les gratte-papier, les amateurs et les idéalistes. Trish ne faisait pas partie du premier groupe mais elle appartenait bien aux deux autres. Jusqu'à présent, leur liaison lui avait valu une visite du FBI, une épaule poignardée et un possible mandat d'arrêt relatif au canular du tuyau d'incendie et à l'alerte à la bombe du casino sur Canal. Combien était-il prêt à encaisser en échange du sentiment illusoire d'avoir retrouvé ses trente ans ?

En sous-vêtements, il se prépara quatre œufs brouillés accompagnés d'une tranche de jambon, puis se rasa, se doucha, et après avoir endossé un costume neuf, coiffa son petit chapeau rond et sortit célébrer le nouveau jour.

La veille au soir, il avait fixé une bâche de protection sur sa Cadillac pour la protéger des fientes d'oiseaux mais quelqu'un avait défait les attaches élastiques au niveau des pare-chocs, replié soigneusement la bâche pour la poser au sol et zébré toute la carrosserie à l'acide. Sous le clapet du réservoir d'essence, il remarqua aussi une marque dans la tôle, large et plate comme une lame de tournevis et devina qu'on l'avait forcé pour verser du sucre ou du sable dans le réservoir.

Il utilisa son portable pour appeler l'AAA, sa compagnie d'assurances, et demander une dépanneuse, puis il me téléphona au bureau.

— Je crois que Lefty Raguza m’a rendu une petite visite la nuit dernière, m’annonça-t-il avant de me décrire l’état de sa voiture.

— Tu aurais dû porter plainte contre lui au moment où il le fallait, Clete, répondis-je.

— Tu imagines les pertes du casino à cause de cette histoire de tuyau d’incendie ? J’aurai du bol si je ne suis pas obligé de me barrer de Louisiane vite fait.

Il était inutile d’essayer de lui faire entendre raison. Qui plus est, il n’avait sans doute pas tort. Le chambard et les dégâts dont il avait été responsable, aussi bien comme flic de La Nouvelle-Orléans que comme civil, réduisaient à néant toute présomption d’innocence contre une entreprise qui rapportait, grâce aux touristes, des millions de dollars à la paroisse de La Nouvelle-Orléans.

— Tu auras besoin d’un rapport d’enquête pour ton assurance. Je vais t’envoyer quelqu’un, dis-je.

— Merci. Raguza n’a pas fait ça tout seul. Whitey Bruxal a certainement donné son accord.

— Tu n’en sais rien.

— Réveille-toi, Belle Mèche. Ces types se servent de l’État de Floride comme papier-cul depuis les années vingt. Toi, tu passes ton temps à enquêter sur des gens qui sont au bas de la chaîne alimentaire. Mais les merdeux des confréries, la saloperie noire de la rue, c’est pas eux le problème. Paraît que Whitey Bruxal se serait payé les services du fêlé télévangélique qui, en contrepartie, met tous les bâtons possibles dans les roues de ses concurrents. Comme dit Trish, les gros poissons, faut les attaquer où ça fait mal : au carnet de chèques.

— Tiens-toi à distance de cette femme, répondis-je.

Mais il avait déjà coupé son portable.

*

Colin Alridge m’avait toujours semblé beaucoup trop complexe pour être assimilé à un vulgaire charlatan. Son père, cadre supérieur dans une compagnie d’assurances à Fort Lauderdale et à La Nouvelle-Orléans, avait toujours fait en sorte de joindre l’utile à l’agréable. Sa mère avait survécu aux camps d’internement des Philippines sous occupation japonaise. Après

avoir bu toutes les économies de la famille, le père avait fini par se tirer une balle dans la tête et Colin avait été contraint de poursuivre ses études dans une université intégriste de Caroline du Sud pour étudiants sans le sou. Il avait gagné sa vie en faisant du porte-à-porte dans les zones reculées du Sud profond comme vendeur d'encyclopédies, puis était devenu un intervenant régulier dans une émission religieuse du dimanche matin qui émettait de Roanoke, en Virginie. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre que son physique de jeune premier, son accent du Sud pur jus et son message chrétien orienté vers les valeurs traditionnelles de la famille constituaient une combinaison gagnante tintant aussi fort que des pièces de monnaie sur un plateau d'argent. Et surtout, il avait découvert qu'au-delà des caméras de télévision se trouvait une énorme masse d'électeurs affamés de conversion et de certitudes, du moment que le message qu'ils recevaient leur était délivré par un homme en qui ils avaient toute confiance.

En fait, le qualifier de « beau » ne suffisait pas ; c'était son allure qui charmait les foules et avait fait de lui une icône recherchée par de nombreux groupes politiques et religieux dans tous les États. Toujours impeccable et soigné, il respirait la franchise, le visage habité par une sérénité qui ne se démentait jamais et émanait à l'évidence d'une intime conviction. Les femmes de la classe ouvrière qui lui touchaient la main le décrivaient comme « proche du divin », aussi, quand il chuchotait son message d'amour et de rédemption au micro, leurs visages se défaisaient et leurs yeux se remplissaient de larmes.

Il était revenu dans la ville qui l'avait vu naître et y avait acheté une maison modeste sur Camp Street, dans le quartier du Garden District. On le voyait souvent dans les refuges pour femmes battues et sans-abri. Mais le bruit courait qu'il était propriétaire d'une seconde maison non loin de Bay St. Louis, avec une vue sur le golfe du Mexique à couper le souffle. L'acte de propriété était au nom d'une association évangélique gérée par des administrateurs mais on voyait souvent riches et puissants y dîner sur la terrasse en sa compagnie, à la lumière du couchant, sous des ciels striés de sang avec, en fond sonore, le bruissement des feuilles de palmiers, véritable éloge à la gloire de ceux qui ont réussi l'exploit de se donner à la fois à Dieu et à César.

Colin Alridge s'était prémuni du genre de scandales qui avaient fait chuter nombre de ses prédécesseurs. Si un libertin réprimé se cachait au fond de lui, personne ne l'avait jamais mis au jour. Il était dévoué à son

travail et, je crois, sincère quand il mentionnait sa mère comme la source de ses convictions politiques et spirituelles, chose qui arrivait fréquemment. Même moi, je me demandais parfois si les rumeurs à propos des liens qu'il entretenait avec les casinos et les jeux d'argent n'étaient pas fabriquées de toutes pièces par ses ennemis politiques. Pourquoi un homme ayant réussi aussi brillamment que lui risquerait-il de tout perdre en décidant de s'acoquiner avec une raclure de Miami comme Whitey Bruxal ?

La Cadillac de Clete Purcel fut emmenée au garage et c'est dans une voiture de location qu'il se rendit aux bureaux de Whitey Bruxal situés sur une section de Pinhook Road ombragée de chênes, tout près du Lafayette Oil Center. Mais Whitey Bruxal était absent et la réceptionniste n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait.

Clete regarda autour de lui la moquette épaisse et les meubles richement ornés de la réception. Le bureau était situé à côté d'un motel en brique rouge de Caroline du Sud et, par les fenêtres, il voyait les ombres des chênes verts de Pinhook Road et le soleil qui miroitait sur la piscine du motel.

— Vous êtes bien situés ici, dit-il.

Constatant qu'elle ne réagissait pas, il ajouta :

— Whitey va et vient sans informer son personnel du lieu où il se trouve ?

— Désirez-vous laisser vos coordonnées ? se contenta de répondre la réceptionniste.

Elle avait les cheveux platine et un bronzage sans doute artificiel. Elle ôta une poussière collée à sa peau et la jeta dans la corbeille à papiers.

— Et Lefty Raguza, il est là ?

— Je crois que M. Raguza est au champ de courses.

— Dommage. Dites à Whitey que Clete Purcel est passé. Il n'a pas besoin de me rappeler. Je reviendrai une autre fois, ou peut-être que j'essaierai de lui rendre visite à son domicile. Il rentre chez lui de temps en temps, pas vrai ? Entre les moments où il passe en coup de vent au bureau ?

La réceptionniste leva vers lui le regard le plus morne d'ennui qu'elle était capable de lui offrir.

— C'est bien ce que je pensais. Merci de m'avoir reçu. Transmettez mes amitiés à Lefty. Dites-lui qu'on se verra dans pas longtemps, fit-il. Je pourrais avoir une de ces cartes de visite ?

Elle hocha la tête en direction d'un récipient sur son bureau, son attention tout entière tournée vers l'écran de son ordinateur.

Clete écrivit au dos de la carte et la lui tendit.

— Donnez ça à Whitey, vous voulez bien ? dit-il.

Elle prit la carte du bout de ses deux doigts et la déposa à côté de son clavier sans la regarder. Puis elle jeta un coup d'œil au message qui s'étalait au dos de la carte, d'une écriture bleue et serrée.

Le type que tes mecs ont descendu à Opa-Locka avait été décoré d'une Silver Star et de deux Purple Hearts. Pourquoi ne pas me passer un coup de fil, ordure ? ? J'aimerais bien papoter avec toi à ce sujet.

Le visage de la réceptionniste s'affaissa légèrement puis elle prit son sac à main et se dirigea vers les toilettes en regardant droit devant elle.

Dehors, Clete se planta à l'ombre d'un chêne en se demandant ce qu'il venait au juste de faire. La réponse était simple : rien. En fait, il avait été stupide, se dit-il. Il s'était pourtant sermonné mais une fois de plus, il n'avait pu s'empêcher d'attaquer ces raclures sur leur propre terrain, en leur lançant des défis qui immanquablement l'obligeaient à affronter des pourritures comme Lefty Raguza.

Que voulaient des types comme Whitey Bruxal ? À nouveau, la réponse était facile : la Respectabilité. Pour les vieux de la vieille, la légalisation des jeux d'argent sur la majeure partie du territoire des États-Unis était un rêve érotique devenu réalité. L'argent qu'ils ramassaient grâce au trafic juteux des jeux d'argent, et qu'ils avaient toujours du mal à blanchir, n'était rien comparé aux sommes que rapportaient les casinos, les champs de courses et les loteries qu'ils géraient avec la bénédiction des services d'attribution des licences de jeux, à l'échelon fédéral comme à celui de l'État. En fait, non seulement le gouvernement avait offert à la pègre un cadeau royal qui allait bien au-delà de ses rêves les plus fous, mais les mafieux étaient en outre parvenus à subordonner le financement des services éducatifs aux taxes perçues sur les jeux d'argent sur le territoire des États-Unis, faisant ainsi des professeurs de la nation tout entière leurs supporters les plus fidèles. Ce pays n'était-il pas magnifique ?

Il était peut-être temps de cracher dans la soupe, pensa Clete. Il jeta un coup d'œil à sa montre et prit la direction de La Nouvelle-Orléans.

En route, il appela sa secrétaire à temps partiel au bureau qu'il avait gardé sur St. Ann Street dans le Vieux Carré. C'était une ancienne nonne

appelée Alice Werenhaus, une montagne de chair flegmatique dont l'apparence de bonne chrétienne démentait une personnalité qui effrayait même son ancien évêque. En fait, je crois que nos prisonniers en cavale Nig Rosewater et Wee Willie Bimstine craignaient bien plus de se retrouver face à Mlle Alice que devant Clete. Mais Clete et elle s'étaient immédiatement entendus comme deux larrons en foire et je soupçonnai que, pour une part du moins, le païen qui sommeillait en chacun d'eux avait reconnu la part mécréante de l'autre.

Elle rappela Clete au moment où il traversait l'Atchafalaya et lui donna l'emploi du temps probable de Colin Alridge ce jour-là.

— Thé à l'Hôtel Pontchartrain ? fit Clete.

— C'est là qu'il invite les vieilles dames. Il n'a pas l'air d'être un mauvais bougre, du reste.

— Ne laissez pas ce type vous jeter de la poudre aux yeux, mademoiselle Alice.

— Est-ce que vous vous êtes mis dans le pétrin, monsieur Purcel ?

— Tout baigne. Aucun problème. Faites-moi confiance.

— C'est que les bureaux de la police appellent sans arrêt à propos de l'épisode du casino. Ils disent qu'il y a eu un dégât des eaux très important sur les moquettes.

— Ne les écoutez pas. C'était juste un malentendu. Merci de votre aide. Faut que j'y aille, maintenant.

Il coupa son téléphone aussitôt pour éviter d'autres questions.

Elle le rappela trente secondes plus tard.

— Monsieur Purcel, prenez soin de vous, dit-elle simplement.

Il aurait pu faire pire que d'avoir Mlle Alice dans son camp.

Juste avant quinze heures, il descendit St. Charles et alla se garer en face du lac Pontchartrain. Comme il s'y attendait, il dénicha effectivement Colin Alridge à l'abri de la bienfaisante fraîcheur des murs pastel de l'hôtel. Un service à thé avait été dressé à chacune des extrémités d'une longue table couverte d'une nappe et, assis au milieu, Alridge s'adressait à un groupe de dames dont la moyenne d'âge devait tourner autour de quatre-vingts ans. Ses yeux allaient et venaient sans cesse afin de pouvoir accrocher chaque regard, rayonnant d'une sincérité et d'une bonne volonté qui brillaient comme une flamme dans la salle à manger déserte.

Ce n'était pas la scène que Clete avait imaginée à son départ de Lafayette. Il songeait plutôt à coincer Alridge au milieu d'un restaurant

bondé, peut-être parmi les représentants des couches privilégiées qui semblaient invariablement faire partie de son cercle d'intimes. Ou bien même – pourquoi pas ? – en compagnie de quelques larbins de Giacano. Mais s'ils avaient été là, qu'aurait-il fait ? Déroulé un autre tuyau d'incendie fixé au mur et ajouté un nouveau désastre à son compte, comme au casino ? Il s'arrêta au bar, commanda un double Jack avec une bière pour suivre.

— Il en a pour longtemps à travailler la foule au corps, notre Billy Graham Junior ? demanda-t-il au barman.

— Monsieur ? dit le barman.

— Quand notre jeune amateur de turlute en aura-t-il fini avec ces dames ?

Le barman, en blazer blanc et pantalon noir, s'appuya sur son coude. Sa moustache fine comme un trait de crayon était assortie à sa chevelure noire coupée court à la raie bien nette, style héros des années trente.

— Il se trouve que je suis gay. Si ça vous déplaît, allez donc boire ailleurs.

L'après-midi ne se déroulait pas aussi bien que Clete l'avait espéré. Il termina son Jack Daniel's, en commanda un autre et laissa un pourboire de trois dollars au barman qui les prit silencieusement et les déposa dans une tasse posée sur le comptoir à bouteilles, sans manifester la moindre réaction. Clete n'avait pas mangé et vers quatre heures moins le quart, il était déjà bien allumé.

— Désolé pour cette vanne. J'ai eu une journée difficile, fit-il.

Le barman lui versa une dose et agita la main pour refuser les cinq dollars que Clete avait posés sur le comptoir.

— Vous savez qui est Whitey Bruxal ? demanda Clete.

— C'est un joueur.

— Vous le voyez ici, quelquefois ?

— Ouais, il reste à l'hôtel de temps en temps.

— Vous l'avez déjà vu avec le type assis là-bas, à la table ?

— Vous plaisantez ?

À quatre heures, le groupe de vieilles dames commença à quitter la salle à manger. Clete prit son verre et se dirigea vers Alridge, qui faisait ses adieux à une dame appuyée sur un déambulateur. Il lui envoya une grande claque sur l'épaule.

— J'ai besoin de vous parler, déclara-t-il.

— Pardon ? fit Alridge en se retournant lentement vers lui.

— On a un gros bazar à New Iberia et votre nom ne cesse de revenir à tout bout de champ. Vous connaissez Whitey Bruxal et Bellerophon Lujan, pas vrai ? Le gamin de Lujan s'est fait exploser la tête avec un calibre .12 et apparemment, c'est un membre d'un gang qui risque de porter le chapeau pour le meurtre. Ce type est un Noir du nom de Monarch Little, un vrai tas de merde ambulant. C'est dommage que le gosse Lujan se soit mis à le fréquenter. Vous avez besoin de prendre un verre ?

Mais Clete avait conscience que sa rhétorique donnait dans l'hyperbole et qu'il ne se contrôlait plus. Il sentait son visage chaud et gonflé comme s'il avait été piqué par des abeilles ; ses propos décousus résonnaient comme s'ils ne sortaient pas de sa bouche. Il posa la main sur le dossier d'une chaise pour se stabiliser. Colin Alridge le regardait, complètement estomaqué.

— Je n'ai pas tout compris. Que venez-vous de dire sur le jeune Lujan ?

— Vous le connaissez ?

— Je connais Mme Lujan. Asseyez-vous. Quel est votre nom ?

Clete ne s'attendait pas à la réponse d'Alridge.

— Le vieux de Tony Lujan est associé des casinos que vous défendez à Washington, dit-il. Vous fricotez avec de sales types, monsieur Alridge, et je me suis dit que vous apprécieriez une petite mise à jour sur leurs occupations quotidiennes.

— Qui êtes-vous ?

— Clete Purcel. Je suis détective privé. J'ai un trou à l'épaule qu'un mec du nom de Lefty Ragusa m'a laissé. Il a aussi aspergé ma voiture d'acide, ce matin. Il travaille pour Whitey Bruxal. Vous êtes plutôt proche de Whitey, non ?

Mais Alridge ne paraissait pas tenir compte des implications sous-entendues par la question de Clete. Il tira une chaise pour Clete et pour lui ensuite.

— Vous allez devoir reprendre depuis le début, monsieur. Tony Lujan a été assassiné ?

— Vous ne regardez pas les infos ?

— La plupart du temps, non. Qui l'a tué, dites-vous ?

— Le gamin Lujan s'est querellé avec les membres d'un gang de rues. Mais ce qui s'est passé ensuite est matière à débat. Peut-être que la véritable

affaire concerne en fait Whitey Bruxal et les Fédés. J'aurais voulu connaître vos impressions.

À l'évidence profondément affecté, Alridge s'appuya le front sur la main, toute son impassibilité disparue. Puis il leva les yeux et regarda Clete bien en face.

— Et vous pensez que je suis impliqué dans la mort de Tony Lujan ?

— À vous de me le dire.

— Vous n' imaginez pas à quel point vous me scandalisez.

Ce fut au tour de Clete de se sentir désarmé. La douleur et la révulsion qu'il lut sur le visage d'Alridge étaient bien réelles. Il essaya de soutenir son regard mais dut se résoudre à cligner des paupières.

— Whitey Bruxal a donné l'ordre de faire sauter le caisson d'un convoyeur de fonds. Le bruit court que vous lui filez un coup de main ici en Louisiane, donc...

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez, monsieur Purcel. C'est à vous d'affronter vos propres démons. Je dois appeler Mme Lujan, répondit Alridge.

Il se leva de sa chaise et sembla dominer Clete de toute sa hauteur. Puis il hésita, le visage tendu par l'inquiétude.

— Vous vous sentez capable de reprendre le volant ? dit-il.

— Capable de...

Alridge fit signe au barman.

— Appelez un taxi pour ce monsieur, voulez-vous, Harold ?

— Oui, monsieur Alridge, tout de suite, répondit le barman.

— Une minute, mon pote, fit Clete en se levant à son tour.

Alridge lui toucha gentiment l'épaule.

— Vous avez fait ce qui vous semblait juste, monsieur Purcel. Reposez-vous ici un moment et prenez une tasse de café. Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance.

Clete chercha une façon de lui répondre avec dignité mais n'en trouva pas. Il regarda Colin Alridge quitter la pièce. À plat sur la nappe, ses mains lui parurent épaisses, engourdies et inutiles. Il avait le visage dilaté comme un ballon, les oreilles qui bourdonnaient dans le silence et la bouche amère d'un arrière-goût de whisky. Il se demanda si le rôle d'idiot du village prenait une part de plus en plus importante avec l'âge ou si l'on franchissait simplement un jour une ligne pour se retrouver dans une pièce résonnant d'échos étrangement semblables à des éclats de rire.

*

Ce soir-là, il s'installa à mes côtés sur un siège de toile au bord du bayou, en bas de mon jardin, et lança son hameçon dans le courant. Le ciel du soir était vert, le vent dans les arbres soufflait sa fraîcheur et les lumières électriques venaient de s'allumer dans le parc sur la rive opposée. Une libellule éclaira le bouchon de la ligne et flotta à sa surface au-delà des jacinthes en fleur.

— Je me suis senti comme une merde à deux balles. Est-ce que je me suis complètement planté sur ce type ? dit-il.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Tu es un mec bien, Cletus. Tu as toujours été du bon côté des choses. Tu n'as rien à prouver, répliquai-je.

Il avait mangé et s'était douché à son retour de La Nouvelle-Orléans, mais son visage avait gardé une expression de vide, comme un homme qui vient de se réveiller sans trop savoir où il se trouve. Clete avait brûlé la chandelle par les deux bouts pendant plus de trente ans et je me demandai s'il commençait à payer l'addition.

— Ce qui est dingue, c'est que je sais même pas pourquoi j'ai décidé de m'en prendre à ce gars, poursuivit-il.

— Parce que tu n'aimes pas les imposteurs et les mecs qui utilisent la religion pour vendre les guerres.

Il se frotta l'œil de son poing.

— Il m'a paru carré, ce type.

— Il ne l'est pas, Clete. C'est un arnaqueur. Et le gars qu'il a le plus sérieusement arnaqué dans sa vie, c'est sans doute lui-même. Mais passons à des choses plus importantes. Alridge connaît la femme de Bello Lujan ?

— Ouais, il semblait vraiment peiné en apprenant que le gamin s'était fait buter. Je crois que ça l'a complètement déstabilisé.

— Comme s'il se sentait peut-être un peu coupable ?

— Quelque chose comme ça. Ou bien il sait pourquoi Lujan s'est fait assassiner.

— Eh bien, je suis content que tu aies décidé d'aller lui régler son compte.

— Vraiment ? dit-il, en levant les yeux vers moi et en me regardant bien en face pour la première fois depuis son retour de La Nouvelle-Orléans.

— Vraiment, répondis-je.

*

Un jour, complètement pété à l'herbe cambodgienne et au scotch volé, un sergent de ma section, ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, de Corée et du Vietnam, m'avait raconté qu'il n'avait jamais connu d'homme plus sage que lui-même.

— Et pourquoi, ça ? avais-je demandé.

— Parce que j'ai passé toute ma vie à voir des gens sous la contrainte, répondit-il.

— Et alors ? dis-je.

— C'est là qu'apparaissent le pire et le meilleur de l'être humain. Quand ils sont sous la contrainte. La plupart du temps, c'est le meilleur qui ressort. Mais parfois, c'est pas le cas.

— Qu'est-ce qui se passe quand c'est le pire qui ressort ?

— Faut jamais oublier qui tu es pour ne pas devenir comme ceux qui t'entourent. Chaque nuit, tu te dis et tu te répètes que t'as un endroit spécial à l'intérieur de toi où tu vis. C'est comme une cathédrale privée que personne ne peut toucher. C'est ça le secret de la santé mentale, lieut'. Mais ton endroit spécial, faut surtout en parler à personne.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une fois qu'ils savent que t'as cet endroit privé dans ta tête, ils te ligoteront et te grilleront les neurones à coups d'électrochocs.

J'allais avoir l'occasion de vérifier la sagesse des paroles du sergent.

Lundi matin, la caution judiciaire de Monarch Little pour possession illégale d'arme à feu fut réduite à vingt-cinq mille dollars. Grâce à un garant compréhensif qui permettait à ses clients de lui régler ses dix pour cent de commission en paiement échelonné, Monarch avait retrouvé la rue juste à temps pour aller déjeuner au McDo où s'était produite l'altercation avec Slim Bruxal et Tony Lujan.

Mais la libération de Monarch nous posait un problème, même s'il était sans rapport direct avec Monarch lui-même, et à treize heures, Helen me convoqua dans son bureau.

— Quel est ton niveau de tolérance à l'égard de Bello Lujan ? demanda-t-elle.

— Si l'on tient compte du fait qu'il a cassé la vitre d'une voiture de police d'un coup de boule pour pouvoir me cracher dessus, pas très élevé, répliquai-je.

— Tu es sans doute le seul de la section qu'il serait prêt à écouter.

Je savais où elle voulait en venir.

— Non. Je ne suis pas responsable de Bello. Si c'est une nounou que tu lui cherches, trouve-toi quelqu'un d'autre.

— Il te respecte.

— Bello est un animal. Il ne respecte rien ni personne.

Helen pianota doucement sur le buvard de sa table de travail, les paupières baissées.

— On a fait un sacré chemin depuis l'ère des droits civiques, Dave. Je ne veux pas voir tous ces progrès anéantis.

— Eh bien, débrouille-toi pour garder Bello en cage mais ne m'implique pas dans l'affaire. Je n'aime pas qu'on me crache dessus. Pas plus que je n'apprécie qu'on se serve de moi.

Je l'entendis prendre une courte inspiration.

— Je ne peux pas t'en vouloir de ta réaction. T'inquiète pas. Je m'arrangerai autrement, répondit-elle en pivotant sur sa chaise, son regard tourné vers la fenêtre.

— C'est tout ? dis-je.

— C'est tout, dit-elle.

Quand votre balle glissante ne passe pas et que votre balle rapide serait incapable de trouver la zone de prise même si elle avait des yeux, que vous reste-t-il comme possibilité pour votre lancer ? La réponse est toujours la même : on change humblement de technique. On tient la balle bien au creux de la paume et on laisse la tension du batteur se libérer à contretemps. Helen m'avait refile le bébé avec l'eau du bain et la balle était dans mon camp. Je retournai à mon bureau et tentai de me concentrer sur mes paperasses sans pour autant parvenir à me vider la tête de Bellerophon Lujan et de sa mentalité violente primaire.

Cet homme était une créature du passé que chaque natif du Sud de ma génération reconnaît instinctivement et essaie d'éviter autant que possible. Il est facile de qualifier ce type d'individu de raciste. En fait, la notion de race est presque un détail non pertinent quand on essaie de comprendre tous les Bello Lujan du monde. Souvent, ils aiment bien les Noirs individuellement mais en tant que groupe, ils leur en veulent et les haïssent. Leur hargne court dans leurs veines comme une sorte de chaude-pisse bénigne. Au lieu de les détruire, elle les requinque, elle définit leur être et les autorise à afficher leur indignation dans le seul but d'intimider d'autres Blancs.

En fait, ils sont d'une ignorance évidente mais ils en tirent fierté et en usent comme d'une arme. Leur violence est omniprésente dans leur rhétorique et sous-tend l'effronterie de leur regard. Leur plus grande peur est leur plus grand ennemi : une meilleure connaissance de soi. Comme les prisonniers de Platon dans l'allégorie de la caverne, ils commettront des actes haineux, allant jusqu'au meurtre, contre quiconque essaiera de les libérer de leurs chaînes. Les mœurs culturelles du sud de la Louisiane sont franco-catholiques depuis leurs origines et c'est la raison pour laquelle le Klan n'a jamais réussi à véritablement s'implanter, du moins pas depuis la Reconstruction, avec la brève influence de la Ligue Blanche. Cela ne signifie pas pour autant que les Noirs d'ici n'aient jamais eu à souffrir de violence, de cruauté et d'exploitation sexuelle. Quand j'étais au lycée, les adolescents blancs partaient sur les chemins de campagne à la chasse au

Noir et tiraient sur les gens de couleur au fusil à plomb, lançaient d'énormes pétards sur leurs galeries ou envoyaient à la volée des « torpédos », des balles ultra-compactes qui explosaient à l'impact, contre la carrosserie des voitures et des pick-up. Je me souvenais d'avoir vu Bello, le visage barré d'un grand sourire, penché à la fenêtre d'un tas de boue roulant plein pot qui balançait à un Noir en route pour l'église dans son costume du dimanche un demi-sandwich tomate-mayonnaise.

Mais une histoire beaucoup plus sombre avait circulé sur lui. Elle avait disparu petit à petit des esprits sans jamais néanmoins tomber dans l'oubli. Des années auparavant, dans une paroisse située au nord de la nôtre, une Blanche d'âge moyen qui tenait une épicerie au bord d'une route en terre battue venait de terminer sa journée et de fermer boutique quand un métis, un homme qu'elle avait ensuite décrit comme un « métis cuivré », avait frappé au carreau en disant qu'il avait besoin de lait pour son bébé. L'épicière avait regardé par la vitre et cru voir la silhouette voûtée d'une femme sur le siège passager de sa voiture. Elle était sûre d'avoir entendu les pleurs étouffés d'un nouveau-né.

Elle avait déverrouillé la porte pour le laisser entrer. Quand il était passé devant elle en direction de la section réfrigérée à l'arrière, une odeur de fruit fermenté et de sueur rance avait frappé l'épicière au visage. Elle lui avait tourné le dos, continuant à compter la recette du jour. L'entendant poser un récipient lourd rempli de lait qu'il avait sorti du réfrigérateur, elle s'était tournée vers lui pour encaisser le paiement quand il l'avait frappée du poing en pleine figure, lui éclatant le nez et la bouche. Puis il avait franchi le battant latéral, l'avait maintenue au sol et tabassée des deux poings jusqu'au sang. Après l'avoir sodomisée, il avait balayé avec son avant-bras tout l'argent du comptoir qu'il avait fait tomber dans une poche en papier, puis ramassé sa bouteille de lait. Il s'apprêtait à repartir quand son regard s'était arrêté sur un billet de deux dollars punaisé au mur. Il l'avait arraché et empoché avant de quitter le magasin, la clochette au-dessus de la porte tintant derrière lui.

Deux heures plus tard, un nègre à la peau claire qui vivait dans sa voiture et gagnait sa vie en affûtant les couteaux avait été arrêté et questionné à un barrage routier à la frontière de la paroisse. Il n'avait pas pu expliquer où il se trouvait ce soir-là, se contentant de dire qu'il s'était garé au crépuscule et endormi au pied d'un arbre. Il puait la sueur et le punch hawaïen mélangé à du gin à la prune. Un sac en papier froissé dans le

même genre que ceux du magasin était posé sur son siège arrière avec un biberon vide. Ses deux mains étaient enflées, ses poings meurtris.

Son avocat désigné par la cour avait prouvé que la poche en papier trouvée dans sa voiture était produite par une entreprise qui en vendait dans l'État tout entier. L'avocat avait également déniché un témoin qui affirma que l'accusé avait participé à une bagarre deux jours avant son arrestation. Appelé à la barre, le Noir avait expliqué au jury que c'était une auto-stoppeuse qui avait laissé le biberon dans sa voiture. Mais au cours de l'interrogatoire, il se contredit sur le lieu où il avait pris l'auto-stoppeuse et l'endroit où il l'avait ensuite déposée. Il s'était également révélé incapable d'expliquer la présence d'un billet de deux dollars dans sa poche, au moment de son arrestation.

L'affûteur de couteaux avait été condamné à mort par électrocution. Mais au cours des semaines qui avaient suivi, plusieurs jurés eurent des problèmes avec leur conscience. Le billet de deux dollars trouvé sur le Noir n'avait aucun trou de punaise ni indentations visibles sur les côtés. Plus important encore, ils se souvinrent qu'à l'origine, la victime avait décrit son attaquant comme étant un « métis cuivré », donc un individu issu d'un mélange de sang noir, indien et blanc. Or, le suspect arrêté au barrage de police était clairement un mulâtre sans la moindre caractéristique d'ascendance indienne.

C'est alors que par une nuit d'orage, trois hommes masqués avaient fait sortir le condamné de sa cellule dans la prison paroissiale, mais pas pour le libérer. Après l'avoir tabassé en règle à coups de matraques plombées, ils lui avaient mis un bâillon et passé des menottes pour l'emmener en hors-bord sur les berges de l'Atchafalaya Basin. Sous les éclairs illuminant des kilomètres de paysages grisâtres de gommiers et de cyprès inondés, ils l'avaient tiré sur un banc de sable et avaient baissé son pantalon. L'un d'eux avait pris dans le hors-bord un couteau à canne mais les trois individus avaient alors commencé à se disputer en français sur celui qui méritait le plus de lui administrer la première blessure. Ils avaient fait l'erreur de lui menotter les mains par-devant, aussi l'homme était-il parvenu à se remettre debout sur ses jambes et en titubant, le pantalon aux chevilles, avait gagné le bord du banc de sable avant de sauter à l'eau.

En toute vraisemblance, il aurait dû se noyer. Au lieu de quoi, sous une pluie battante qui lui brûlait la peau, il était parvenu à s'agripper à un amoncellement de déchets fluviaux accrochés à des cyprès déracinés puis

s'était laissé dériver jusqu'à l'aube, porté par le courant, quand un homme dans une péniche aménagée l'avait repêché à l'aide d'une gaffe.

Trois semaines plus tard, le bourreau itinérant de Louisiane était arrivé en ville au volant du camion qui transportait les générateurs électriques silencieux et les câbles gainés de caoutchouc qui fournissaient l'énergie nécessaire à son métier. Le mulâtre qui avait échappé au lynchage sur l'Atchafalaya Basin fut attaché par des courroies à une chaise en bois de chêne et reçut trois décharges électriques, sous les yeux de la victime et de son mari assis sur des chaises pliantes.

Deux mois plus tard, un homme et sa femme avaient été arrêtés dans la banlieue d'Oklahoma City pour le cambriolage et le meurtre sadique d'une famille qui tenait un étal de fruits en bord de route. Et ce, uniquement parce qu'un membre de leur famille chez lequel ils avaient abandonné leur bébé les avait dénoncés. Ils avaient nié s'être jamais rendus dans l'État de Louisiane mais on trouva sous le siège avant de leur automobile la facture d'un motel d'Opelousas daté du jour précédant l'agression sur l'épicière. L'homme était à moitié indien Choctaw et dans son portefeuille était plié un billet de deux dollars usé, troué à chaque coin par ce qui ressemblait fort à des punaises.

Le nom de Bellerophon Lujan réapparaissait chaque fois que l'épisode de la tentative de lynchage était raconté. Son père avait été un ami proche de la famille de la victime. Son oncle avait fait un séjour à Angola pour avoir tué un ouvrier de ferme noir avec une houe. Bello était connu pour se vanter de ses conquêtes sexuelles sur les Noires mais pour n'importe quel individu doué de raison, il était visible que sa furie à l'encontre de la race noire était exactement proportionnelle à la fascination libidineuse qu'elle exerçait sur lui. À chaque conversation de bar sur la question des races, les yeux de Bello brillaient de pensées secrètes et de souvenirs non-partagés.

Peu après quatorze heures, je signalai un bon de sortie pour une voiture de patrouille et me rendis à la ferme équestre de Bello en amont du Teche. Je sonnai et attendis dans la fraîcheur du porche en suivant des yeux l'ombre mouvante des nuages sur les pâturages. Une sorte de claquement résonna dans la partie latérale du jardin, comme du linge qui sèche au soleil, suivi d'un cliquetis de métal contre du métal. Ayant déjà entendu ce bruit, je m'apprêtais à faire le tour de la maison quand une Noire fortement charpentée, à la chevelure maintenue par de la laque, ouvrit la porte d'entrée dans son uniforme d'infirmière.

— Oui, monsieur ?

— Inspecteur Dave Robicheaux. Je suis ici pour voir M. Lujan, dis-je en ouvrant mon insigne.

— Il est absent, monsieur.

— Où est-il, s'il vous plaît ?

— Il n'a pas dit où il allait. Il a pris le chien avec lui, ajouta-t-elle en détournant le regard. Ils sont peut-être au parc. Ou bien quelque part en ville.

Ses yeux se posèrent à nouveau sur moi.

— Est-ce que c'est M. Robicheaux, Regina ? questionna une voix à l'intérieur de la véranda.

Mais je concentraï mon attention sur l'infirmière.

— Sortez un instant sur le perron, voulez-vous, dis-je.

— Monsieur ?

Je fis un pas en arrière et pris sa main dans la mienne pour l'attirer dehors. Elle me suivit à l'extérieur après un bref coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mademoiselle Regina, que manigance M. Bello ? demandai-je.

— Je suis payée dix dollars de l'heure ici. Je ne peux pas risquer de perdre mon travail.

— Dites-moi où il est.

— Il a pris le rottweiler. C'te bête, elle est mauvaise jusqu'à la moelle et ce qui est sûr, c'est qu'un chien comme çui-là, on l'emmène pas au parc.

— Retournez à l'intérieur et dites à Mme Lujan que je suis là.

— Monsieur ?

En répétant ce que je venais de dire, je posai cette fois ma main sur son bras pour la rassurer.

— Je vous donne ma parole que personne ne saura jamais ce que vous venez de me dire, ajoutai-je.

Hésitante, elle rentra dans la maison en laissant la porte entrouverte. Je me tournai vers la rambarde et composai rapidement le numéro du bureau d'Helen sur mon portable.

— Shérif Soileau, fit-elle.

— Je t'appelle de chez Bello. L'infirmière de Mme Lujan m'a dit qu'il venait de sortir avec un rottweiler. Vaudrait mieux envoyer quelqu'un chez Monarch.

— Tout de suite, *bwana*, dit-elle.

Je m'avançai dans le salon et vis Mme Lujan sur sa chaise roulante qui me regardait fixement depuis la véranda. Elle portait un chemisier à fleurs et une jupe beige mais les couleurs estivales de sa tenue ne servaient qu'à accentuer encore la pâleur de son teint et la détérioration évidente de sa structure osseuse. À travers les fenêtres, je voyais le faux kikuyu fraîchement tondu et une rangée de feuillus en toile de fond sur laquelle se détachait la silhouette vert pâle d'une marquise montée sur des poteaux en aluminium. La toile gonflait sous le vent et une chaîne détachée cliquetait contre un poteau d'angle.

— Êtes-vous ici à propos de Tony ? demanda-t-elle.

— Monarch Little a été libéré sous caution. Nous craignons que votre mari n'ait décidé de faire justice lui-même, répliquai-je.

Elle me regarda de la même façon qu'un oiseau contemple un prédateur potentiel depuis les hauteurs de son nid. Originnaire du quartier de Carrollton à La Nouvelle-Orléans, elle était venue à Lafayette toute jeune fille pour étudier le théâtre mais ses parents, des antiquaires prospères, avaient trouvé la mort dans un accident d'avion au cours de sa première année à l'université. Mme Lujan, Valerie de son prénom, avait quitté la fac et commencé à travailler pour un homme qui fabriquait des meubles en aggloméré pour les coins « petit déjeuner ». Ils étaient destinés aux propriétaires de mobil-homes double largeur et de maisons préfabriquées, à l'époque du boum pétrolier américain des années soixante-dix. C'est alors qu'elle avait rencontré Bellerophon Lujan et avait peut-être décidé que les rêves d'une jeune étudiante en art dramatique n'étaient finalement que des rêves, de ceux qu'une femme raisonnable met définitivement de côté avec, tout au plus, un bref serrement de cœur.

— Vous êtes ici parce que vous vous inquiétez pour l'homme qui a tué mon fils ? Qui l'a défiguré à un tel point qu'il en était quasiment méconnaissable ? dit-elle.

— Je suis navré de ce drame, madame Lujan, répondis-je même si, à l'évidence, mes condoléances ne l'intéressaient pas le moins du monde. Monarch Little n'a pas été accusé du meurtre de votre fils. Il était en prison pour possession illégale d'arme à feu. Sa caution a été réduite et il est maintenant dehors. C'est la raison pour laquelle je suis ici.

Son visage était quasiment squelettique, ses cheveux aussi fins que des soies de maïs, ses yeux remplis de douleur et brillants de scepticisme, comme une femme qui avait sans doute vécu une vie de dupe. Elle

m'évoquait un modèle de Modigliani, les os comme du caoutchouc, son corps privé à jamais de beauté et d'espoir par une main cruelle.

— Vous dites qu'il subsiste un doute sur la culpabilité de cet homme ? dit-elle.

— À mon avis, oui.

— Pourquoi ?

— L'enquête est en cours.

— Je vous en prie, répondez à ma question.

— Je pense tout simplement que Monarch Little n'est pas un tueur.

Elle tourna les yeux vers la pelouse et la toile de la marquise gonflée sous le vent qui avait servi en des jours plus heureux.

— Étiez-vous parmi les policiers qui ont trouvé Tony ?

— Oui, en effet.

— Pensez-vous que mon fils ait souffert ?

— Non, je ne le crois pas, répondis-je en laissant mon regard se vider afin de ne pas me concentrer sur son visage.

— Mais la vérité, c'est que vous n'en savez rien ? dit-elle.

— Eh bien, dans un cas comme celui-ci...

— Pas de condescendance, je vous prie, monsieur Robicheaux.

Mes mots ne serviraient à rien. Je soupçonnai son chagrin d'être devenu son seul et unique bien sur cette terre et elle le nourrirait probablement jusqu'à la mort. Je contemplai par la fenêtre les ondulations de la toile ridée par le vent et la chaîne qui tintait contre le poteau en aluminium.

— J'ai une vidéocassette d'Yvonne Darbonne en train de danser lors d'un après-midi de fête. En fond, il y a comme un bruit de toile qui claque dans le vent et celui d'une chaîne qui tinte contre du métal. Je crois que cette vidéo a été tournée dans votre jardin, madame Lujan, repris-je.

Elle leva le menton. Elle avait de petits yeux verts et asymétriques enfoncés dans leurs orbites.

— Oui, et alors ?

— Vous connaissiez Yvonne Darbonne ?

— Je n'en suis pas certaine. Pourriez-vous répondre à ma question, je vous prie ?

Je sentis monter en moi une vague de colère, moins à cause de son attitude condescendante que devant son indifférente froideur face au deuil d'un autre.

— Elle est morte d'une balle en plein front. Elle avait dix-huit ans et je crois qu'elle était chez vous le jour de sa mort. Elle avait des cheveux auburn et elle était vêtue pour la fête d'une minijupe et d'un haut sans manches. Elle dansait sur un morceau de John Lee Hooker, « Boom Boom ». Est-ce que tout cela ne vous rappelle rien ?

— Je n'aime pas la façon dont vous vous adressez à moi.

— C'est à cause d'un acte de violence que M. Darbonne a perdu son enfant. Exactement comme vous. Pourquoi prenez-vous si mal le fait que je vous demande si cette jeune fille était chez vous ce jour-là ? Pourquoi cela vous pose-t-il un problème, madame Lujan ?

— Sortez d'ici.

Je déposai ma carte de visite sur le plateau de verre d'un guéridon placé près de la chaise roulante. Du jus d'orange avec de la glace pilée et des feuilles de menthe fraîche avait été préparé et les reflets du soleil sur la carafe ressemblaient à des éclats de verre sur son visage.

— Votre fils ou votre mari ont renversé et tué un vagabond et votre indignation face à mes questions ne changera rien à l'affaire.

— J'ai l'impression que vous êtes d'une cruauté sans limites, répliqua-t-elle.

*

Bello s'était d'abord rendu au domicile de Monarch Little, dans un quartier ouvrier qui progressivement était devenu exclusivement noir. Une femme occupée à étendre son linge dans son arrière-cour vit Bello surgir dans l'allée en terre battue, avec le rottweiler qui tirait de toutes ses forces sur la laisse enroulée deux fois autour du poignet de son maître.

— Savez-vous où je pourrais trouver M. Little ? demanda-t-il en lui souriant.

— Non, m'sieur, répondit-elle.

— Vous êtes dehors depuis longtemps ? Vous l'auriez pas vu par là fenêtre de la cuisine, des fois ? Ou bien de votre galerie quand vous étiez en train de secouer le balai ?

Le visage barré d'un large sourire, ses yeux fouillaient sans arrêt alentour tandis que son chien bavait dans la poussière.

— Y est revenu ça fait un petit moment et puis y est reparti, expliqua la femme.

Sur son corps en surpoids, sa robe ondulait comme une toile de tente, révélant ses bras envahis par une maladie de peau qui les privait de leur pigmentation.

— Il pouvait pas être dans sa Firebird, pas vrai ? Vu qu'elle a pris feu, reprit Bello.

Elle n'avait pas eu l'intention de lui répondre mais en levant à nouveau les yeux sur son visage, elle sentit les mots se former involontairement sur ses lèvres.

— Y est parti avec son cousin, dans une vieille camionnette avec des ridelles su'l côté pour charrier l'herbe et les branches.

— Et ils sont partis où ? fit Bello, toujours aussi souriant sans jamais vraiment la regarder dans les yeux.

Il tirait sur la laisse pour resserrer le nœud coulant du collier métallique et l'animal finit par se raidir et s'asseoir à ses pieds.

— Vous me dites où je pourrais le trouver ? Je lui dois de l'argent.

— Au coin d'la rue, là où qu'y sont toujours. Sous l'arbre. J'y ai entendu parler d'aller à la p'tite échoppe là-bas, expliqua-t-elle.

— À l'angle de la rue où ils vendent de la came ?

— Je sais rien de tout ça, moi.

— Mais c'est de ce coin-là que vous parlez, non ?

— Oui, m'sieur.

— Si je ne le trouve pas, vous avez pas besoin de lui raconter que je suis passé, compris ?

— Non, m'sieur, répondit-elle, en secouant la tête énergiquement.

— Merci, dit-il.

Il fit tourner le chien sur lui-même et repartit vers sa Buick avec un claquement sec de sa langue.

*

Je venais juste de quitter la demeure de Bello quand je reçus l'appel du réceptionniste. Sirène et gyrophare en marche, je démarrai en trombe en direction de Loreauville Road encadrée de part et d'autre par les champs de

canne à sucre, les fermes équestres et les bouquets de chênes verts défilant à toute allure à mon passage.

*

Au volant de sa Buick, la climatisation poussée au maximum, Bello approcha du coin de rue qui servait depuis toujours de résidence secondaire à Monarch et à ses potes. Son chien, assis sur le siège passager avant, regardait par la vitre, ses prunelles jaunes vides d'expression, son collier étrangleur pendouillant autour de son cou comme une chaîne de stalactites. Dans l'habitacle de la Buick, la climatisation ultra-fraîche, les sièges en cuir moelleux, l'odeur de propre, le tableau de bord numérique et la transmission silencieuse semblaient à une galaxie de l'environnement poussiéreux, accablé de chaleur et jonché de détritrus du coin de la rue. Un gamin noir qui buvait de la bière au litre à même le goulot repéra la voiture de Bello et attendit de voir si le conducteur baissait sa vitre, signe qu'il désirait acheter.

Bello ralentit, se rangea contre le trottoir et la sphère du soleil d'un blanc aveuglant disparut derrière l'épaisse canopée verdoyante de l'arbre. Il coupa le moteur, ouvrit ses vitres d'un poil et attendit un instant avant de sortir, le temps de s'habituer au changement de lumière. Bello n'avait jamais ressenti d'inquiétude particulière face aux gens de couleur car il ne les considérait pas comme une menace digne de ce nom devant son autorité de Blanc. Ces gens-là faisaient ce qu'il leur disait de faire : c'était comme ça et pas autrement. Si par hasard, certains se mettaient en tête de raisonner différemment, un simple coup de fil à un employeur ou au gérant du bureau de location immobilière suffisait à une conversion religieuse spectaculaire que même un tabassage en règle n'aurait su obtenir.

Mais au coin de la rue, quelque chose avait changé. Les membres des gangs étaient là comme d'habitude, à battre les cartes, boire des sodas et de la bière ou à attendre leur tour au banc d'haltérophilie, tous coiffés de foulards en soie noire, même par cette chaleur. Pourtant, ils semblaient tous déconnectés de Monarch, à l'image de papillons de nuit tournoyant autour de la flamme d'une bougie qui se retrouvent désorientés quand la source de lumière leur est enlevée. Monarch et son cousin, un gars taillé comme un portemanteau en fil de fer qui faisait de l'entretien de jardins, étaient assis à

une table en planches et dégustaient de la glace pilée à la menthe avec de minuscules cuillères en bois. La camionnette de jardinier à la peinture écaillée, avec ses outils tenus par des sandows aux ridelles, était garée plus loin derrière. Monarch, chaussé de tennis usagées, portait un jean et une chemise en denim délavé dont les manches avaient été coupées à grands coups de ciseaux sous les aisselles. Il observa les paillettes de lumière reflétées par le pare-brise de la Buick mais ne fit pas mine de reconnaître l'homme au volant.

Un gosse noir torse nu, dix-sept ans tout au plus, dont la chemise sortait à moitié de l'arrière de son pantalon, frappa doucement à la vitre de Bello. Ses bras aux contours un peu mous n'avaient aucun tonus musculaire et le duvet qu'il avait au menton ressemblait à un trait de fil noir. Bello lui sourit en actionnant la vitre.

— Ouais ? fit-il.

— C'est de l'herbe que vous voulez ? demanda le gamin.

— C'est pas ce que j'avais en tête, répondit Bello.

— Suffit de demander. Tout ce que vous désirez, je peux vous le procurer, m'sieur, fit le jeune.

Son coude posé sur le toit de la voiture révélait son aisselle. Il regarda nonchalamment au bas de la rue.

— Tu veux me procurer de la chatte, c'est ça ? reprit Bello.

— Je peux vous présenter une ou deux dames que j'connais.

— Y en a une qui m'intéresse particulièrement, dit Bello en clignant des paupières, le regard levé vers lui.

— Ouais ?

— Ta maman. Elle fait toujours la pute ?

Le jeune Noir garda les yeux fixés au loin sans bouger.

— Pourquoi vous faites ça, m'sieur ?

— Parce que t'as posé ta putain de main sur ma voiture, dit Bello.

Il ouvrit sa portière et sortit dans la chaleur.

— Tu veux que je te présente à mon chien ?

— Non, m'sieur, fit le gosse en faisant un pas en arrière, mains levées devant lui. J'vous ai pris pour quelqu'un d'autre, m'sieur.

Bello claquait doucement des doigts et le chien s'assit aussitôt derrière lui sur l'asphalte. Il referma la portière et ramassa la laisse de l'animal. Tout le monde au coin de la rue avait les yeux braqués sur lui, tout le monde sauf Monarch Little qui continuait à déguster sa glace pilée avec sa cuillère en

bois minuscule, raclant les derniers cristaux à la menthe au fond de son cône.

Bello monta sur le trottoir. Le vent faisait gonfler la frondaison abondante au-dessus de leurs têtes et de minuscules feuilles jaunes voletèrent pour s'amonceler à l'ombre du chêne. Le cousin de Monarch se leva et se dirigea vers la poubelle de sa camionnette dans laquelle il jeta son cône vide. Il était vêtu d'une salopette dont les bretelles étaient devenues de véritables haillons, la trame du tissu quasiment invisible à force d'être trop lavée. Une expression de méfiance se lisait sur son visage crispé.

— Alors, t'as pensé à moi, ces temps-ci ? lança Bello à Monarch.

— Je sais pas qui vous êtes. Et en plus, ça m'intéresse pas, répliqua Monarch.

— Tu vas comprendre tout de suite. Sûr que t'aurais mieux fait de rester au trou.

Monarch parut réfléchir longtemps avant de répondre.

— C'est pas moi le coupable. Et même avec vot' chien vous arriverez pas à me faire dire aut' chose. Les gens ici vous feront pas de mal, et vous avez pas à avoir peur. Mais revenez plus ici avec vot' bête à menacer le monde. Ça, non.

— Mon fils allait être docteur. Et tu me l'as pris, dit Bello.

Monarch agita son index en guise de refus.

— Je vous ai pris que dalle. Faites ce que vous avez à faire mais vaudrait mieux bien regarder autour de vous et veiller sur vos miches. Vous êtes pas sur vot' territoire, ici. Et maintenant, je me casse. Je veux pas d'histoires.

Monarch se leva de la table, un maillage d'ombre et de lumière glissant sur ses traits.

C'est alors que Bello libéra le collier étrangleur du rottweiler du bout de la laisse et ordonna : « Sic le nèg ! »

En deux bonds, le chien prit son élan et sauta à la gorge de Monarch. Ce dernier pivota en levant les bras à hauteur du visage pour se protéger, en attendant que les dents de l'animal s'enfoncent dans sa chair. Au lieu de quoi, il sentit un appel d'air près de sa tête et entendit le bang d'un objet métallique frappant un os. Le poids monstrueux du chien rebondit sur lui et quand il rouvrit les yeux, l'animal gisait au sol, tremblant de tous ses membres, son pelage éclaté au centre de son crâne.

Le cousin de Monarch abaissa sa pelle, posa le fer dans la poussière et laissa sa paume calleuse glisser sur le manche. L'un de ses yeux larmoyait constamment et il pressa un mouchoir sur sa paupière sans jamais quitter Bello de son autre œil. Bizarrement, on aurait dit qu'il était deux personnes à la fois : l'une s'occupant de son problème tandis que l'autre étudiait son adversaire.

— Une faute a été commise, pasque les gens se sont énervés. J'voudrais pas que ça continue comme ça, m'sieur, fit-il.

— Tu explodes la tête à mon chien et en plus tu viens me faire la leçon ? dit Bello.

Seul le bruissement du feuillage sous le vent rompait le silence absolu qui planait sur l'angle de la rue. Une locomotive retentit dans le lointain et le son monta dans le ciel brûlant.

— Mon cousin, y vous a rien fait. Vous venez ici et vous nous mettez vot' chagrin sur le dos. Résultat : vous en avez plus maintenant, pas moins. Mais c'est pas de not' faute, dit Monarch.

Personne n'aurait su dire plus tard quelles furent les pensées ou peut-être les souvenirs qui traversèrent l'esprit de Bello à ce moment-là. Se souvint-il d'un gosse avec une boîte de cireur autour du cou qui attendait dans le froid de la gare de Southern Pacific ? Ou de celui qui bossait pour des pourboires au café et s'était vu refuser l'autorisation de manger son casse-croûte à l'intérieur du bâtiment ? Ou bien comprit-il à cet instant précis que sa réussite sociale importait peu, jamais il ne sortirait de cette classe de Blancs qui, aux yeux de certains autres Blancs, n'étaient pas meilleurs que les Noirs, et pis encore, moins bien considérés par les gens de couleur eux-mêmes ?

Il se jeta sur Monarch avec l'intention de le mettre en pièces de ses deux poings. Mais une fois de plus, Bello avait présumé de la situation et de son adversaire. Monarch évita le premier coup de poing, encaissa le deuxième puis attrapa Bello à bras-le-corps, lui paralysant les bras des deux côtés et lui écrasant la cage thoracique pour la vider de son oxygène. Bello lutta sans succès pour se dégager de la prise puissante de Monarch, son corps pressé contre le Noir, ses pieds décollés du sol.

— Explode-le, Monarch ! hurla quelqu'un.

Mais Monarch poussa Bello contre la Buick pour le piéger et le maintenir prisonnier, sans relâcher sa prise contre le métal chaud, sa transpiration mélangée à celle de Bello dans une sphère de chaleur et de

poussière imprégnée d'une odeur d'huile de moteur et de pneus, tandis que trois voitures de patrouille déversaient leur cargaison d'adjoints. Resteront toujours gravées dans ma mémoire l'image de son désespoir et de sa défaite, l'expression de toute une vie de rage impuissante inscrite sur son visage. Jamais pire humiliation n'aurait pu lui être imposée. Un Noir l'avait non seulement battu en public mais il l'avait traité avec clémence et pitié sous les yeux d'autrui, un acte que Bello ne lui pardonnerait jamais.

OceanofPDF.com

Le lendemain matin, Lonnie Marceaux appela ma ligne directe pour dire qu'il voulait me voir dans son bureau. À mon arrivée, je tombai sur un coiffeur pour hommes qui essuyait une dernière trace de crème à raser sur ses favoris avant de lui tailler les poils du nez. Il finit par lui tendre un miroir afin que son client juge du résultat.

— Juste un peu plus, là sur le dessus, fit Lonnie en pointant l'index.

Le coiffeur reprit peigne et ciseaux, se mit à l'œuvre pendant un bref instant puis présenta à nouveau le miroir.

— Vos talents sont toujours à la hauteur de la tâche, Robert. Merci d'être venu, dit Lonnie en lui tendant trois billets de dix dollars nettement pliés entre deux doigts.

Le coiffeur remercia et replia le tablier en prenant soin de ne pas laisser tomber de cheveux sur le sol puis, me saluant d'un signe de tête, quitta la pièce.

— Il y a des jours où j'ai un emploi du temps chargé, expliqua Lonnie en jetant un coup d'œil au miroir de poche en métal qu'il gardait dans le tiroir de son bureau.

— C'est l'époque de l'année qui veut ça, répondis-je.

Il ne comprit pas l'implication de mon propos. Et en fait, je me fichais pas mal de savoir s'il y en avait une ou pas.

— Bellerophon Lujan est derrière les barreaux ? demanda-t-il.

Je regardai ma montre.

— Il est sans doute ressorti à l'heure qu'il est.

Les coudes sur la table, les mains en triangle, ses doigts se mirent à pianoter les uns contre les autres, une pensée secrète nichée au fond de son regard comme un insecte pris au piège.

— Nous avons reçu des rapports sur cet ami à vous, Clete Purcel. Il semblerait qu'il ait causé des dégâts considérables au casino de La

Nouvelle-Orléans.

— En ce cas, ça ne regarde que lui et le casino.

— Pas s'il commence à se mêler d'une de nos enquêtes.

— Vous devriez en discuter avec lui, alors.

— C'est inutile puisque vous êtes là. C'est vous l'autre membre de l'équation.

— Vous m'avez fait venir pour parler de Clete Purcel ?

— Vous ne saisissez pas. J'ai reçu des coups de fil de La Nouvelle-Orléans, deux anciens de la même confrérie universitaire qui partagent des intérêts communs avec Colin Alridge. Ils désiraient savoir pourquoi Purcel était allé chercher des noises à leur protégé dans le salon de thé du Pontchartrain Hotel.

— Et d'après eux, où est le problème ? Si j'ai bien compris, Alridge s'en est sorti de façon parfaitement élégante, répondis-je.

— Je jurerais devant Dieu que vous ne possédez pas une maîtrise totale de la langue anglaise, Dave. Mes propos n'ont aucun effet sur vous. Si quelqu'un doit faire tomber Alridge, ce sera nous. Les forces de police de La Nouvelle-Orléans laissent peut-être Purcel mettre la merde partout dans leur paroisse, mais ça n'arrivera pas à New Iberia. Si Purcel était sur une piste en rapport avec Alridge, vous le saviez. Or, je vous ai déjà dit que c'est ce bureau qui se charge de la coordination des éléments de cette affaire. Mais j'ai le sentiment que vous avez laissé à un substitut le soin de mener votre enquête personnelle.

— Vous vous trompez.

— J'aimerais le croire.

— Croyez-le.

Il s'adossa à son fauteuil pivotant et se tourna vers la fenêtre. Le ciel était plein de poussière jaune et de feuilles tourbillonnantes.

— Qu'a-t-il découvert, votre camarade ? reprit-il.

— Il lui a semblé que Colin Alridge était un ami de Mme Lujan. Peut-être son conseiller spirituel ou quelque chose dans ce goût-là.

— Conseiller spirituel, mon cul, oui.

— Clete dit qu'Alridge a paru très affecté par la mort de Tony Lujan, comme s'il ressentait une sorte de culpabilité.

Lonnie expira bruyamment en signe de dédain et brossa un poil coupé hors de sa narine.

— Avez-vous transmis ces informations à Helen ?

— Ce ne sont pas des informations. Ce sont de simples conjectures de la part d'un détective privé.

— Je suis capable de tolérer bien des défauts, Dave. Mais le manque de sincérité n'en fait pas partie.

Il me regarda bien dans les yeux avant de reprendre :

— Je n'irai donc pas par quatre chemins. Sachez que je ne supporte pas les mensonges.

Je sentis une flamme se propager dans mon dos comme un zona quand il vous embrase tout entier. Je contemplai les tourbillons de poussière qui s'envolaient du haut des arbres jusque dans la rue, tandis que des feuilles de papier journal tournoyaient sur l'asphalte.

— J'espère que nous aurons de la pluie. Il fait une chaleur étouffante, répondis-je. Téléphonez-moi si vous pensez que je peux vous être utile.

— Nous n'avons pas terminé, dit-il.

— C'est ce que vous croyez.

*

Cependant, de façon indirecte, Lonnie Marceaux avait mis le doigt sur un fait tangible. Il fallait tenir compte des suppositions de Clete sur les liens de Colin Alridge avec la famille Lujan. Je pris mon téléphone et appelai Mme Lujan pour lui demander l'autorisation de passer la voir une nouvelle fois.

— Il n'en est pas question, répondit-elle.

— En ce cas, je viendrai avec un mandat, répliquai-je.

J'entendis son souffle à l'autre bout du fil.

— Votre mari est-il là, madame Lujan ? repris-je.

— Mon mari est en prison, vous devriez le savoir.

— Non, il est sorti.

Nouveau silence.

— À quelle heure ? demanda-t-elle.

— Je n'en suis pas sûr.

— Renseignez-vous et rappelez-moi, dit-elle avant de raccrocher.

Je téléphonai à la prison puis la rappelai aussitôt.

— Il est sorti à neuf heures dix-sept, ce matin.

Il était maintenant midi moins le quart.

— Vous l’avez vu depuis sa sortie de prison ?

— Non, madame.

— Si vous vouliez le trouver, sauriez-vous où aller ?

— Je n’en suis pas certain.

— Je pourrais vous indiquer deux ou trois adresses. Devinez donc dans quelle partie de la ville elles se trouvent. Devinez qui y vit.

— Je n’en ai aucune idée, madame Lujan.

— Vous n’en avez aucune idée ? Vous fumez ?

— Non, je ne fume pas.

— Savez-vous où trouver des cigarettes ?

Cette fois, je ne répondis pas.

— Mon mari est un homme inflexible qui n’autorise pas le tabac dans la maison, expliqua-t-elle. Vous pourriez aller m’acheter un paquet de Camel et me l’apporter chez moi. Vous voulez bien me rendre ce service, monsieur Robicheaux ?

— Avec plaisir, répondis-je.

— Monsieur Robicheaux ?

— Oui ?

— Prenez aussi cette cassette vidéo. Celle de la fille Darbonne à notre garden party. Apportez-la donc avec les cigarettes.

Une demi-heure plus tard, la bonne m’ouvrit la porte d’entrée. Dehors, un soleil blanc chauffait dans le ciel et les fenêtres ruisselaient d’humidité mais il régnait une température glaciale à l’intérieur de la demeure. Je ne vis aucun signe de Bello ni de sa voiture. Assise dans la véranda, Mme Lujan me fit signe d’approcher.

— Asseyez-vous, dit-elle.

Elle attendit en silence sans cesser de me regarder.

— Voulez-vous les cigarettes ? dis-je.

— Sortez-en une et faites-la-moi passer.

Je défis l’emballage en cellophane et fit glisser une cigarette. Elle la tint entre ses deux doigts et attendit. Je trouvai une pochette d’allumettes dans ma chemise, allumai sa cigarette et soufflai la flamme. Il n’y avait pas de cendrier sur le guéridon en verre qui me séparait de sa chaise roulante et j’y déposai les cigarettes ainsi que l’allumette usagée au bord d’une soucoupe à café. Elle tourna la tête pour souffler la fumée de côté puis me regarda d’un air narquois.

— Vous me trouvez étrange ? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas à moi de porter ce genre de jugements.

— Mettez la cassette dans le magnétoscope, dit-elle.

Les premières images apparurent à l'écran. Elle continuait à fumer tandis que j'appuyai sur le bouton d'avance rapide, ses yeux chassieux enfoncés comme deux billes vertes dans une pâte à pain. Elle semblait irradier de la maladie de la même façon qu'un pansement inchangé ou une blessure infectée. J'en vins même à me demander si la diminution de sa structure osseuse avait moins à voir avec son accident d'auto qu'une rage intérieure qui l'aurait dévorée comme un cancer.

J'arrêtai la cassette de la garden party, revins en arrière et la fis repartir. Encore une fois, Yvonne Darbonne se mit à danser sur la composition phare de John Lee Hooker, ses épaules parsemées de taches de son, son petit nez plat tourné vers le ciel.

— C'est elle, la fille qui s'est tiré une balle dans la tête ? dit Mme Lujan.

— Vous vous souvenez d'elle ?

— Elle était jolie, c'est Tony qui l'avait amenée. Ensuite, il est parti et elle a continué à danser seule. Elle portait ce caraco et puis elle s'est renversé de la sangria dessus.

— Continuez.

— Je regardais les danseurs depuis la fenêtre du haut. Elle a tourné la tête vers moi et souri en pointant du bout du doigt la tache sur son vêtement. Le tissu moulait ses seins et je me rappelle avoir pensé qu'elle n'était pas à sa place ici ; en tout cas pas avec des individus de l'acabit de Slim Bruxal. Je lui ai fait signe de venir me rejoindre en haut. Je voulais lui donner un chemisier propre.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

— Elle s'est mise à parler à Slim et ensuite à Bello. Elle est passée sous l'oranger, au-delà de mon champ de vision, et puis je ne l'ai plus vue du tout. J'ai entendu la porte claquer. La porte latérale est juste sous ma chambre et quand elle claque, je la sens toujours vibrer à travers le plancher. C'est comme ça que je sais qu'elle est entrée dans la maison. Et puis j'ai entendu la porte claquer une seconde fois.

Mme Lujan tira une bouffée de sa cigarette et souffla la fumée en la regardant s'aplatir contre la vitre. Son maquillage avait durci et le tour de sa bouche était cousu de rides aussi fines que des moustaches de chat, son regard perdu dans la contemplation d'une scène, imaginée ou réelle, emprisonnée à l'intérieur de sa tête.

— Qui a suivi Yvonne Darbonne dans la maison ? demandai-je.

— Il y a une salle de jeux derrière le bureau. Bello garde les rideaux tirés pour éviter que le soleil de l'ouest n'y tape trop dur. C'est son endroit à lui. Il y va quand il a envie d'être seul. Un bruit sourd a cogné contre le mur, là en bas. J'ai tendu l'oreille pour voir s'il y en aurait un autre, comme au milieu de la nuit quand un bruit vous réveille. Mais rien. Je n'ai entendu que des voix.

— Des voix ?

— Une voix de fille. Le son montait par la tuyauterie des toilettes. Elle parlait fort et puis elle s'est arrêtée et je n'ai plus entendu que le bruit de l'eau qui coulait. Je crois que quelqu'un avait ouvert la douche en bas. Je devine toujours quand c'est la douche de la salle de jeux parce que la cabine est en zinc et l'eau frappe les parois comme un tambour. Je voulais me convaincre qu'elle ne faisait que prendre une douche. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle quelqu'un a ouvert l'eau, n'est-ce pas ?

Je restai un moment silencieux avant de répondre.

— À votre avis, que s'est-il passé en bas, madame Lujan ?

— Je me suis servie de l'interphone pour appeler Sidney, le Noir de la cuisine. J'ai dû attendre un quart d'heure qu'il arrive. Je lui ai dit d'aller dans la salle de jeux mais il a refusé.

— Pardon ?

— Il a prétendu qu'il avait laissé un plateau de boissons sur le palier et qu'il devait l'apporter au jardin avant que quelqu'un ne se prenne les pieds dedans. Mais je savais qu'il mentait.

— Je ne vous suis pas.

— Sidney n'arrivait pas à me regarder et n'arrêtait pas de rouler des yeux dans toutes les directions. Je lui ai dit de cesser de faire comme Stepin Getchit{9} et de descendre immédiatement dans la salle. Dix minutes plus tard, je l'ai rappelé sur l'interphone mais il ne s'y était toujours pas rendu.

— Pourquoi ne voulait-il pas vous obéir, madame Lujan ?

Sa bouche dure et rigide sur ses fausses dents contrastait avec la mollesse tremblante de son visage.

— Parce qu'il avait peur de ce qu'il faudrait m'expliquer ensuite. Parce qu'il avait peur de mon enfoiré de mari, dit-elle.

Ses yeux étaient voilés de larmes maintenant et elle pressa son poing contre sa bouche.

— Il faut que je vous demande autre chose, madame Lujan, dis-je.

Elle me regarda, le blanc de ses yeux strié de minuscules veines rouges.

— Je crois que Colin Alridge a des informations sur la mort de votre fils. Je crois qu'il sait peut-être pourquoi Tony a été assassiné. Je pense que vous avez fourni des informations à Alridge que vous refusez de nous donner, dis-je. Monarch Little n'a pas tué votre fils, n'est-ce pas ?

Elle laissa filer son regard au loin d'un air absent, comme si elle récapitulait tout ce qu'elle venait de me révéler, toutes les images que ses propres mots avaient réveillées dans sa tête ainsi que l'aveu à un étranger de son échec personnel et de sa faiblesse. Son visage se figea, se calma peu à peu et quand elle me regarda à nouveau, ses yeux s'étaient vidés de leur douleur et de leur trouble.

— J'ai été stupide, monsieur Robicheaux, dit-elle. Vous correspondez tout à fait à ce que j'ai entendu dire de vous. Un homme intéressé et sans honneur auquel je n'aurais jamais dû faire de confidences. Vous laissez cet animal noir en liberté alors que le sang de sa victime coule dans le caniveau. Seul un certain type d'individu est capable d'un tel comportement, monsieur. Celui qui ressent une culpabilité intolérable vis-à-vis de lui-même. N'oubliez pas d'emporter votre cassette vidéo en partant. Et ne vous avisez jamais de remettre les pieds dans cette maison sans un mandat.

*

Cette nuit-là, allongé dans l'obscurité auprès de Molly, je cherchai vainement le sommeil. Je n'ai jamais accordé de crédibilité à la notion que les morts sont retenus captifs par le poids des pierres tombales placées sur leur poitrine. Moi, je crois fermement qu'ils se dégagent de tout ce carcan de panneaux de bois moisi et de satin en décomposition, échappent aux racines des arbres et même à leur enveloppe charnelle pour nous apparaître au cours de visites nocturnes que nous pouvons ensuite écarter de nos esprits en les interprétant comme de simples rêves. Ils restent parmi nous, sans nous quitter, pour des raisons qui leur appartiennent. Et je me dis parfois que c'est nous qui avons besoin des morts, pas l'inverse.

Une fois, j'ai vu le spectre de mon père, mort noyé, debout sur les vagues : les gouttes de pluie dansaient sur son chapeau de cuir bouilli et il dressait son pouce vers moi en signe de victoire. Annie, ma femme

assassinée, m'a parlé à travers l'électricité statique d'une ligne téléphonique pendant un orage. Parfois, au crépuscule, quand le vent soufflait en tourbillons dans les plants de canne à sucre et faisait onduler les champs avant de les coucher en un seul andain, exactement comme l'herbe à éléphant sous les pales d'un hélicoptère, j'ai reconnu les hommes de ma section, tous tués au combat, attendant que le Jolly Green, l'énorme hélico de sauvetage, apparaisse dans le ciel.

Un psychiatre m'avait un jour expliqué que toutes ces expériences étaient des réactions psychotiques à des événements que je ne contrôlais pas. Je n'avais pas voulu argumenter avec cet homme bien intentionné, que j'estimais. Mais je sais ce que j'ai vu et entendu, et comme tous ceux qui ont passé de nombreuses heures dans ce que saint Jean de la Croix décrit comme la nuit obscure de l'âme, il y a longtemps que j'ai cessé de défendre mes opinions ou de discuter avec ceux qui n'ont jamais frôlé la mort.

La nuit était chaude et oppressante, les craquements d'un orage sec fissaient le silence avec des bruits de cellophane sans donner la moindre goutte de pluie. Par la fenêtre arrière, je voyais les lampes à mercure brûler dans City Park et une couche de poussière flotter à la surface du bayou. Les ombres des chênes bougeaient dans le jardin quand le vent s'engouffrait sous leur voûte feuillue, des gouttes d'humidité brillantes comme des boules de mercure glissaient le long des grosses feuilles dentelées du philodendron et la silhouette bossue d'un alligator se traînait de guingois dans la vase en bordure de la berge pour plonger soudainement dans l'eau et disparaître au milieu des nénuphars. Je vis tout cela avant d'entendre le vacarme des pales d'un hélicoptère baratter le ciel au-dessus de ma tête et l'espace d'une seconde, sans raison logique, je vis Dallas Klein s'agenouiller dans une rue d'Opa-Locka écrasée de soleil et tourbillonnante de poussière jaune, comme un homme qui se prépare à sa propre décapitation.

Je m'assis dans le lit, sans trop savoir si j'étais endormi ou éveillé. Je regardai vers la berge en pente douce du bayou mais rien n'avait changé, hormis mon cœur qui battait la chamade et ma propre odeur qui remontait de sous mon T-shirt. Je sentis Molly bouger entre les draps.

— Tu as fait un rêve ? dit-elle.

— J'ai été réveillé par un hélicoptère. C'était sans doute un type en route pour une plate-forme pétrolière.

— Tu as rêvé de la guerre ?

— Non, je ne fais plus ce genre de cauchemars. C'est juste le bruit soudain des pales de l'hélico qui m'a réveillé.

Mais on ne raconte pas un bobard à une nonne catholique avec l'espoir de s'en tirer à si bon compte. Molly se leva et revint de la cuisine avec un verre de limonade dans chaque main. Assis dans l'obscurité, nous bûmes en contemplant les silhouettes des arbres découpées contre le ciel. Elle plaça sa main sur la mienne et la pressa doucement.

— Tu n'es pas obligé de me protéger de tes secrets, fit-elle.

— Je sais.

— Tu le sais mais tu n'y crois pas.

— Ce que je crois c'est que tu es tout ce qui est beau et bon, Molly Boyle.

Elle s'allongea contre moi, son bras sur ma poitrine, les courbes de son corps toutes proches et le parfum frais de ses cheveux contre mon visage. Et c'est ainsi que je m'endormis, dans l'odeur et la chaleur de Molly Boyle, jusqu'au lendemain à l'aube.

*

Pourtant, le matin venu, je n'arrivais toujours pas à chasser de mon esprit la vision de Dallas Klein agenouillé sur un trottoir d'Opa-Locka en Floride. Était-ce une simple manifestation de ma culpabilité non résolue à propos de sa mort ou un avertissement ?

Parce que je portais un badge, il m'arrivait de présumer de certaines choses. Parfois, imbu de ma propre vanité, je me voyais comme un messenger de lumière pénétré d'une invulnérabilité qui n'était pas le lot des hommes et des femmes ordinaires. Il m'arrivait même de croire que mon insigne de policier était en fait un bouclier. Les soldats expérimentent ce sentiment de sécurité sans fondement après avoir survécu à leur premier combat. Les joueurs pensent qu'ils ont été touchés par la grâce quand, par le plus grand des hasards, ils sortent le couplé gagnant ou tirent les bonnes cartes pour obtenir une suite parfaite. Une planante d'ivrogne n'est rien à côté de ce que je viens de décrire.

Mais tout cela n'est qu'illusion. Notre rendez-vous à Samarra est déjà pris sans notre consentement et la Faucheuse saura nous trouver sans l'aide de personne et au moment qui lui convient. Les flics meurent rarement au

cours de combats avec les braqueurs de banque, ils prennent une balle mortelle lors de contrôles de routine en bordure de chaussée ou en répondant à des appels d'urgence pour des scènes de ménage. En règle générale, leurs tueurs sont des types qui n'arriveraient pas à se masturber sans l'aide d'un mode d'emploi.

J'avais pris trop de choses pour argent comptant en préjugant des assassins de Dallas Klein. Les gens qui l'avaient tué n'étaient pas seulement sans pitié, ils étaient cyniques, cruels et, à mon avis, tout entier engagés dans une existence vouée au mal. Ils avaient exploité sa faiblesse de joueur invétéré pour lui voler son honnêteté, son vaillant passé de soldat, son respect de lui-même et, finalement, sa propre vie. L'exécuteur de basses œuvres, avant d'appuyer sur la détente, l'avait même ridiculisé en le traitant de « pauvre type », s'assurant ainsi qu'il comprendrait avant de mourir à quel point on s'était servi de lui.

Il ne faisait aucun doute à mes yeux que Whitey Bruxal était derrière l'attaque du fourgon blindé. Mais le rôle de Lefty Raguza dans cette affaire était une autre paire de manches. Aurait-il pu se trouver sur la scène du crime ? Il avait fourni un alibi, mais un alibi pour un type comme Raguza n'était pas plus difficile à obtenir que de passer un coup de fil. J'avais entendu le tueur parler juste avant que la camionnette ne fasse obstruction au fourgon blindé mais l'alcool dont j'étais imbibé, les coups de feu, la vitre du saloon qui s'effondrait sur le trottoir et le bang de la chevrotine dans la porte en métal m'avaient transformé les oreilles en chou-fleur. J'avais essayé mille fois de reconstituer cette voix dans ma mémoire mais toujours en pure perte. J'avais assisté à une exécution et le souvenir que j'en gardais ne m'était d'aucune utilité.

Pour cet assassin, cruauté et jouissance sexuelle étaient interchangeables. Je le soupçonnais de tuer non seulement par plaisir mais de vivre cette expérience comme une sorte de bénédiction que lui conférait son propre Ça.

Cette description correspondait-elle à Lefty Raguza ?

Non seulement Cleto avait lancé un appât à Whitey Bruxal et fait passer un mauvais quart d'heure à Raguza mais il sautait aussi Trish Klein, arnaqueuse d'opérette qui pensait qu'elle pourrait se servir d'une troupe de gamins cols-bleus pleins d'illusions pour faire la peau au tueur de son père.

Pendant ce temps, Lonnie Marceaux jouait les uns contre les autres et les bureaux du procureur comme les services du shérif n'avaient à ses yeux

d'autre fonction que de faire avancer ses ambitions politiques.

Il suffit aux porcs de sentir sous le vent l'odeur d'une auge débordant de pâtée pour se précipiter ventre à terre, et j'avais la conviction que Whitey Bruxal et Lefty Ragusa, tout aussi impatients, étaient arrivés en Louisiane tenaillés par la même avidité. Nous n'étions pas de taille et ils le savaient. Ils achetaient politiciens et gens des médias pour des clopinettes puis escroquaient aussi bien bénéficiaires de l'Assistance sociale que salariés des plates-formes pétrolières payés vingt-cinq dollars de l'heure, tout en les convainquant que les casinos ajoutaient à leur qualité de vie.

Lonnie Marceaux estimait qu'il parviendrait à décapiter Bruxal. Dans sa vision du monde, Helen Soileau et moi n'étions guère plus importants que ses rognures d'ongles. La veille, j'avais mis un terme à notre entretien et quitté son bureau comme si mon geste pouvait changer le fait qu'il orientait à dessein une enquête pour servir ses propres fins. Peut-être était-il temps de lui mettre les pendules à l'heure une bonne fois pour toutes. Je pris mon téléphone et appelai son bureau.

— J'aimerais passer vous voir une minute, dis-je.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il.

— Pour vous présenter mes excuses.

— Les gens perdent parfois un peu les pédales. Vous inquiétez pas pour ça.

— J'apprécie votre réaction mais j'aimerais vous faire mes excuses en personne.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Si, j'y tiens. Je viens tout de suite.

Je le trouvai debout à sa table de travail, occupé à mettre des dossiers dans une serviette. Sa chemise blanche à manches longues était rayée de fils argentés et drapait ses épaules sans le moindre pli, à croire que la chaleur du jour ne saurait en rien entacher l'image de l'homme efficace et toujours dynamique qu'il était dans l'exercice de sa fonction. Il me lança un coup d'œil par-dessus sa serviette et me fit un large sourire.

— Quand vous avez quelque chose dans la tête, vous ne l'avez pas ailleurs, on dirait, fit-il.

— Je n'ai pas été suffisamment clair avec vous, Lonnie. À mon avis, Monarch Little n'est pas notre tueur. Si quelqu'un avait un mobile pour faire la peau du fils Lujan, c'était soit Slim Bruxal, soit le père de ce dernier.

— Quel est-il, ce mobile ?

— Tony Lujan était le maillon faible dans la mort de l'Homme Crustacé. Il s'apprêtait à se retourner contre Slim.

— Mais ça, vous n'en savez rien.

— Ce que je sais, c'est que Monarch Little est une cible beaucoup trop pratique pour vos services.

— Tiens donc !

— C'est un dealer de dope membre de gang et les foules ne se bousculeront pas pour réciter des rosaires si jamais il se prend l'injection mortelle. Et ça ne sera pas non plus un problème pour les défenseurs des droits civiques. La plupart des leaders noirs ne se donneraient même pas la peine d'aller pisser sur sa tombe.

— Vous avez le front de venir me dire en face que j'ai monté un coup contre un innocent ?

— Si vous réussissez à avoir la peau de Monarch, vous gagnerez sur trois tableaux. Vous résolvez l'homicide, vous débarrassez définitivement la ville d'un dealer et vous tenez toujours Slim Bruxal pour voies de fait. Vous pouvez éliminer les Fédés et vous servir de Slim pour coincer son père. Et, indirectement, Colin Alridge.

— Vous savez, si vous n'aviez pas l'âge que vous avez et que nous n'étions pas l'un et l'autre des gens civilisés, je vous enverrais mon poing dans la figure.

— Votre magnanimité me va droit au cœur, Lonnie. Mais si jamais l'envie vous prenait d'aller aux toilettes et de fermer la porte à clé, je serais très heureux de vous faire ce plaisir.

— Je ne veux plus de vous sur cette enquête.

— Parlez-en à Helen.

— Ce sera parfait.

— Expliquez-moi ça ?

— Si Helen Soileau n'était pas là, vous n'auriez même pas pu trouver un poste de balayeur dans City Park. Elle vous couvre le cul depuis si longtemps que les gens ont fini par se demander si elle avait arrêté de faire la gouine ou si vous étiez son bouffeur de chatte perso. Mais je ne vais pas vous laisser...

Il n'alla pas plus loin. Je le frappai si fort que mon coup de poing fit gicler son sang sur toute la vitre. Il tomba en arrière d'un seul coup et

s'affaissa tel un homme dont les jambes venaient de céder sous lui comme deux céramiques brisées.

OceanofPDF.com

Ce jour-là, j'avais prévu de rentrer manger à la maison avec Molly. Elle était employée par une institution catholique en aval du bayou qui construisait des maisons pour les pauvres et, deux fois par semaine, elle préparait un savoureux déjeuner avant de partir travailler puis revenait à la maison avant midi et mettait la table de la cuisine afin que tout soit prêt au moment où je passais le seuil de la porte.

Aujourd'hui, elle avait fait du riz blanc et réchauffé une fricassée de poulet, des morceaux de volaille qui avaient mijoté dans un mélange d'oignons, de piments et de poivrons coupés en dés, arrosé d'un jus de viande doré. Elle avait servi une généreuse portion de riz fumant dans nos bols à gumbo disposés sur des sets de table fleuris et placé des verres hauts avec une carafe de thé glacé remplie de rondelles de citron et de feuilles de menthe fraîche au milieu. C'était un repas tout simple, mais peu d'hommes avaient le privilège de venir se mettre les pieds sous la table un jour de semaine à midi.

Je pris place et elle dit le bénédicité, sa main posée sur la mienne. Snuggs s'étirait sur un tapis devant le ventilateur posé au sol, son poil court raidi par le souffle électrique. À travers la fenêtre du jardin, je vis une étendue de belles-de-nuit rouge et or qui s'épanouissaient dans l'ombre d'un chêne vert et des geais bleus prenant leur envol au soleil. Je remplis ma cuillère de riz et de poulet et la portai à mes lèvres.

— Qu'est-il arrivé à ton doigt ? demanda Molly.

— Tu veux parler de cette petite coupure ? répondis-je en retirant ma main de la table pour m'emparer de la serviette sur mes genoux.

— Je n'appellerais pas ça une petite coupure. On dirait que quelqu'un t'a mordu.

J'éclatai d'un rire insouciant comme si de rien n'était.

— Dave ?

— Hein ?

— Réponds à ma question.

— J'ai eu une petite prise de bec avec Lonnie Marceaux.

— Le procureur ? Éclaire-moi sur le sens de « prise de bec ».

— Ouais, le procureur, effectivement, répondis-je en ignorant la deuxième partie de sa réponse.

J'avalai une autre bouchée, le regard délibérément neutre.

— Tu as frappé le procureur de la paroisse d'Iberia ?

— Ça a été l'affaire d'un coup de poing, sans plus. Hé, Snuggs, tu veux un morceau de poulet ?

En face de moi, Molly me regardait bouche bée.

— Tu plaisantes, j'espère ?

— Il a traité Helen de gouine. Il m'a accusé de..., m'interrompis-je.

— De quoi ? Dis-le.

Je lui répétais les termes employés par Lonnie avant d'ajouter :

— Alors je lui ai envoyé mon poing dans la gueule. J'aurais dû lui faire sauter les dents d'un coup de botte.

— Je me fiche de ce qu'il a dit. Tu ne peux pas distribuer des coups de poings chaque fois que quelqu'un insulte ton honneur.

— La loi en Louisiane le permet quand il s'agit de ce qu'elle appelle une provocation. Ça remonte au code des duels. Lonnie est un moins-que-rien d'ancien membre de confrérie universitaire, et il y a longtemps que j'aurais dû lui mettre la tête dans un pot de chambre.

— Et qu'est-ce que son passé d'universitaire a à voir là-dedans ?

— C'est...

Mais ma réponse ne l'intéressait pas. Elle posa son front sur ses doigts, son autre main serrée autour de sa serviette, les yeux remplis de larmes. Je sentis mon moral dégringoler dans mes chaussettes.

— Le prends pas comme ça, Molly, dis-je.

— Tes ennemis connaissent tes faiblesses. Et toi, tu mords à l'hameçon, chaque fois.

— Ce n'est pas comme ça que je le vois.

— Oh, Dave, fit-elle.

Elle se dirigea vers la salle de bains et ferma la porte. J'entendis l'eau couler puis le robinet grinça et le bruit de tuyau s'arrêta. Mais elle ne sortit pas pour autant.

— Molly ? appelai-je à travers la porte.

Pas de réponse. Derrière moi, Snuggs emprunta la chatière que j'avais découpée dans la porte de la cuisine. Sans terminer mon repas, je ressortis dans la chaleur et pris le volant en direction du bureau sous un ciel criblé de poussière, les joues brûlantes de honte.

*

J'arrivai au poste où un certain nombre de notes écrites à la main m'attendaient, fixées à la porte de mon bureau. Les extraits suivants donnent une bonne idée du sentiment de mes collègues à l'égard de Lonnie Marceaux :

BIEN VU, ROBICHEAUX !

BOTTE LES CULS ET PRENDS LES NOMS, GRAND DAVE !

HÉ, BELLE MÈCHE, COMME DIRAIT WAYLON, C'EST PAS L'ANNÉE QUI COMPTE MAIS C'EST CE QU'Y A SOUS LE CAPOT.

Helen ne fut pas aussi élogieuse.

— Il se trouve actuellement à l'hôpital d'Iberia, avec une commotion cérébrale, dit-elle. Il a aussi une dent cassée au ras de la gencive.

Elle faisait les cent pas devant la fenêtre de son bureau, son pantalon bleu marine, sa chemise en jean et son physique masculin se détachant à contre-jour dans l'éclat aveuglant d'un ciel sulfureux.

— Je ne regrette pas mon geste. Ça lui pendait au nez. Si tu veux mon avis, qu'il aille se faire foutre, Helen.

— Quoi ?

— Il nous traite comme si on était des raclures de bas-étage. Il n'a cessé de se montrer aussi irrespectueux envers toi qu'envers nos services de police. On ne négocie pas avec un type comme lui. On lui chope son circuit électrique et on arrache.

— Depuis quand est-ce ton boulot de prendre ma défense ou celle du service ?

— Ce n'est pas mon boulot. C'est bien ça qui fait la différence.

Elle accrocha ses pouces à sa ceinture, la question en suspens dans ses yeux. Je détournai le regard.

— Tu lui as cassé la gueule parce qu'il a dit quelque chose sur moi ? dit-elle.

— Il t’a traitée de gouine. Il m’a accusé de pratiquer sur toi le cunnilingus.

Je me raclai la gorge et changeai de position sur ma chaise, en frottant inconsciemment les jointures de mes doigts.

Elle sortit les pouces de sa ceinture et son regard se perdit au-delà de la fenêtre, les lèvres serrées. Elle tripotait son oreille en mastiquant son chewing-gum de toute la force de ses mâchoires. Ses muscles fermes comme des rouleaux de pièces de dix cents sculptaient ses avant-bras.

— Il n’a pas encore porté plainte, reprit-elle.

— Il ne le fera pas.

— Comment tu sais ça ?

— Parce qu’il n’a aucun argument. Parce que c’est un imposteur qui n’a rien dans le ventre.

— Papy, t’as un défaut que je n’ai jamais pu supporter.

— Ah bon ?

— Je n’arrive jamais à deviner tes sentiments sur un sujet donné. Bon Dieu, tu es un cas. Casser la gueule au procureur dans son propre bureau. C’est une première, ça.

Ses traits se détendirent et elle me fit un sourire empreint d’une affection sincère. En fait, son visage rayonnait d’une humanité dont je soupçonne qu’elle ne s’acquiert que par une existence vécue des deux côtés de la barrière des sexes et d’une beauté telle que les mots me manquent pour la décrire.

*

Le gouverneur Huey Long, connu sous le nom du Caïd, était devenu un prototype pour tous les démagogues du Sud qui marchaient sur ses traces. La légende disait que Huey gardait un petit calepin noir qu’il appelait son dossier « fils de pute ». Lorsqu’il rencontrait un homme qui lui déplaisait, il y inscrivait son nom. Et pour ceux qui se demandaient pourquoi il le notait dans son carnet, la réponse était simple : le moment venu, Huey détruirait la vie de cet homme.

Je n’avais pas dit à Helen que des gens comme Lonnie Marceaux et Huey Long avaient de l’eau glacée dans les veines et une mémoire d’éléphant. Je continuais à penser que Lonnie ne se lancerait pas

immédiatement à ma poursuite car si notre confrontation était dévoilée au grand jour, cet épisode gênant ne pourrait que nuire à sa carrière politique. Néanmoins, il avait droit à une période de trois ans pour porter plainte contre moi et cette option planerait au-dessus de ma tête pendant toute la durée de l'enquête sur le meurtre de Tony Lujan. J'aurais parié que Lonnie finirait par prendre sa revanche, mais à l'image de tous les lâches, il l'aurait par la bande et certainement pas de face.

En attendant, quels que soient mes sentiments à l'égard de Lonnie Marceaux, il me fallait garder l'esprit clair afin de poursuivre mon enquête. Je ne croyais pas une seconde à la culpabilité de Monarch Little, qui me paraissait une cible bien trop commode. Les adjoints au procureur en mal de coupables n'allaient pas se gêner avec une racaille noire digne de personnages de BD. Malheureusement pour Monarch, dans ses rapports avec le reste de la société, il avait la grâce d'un cochon sur des patins à glace et c'était le genre d'accusé que les jurys adoraient faire frire pour le transformer en graisse juste bonne à être jetée à l'égout. Néanmoins, il était loin d'être stupide. Même s'il avait tiré sur le fils Lujan, il n'aurait pas laissé l'arme du crime dans sa Firebird. Qui plus est, il était pragmatique. Or, l'individu qui avait assassiné Tony Lujan et délibérément défiguré le cadavre post-mortem était à mes yeux habité par le genre de rage jamais assouvie que l'on associe d'ordinaire à des psychopathes sexuels.

Je venais tout juste de me convaincre que Monarch avait été la victime d'un coup monté et que les incubes du bouc émissaire racial relevaient leurs vilaines têtes dans notre bon vieux Sud lorsque je reçus un coup de fil qui me fit l'effet d'une brique dégringolant au fond d'un puits.

— Monsieur Robicheaux ?

La voix jeune et féminine tremblait d'inquiétude.

— Oui. Dave Robicheaux à l'appareil. Que puis-je pour vous ?

— C'est Lydia Thibodeaux. L'amie de Tony.

— Comment vas-tu ? dis-je en me redressant dans mon fauteuil.

— Vous m'avez interrogée le soir où Tony est mort. Je vous ai dit des choses...

Elle s'interrompit avant de reprendre depuis le début.

— Le Dr Edwards est mon professeur principal à l'UL. D'une certaine façon, il était comme un ami pour Tony. Slim suivait aussi un de ses cours. Je lui ai dit la vérité sur ce qui s'était passé et il m'a dit que je ferais mieux de vous parler et de tout mettre sur la table. Des tas de gens racontent que le

Dr Edwards est gay, mais je m'en fiche. Qu'est-ce que ça change qu'il soit gay ?

Je ne parvenais plus à la suivre.

— Mettre quoi sur la table ?

— Je vous ai dit que je n'étais pas sûre que ce soit Monarch qui ait appelé et demandé à Tony d'aller le retrouver. Mais c'était faux. Je connais la voix de Monarch parce que je lui ai acheté de l'herbe. Et plus d'une fois.

— Tu peux passer à mon bureau ?

L'espace d'un moment, je crus que la communication s'était interrompue. Ne la perds pas, pensai-je en moi-même.

— Ne t'inquiète pas, repris-je, on peut parler au téléphone. J'apprécie le fait que tu coopères avec nous. Donc, tu es sûre qu'il s'agissait bien de Monarch Little ?

— Aussi sûre qu'on peut l'être quand on entend la voix de quelqu'un au téléphone. Combien de gens zozotent comme lui ? On dirait qu'il porte des bagues à toutes ses dents.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire par tout mettre sur la table ?

— Monsieur ?

— Tu m'as dit que « certaines choses » dont tu m'avais parlé n'étaient pas correctes. Tu as utilisé le pluriel.

— Peut-être que Slim était avec Tony.

— Redis-moi ça.

— Avant que Tony ne parte retrouver Monarch, je lui ai dit qu'il était dingue d'aller à un rendez-vous avec un dealer alors qu'il avait déjà tellement d'ennuis. Tony a répondu que tout irait bien parce que Slim l'accompagnerait. Il a ajouté : « Slim est assez fort pour faire front. Monarch a déjà appris... »

— Dis-le, Lydia.

— « Monarch a déjà appris qu'il valait mieux qu'il fasse pas le con avec Slim. » Tony avait de l'admiration pour Slim. J'ai jamais pu le comprendre. Slim est mauvais.

— Sur quoi fondes-tu ton opinion ?

— C'est quelqu'un de méchant. Ses potes de la confrérie font comme s'il était leur ami mais en réalité, ils ont tous peur de lui.

Je l'ai dit au Dr Edwards. Je lui ai dit que Slim me faisait peur aussi.

Tandis qu'elle parlait, j'écrivais tout sur mon bloc-notes.

— Et qu'est-ce que le Dr Edwards a répondu. ?

— Il a dit que Tony et Slim portaient des masques. Il m’a recommandé de ne pas avoir peur de quelqu’un qui ne peut pas vivre avec l’être qui existe à l’intérieur de soi. Il a dit que c’était vraiment dommage que Tony n’ait jamais appris cette leçon. Je n’ai pas vraiment compris. Qu’est-ce que vous pensez qu’il voulait dire par là ?

— Je n’en suis pas sûr. Tony était-il étrange ou un peu différent des autres gars dans son comportement ? questionnai-je en me demandant si je ne poussais pas le bouchon un peu loin.

— Monsieur ?

— Rencontrons-nous quelque part.

— Il faut que j’aille travailler. J’aide mon père au restaurant.

— Ton père est bien le directeur du restaurant au nouveau casino ?

— Quel rapport ?

— Aucun, dis-je.

— J’essayais juste de rattraper un mensonge et maintenant vous essayez de me faire dire des méchancetés sur Tony. Monarch Little l’a tué, non ? Pourquoi protégez-vous une ordure comme lui ? Je regrette de vous avoir appelé, monsieur Robicheaux. Vous êtes du côté des Noirs. C’est toujours pareil. Ils font exactement ce qu’ils veulent.

Je commençai à lui répondre mais elle raccrocha.

M’étais-je complètement trompé ? Monarch était-il coupable, après tout ? Mon antipathie à l’égard de Lonnie Marceaux était-elle si profonde que je préférais défendre un dealer de dope qui avait piégé et assassiné un pauvre gosse déjà irrémédiablement abîmé par son père sur le plan psychologique ? Étais-je de ces personnes incapables de voir les gens de couleur autrement que comme des victimes de l’injustice sociale ?

Je n’avais aucune envie de réfléchir à la réponse.

*

La température monta jusqu’à 37°C cet après-midi-là. Le long d’East Main, les contours des arbres se fondaient les uns dans les autres tant était épaisse la brume de chaleur, d’humidité et de poussière qui recouvrait la ville. La marée s’était retirée et le Bayou Teche, encadré par ses berges, semblait s’être effondré. Sous la dureté du soleil, les lépidostées remuaient dans l’eau trouble au milieu de touffes de nénuphars dont le soleil avait

roussi les pétales. Je rentrai chez moi sous un vent chaud chargé de goudron et de monoxyde de carbone et, bien qu'ayant à peine quitté les bureaux climatisés cinq minutes auparavant, je sentais déjà les gouttes de sueur ruisseler sur mes flancs comme des colonnes de fourmis.

Molly n'était pas femme à nourrir colère ou amertume ; elle n'était pas non plus prompte à juger ou à punir. Mais quand on l'avait déçue, ce sentiment s'inscrivait sur ses traits aussi profondément qu'un impact de pierre qu'on lui aurait lancée au visage. Peut-être estimait-elle qu'il était possible d'exorciser un individu de sa violence comme jadis les démons que chassaient les ecclésiastiques médiévaux. Non, mon propre ressentiment était à l'œuvre et biaisait mon opinion. Molly avait une trop grande foi en l'être humain. En tout cas, elle croyait probablement beaucoup trop en moi.

Nous échangeâmes peu de mots pendant le dîner et encore moins en faisant la vaisselle. À mesure que la lumière baissait dans le ciel et que les arbres s'emplissaient de milliers d'oiseaux, chacun de nous trouva des occupations solitaires qui ne nécessitaient pas la présence de l'autre. Juste avant vingt-deux heures, au moment où je m'installais pour regarder les infos, je l'entendis s'affairer dans la cuisine, ouvrant le réfrigérateur et mettant la table pour un seul couvert.

— Dave ? dit-elle.

Je quittai mon fauteuil et allai jusqu'au pas de la porte. Elle était déjà en chemise de nuit, ses épaules nues étoilées de taches de son.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

— Je t'ai préparé un morceau de gâteau et du lait.

— Tu n'en prendras pas ?

— Je me sens assez fatiguée. Je crois que je vais aller me coucher directement.

— Je vois, dis-je.

— Je supporte moins bien la chaleur qu'autrefois, on dirait.

— C'est vrai qu'il a fait chaud.

— Bonne nuit, dit-elle.

— Ouais, bonne nuit, répliquai-je.

Je m'étendis sur le canapé et regardai les infos locales jusqu'à vingt-deux heures trente puis m'abrutis devant les images de CNN, le temps de m'endormir tout habillé, avec le souffle d'un ventilateur portable dans le visage et ma femme couchée de l'autre côté du mur.

*

Certaines personnes, aux Alcooliques Anonymes, disent que c'est sous la forme de coïncidences imprévisibles que votre *Higher Power*{10} se manifeste de façon anonyme. Je n'en suis pas convaincu mais jeudi matin, alors que j'étais déjà parti au travail, Tripod commença à trembler, tousser et se racler profondément la gorge comme s'il avait avalé une boule de poils. Molly l'emmena à une clinique vétérinaire qui proposait également un service de toilettage et prenait les animaux en pension. Pendant qu'elle attendait le vétérinaire, un homme au visage émacié, grand – environ 1, 85 m –, bien bâti et élégamment vêtu, entra en tenant au bout d'une laisse un caniche à la fourrure teinte en rose. Molly avait mis Tripod dans un carton dont l'intérieur était doublé de papier journal et d'un sac à ordures en plastique noir, puis elle avait replié les quatre pans du couvercle au-dessus de la tête du raton laveur et placé le carton près de son pied. Mais Tripod avait réussi à sortir son museau par l'interstice du milieu et entrepris un tour d'horizon de la pièce quand l'odeur du caniche frappa ses narines.

Lonnie Marceaux, qui remplissait un formulaire du bloc à pince posé sur le guichet de la réception, avait abandonné la laisse de son caniche sur le sol. Quand celui-ci repéra la boîte de Tripod, il émit un grondement sourd, comme le ronronnement distant d'un canot automobile. Affolé, Tripod rentra la tête dans le carton et se mit à tourner sur lui-même en toussant violemment, le corps déséquilibré, en appui sur le moignon de sa patte arrière manquante.

— Monsieur ! Monsieur ! Pourriez-vous contrôler votre chien ? Il effraie mon animal, dit Molly.

— Rassurez-vous, Sasha est inoffensif, dit Lonnie.

— Oui, mais le raton laveur ne le sait pas. Et je n'en suis pas si sûre non plus, répliqua Molly.

Il hocha la tête comme s'il comprenait l'urgence de sa demande sans pour autant interrompre son occupation. Pendant ce temps, les pattes de Tripod grattaient à l'intérieur du carton et du fait de son incontinence, il lâcha une énorme quantité d'urine.

— Monsieur, vous êtes en train de provoquer des problèmes dont vous n'avez pas idée. Il y a un endroit pour attacher les chiens dans l'autre pièce, fit Molly.

— Excusez-moi, mais je ne comprends pas bien.

— J'ai ici un raton laveur très âgé et très malade qui est terrifié par votre chien. Je vous demande de faire un minimum attention.

— Je vous prie d'accepter toutes mes excuses, répondit Lonnie en se penchant pour ramasser la laisse du caniche.

Puis il alla s'asseoir trois chaises plus loin et commença à lire un magazine, indifférent au regard ulcéré de Molly.

Molly ramassa le carton de Tripod et se leva de sa chaise au moment où la réceptionniste faisait coulisser la cloison de verre du guichet.

— Monsieur Marceaux, vous désirez shampoing et coupe pour votre caniche ? demanda-t-elle.

— La totale. Elle participe à un concours ce week-end, répondit-il, en levant le nez de son magazine.

— Vous êtes Lonnie Marceaux, le procureur ? dit Molly.

— En effet, répondit-il d'un ton plaisant.

— Je dois être la femme la plus idiote de la planète, dit-elle en se dirigeant vers l'autre salle d'attente.

— Tout cela à cause de mon caniche ?

À ce moment-là, le fond du carton se défit et Tripod tomba au sol de tout son poids, atterrissant sur le dos avec un bruit sourd effrayant.

Molly s'accroupit et le ramassa, tandis que l'animal se vidait de son urine dans ses bras.

— Mon pauvre Tripod, fit-elle.

— Madame, je ne suis en aucune façon responsable de vos diffic..., commença Lonnie.

— Taisez-vous, l'interrompit-elle. J'ai réprimandé mon mari parce qu'il vous avait cassé la figure. Mais maintenant c'est moi qui aurais envie de vous faire avaler vos dents. J'ai rencontré quelques imbéciles imbus d'eux-mêmes dans ma vie, mais vous êtes vraiment pitoyable.

— Vous êtes madame Robicheaux ?

— Dans le mille.

*

Molly m'appela au bureau dès son retour à la maison avec Tripod.

— Il a été empoisonné ? dis-je.

— Le véto n'en est pas encore certain mais c'est son avis, répondit-elle. Tripod a sans doute réussi à vomir le plus gros du poison. Le véto veut le revoir dans deux jours mais la plus grande partie a sans doute déjà été évacuée.

— Que fait-il, maintenant ?

— Il dort sur une couverture devant le ventilateur.

— Raconte-moi l'épisode avec Lonnie Marceaux à nouveau.

— Pourquoi reparler d'un abruti pareil ? Viens manger à la maison, tu veux ? dit-elle.

— Que lui as-tu dit ?

— Ce n'est pas important. Pourquoi perdre notre temps avec lui ? On se verra au déjeuner. Garde ta poudre bien au sec.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Devine.

*

Molly ne faisait jamais les choses à moitié. Ce que d'aucuns décriraient comme l'expression conjugale d'une amende honorable relevait bien plus, dans le cas de Molly Boyle, d'un sonnet élisabéthain dédié à la célébration d'Éros et à ses échappées sublimes loin du morne quotidien. La finesse de sa peau douce et de son corps musclé par des années de travail dans les fermes d'Amérique centrale s'embrasait d'un éclat pourpre et frais évocateur du crépuscule automnal sur le golfe. L'oreiller s'imprimait du parfum de sa chevelure, les draps humides de la sueur de ses cuisses et de son dos. Les yeux fermés, je voyais les déferlantes se briser sur une plage et lécher les racines des bougainvilliers, une baie de corail où les éclairs argentés d'un banc de maquereaux rois miroitaient à la périphérie d'une lâche d'un bleu vibrant, et m'imaginai le corps ferme et souple d'un poisson cambré jaillissant de la houle avant de replonger dans une gerbe de gouttelettes. Le ventre brûlant, elle jouit sous moi puis me chevaucha et jouit de nouveau, le souffle long et profond comme si un glaçon fondait lentement sur sa langue.

Nous prîmes notre douche ensemble avant de nous rhabiller puis j'allai jeter un coup d'œil à Tripod en caressant sa fourrure avec une brosse destinée à cet usage.

— Qui t’a fait ça, vieux camarade ? demandai-je.

Je sortis au jardin vérifier ses bols à pâtée. L’un contenait de l’eau fraîche et l’autre un filet de sardine à moitié entamé. S’il n’était pas dans la maison, Tripod restait attaché presque tout le temps et n’avait pas le droit de vagabonder à cause de son grand âge et de sa tendance à se fourrer dans des situations difficiles. Il semblait donc peu probable qu’il ait avalé par accident de la nourriture avariée ou empoisonnée.

À travers la haie latérale en bambous, j’aperçus Mlle Ellen Deschamps qui arrosait ses massifs de roses dans la partie ombragée de son jardin. C’était une femme du temps jadis, une vraie dame, qui constituait à elle seule notre unité de surveillance du voisinage. Comités de secteur, shérifs de paroisse et maires de la ville avaient beau se succéder, les principes de Mlle Ellen demeuraient inchangés malgré les fluctuations des saisons politiques. Chaque jour, elle servait le thé sur son balcon à quinze heures précises et c’est son jardinier noir qui déposait des invitations manuscrites auprès de ses hôtes. Tout résident d’East Main qui ne s’occupait pas correctement de l’entretien de sa maison, de sa pelouse et de ses plates-bandes recevait une note polie de Mlle Ellen. Si cette démarche se révélait insuffisante, elle enfilait une tenue des plus formelles, gants blancs inclus, et au pas de charge se rendait au domicile du transgresseur des règles de bon voisinage, l’invitant à sortir sur son perron, afin d’avoir une conversation approfondie sur l’importance de montrer le bon exemple aux plus infortunés que nous et ce, sous les yeux de la rue tout entière.

— Mademoiselle Ellen, auriez-vous remarqué quelqu’un qui rôdait dans les parages hier ou avant-hier ? demandai-je.

Elle ferma le robinet d’eau et se dirigea vers moi. Elle portait un chapeau de paille aux larges bords, une robe d’été bleue et un tablier de jardin avec de grandes poches pour ses outils. Mlle Ellen avait une façon de ne jamais parler à distance, comme si honnêteté et franchise exigeaient d’elle une proximité lui permettant de regarder son interlocuteur dans les yeux.

— Il a dit que vous étiez amis. Il a dit qu’il était votre invité.

— Qui ça, « il » ? demandai-je.

— Un blond qui est arrivé dans votre jardin en canoë. C’était à l’aube. Il a ouvert une boîte de sardines et l’a donnée au raton laveur.

— Ce n’était pas un ami. Tripod a été empoisonné.

Je la vis se contracter intérieurement.

— Je me suis dit qu'il devait être en vacances, expliqua-t-elle. Il était très à l'aise, très poli. Je l'ai vu sortir du brouillard et il a tenu à me saluer en disant que son intention n'était pas de me faire sursauter.

— Était-il grand ou petit ?

— Il n'était pas grand, non.

— Avait-il un accent ? Des tatouages ?

Elle parut fouiller sa mémoire puis secoua la tête.

— Il avait la peau grêlée comme par des piquûres.

— Cet après-midi, un membre des services de police vous apportera quelques photos anthropométriques. Peut-être pourrez-vous identifier l'individu en question.

Mais elle ne m'écoutait pas. Sa peau m'évoquait une feuille de papier qui aurait été tenue trop près d'une source de chaleur. Elle semblait s'être ridée de l'intérieur, comme si on lui avait pincé l'âme.

— Monsieur Robicheaux, je suis réellement désolée de ne pas vous avoir tenu au courant. Est-ce que votre raton laveur... ?

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Ellen, il va bien. Vous m'avez apporté une aide précieuse.

— Non, pas du tout, répliqua-t-elle. J'aurais dû vous téléphoner.

— Je crois que vous m'avez donné une bonne idée de l'identité de cet homme. Vous avez fait du bon travail.

— Vous le pensez réellement ?

— Absolument.

— Merci, monsieur Robicheaux.

— Mademoiselle Ellen ?

— Oui ?

— Si vous voyez à nouveau cet individu, ne lui adressez pas la parole. Appelez-moi ou téléphonez aux services de police.

— Cet homme est quelqu'un de malfaisant, n'est-ce pas ?

— En effet.

Je la regardai reprendre son travail de jardinage, faisant un trou à coups de déplantoir pour un caladium en pot, ses avant-bras comme étoilés de grains de poivre par le terreau sombre et humide qu'elle fabriquait avec de la mouture de café et du compost. Mais je savais que Mlle Ellen n'était pas revenue à sa vie normale de sentinelle bienveillante de notre portion d'East Main. Le mensonge de l'homme en canoë avait entamé sa foi en ses frères

humains et s'il est des blessures qui mettent longtemps à se refermer, celle-ci se classait en tête de liste.

Je m'apprêtais à rentrer dans la maison quand je vis un tube de poison à cafards gisant au milieu des bambous de mon côté de la propriété.

Cet après-midi-là, un officier en uniforme apporta à Mlle Ellen une demi-douzaine de photos anthropométriques prises dans la salle d'incarcération et m'informa par radio qu'elle avait mis deux secondes, tout au plus, à poser son index sur le visage de Lefty Raguza.

Pourquoi cet homme avait-il commis cet acte de cruauté gratuite ? Demandez à ces types quelles sont les raisons qui les poussent à accomplir de tels gestes (et par « ces types » je parle de ceux qui ont depuis longtemps cessé tout faux-semblant d'auto-justification), la réponse est toujours la même : « J'en avais envie. »

Je passai un coup de fil à Joe Dupree, un vieil ami des services de police de Lafayette qui avait été transféré de la Criminelle à l'Unité des Crimes sexuels puis à la Brigade des Mœurs. Le dernier hélicoptère avait peut-être décollé du toit de l'ambassade américaine à Saigon en 1975, il n'empêche que trente ans plus tard, Joe trimballait toujours son barda sur les pistes de nuit, un fusil mitrailleur M-60 en travers des épaules, ses bras écartés sur la crosse et le canon à l'image d'un homme sur une croix. Il était accro aux amphétamines, à la gnôle et aux mauvaises femmes sans compter sa conviction qu'aucune force sur terre ne pourrait lui enlever sa peur du sommeil. J'avais depuis longtemps abandonné toute tentative de lui venir en aide mais j'admirais toujours son courage, son intégrité de flic et le fait qu'il avait fait son temps sans jamais se plaindre du fardeau qui était le sien.

— Ce mec fait le sale boulot de Whitey Bruxal ? demanda-t-il.

— Plus ou moins. Il a peut-être même participé au casse d'un fourgon blindé à Miami. Y a eu deux morts, l'un d'eux était un pote à moi.

— Mais pourquoi voudrait-il empoisonner ton raton laveur ?

— Peut-être que Bruxal commence à sentir monter la chaleur et veut me provoquer pour que je me colle dans la panade tout seul. Ou bien c'est à cause de Clete Purcel. Il l'a un peu bousculé.

— Précise « bousculé », j'ai du mal à visualiser.

— Clete l'a fait valser sur les murs des toilettes au tuyau d'incendie.

J'entendis Joe qui rigolait.

— Tu veux que j'aie une petite conversation avec ce Raguza ?

— Autant discuter avec une penderie pleine de boules de naphtaline. J'ai besoin d'une prise sérieuse pour arriver à le coincer, quelque chose qui ne lui offrirait que des mauvais choix en option.

— Je vais voir ce que je peux lui concocter. Au fait, tant qu'on en est sur le sujet de Whitey Bruxal, j'ai eu un coup de fil bizarre de sa femme, il y a trois jours.

— Tu n'es plus à la Brigade des Mœurs ?

— Nous pensons que Bruxal fait du blanchiment d'argent provenant de la vente de méthadone et pendant un temps, c'est moi qui surveillais sa maison. Cela dit, sa bonne femme a l'air d'une barjot de première. Figure-toi qu'ils se seraient rencontrés à une convention appelée le Festival du Sanglier dans le comté de Collier, en Floride. Des gens qui sont tout juste humains descendent des Glades et...

— Joe, j'ai vraiment pas beaucoup de temps, moi, ici.

— Donc, voilà qu'elle m'explique, avec son accent style patate chaude, que le préposé au gaz lui avait piqué vingt dollars dans son porte-monnaie. Je me suis dit que je tenais un bon prétexte pour aller jeter un coup d'œil dans la maison de Bruxal. Mais arrivé là-bas, elle m'a raconté qu'elle avait retrouvé le billet de vingt dollars par terre et qu'il n'y avait plus de problème. Le préposé au gaz avait vérifié une fuite près du barbecue et il était effectivement entré dans la maison pour éteindre puis rallumer la veilleuse mais pour ce qui était des vingt dollars, c'est elle qui s'était trompée.

Donc, je lui fais, vous aviez une fuite de gaz ici ?

Elle me répond que le préposé avait senti quelque chose près du barbecue à côté du passage couvert, et que le technicien était passé fermer toutes les veilleuses des chauffe-eau pour voir si le compteur à gaz continuait à tourner. Elle a dit que le technicien lui avait conseillé d'aller s'asseoir dehors, sur la balancelle, au cas où il y aurait un danger quelconque.

Et je lui demande : Votre mari, il était pas à la maison ?

Elle me fait : Non, il n'était pas en ville à ce moment-là. Pourquoi me posez-vous cette question ?

Et puis, elle m'explique que les mecs sont restés chez elle une demi-heure, en tout et pour tout. J'ai appelé la compagnie dès mon retour au bureau mais à ce qu'il paraît, aucun préposé du gaz n'est allé à la résidence Bruxal depuis le mois dernier.

- Les Fédés ? demandai-je.
- Ils sont occupés à la chasse aux terroristes.
- Merci pour ton aide, Joe.
- On tire à coups de pistolets à bouchon sur la carlingue d'un porte-avions, fit-il.
- C'est pas comme ça que je le vois.
- L'industrie des jeux génère des centaines de millions de dollars par an alors que les types comme nous touchent des chèques de salaire qui valent à peu près autant que du papier cul. À ton avis, qui est-ce qui s'en sortira le mieux ?
- Eh bien, on leur pissera dans les godasses.
- C'est pour ça que je t'ai toujours bien aimé, Dave. Innocent jusqu'à la tombe.

*

Je contemplai la pile de dossiers amoncelés sur mon bureau et ne fus même pas capable de calculer le temps qu'il me faudrait pour mener à bien mes enquêtes entre la mort de Tony Lujan, le viol possible d'Yvonne Darbonne et le suicide qui s'en était suivi, sans oublier l'accident mortel avec délit de fuite de l'Homme Crustacé. J'étais persuadé que les trois affaires étaient liées mais je ne savais pas comment. Pour compliquer les choses, la petite amie épisodique de Tony m'avait affirmé avec une certitude absolue que c'était bien Monarch qui avait téléphoné à la résidence Lujan et convenu d'un rendez-vous avec Tony peu de temps avant que ce dernier ne soit tué à bout portant d'un coup de fusil calibre douze. Ma conviction antérieure que Monarch n'était pas un tueur ressemblait de plus en plus aux convictions d'un imbécile politiquement correct.

Mes dossiers sur Tony Lujan, Yvonne Darbonne et l'Homme Crustacé s'étaient épaissis : notes manuscrites, clichés de la scène du crime, récapitulations d'interrogatoires des témoins, formulaires post-mortem, audiocassettes d'appels à Police-Secours, rapports de médecine légale et feuillets imprimés des bases de données nationales relatives aux armes à feu et à la balistique. Le travail de bureau que j'avais accompli était impressionnant mais en réalité les trois enquêtes tournaient en rond, ce qui, en termes d'engagement de poursuites judiciaires, équivalait à un zéro

pointé. Mais à l'exception du tueur, un individu toujours en liberté en savait apparemment long sur les causes de la mort de Tony. Et si tel était le cas, il n'avait pas manifesté l'envie de se présenter et de proposer son aide malgré son statut d'homme religieux. J'avais eu l'occasion de le rencontrer une fois par le passé, dans la résidence des Chalons. Une famille notoirement impliquée dans les casinos de la frontière inter-États entre le Texas et la Louisiane. Peut-être l'heure était-elle venue de mettre à l'épreuve la légitimité du droit que s'octroyait Colin Alridge à la spiritualité.

Je téléphonai à Alice Werenhaus, la secrétaire de Clete à son bureau de La Nouvelle-Orléans. Elle me rappela au bout d'une demi-heure en m'indiquant où je pourrais trouver Alridge. Je signai un bon de sortie et informai Helen que je quittais la ville jusqu'au lendemain matin, au moins.

Entièrement construite en rondins de bois laqué sur un promontoire qui dominait le Mississippi Sound, la maison à un étage – mise au nom de son ministère religieux par acte notarié – surplombait une plage au sable veiné de coquillages parsemée de touffes de spartina. À l'ouest, les écoulements alluvionnaires du Mississippi dessinaient un énorme nuage sombre de bourbe limoneuse le long de la côte de Louisiane mais juste à l'est de l'embouchure du fleuve, les eaux du golfe se teintaient d'un vert profond et s'animaient de vagues dont les crêtes d'écume étaient visibles jusqu'à l'horizon sud, là où des pélicans planaient comme des chasseurs bombardiers en formation.

L'heure du crépuscule était proche quand je m'engageai au milieu des pins sur une chaussée d'asphalte en mauvais état avant d'arriver à son portail. Je m'attendais à trouver un service de sécurité aux alentours de la maison mais n'en vis pas le moindre signe. Seule une clôture entourait un jardin planté de fleurs et semé de faux kikuyu.

Je frappai à la porte mais personne ne me répondit et la maison demeura silencieuse. Une balustrade ornée de paniers suspendus garnis d'impatiens et de géraniums bordait une terrasse sur laquelle étaient disposées des chaises en fer forgé blanc autour d'une table au plateau de verre, à l'ombre d'un parasol en toile. Le couchant embrasait le ciel et le vent du soir fouettait les pins plantés au nord des dunes. Le parfum des fleurs, les exhalaisons salées, l'odeur des résineux rappelaient au visiteur qu'il était toujours dans l'État du Mississippi et concouraient à former un moment parfait dans lequel s'inscrivait toute la beauté du Sud profond des États-Unis.

Mais l'endroit était totalement désert. Pas d'enfants sur la plage ni de femme assise sur la terrasse un livre à la main, ni même de jardinier occupé à couper des fleurs fraîches destinées au vase que l'on placerait sur la table

du dîner avec des bougies allumées. Pour des raisons qui peut-être n'avaient aucun sens, je me remémorai les tableaux d'un Adolf Hitler jeune, à l'époque où il gagnait sa vie comme peintre de rue. Ses scènes d'extérieur étaient d'une précision géométrique, les lignes coupantes comme des lames, mais il n'y avait de gens nulle part, ni dans les rues ni à l'intérieur des édifices, comme si la famille humaine avait été aspirée hors de la planète.

À l'extrémité de la propriété d'Alridge, se trouvaient un ponton avec son quai d'accostage et un chenal qui se remplissait à marée haute. Aucun bateau n'y était amarré mais une pellicule de gazole aux vives couleurs arc-en-ciel flottait encore à côté d'un des pilotis. Une veste de sauvetage orange, une glacière et une canne à pêche bon marché gisaient en pile sur le sol comme si le propriétaire avait changé d'avis et renoncé à les emporter au moment de partir.

Je retournai à mon pick-up, repoussai le siège et fermai les yeux. Derrière les pins, le soleil avait amorcé sa descente et le ciel d'été s'était zébré de vert et d'ombre. C'est alors que je distinguai le bourdonnement d'un hors-bord au loin. Je pris mes jumelles dans ma boîte à gants et les dirigeai sur un bateau en aluminium de douze pieds qui bondissait au large sur les crêtes blanches des vagues, bien plus loin que je n'aurais choisi d'aller dans une embarcation de cette taille.

Colin Alridge remonta le chenal, penché à l'oblique sur le siège arrière, la main posée sur l'accélérateur. Lorsqu'il m'aperçut une expression de curiosité tranquille dénuée de toute inquiétude s'inscrivit sur ses traits. Il coupa les gaz, laissant le bateau filer sur son erre et glisser silencieusement jusqu'au ponton.

— Je suis l'inspecteur Dave Robicheaux, des services du shérif de la paroisse de New Iberia, dis-je en présentant mon insigne. Nous avons fait connaissance à Jeanerette, il y a un an environ.

— Oui, je me rappelle. Comment allez-vous ? dit-il.

Sans attendre ma réponse, il envoya l'amarre en boucle autour d'un poteau de l'embarcadère et prit appui à l'avant de son hors-bord pour sauter sur les planches. Il portait un Levi's délavé sans ceinture et une chemise imprimée. Un léger coup de soleil lui donnait un air plus brut qui ajoutait à sa beauté de jeune premier.

— Vous aviez oublié votre glacière et votre équipement de pêche, dis-je.

— À vrai dire, je ne suis pas un fana de la pêche. Ce que j'aime, c'est surtout sortir au grand air.

— Je mène l'enquête sur la mort de Tony Lujan. Je me suis dit que vous pourriez peut-être m'aider.

— Je ne vois pas comment, répondit-il en me glissant un regard en coin pendant qu'il ramassait canne à pêche, glacière et gilet de sauvetage.

— J'ai interrogé la mère de Tony assez longuement. De toute évidence, vous êtes un ami proche de la famille.

— Je connais Mme Lujan. Elle soutient mon ministère, si c'est à ça que vous faites allusion.

— Vous avait-elle dit que la vie de Tony était en danger ?

Il me regarda d'un air perplexe.

— D'où tenez-vous cela ? fit-il avant de poursuivre sans attendre, une fois de plus, ma réponse :

— Mme Lujan est une personne très discrète. Elle parle peu des tragédies qu'elle a connues dans sa vie.

Alridge venait de commettre ses deux premières erreurs. Comme tout individu ayant quelque chose à cacher, il télégraphiait sa peur en essayant de remplir le vide avec des mots. Il répondait également à des questions par d'autres questions ou faisait des allusions détournées fondées sur des faits réels mais sans rapport avec le sujet de la conversation. J'étais certain qu'il avait les mains sales mais pour le prouver, la route serait longue et ardue.

Je tirai sur le lobe de mon oreille.

— Pourrions-nous nous asseoir ? demandai-je.

— J'attends des invités.

— Vous ne portez même pas de montre, rétorquai-je en souriant.

— Pardon ?

— Vous avez des gens qui viennent dîner chez vous mais vous partez faire une virée en bateau sans vous donner la peine de mettre une montre.

— Vous êtes un homme observateur, dit-il.

Avec un large sourire, il sortit une montre de la poche de son jean.

— Allons nous asseoir sur la terrasse pendant quelques minutes. Mais il faudra que je vous laisse ensuite pour prendre une douche et préparer quelque chose à manger.

Il laissa tomber sa glacière, son gilet de sauvetage et sa canne à pêche sur la pelouse et monta les marches en bois qui menaient à la terrasse.

— Attention à la troisième, là. Elle est un peu pourrie, dit-il en se retournant vers moi.

Colin Alridge n'était pas seulement habile, il avait le don de plaire aux gens. Mais j'avais déjà rencontré ce genre d'individus par le passé. Ils mettaient votre générosité à l'épreuve en vous forçant à croire en eux. Douter de leur sincérité et rejeter ce mélange de patriotisme aux accents religieux et d'amour pour la famille, c'était d'une certaine façon rejeter son propre pays. Au bout du compte, ils utilisaient la souffrance d'autrui pour justifier leurs propres actions. Le soutien de Colin Alridge aux guerres à l'étranger était sans équivoque, quels qu'en soient les points de controverse. Sa rhétorique en imposait, il avait le regard clair et ses principes étaient visibles dans sa manière d'être comme un drapeau qui claquait au vent. Tony Lujan était peut-être une épine à sa conscience mais la douleur qu'elle lui causait n'était pas tragique au point qu'un ou deux sparadraps ne suffisent à la soulager.

Je m'assis sur une des chaises en fer forgé ouvragé de la terrasse et examinai un moment la pointe de mes chaussures.

— Je pense que Tony Lujan a été impliqué dans la mort d'un vagabond, commençai-je. Je pense aussi que sa mère vous a dit ce qu'avait fait son fils. Or, vous n'avez pas communiqué cette information à nos services, monsieur Alridge. Cela s'appelle une complicité de fait.

— Il est possible que vos affirmations soient exactes. Mais peut-être pas. Néanmoins, en tant que pasteur ayant reçu l'ordination, je bénéficie de garanties légales.

— Nous pouvons tirer certaines choses au clair ici tout de suite ou nous pouvons le faire devant un grand jury qui décidera de votre mise en accusation. Les bruits courent que Bello Lujan et Whitey Bruxal, ainsi que quelques autres dirigeants de casinos, font du blanchiment d'argent grâce à un lobbyiste de Washington qui dirige ensuite ces fonds vers votre ministère. Vous, en contrepartie, vous faites peser votre influence sur votre congrégation religieuse afin de faire couler la concurrence. En toute honnêteté, je me fiche pas mal de vos liens avec l'industrie des jeux mais j'ai trois dossiers d'homicides sur les bras et la conviction que vous détenez au moins la clé de l'un d'eux.

La lumière du crépuscule s'était amenuisée jusqu'à devenir à l'horizon une seule bande de nuages pourpre et rouge mais, même dans la pénombre, je vis l'effet de mes propos sur les traits d'Alridge qui les encaissa comme s'il venait d'être giflé en public.

— Il va falloir vous adresser à mon avocat, répliqua-t-il.

— Allez vous faire foutre avec votre avocat. Si vous voulez fricoter avec Whitey Bruxal et Bello Lujan, c'est votre affaire. Mais Tony Lujan, et peut-être aussi Slim Bruxal, le gamin de Whitey, ont renversé un clochard et l'ont laissé mourir sur le bas-côté. Ce pauvre bougre a été baptisé « l'Homme Crustacé » par nos services parce que nous ne connaissons même pas son identité. Mais je vous garantis, monsieur Alridge, qu'avant la conclusion de toute cette affaire, cet homme aura retrouvé son nom et quelqu'un portera le chapeau pour sa mort. Si vous êtes coupable de complicité dans cet homicide, votre prochaine croisade évangélique se fera en circuit fermé à la télévision du pénitencier d'Angola.

Il se leva de sa chaise et ouvrit son téléphone portable d'un geste sec, manquant de s'éborgner à l'une des pointes du parasol.

— Je viens de composer le raccourci du numéro des services de sécurité du ministère. Ils vous guideront jusqu'à votre voiture.

Je me levai à mon tour et contemplai le couchant. L'air était lourd des exhalaisons humides et vertes du golfe et je dis une prière de remerciements, peut-être silencieusement, pour n'avoir pas à vivre dans la peau de Colin Alridge.

— Un mot d'avertissement avant mon départ, repris-je. Jadis, j'avais l'art de vivre au bord du précipice et de ruser avec moi-même pour éviter de faire sauter mes propres verrous. C'est ainsi que fonctionne la dépression. Comme si vous étiez ivre sans même le savoir et que vous trouviez mille et une manières de vous préparer à faire le grand saut parce que cette culpabilité, greffée comme une grosse tumeur noire sur votre cerveau, vous ne pouvez plus la supporter. Si j'étais vous, monsieur Alridge, je réfléchirais à deux fois à mes problèmes avant d'aller trop loin et de me retrouver irrévocablement sur ce chemin au bout duquel on se retrouve mort pour bien longtemps.

Je redescendis les marches et suivis un sentier sablonneux à travers la forêt de pins en direction de mon véhicule, sous le souffle puissant et frais d'un vent venu de la baie. Lorsque je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, Alridge était encore sur sa terrasse, les mains appuyées sur la rambarde comme un capitaine de bateau scrutant l'océan, toutes les lumières de la maison allumées bataillant avec éclat contre l'obscurité.

Cette nuit-là, je dormis dans un motel à Slidell, sur la rive nord-est du lac Pontchartrain et tôt le lendemain matin, repris la route de New Iberia. Je me sentais mieux d'avoir mis Alridge au pied du mur mais pour autant, je n'avais pas progressé dans la résolution des contradictions évidentes du dossier Lujan. À quelques rares exceptions près, les raisons d'un homicide sont l'argent, le sexe, le pouvoir ou une combinaison de ces éléments. Quel était le mobile dans la mort de Tony ? Si Monarch Little était le tueur, c'était parce qu'il avait essayé de lui extorquer de l'argent et que ça avait dégénéré. Mais la petite amie épisodique de Tony, Lydia Thibodeaux, avait indiqué que Slim Bruxal avait accompagné Tony au rendez-vous. Où était passé Slim pendant que Tony se faisait éclater la cervelle ? Était-il en fait le tueur ?

C'était parfaitement plausible. Slim, probablement mêlé à la mort de l'Homme Crustacé, pouvait craindre que Tony ne perde les pédales dans le bureau du procureur. En mettant le meurtre sur le dos de Monarch, il se débarrassait de deux problèmes à la fois. Mais je gardais en mémoire les impacts de balles à bout portant dans le crâne de Tony, dans sa mâchoire et ses viscères. La personne qui l'avait assassiné lui vouait une vraie haine, ce n'était pas un cynique pragmatique qui se débarrassait d'un problème.

Qui aurait pu tuer avec cette rage inassouvie ?

Quelqu'un dont la furie et le désir de revanche sortaient tout droit de sa libido.

Je regardai l'horloge. Il était treize heures vingt et une et nous étions vendredi. Quel meilleur moment pour coincer un universitaire sur le point d'échapper à une réunion de fac avec la perspective reconfortante du martini sec qu'il savourera dans son jardin ? Je téléphonai à Lafayette, demandai la section des sciences politiques de l'université de Louisiane mais appris que le Dr Edwards avait déjà quitté les lieux.

— Pourriez-vous me donner son numéro de téléphone personnel ? demandai-je.

— Nous n'avons pas le droit de transmettre ce genre d'informations, répliqua la secrétaire.

— Je suis officier de police.

— Eh bien, pourquoi ne regardez-vous pas dans l'annuaire, en ce cas ?

Je feuilletai l'annuaire de Lafayette et trouvai le numéro que je cherchais en haut de la page. L'adresse était celle d'une rue ombragée de la vieille ville, dans une de ces enclaves urbaines où les gens tiennent à garder

leur accent et à maintenir leurs excentricités tout en tirant une fierté bizarre de la misère distinguée qui souvent marque leur existence. Le téléphone sonna un long moment avant qu'un homme ne décroche. De toute évidence, il n'était pas partisan des répondeurs automatiques.

— Oui ? fit-il.

— Pourrais-je parler au Dr Edwards ?

— Je suis le Dr Edwards.

— Inspecteur Dave Robicheaux, des bureaux du shérif de la paroisse d'Iberia. J'aimerais vous parler de Tony Lujan et de Slim Bruxal.

Je crus pendant un instant que la communication s'était interrompue.

— Vous êtes toujours là, professeur ?

— C'est Lydia Thibodeaux qui vous a contacté ?

— Elle m'a dit que vous l'aviez encouragée à venir nous donner toutes les informations concernant Slim et Tony. J'apprécie le fait que vous l'ayez conseillée dans ce sens.

Nouveau silence sur la ligne.

— J'aimerais venir à Lafayette afin de vous parler en personne, repris-je.

— Oui, je m'en doutais, dit-il d'un ton résigné que je ne compris pas bien. Je serai chez moi. Quelle sera la tournure des événements ensuite ?

— Pardon ?

— Parlons-nous d'un procès, d'un témoignage public, ce genre de choses ?

— Je ne sais pas encore. Y a-t-il un problème, monsieur ?

— Cela dépend si vous estimez que des jeunes en chemises brunes ont leur place dans nos universités.

Je pris la route à quatre voies et parvins au quartier universitaire de Lafayette en quarante-cinq minutes. Je m'engageai dans une rue résidentielle paisible aux trottoirs fendus et cabossés par d'énormes racines d'arbres.

Au spectacle de cette lumière filtrée par la voûte des chênes verts, de ces fleurs épanouies dans la pénombre des palmiers et des yuccas, des plantes grimpantes et des mares à poissons verdies de ces maisons en bois d'allure victorienne aux gouttières saignant de rouille contre les murs, on aurait pu jurer qu'on contemplait un fragment d'histoire incongru directement arraché à l'année 1910.

Le professeur de sciences politiques lisait sur la galerie de sa maison à étage, jambes croisées, un verre-dose et une petite carafe posés près de son pied, sous un ventilateur aux pales de bois tournant au-dessus de sa tête. Un Blanc replet d'âge mûr, en tenue de jardinage mal assortie, versait le contenu d'un arrosoir sur des caladiums qui s'épalaient au pied d'un chêne. En entendant grincer le portail en fer, il me sourit poliment et s'éloigna dans le jardin d'un pas tranquille, son arrosoir toujours à la main, son derrière mou serré dans un pantalon ajusté.

— Vous êtes le Dr Edwards ? dis-je en m'adressant à l'homme assis sur la galerie.

Il jeta un coup d'œil à l'insigne fixé à ma ceinture.

— Puis-je vous offrir un verre d'anisette bien glacée ? répondit-il.

— Non, merci.

Je montai sur la galerie, dont les planches bougèrent sous mon poids. Je m'installai tout au bord d'un large fauteuil en paille à l'assise confortable.

— Pourriez-vous m'expliquer cette remarque sur les chemises brunes ?

Le professeur, chaussé de sandales, était vêtu d'un pantalon en lin et d'une chemise tropicale qui révélait les os de sa cage thoracique. Sa barbe était taillée de près et ses dents minuscules tachées de thé. Il ferma le livre posé sur son genou.

— Je crois que le but de votre visite concerne davantage Slim Bruxal que Tony Lujan. Slim évoque une certaine image de marque. Je pense notamment à des brassards sur les manches, à des gens chaussés de grosses bottes descendant au pas le long d'une rue à Nuremberg. Mais au final, lui aussi est sans doute une victime.

— Pas de mon point de vue, non. Vous avez dit à Lydia Thibodeaux que Slim et Tony portaient tous les deux des masques. Vous lui avez recommandé de ne pas avoir peur de quelqu'un qui est incapable de vivre avec son être intérieur. Vous parliez donc de Slim ?

Il remplit son verre d'anisette et but une petite gorgée comme pour en tester la température, avant d'avaler le tout cul sec. Il s'essuya les lèvres du bout des doigts, le regard concentré sur les colonnes de lumière de son jardin au milieu desquelles dansaient grains de poussière et particules de feuilles desséchées.

— Il y a ici un night-club dans lequel ont tendance à se réunir des gens de même affinité, commença-t-il. L'établissement fait ses propres animations. Est-ce que vous me suivez, monsieur ?

— Je pense, oui.

— La plupart des clients qui fréquentent le club n'ont pas de problèmes avec leur identité sexuelle. Mais d'autres ont besoin de se trouver des excuses pour justifier leur présence en ce lieu.

— Il faudrait en venir à ce qui nous intéresse, docteur Edwards.

— Slim et ses copains s'affichaient au bar, en toute disponibilité. Bien sûr, les hommes qui choisissaient de les suivre se faisaient détrousser. Ils se faisaient aussi casser la figure. Pas seulement les dents, du reste, mais les côtes, le scrotum ou tout autre endroit que Slim était capable de frapper d'un coup de pied.

— Vous me parlez de faits avérés ?

— Croyez-vous que j'irais inventer une chose pareille ? Avez-vous conscience du risque que je prends en vous racontant tout cela ?

— Avec Bruxal ?

Il détourna les yeux avec agacement et franchement, je ne pouvais lui en vouloir.

— Est-ce que Tony Lujan était gay ? demandai-je.

— Peut-être n'avait-il pas vraiment décidé ce qu'il était.

— Vous pensez qu'il avait fait des avances à Slim ?

— Tony avait une personnalité co-dépendante. Il avait peur. Sa petite amie s'était suicidée. Je le soupçonne d'avoir eu des désirs flous qui...

— Continuez.

— À quoi bon ? Tony est mort. J'aimerais vous demander un service, inspecteur Robicheaux.

— Allez-y, monsieur.

— Si la teneur de notre conversation doit être transmise à Slim Bruxal ou à son avocat, je veux en être informé immédiatement.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir le faire.

— Ce fut un plaisir de vous rencontrer, répliqua-t-il en ouvrant à nouveau son livre.

Puis il essaya, sans y parvenir, de reprendre le fil de sa lecture.

*

La circulation était dense sur la quatre voies et je pris la vieille route de New Iberia qui longeait Spanish Lake. Le soleil avait disparu derrière la

couche nuageuse à l'ouest et dans l'air desséché de l'étouffante chaleur, la poussière montait des champs de canne à sucre. Je ne suis pas qualifié pour parler du réchauffement de la planète, mais quiconque soutiendrait que le climat de Louisiane est resté le même que jadis a de sérieux problèmes de raisonnement. Quand j'étais enfant, les marécages étaient balayés par les orages d'été tous les après-midi, à presque quinze heures précises. Aujourd'hui, des semaines passent sans que tombe la moindre goutte de pluie, le vent se transforme en chalumeau et le sol en silex sous un ciel métamorphosé en nuage de poussière couleur cannelle. Je fis le tour de Spanish Lake et vis des éclairs zigzaguer derrière l'amoncellement des nuages à l'horizon, puis sentis comme une odeur de frai dans le vent, l'odeur des premières gouttes de pluie sur un trottoir brûlant.

Je retournai au bureau juste à temps pour rendre la voiture de patrouille et pointer l'heure de ma sortie. Au moment où je quittais le bureau, mon téléphone sonna. C'était Joe Dupree, mon pote des services de police de Lafayette.

— Tu voulais essayer d'épingler l'autre clown, Lefty Ragusa. Je n'ai pas réussi à te trouver grand-chose mais voici le résultat de mes recherches : il travaille comme garde de sécurité dans un ou deux casinos ainsi qu'au nouveau champ de courses d'Opelousas. Il n'a jamais été arrêté en Louisiane, pas même pour une contravention, mais je le soupçonne d'être constamment sur la corde raide.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Il fume beaucoup de blanche de Chine parce qu'il ne veut plus se piquer. Il aime aussi réarranger le portrait des femmes à coups de poings, généralement celles qui sont dans la galère. Il traîne dans un trou à rats au nord de Lafayette.

— Un rade genre sado-maso ?

— Non, c'est un bar à puttes métissé. D'après ce que j'ai compris, les gonzesses qu'il se choisit ne le voient pas vraiment venir et avant d'avoir compris ce qui leur arrive, elles se retrouvent par terre à recracher leurs dents. Dave ?

— Ouais ?

— Si jamais tu devais avoir un petit tête-à-tête avec ce mec, y en a pas beaucoup ici qui se tordraient les mains ou qui contacteraient la Ligue des droits de l'homme.

Il me donna l'adresse d'un club au nord du quartier de Four Corners, à Lafayette.

Je pris le volant de mon pick-up et rentrai chez moi. En sortant, je sentis la température dégringoler et vis les oiseaux descendre du ciel pour se nicher dans les arbres. Enfin, comme un cadeau des dieux, la chape nuageuse se brisa et des grêlons aussi gros que des boules de naphthaline se mirent à tambouriner sur le toit en fer blanc.

Molly et moi ouvrîmes en grand toutes les fenêtres afin d'inonder la maison du parfum frais de l'orage avant de préparer une salade de pommes de terre et des sandwiches au jambon et à l'oignon que nous mangeâmes dans la cuisine, le tout arrosé de thé glacé. Tripod et Snuggs vinrent se mettre à l'abri et eurent droit à une gamelle de crème glacée qu'ils avalèrent devant le ventilateur, leur fourrure se soulevant légèrement dans la brise. La vapeur monta du bayou et le ciel orageux devint d'un noir d'encre. Les lampadaires s'allumèrent dans City Park et des torrents de feuilles dégringolèrent des arbres jusque dans l'eau.

Malgré la fraîcheur bienfaisante de la pluie, je ne pouvais m'empêcher de penser à mon interrogatoire du Dr Edwards et à ses implications. Le professeur m'avait semblé être un homme de conscience, acceptant de risquer réputation et carrière pour que justice soit faite. Et, fait plus significatif encore, il avait peut-être aussi laissé entrer dans sa vie le potentiel violent d'un Slim Bruxal. La valeur légale de mon entretien avec lui était discutable, ce dont il était sûrement conscient, mais il avait néanmoins consenti à me parler. Ce qui en disait long sur sa personnalité. Ainsi que sur celle de Slim Bruxal et les pulsions féroces des homophobes incapables d'accepter la féminité qui sommeille en eux.

Mais j'avais un autre problème non résolu qui me taraudait également. En regardant Tripod avaler sa glace face au ventilateur, je me mis à penser aux nombreuses années qu'il avait passées dans notre maison, à la place qu'il avait prise dans nos vies et au fait qu'il était devenu membre de la famille à part entière. Je me rappelai la lutte sans merci qu'il livrait à Batist, le vieux Noir responsable de notre magasin d'articles de pêche, dans le but de s'approprier les barres sucrées et les tartes salées que Batist alignait sur un présentoir à côté de la caisse enregistreuse. Je me souvins qu'Alafair, encore petite fille à l'époque, avait réussi à faire entrer Tripod en douce en ouvrant la moustiquaire de sa chambre pour le cacher sous ses couvertures parce qu'il avait été expédié dehors à cause de ses bêtises. Tripod avait

toujours été un animal loyal et aimant qui ne s'était jamais éloigné de plus de cinquante mètres de la maison, parce qu'elle avait été pour lui un havre de sécurité et qu'il pouvait faire confiance à ses habitants et à leurs invités.

Puis j'imaginai un homme blond, aux joues criblées de cratères minuscules, vidant un tube de poison à cafards dans la gamelle de Tripod.

Et toutes ces choses, ajoutées au fait que Monarch Little m'avait menti, ne me laissaient pas en paix.

— Pax Christi organise une réunion à Grand Coteau, ce soir, dit Molly. Je crois qu'il faudrait que j'y aille, j'ai raté la dernière. Ça t'ennuie ?

— Non, fais simplement attention sur la route, répondis-je.

Dès que Molly eut terminé sa marche arrière dans East Main, j'allai chercher mon Remington calibre 12 dans le placard et m'assis au bord du lit avec une boîte de cartouches à balle et de cartouches à chevrotine double zéro. Des années auparavant, j'avais scié le canon au niveau du levier de chargement, poncé les barbes métalliques à la toile émeri pour les éliminer et enlever la sécurité du chargeur que je regarnis de cartouches une à une, jusqu'à bloquer le ressort. Puis j'appelai Clete Purcel à son motel et lui annonçai que je passais le chercher dans dix minutes.

~ Qu'est-ce que tu mijotes, mon gars ?

— Les Jumeaux de la Crim' sont de retour, répliquai-je.

— Ah, fit-il, sur le ton d'un homme affamé qui vient d'enfourner une cuillerée de mousse au chocolat dans sa bouche.

Lorsque je garai ma voiture devant la maison de Monarch Little, le ciel toujours aussi sombre se chargeait d'éclairs et les rafales de vent malmenaient les cyprès et les chênes le long du Teche. Je le vis par la fenêtre, sourcils froncés et un petit crayon emprisonné dans sa grosse main, en train de plancher sur une grille de mots croisés posée sur son genou. J'ouvris sa porte d'un coup de pied, entrai dans son salon sous une bourrasque mêlée de pluie et lui balançai mon chapeau en pleine figure.

— Tu me fous dans une rogne pas possible, Monarch. Pas seulement parce que tu deales mais parce tu es un vrai abruti, lui dis-je.

Il en resta interloqué, mâchoire pendante.

— Tu connais la définition d'abruti ? repris-je. Être abruti, c'est avoir la tête fourrée tellement profond dans son gros cul qu'on s'imagine pouvoir se disculper en mentant dans une enquête pour homicide.

Il regarda par-dessus mon épaule en direction de mon pick-up et, derrière le pare-brise emperlé de pluie, aperçut Clete à l'avant, sur le siège passager, qui buvait une bière.

— C'est qui, lui ? me fit-il.

— Un de mes potes que les abrutis énervent encore plus que moi. Ramasse mon chapeau.

— M'sieur D., je...

— Si jamais je dois le ramasser moi-même, je te gifle avec.

— Pourquoi vous m'voulez du mal ?

Il se baissa et me rendit mon couvre-chef. Je commençai à le frapper pour m'arrêter aussi vite.

— Tu m'as menti. Et mentir, c'est voler. Tu voles aux autres leur confiance et du coup, ils s'en veulent de te l'avoir donnée. Non, ferme-la. Ce n'est pas le bon moment pour l'ouvrir, Monarch. Si tu essaies de me

mentir à nouveau, je sors d'ici et je te laisse te noyer dans ta propre merde. Est-ce que tu me reçois cinq sur cinq ?

— Vous balancez un grand coup de pied dans ma p...

De toutes mes forces, je lui claquai par deux fois la tête d'un coup de chapeau. Il encaissa plein pot sans ciller ni même lever les mains pour se protéger. Il s'essaya tant bien que mal à un duel de regards mais ses yeux commençaient à s'embuer et sa lèvre inférieure tremblait.

— Réponds à ma question, lui lançai-je.

— J'avais pas de thune. Ma mère va sortir de l'hosto Anderson et faut que je la ramène à la maison. Y va lui falloir des infirmières, des soins spéciaux, un régime spécial et tout ça, ça va en faire des allers et retours à Houston. Et je m'suis dit comme ça que je taperais bien Tony Lujan de deux bâtons. Alors je l'ai appelé et lui ai dit de me retrouver près du Boom Boom Room. C'est seulement après que j'ai commencé à cogiter. Et si jamais il appelait Slim Bruxal ? Et s'il débarquait avec un groupe de mecs de la fac armés de battes de base-ball ? Et si m'sieur Bello débarquait lui aussi et décidait de me descendre au bord du bayou ? Alors j'y suis pas allé. Et après ça, avant que j'aie pu dire ouf, v'là ma bagnole qui crame avec des cartouches à fusil qui explosent partout à l'intérieur.

Je rectifiai les plis de mon chapeau et en remodelai le tour de mon pouce.

— Tu serais prêt à passer au détecteur de mensonges ?

— Je demanderai à Miss Betsy si ch'ui obligé.

— L'agente du FBI ?

— Ouais. Qui d'autre, à votre avis ? Elle, elle est de mon côté.

— Tu sais ce que le terme « inéducable » signifie ?

— Non, ch'uis pas assez intelligent pour ça. Mais au moins, Mam'zelle Betsy, elle m'a jamais giflé à coups de chapeau et elle m'a jamais parlé comme si j'étais un Négro débile.

Une fois de plus, j'avais sauté dans le piège à pieds joints et endossé le rôle du Blanc d'une génération antérieure qui s'adresse à un gamin noir des rues ayant grandi dans une zone de non-droit. J'avais trouvé commode de blâmer Monarch pour ma propre sottise mais en vérité, c'était moi l'arrogant, moi qui l'avais pris de haut alors qu'il survivait vaille que vaille en se raccrochant aux flancs de cette planète à l'aide de ventouses. Pis encore, je m'étais montré délibérément cruel, un acte qu'aucune circonstance ne saurait jamais excuser.

— Tu as déjà entendu dire que Tony Lujan ou Slim Bruxal étaient peut-être homosexuels ?

Il s'essuya le nez du revers du poignet et je lus à son regard que des réflexions disparates commençaient à se mettre en place dans sa tête.

— Vous voulez dire qu'y z'étaient amants, c'est ça ?

— Pas exactement.

— Vous voulez dire qu'y se seraient peut-être bagarrés, après quoi Slim lui aurait fait la peau avec un fusil en me mettant tout su'l' dos ?

— C'est possible. Ou alors Tony lui a fait des avances et Slim n'a pas pu le supporter. Ce que je cherche à te dire, c'est que je crois en ton innocence.

Il baissa la tête et joua avec ses mains comme si elles le gênaient. Quand il releva les yeux, je vis des larmes dans ses cils.

— J'ai des allergies. Chaque fois qu'y a un changement de temps, j'ai le nez qui se met à couler. Faut que j'aille voir le médecin.

Je m'assis face à lui sur un repose-pieds dépenaillé. Un éclair violent déchira le ciel, la foudre s'abattit sur l'autre rive du bayou et le quartier rural misérable où vivait Monarch – pacaniers, lilas des Indes et pins des Antilles, vieux tas de boue luisant sous la pluie et taudis en bardeaux aux toits couverts de toile bitumée – tout s'illumina, comme pris au piège d'un embrasement bleu de cobalt qui mourut aussi vite qu'il était apparu.

— Je te fais mes excuses pour t'avoir frappé. Je n'avais pas non plus le droit de te parler si mal, dis-je. Crois-le ou pas, je te respecte. Tu t'es montré généreux envers Bello Lujan alors que tu aurais pu aisément lui briser la nuque et t'en tirer comme une fleur. Tu es un mec bien, Monarch. Dommage que tu sois du mauvais côté de la barrière.

— Qu'est-ce que ça veut dire « inéducable » ou je sais pas quoi ?

— Ça veut dire que Betsy Mossbacher est sans doute quelqu'un de réglo mais méfie-toi quand même du ministère de la Justice. Ces gens-là se serviront de toi avant de te recracher comme le chewing-gum de la veille. C'est un scoop, avec les compliments des bureaux du shérif de la paroisse d'Iberia.

— Je suis plus assez en forme pour tout ça, moi.

Le club dans lequel Lefty Raguza aimait à traîner ses guêtres était situé au nord de Four Corners à Lafayette, dans une rue mal famée qui, des années durant, avait marqué la frontière entre deux quartiers très similaires, le premier, avec ses chemins de terre et ses cahutes de location en bois, habité par des Noirs pauvres et le second, par des Blancs sans le sou et ceux qu'on nomme parfois Créoles ou gens de couleur. Avant l'ère des Droits civiques, les gens à la peau sombre allaient et venaient de part et d'autre de cette ligne de démarcation raciale, au gré des situations. En arrière-plan, dans un bosquet de pins et de cèdres, un groupe de cahutes branlantes avaient abrité bien des parties de jambes en l'air interraciales.

Au fil des années, les rues avaient été goudronnées et les cabinets extérieurs au fond des jardins remplacés par des toilettes intérieures, mais le parfum de Caraïbes du quartier et la fonction du bar en question, que Joe Dupree avait décrit comme un bar à putes métissé, étaient restés les mêmes.

Je quittai l'asphalte pour me garer sur un parking gravillonné plein de flaques d'eau grisâtre et couvert de boîtes de bière écrasées. Le rade, ovale, était bâti en parpaings et en bois peints en rouge et mauve, avec un toit en tôle ondulée de la couleur d'une pièce de cinq cents patinée par le temps. Derrière le bâtiment, un transformateur crachait ses étincelles dans la nuit mais c'est un groupe électrogène à essence grondant dans une cabane en bois qui alimentait le bar en électricité. Je coupai le contact et les essuie-glaces s'arrêtèrent, la pluie dégringolant à verse sur le pare-brise.

— C'est sa Ford Explorer, là, dit Clete.

— T'es sûr ?

— Il m'a collé au train jusqu'à La Nouvelle-Orléans au volant de cette bagnole.

Clete, ramassé sur son siège et coiffé de son petit chapeau à l'oblique sur son front, se dessina en silhouette à la lumière d'un lampadaire. Mon fusil automatique calibre 12 reposait entre ses cuisses, le canon posé contre le tableau de bord.

— J'y vais, dis-je. Tu surveilles la sortie arrière.

— T'as l'intention de pousser le bouchon jusqu'où ?

— Ça dépendra de Raguza.

— Je te connais, Dave. Tu nous entraînes dans des pièces sans porte ni fenêtres et après ça, tu te donnes l'absolution pour avoir laissé des cheveux collés à tous les murs.

— Et c'est toi qui dis ça ? ?

— Si tu as l'intention de descendre ce mec, j'ai un flingue anonyme à la cheville. Mais fais-le sortir du bar avant de passer à l'acte.

— Tu exagères, Clete. On n'en est pas là.

— Ben voyons.

Je dégrafai de ma ceinture mon calibre .45 dans son étui, le posai sur le plancher puis sortis ma matraque de la poche de mon imperméable et la plaçai sur l'étui.

— Satisfait ? dis-je.

— Où as-tu planqué ton arme de secours ? demanda-t-il.

— Quelle arme de secours ? dis-je.

Du bout de sa chaussure, il tapota ma cheville droite.

— Et ça, c'est quoi ? Un appareil orthopédique ?

— Reste dans le pick-up.

Il tira sur sa ceinture et fit la grimace mais cette fois, ce n'était pas à cause de moi.

— T'aurais pas des pastilles pour l'estomac, des fois ? J'ai mangé des spaghettis aux crevettes à midi et elles puaient comme un appât de pêche vieux de trois jours.

Je sortis sous la pluie. Le câble électrique se décrocha du poteau et tomba dans une flaque d'eau où il se mit à s'agiter comme un fouet de cocher. Clete sortit de son côté, le fusil rigide et dur sous son imperméable. D'un pas pesant, il se dirigea vers l'arrière du rade, ses larges épaules voûtées, la nuque scintillante de gouttes de pluie.

Je poussai la porte et pénétrai dans une atmosphère enfumée à la fraîcheur climatisée. Accoudés à un long comptoir en bois courant le long d'un mur, les clients jetèrent un œil aux paquets de pluie qui venaient de s'engouffrer à mon entrée, à croire qu'ils attendaient un événement, un messenger, un présage susceptibles de changer quelque chose à leur existence. Puis ils retournèrent à leur verre ou à la contemplation de leur reflet dans le miroir du bar, la cigarette au bec ou entre les doigts, comme hypnotisés par l'élégance épurée de leurs propres gestes.

Au centre d'une alcôve à la droite du bar, un cône de lumière jaune éclairait Lefty Raguza, debout, occupé à passer à la craie l'extrémité de sa queue de billard. Il portait une chemisette à pinces couleur lavande, un pantalon beige et des chaussures en daim aux semelles épaisses. Ses manches étaient proprement retroussées sur ses biceps lisses et durs comme des melons qui tendaient le tissu. S'il ne fit pas mine d'avoir remarqué mon

arrivée, je savais qu'il m'avait vu, de la même façon qu'on sent un regard de prédateur glisser sur sa peau comme le frôlement d'une main sale.

Je me dirigeai vers le comptoir, commandai un club soda avec glaçons et tranche de citron et observai son reflet dans le miroir. Il se pencha sur la table, percuta le triangle et envoya les boules dans toutes les directions. Une bille solitaire tomba dans une poche mais il ne se prépara pas pour le coup suivant. Posant le talon de sa queue au sol, il prit tout son temps et la passa tranquillement à la craie une nouvelle fois, appliquant délicatement le bleu sans se soucier de son adversaire debout près du râtelier, visiblement agacé, qui attendait la poursuite de la partie.

— Tu sais quoi ? fit Raguza. Trois dollars pour chaque boule au trou. Trois pour toi pour toutes celles que je rate.

L'autre joueur, un homme lourd qui ressemblait à un Mexicain, acquiesça en silence.

Raguza se pencha sur la table et réussit coup sur coup avec la précision géométrique d'un artiste : bandes avant, combinaisons, rétros, coups tout en douceur avec la bille de frappe glissant au ralenti contre la bande avant de frôler d'un murmure la bille cible et la faire tomber avec un bruit sourd dans la poche en cuir.

Puis il commit une faute avant d'attaquer les trois dernières billes sur la table, signature du véritable arnaqueur qui ne laisse jamais au pigeon qu'il a plumé le sentiment de s'être fait avoir. Mais quand il regagna sa place pour rejoindre une mulâtresse au teint clair vêtue d'un haut en tricot moulant son soutien-gorge protubérant, je discernai la lueur de triomphe dans son regard et le rictus qui retroussait une commissure de ses lèvres.

La porte arrière s'ouvrit et je sentis comme une baisse de pression dans la salle au point que les murs craquèrent légèrement. Clete, sortant de la tempête, se dirigea dans l'ombre vers les toilettes situées au-delà d'une cloison en treillage de bois.

Clete m'avait accusé d'être venu régler son compte à Lefty Raguza alors qu'en réalité, je n'avais aucun plan préconçu. Ou pour être honnête, disons que je n'en avais consciemment élaboré aucun. Je savais néanmoins que Raguza appartenait à ce groupe d'êtres humains dont la pathologie est toujours prévisible. Pour diverses raisons, héritage génétique défectueux, environnement défavorable ou désir délibéré de se lier à jamais aux forces des ténèbres, ces individus intègrent à leur quotidien une forme de folie mentale que nul ne saurait soigner ni même analyser. Ils prennent plaisir à

infliger la douleur et, à leurs yeux, générosité et pardon ne sont que des marques de faiblesse et donc des brèches dans lesquelles s'engouffrer. Le seul traitement qu'ils soient à même de comprendre, c'est la force. Une victime qui pense différemment se condamne à mourir de milliers de coups.

Et donc, profession oblige, s'il faut rester dans les limites imposées par la loi, comment traiter les Lefty Raguza de la planète ? Réponse : on ne traite pas avec ces gens-là. On retourne leur propre énergie contre eux sans accorder le moindre crédit à leur histoire personnelle, on bâille aux récits qu'ils dévident, tous ces abandons, négligences et privations qu'ils ont subis, toutes les raclées infligées par des pères alcooliques et les conduites indécentes des mères. Pis encore, on en rigole devant les autres et la réaction qui s'ensuit est celle d'un éclair pris au piège d'une boîte en acier, qui rebondit contre ses parois.

Le barman posa une coupelle de cacahuètes devant moi. Ses cheveux noirs m'évoquèrent des filaments huileux soigneusement lissés sur son crâne dégarni.

— Z'êtes flic ? dit-il.

— Pourquoi ? J'ai l'air d'un flic ? demandai-je.

— Ouais, répondit-il.

— On ne peut jamais vraiment savoir, rétorquai-je.

— Ce soir, le gumbo est gratuit. Il sera prêt dans une minute.

Derrière lui, le contenu d'un chaudron en inox commençait à bouillonner sur un fourneau à butane.

Je repris ma surveillance de Lefty Raguza dans le miroir. Il n'était plus seulement en compagnie de la mulâtresse au corsage en tricot. L'homme assis à son côté avait des yeux d'un bleu délavé qui ne cadrerait pas avec les traits négroïdes de son visage ni les cheveux noirs tressés serrés sur son crâne. Ils faisaient face à un homme dont la taille et la carrure me renvoyèrent aussitôt à un instant précis de mon passé, à Opa-Locka, en Floride, le jour où Dallas Klein, incapable de supporter plus longtemps les conséquences de son addiction au jeu, avait cherché à prendre précipitamment la fuite. Quand il avait jailli par la porte arrière d'un bar, il s'était heurté à un individu énorme, grand comme le ciel.

C'était quoi, le nom, déjà ? Nestor ? Ernest ? Non, Ernesto. Sa nuque était aussi épaisse que sa tête gigantesque, comme si cou et mâchoires appartenaient au même cylindre de chair et d'os. À voir la largeur de ses épaules arquées, j'avais aussitôt pensé à une baleine remontant à la surface.

Je jetai un œil vers les toilettes pour hommes. Clete s'y trouvait toujours.

— Qu'est-ce qu'ils boivent là-bas, à la table de billard ? demandai-je.

— De la bière, répondit le barman.

Je plaçai un billet de vingt dollars sur le comptoir.

— Offrez-leur un pichet de ma part.

— Il y a des choses que je suis censé savoir, là ? demanda-t-il.

— Rien qui me vienne à l'esprit, répondis-je.

Quelques instants plus tard, je vis dans le miroir le barman qui déposait le pichet au milieu du groupe de Lefty Raguza. Ce dernier jeta un coup d'œil dans ma direction puis demanda au barman de remporter la boisson. Clete n'était toujours pas sorti des toilettes. Mais le spectacle n'attend pas, l'heure, c'est l'heure, me dis-je. Le verre à la main, je me levai, direction la table de billard où je m'arrêtai derrière la chaise de Raguza.

— Tu n'aimes pas la bière pression ? demandai-je.

Sous son abat-jour en fer-blanc, l'ampoule qui éclairait la table de billard projeta mon ombre sur les mains et les poignets de Raguza. Il attendit un long moment avant de me répondre.

— C'est une soirée privée, dit-il.

— Est-ce que cette dame connaît ton histoire, Lefty ? lui demandai-je.

— Va falloir te tirer, mec. On est pas dans ta juridiction, ici, répondit-il sans même tourner la tête, mains croisées et pouces immobiles.

Je tirai une chaise et me plaçai dans son dos de façon à pouvoir regarder par-dessus son épaule, comme un curieux pendant une partie de cartes. Je fixai la femme à son côté. Elle essaya bien de sourire mais détourna vite les yeux, le visage vide de toute expression.

— Lefty vous a déjà parlé de ses problèmes psychiatriques ? demandai-je.

— Je vous demande pardon ?

— Il aime tabasser les femmes à coups de poings. Ça arrive tellement vite qu'elles comprennent rarement ce qui leur tombe dessus.

— Je ne vois pas bien de quoi vous voulez parler, dit-elle.

Elle baissa les yeux et plaça sa main sur la table puis, se ravisant, la posa sur ses genoux.

— Un psychiatre de prison a un jour décrit Lefty comme « un individu qui fait une fixation au stade anal ». Ce qui veut dire qu'on l'a collé de

force sur le pot pendant de longues heures. Je le soupçonne d'ailleurs de laisser de grosses traînées marron dans le fond de son slip.

J'éclatai de rire et lui balançai une grande claque dans le dos avant de reprendre bruyamment mon souffle comme si je ronflais.

— Hein, Lefty ? C'est vrai ou pas ? Ça t'est jamais arrivé de lâcher ton paquet dans ton calbard de marque ?

Je voyais sa nuque s'assombrir, gagnée comme par une ombre qui s'étalait de son col à la racine de ses cheveux coupés au carré.

— Lefty a également un problème avec les animaux, repris-je en m'adressant à la femme. Demandez-lui donc pour quelles raisons il est si cruel à l'égard d'une douce créature sans défense. Il y a des chances qu'il réponde en vous parlant de tous les coups durs qu'il a encaissés quand il était gamin. La vérité, c'est que Lefty fait du mal aux animaux et aux innocents parce que c'est une raclure sans couilles, qui, enfant ou adulte, n'a jamais été capable d'arriver à quelque chose tout seul. Au trou, il a sans doute été traité comme une lavette à tout faire alors ne le laissez jamais vous raconter qu'il a été un taulard réglo et respecté. C'était déjà une fiotte avant même d'arriver à Raiford et il a dû tailler des pipes dès son premier jour là-bas, dans la suite réservée aux jeunes mariés. Pas vrai, Lefty ?

Je lâchai un rire d'asthmatique et le claquai violemment une nouvelle fois entre les omoplates. Les muscles de son dos étaient aussi durs et noués que des cordages. La femme commença à se lever.

— Assieds-toi, lui dit Lefty. Ce type est un ivrogne. Il s'est fait virer de Miami et de La Nouvelle-Orléans. Il fait beaucoup de bruit et après il se casse.

— J'aimerais pouvoir faire ça, Lefty. Je veux dire, juste disparaître. Mais tu as empoisonné ce bon vieux Tripod. Et faut un mec spécial pour faire un truc pareil.

Même de profil, je vis son visage se crispier.

— J'ai fait quoi ? fit-il.

— C'est le nom du raton laveur apprivoisé de ma fille. Il a failli mourir parce que tu as mélangé du poison à cafards à des sardines avant de mettre tout ça dans sa gamelle.

Je me tournai vers l'autre côté de la table.

— Qu'est-ce que tu ferais à ma place, Ernesto ?

Ses petits yeux marron profondément enfoncés dans leurs orbites ne laissaient rien transparaître. Il portait les cheveux attachés en chignon de

matador sur la nuque. Il haussa les épaules et me fit un sourire un peu trop modeste.

— Et vous ? dis-je en m'adressant à l'homme dont les yeux bleus ne collaient pas avec le visage.

Il jeta un coup d'œil à gauche et à droite comme si la réponse à ma question se trouvait dans une autre partie du bar. Ses petites tresses ressemblaient à des mille-pattes sur son crâne. Sous sa chemise en soie mauve, à une chaîne autour du cou, il portait une croix et un ouvre-boîtes de GI en forme de P 38.

— J'ai rien à voir avec tout ça, mec, répondit-il.

— Heureux de l'entendre, parce que Lefty a été très vilain. Je me demande si Whitey sait que Lefty a fait plein de bêtises dans la paroisse d'Iberia, comme, par exemple, déverser de l'acide sur la bagnole de Clete Purcel. Je croyais que t'étais un pro, Lefty, mais plus je vois tes façons de procéder, plus j'ai l'impression que t'es juste une petite pute de taule qu'arrive pas à relever la queue à moins de tabasser une femme sans défense. C'est parce que t'es tout petit, c'est ça ?

Je vis le pouce de sa main gauche se contracter légèrement.

— À voir tes semelles compensées, je doute que t'aies vraiment une grande confiance en toi, dis-je.

Je le tapotai légèrement au milieu du dos et sentis ses muscles se crispier dans l'attente d'une tape qui ne vint pas.

— T'es trop tendu, dis-je. Relax, je ne vais pas te faire de mal. T'es sans doute un de ces mecs qui...

Je me remis à rire et hoquetai.

— Non, mais sérieusement, t'es de ces mecs qui ont une vraie raison d'en vouloir au monde entier. C'est vrai que c'est pas facile d'être un minus ou le produit d'une capote crevée.

Je le frappai à nouveau, rigolai encore plus fort, les yeux mouillés de larmes entre deux quintes de toux, le revers du poignet contre la bouche.

— Et ta mère ? Ça lui arrivait de te prendre dans ses bras avec des pincettes ? Ça, c'est vraiment le signe d'une famille à problèmes.

Sa nuque était couleur de sang sombre, la bouche étirée à l'image d'une gueule de requin. Les mains bien à plat sur la table, il se racla le fond de la gorge et chuchota presque d'une voix de gorge obstruée, les yeux fixés sur le mur opposé.

— Faut parler plus fort, Lefty, dis-je.

— J'ai fait trente-sept jours de mitard, en solo, dans le noir, avec un verre d'eau et une tranche de pain blanc par jour. Balance-moi le pire que tu peux, moi, j'encaisse et je te le recrache à la gueule.

— Voyez-vous ça !

— J'ai plus rien à te dire. Va te dénicher un téton d'alcoololo à sucer. Je peux t'indiquer un bar topless plein de mecs de ton acabit, dit-il.

Un homme quitta le comptoir, s'approcha de la table de billard et voulut expédier la boule blanche au trou après deux bandes avant. Elle rebondit deux fois et rata la poche.

— Quelqu'un serait partant pour une partie de Chicago ?

— Ouais, moi, fit Raguza en jetant trois pièces de vingt-cinq cents sur le feutre.

Ernesto et l'homme à l'accent des îles lui sourirent, contents de voir que leur pote se remettait en piste.

Je jetai un coup d'œil en direction du treillage devant les toilettes pour hommes. Clete nous observait derrière les croisillons, le fusil toujours sous son imperméable, le chapeau enfoncé bas sur le front. Je le regardai et fis non de la tête.

J'aurais dû savoir que Raguza ne flancherait pas. Il avait trop souvent séjourné au mitard dans bien trop de prisons et il devait baigner au milieu des taulards comme un poisson dans l'eau. Peut-être avait-il également repéré Clete derrière le treillage et compris le piège destiné à le laisser sur le carreau.

Je me levai et retournai au comptoir pour y récupérer mon chapeau. Et comme tout gros malin qui se respecte, Lefty Raguza décida alors qu'il allait tenter le diable une fois de plus.

— C'est pas un problème. Faites-moi confiance, c'est un vrai pauvre type, ce mec, dit-il en s'adressant à ceux qui étaient assis à sa table.

Un vrai pauvre type. À peu de choses près, les mêmes mots que ceux que Dallas Klein avait reçus en pleine figure juste avant que son assassin n'appuie sur la détente.

Je fis semblant de n'avoir pas entendu la remarque de Raguza, remis mon chapeau de pluie puis passai derrière le comptoir, sur les caillebotis.

— J'ai besoin de vous emprunter ça. Je vous réglerai tout à l'heure, dis-je au barman.

— Wow, fit-il.

— Pas de « wow » qui tienne, mon pote, répondis-je.

À l'aide de deux torchons, je soulevai le chaudron en inox de la plaque de gaz et me dirigeai droit sur Raguza. Ses copains me virent arriver mais ce ne fut pas son cas, malheureusement pour lui. La femme repoussa sa chaise qui tomba au sol et se leva, son sac à main devant elle.

— Tu crois que tu vas où comme ça ? lui demanda Raguza.

Un torchon replié sous le fond du chaudron, j'en vidai le contenu – soit huit bons litres de gumbo fumant – sur sa tête.

Le choc dut être aussi violent qu'un retour de flamme au sortir d'un haut-fourneau. Lefty se mit à hurler, les deux mains plaquées à son visage, et tenta d'essuyer la cascade bouillonnante de tomates, d'ocra et de crevettes coulant sur sa peau puis se roula par terre, griffant ses cheveux et fouettant l'air à grands coups de pied. Je saisis un pichet de bière posé sur une autre table et le versai sur sa figure.

— Ça va, là en bas ? lui demandai-je.

Ernesto et le type des îles s'étaient levés et contournaient la table. Clete sortit de derrière son écran et ouvrit son imperméable, de manière à bien montrer le fusil collé contre sa jambe, canon vers le bas, son poignet serré visible dans la fente de la poche.

— Si vous êtes de la partie, les mecs, ça peut s'arranger, dit-il.

Un silence de mort s'était abattu sur la salle, les clients au comptoir transformés en statues, la main du barman immobile sur le téléphone.

Sans quitter des yeux Ernesto et son compère, Clete leva la main gauche paume en l'air et me fit signe du bout des doigts de m'avancer.

J'essuyai une tache de gumbo sur mes phalanges avec le torchon à vaisselle que je laissai tomber sur Raguza, puis me dirigeai vers Clete et la porte du fond. J'avais la bouche sèche, le cœur à cent à l'heure et mon visage se glaça d'humidité au souffle du climatiseur. Le regard de Clete changea de direction, ses traits soudain crispés, et j'entendis dans mon dos quelqu'un courir sur moi.

Lefty Raguza me plaqua à la taille et nous expédia l'un et l'autre dans un enchevêtrement de chaises sur une table chargée de bouteilles de bière. Son visage luisait comme celui d'un Indien peinturluré, la peau rouge écrevisse déjà cloquée par les brûlures. De sa main droite, il m'agrippa le cou de toutes ses forces, écrasa son poing gauche en plein dans ma figure et poursuivit sur sa lancée.

J'eus droit à un coup de boule, puis à son pouce dans l'œil tandis qu'il cherchait dans le même temps à m'empoigner le bas-ventre. Je sentais le

déodorant sous ses aisselles, la bile dans son haleine, la testostérone qui imprégnait ses vêtements. Je voyais le duvet blond sur sa peau, le mucus au coin de son œil et une goutte de sueur goutta d'une narine. Contractant ses fessiers, il me prit en étau entre ses jambes et je lus sur ses lèvres un plaisir sensuel quand il crut m'avoir emprisonné en écrasant mes os et mes organes.

J'empoignai le col d'une bouteille de bière et la lui fracassai en pleine figure. Mais sans résultat. Je m'étais presque remis debout quand il me plaqua derechef, aux genoux cette fois, les bras autour de mes mollets pour me faire tomber tête la première. Il sentit alors le calibre .25 fixé à ma cheville par une bande Velcro.

— T'es foutu, me dit-il en glissant la main vers mon étui. Comme à la foire, tête de nœud. Du vrai tir à la cible.

Il était à quatre pattes, mon automatique se libérait de son étui, sa main droite verrouillée comme un étau sur mon pied pour l'empêcher de bouger. Sur ma peau, la flamme verte et froide qui embrasait son regard me fit l'effet d'une brûlure lascive. J'armai mon pied gauche et lui expédiai mon mocassin en pleine bouche.

Sous la violence du choc, ses lèvres éclatèrent et je lus la surprise et la douleur dans ses yeux. Je frappai une seconde fois, sauvagement, au même endroit, sous le même angle, en lui infligeant encore plus de dégâts. Puis je le touchai sur l'arête du nez et je vis ses yeux et son visage se vider d'une chose qui ne se remplaçait jamais.

Mais le succube que j'avais essayé d'exorciser en épousant une femme de paix avait toujours une emprise sur mon âme. Je vis la salle se déformer, les visages des gens alentour se changer en masques de tragédie grecque tandis que résonnait dans ma tête un vacarme de chenilles de blindés engagés sur un territoire sans merci. J'entendis des hurlements sans savoir s'ils jaillissaient de mon sommeil ou si mes propres actes m'avaient transformé en objet d'horreur et de pitié aux yeux de mes frères humains.

À l'image d'un bélier, je fracassai la tête de Lefty Raguza contre le coin de la table de billard et une giclée de sang constella le feutre. À coups de pied, je lui écartai les jambes comme avant une fouille, oubliai ce que je voulais faire et lui cognai la tête sur le rebord de la table, une fois, deux fois, peut-être même trois. Il s'effondra, le sang coulant de son nez à gros bouillons, les yeux pleins d'un savoir nouveau sur le potentiel du mal,

comprenant que d'autres que lui étaient à même de cacher au fond de leur être une part de ténèbres égale à la sienne.

— Jésus, Marie, mère de Dieu, arrête-toi, Dave ! entendis-je Clete.

— Quoi ? dis-je, ma propre voix enveloppée d'un bruit pareil au vent qui soufflerait dans un tunnel.

— Le mec est fini. Il saigne par tous les trous. Tu m'entends ? Ça suffit ! Il n'en vaut pas la peine. Il fait peut-être une hémorragie.

La salle sortit du brouillard et j'en revis les détails, les visages aux regards pleins de tristesse, les bouches marquées d'un mauvais pli, à croire que chacune des personnes présentes se sentait en quelque sorte diminuée par l'explosion de violence dont elle venait d'être témoin. Clete s'interposait entre Lefty Raguza et moi, maintenant, le fusil toujours à l'intérieur de son imper.

— Laisse-moi encore quelques secondes avec ce mec, lui dis-je. Je ne partirai pas en laissant le travail bâclé.

— Non, on remballé et on fout le camp, répliqua-t-il en tendant la main vers mon bras.

Je m'arrachai à sa prise et m'agenouillai auprès de Raguza. Je glissai la main dans la poche de mon imper et me penchai au-dessus de lui. Mon dos faisait écran, masquant mes gestes aux regards de Clete et des amis de ma victime. Presque malgré moi, mes mains descendirent vers son visage et le sang qui ruisselait des commissures de sa bouche. Lorsque finalement je me redressai, j'eus l'impression d'avoir trempé les doigts dans un pot de peinture fraîche.

Clete passa son bras sous le mien et me tira vers la porte, dans la nuit chargée des odeurs propres d'ozone et de pluie dégouttant des arbres. Une foule s'était amassée autour de Lefty Raguza et j'entendis une voix d'homme à l'accent cajun.

— Mais c'est quoi, ce qu'il a dans la gorge ? Enlevez-lui ce truc. Le mec y peut pas respirer.

S'ensuivit un moment de silence et une deuxième voix d'homme, également cajun, répliqua :

— C'est du dentifrice. Non, c'est pas ça. C'est un tube écrasé. Du poison anti-cafards. Putain de merde, et le mec qu'a fait ça est flic ?

Contrecoup de ce que j'avais infligé à Lefty Ragusa, mes mains tremblaient tellement que Clete fut contraint de prendre le volant. Le vent avait brisé la branche maîtresse d'un chêne sur un câble électrique près de Four Corners, plongeant une partie de la ville dans l'obscurité et mettant tous les feux de signalisation hors service. Clete traversa le quartier noir en trombe, longea l'université et s'engagea au milieu des éclaboussures dans un tunnel pour rattraper la quatre voies de New Iberia. Il n'alla pas plus loin que le premier magasin de spiritueux au sud de la ville.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je.

— C'est l'heure de consommer du liquide fort en octane. Je suis trop vieux pour tout ça. Tu veux un Dr Pepper ? dit-il en sortant du pick-up.

— Laisse la gnôle où elle est, Clete.

— T'aurais dû voir ta gueule là-bas. Parfois, tu me fous la trouille, Dave.

Ses mots et leur contenu semblaient sortir de la bouche d'un autre. Je le vis entrer à l'intérieur du magasin de spiritueux puis poser sur le comptoir un pack de bières et une bouteille de Johnny Walker. Il acheta une portion de boudin et pendant que l'employé le réchauffait dans le micro-ondes, il se dirigea vers le réfrigérateur et en sortit une grande bouteille de Dr Pepper. Je voulais aller le rejoindre et l'entendre me répéter ce qu'il venait de dire, comme si en lui demandant des comptes, je pouvais effacer le fait que sa remarque m'avait piqué au vif. Avant de me rendre compte que je m'intéressais moins à Clete qu'à ses achats, les bières Dixie bien glacées, leurs étiquettes or et vert emperlées d'humidité et la bouteille de Johnnie Walker dont la chaude couleur ambrée aux reflets incandescents semblait m'appeler. Je me passai la main sur la bouche et gardai les yeux fixés sur la silhouette mouvante des arbres dans le vent et les brefs éclats de lumière

jaune qui crevaient silencieusement la couche nuageuse comme des échardes.

Clete ouvrit la porte du conducteur et entra dans l'habitacle, essuyant la pluie sur ses yeux du revers de son poignet. Il me tendit le Dr Pepper et dévissa le bouchon de la bouteille de Johnnie Walker. Il me jeta un coup d'œil à l'oblique avant de l'attaquer.

— C'est vraiment la merde, Dave, mon système nerveux est foutu, fit-il.

Il but une longue goulée qu'il chassa d'un coup de Dixie. La couleur monta à ses joues et son torse se gonfla sous sa chemise.

— Wow, ça va nettement mieux. Je jurerais que ce cocktail descend directement dans ma queue. Quatre doigts de scotch ou de gin et faut que je l'enferme dans une chambre forte.

— C'était quoi cette vanne sur ma gueule ? demandai-je.

— J'ai cru que t'allais tuer le mec.

— Il méritait une correction. Si c'était à refaire, je referais exactement la même chose.

— Tu veux perdre ton insigne pour une saloperie comme Raguza ? C'est pas la paroisse d'Iberia, ici. T'as aucun filet de sécurité, Belle Mèche.

Il but une nouvelle goulée de scotch et je le vis qui m'observait du coin de l'œil.

— Bois ton Dr Pepper, conseilla-t-il.

— Redis-moi ça et tu vas voir le résultat.

Il alluma la radio et commença à changer les stations.

— Les Cubs jouent, ce soir.

J'éteignis la radio.

— Quand vas-tu arrêter de me faire la morale, Clete ? dis-je.

Il posa ses bouteilles sur le plancher et posa ses énormes bras sur le volant.

— Bon, voilà ce qui se passe. Le problème, c'est pas toi, c'est moi. Je ne plaisantais pas quand je parlais de verrouiller ma queue dans une chambre forte. Je suis dedans jusqu'au cou, avec Trish. Ce n'est pas seulement sexuel. J'en pince vraiment pour elle. Mais je crois qu'elle et ses copains sont en train de manigancer un coup d'envergure.

De toute évidence, il avait décidé d'orienter la conversation dans une autre direction dans le seul but de me protéger de ma propre mauvaise humeur et de la part d'ombre qui survivait en moi. Mais c'était Clete

Purcel, ça, un homme qui n'hésitait pas à risquer sa peau pour sauver ses amis d'eux-mêmes.

— Un coup d'envergure ? Où ça ? demandai-je.

— Peut-être le casse d'un casino.

— C'est eux le casse de Mobile, non ?

— Si c'est eux, ils ont eu de la chance. C'est tous des amateurs. Tous les matins, ils se lèvent en pensant qu'ils sont chanteurs de country, boxeurs ou scénaristes à Hollywood. Être avec eux, c'est comme se retrouver dans une pièce remplie de schizophrènes. Écoute, je traîne peut-être quelques casseroles mais je suis pas un malfaiteur, bon Dieu.

— Laisse-les tomber.

— Et qu'est-ce que je fais ? Je balance Trish par-dessus bord parce qu'elle veut épingler au mur le mec qui a tué son père ?

— En un mot, oui.

Comme il gardait le silence, je poursuivis.

— Je crois qu'ils ont déjà visité en douce le domicile de Bruxal.

— Comment tu sais ça ?

— C'est Joe Dupree, des bureaux de Lafayette, qui me l'a appris. Deux mecs se sont fait passer pour des employés du gaz et ont eu libre accès à la maison pendant une demi-heure.

— Pour quoi faire ?

— Qui sait ? Arrête de boire si tu dois conduire.

— Ils ont réussi à pénétrer à l'intérieur de chez Bruxal ?

— Demande à Trish Klein.

— Dave, t'es particulièrement doué pour filer le cafard aux autres. Toutes les femmes que je rencontre transforment ma vie en cauchemar. Et tout ce que tu peux dire c'est : « Arrête de boire si tu dois conduire » ? Y a vingt minutes, tu essayais de tuer un type à mains nues. Pourquoi ne pas montrer un peu d'empathie pour changer ?

On était de retour à la normale. Il démarra, faisant crisser les roues sur le gravier et rejoignit la route en vrombissant après un tête-à-queue sur l'asphalte, courbé sur son volant comme un Béhémoth mélancolique.

J'avais laissé un mot pour Molly avant de passer chercher Clete pour aller rendre visite à Monarch Little. À mon retour, mon mot était toujours sur la table avec un mot de la main de Molly au bas de la page : Trop fatiguée pour rester debout. Tarte aux noix de pécan et lait dans réfrigérateur. Je t'aime, Molly.

Je vérifiai le répondeur automatique ainsi que l'identité des éventuels correspondants. Personne n'avait téléphoné ce soir. Je me déshabillai dans la salle de bains, fourrai ma chemise couverte de sang et mon pantalon bien au fond du panier de linge sale et entrai sous la douche. Molly dormait toujours quand je m'allongeai à ses côtés. Dehors, la pluie tombait goutte à goutte sur les arbres et de temps à autre, le gyrophare silencieux d'un véhicule d'urgence flashait dans la rue. Mais aucun ne s'arrêta devant chez moi.

De toute évidence, Lefty Ragusa ne m'avait pas balancé à la police de Lafayette. Avait-il décidé de revenir me rendre visite afin de régler la situation tout seul ? J'en doutais. Son plus gros problème concernait Whitey Bruxal qui, comme tous ceux de son engeance, cherchait la respectabilité presque autant que le pouvoir et l'argent en quantité obscène. Or, après avoir commis un acte de cruauté indigne sur un animal, Ragusa venait de lâcher le nom de Bruxal au beau milieu d'une bagarre dans un rade des bas quartiers de la ville et j'avais l'intuition que la visite de Whitey au chevet de son employé ne serait pas des plus sympathiques.

Mais j'avais un problème personnel qui ne me laissait pas en paix et m'empêchait de trouver le sommeil. Au bout de quatre heures d'insomnie, j'abandonnai tout espoir d'échapper à la gargouille qui vivait en moi et m'assis au bord du lit, les mains sur les genoux, ma tête remplie d'images dont aucune puissance au monde n'aurait pu me libérer. L'horloge digitale sur la table de nuit indiquait 4 : 13.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Dave ? demanda la voix de Molly.

— J'ai essayé de tuer un homme ce soir, répondis-je.

Je sentis bouger son corps et ses jambes et ses fesses glisser sous les draps. Elle fit le tour du lit et vint s'asseoir à côté de moi. Elle me prit la main et me scruta d'un regard intense.

— Essayé de tuer quel homme ? dit-elle.

— Celui qui a empoisonné Tripod. Je lui ai défoncé le visage à coups de pied avant de lui enfoncer ce tube de poison dans la gorge. Littéralement. Je voulais qu'il s'étouffe.

Elle regarda au loin, sa main toujours posée sur la mienne.

— Tu l’as sérieusement blessé ?

— Suffisamment pour qu’il ne s’amuse jamais plus à empoisonner un de nos animaux.

— Dave, quand tu dis que tu voulais tuer cet homme, tu décris une émotion. Pas une intention. Ça fait une différence énorme. Si tu avais réellement voulu le tuer, il serait mort.

Je réfléchis à ses paroles dont le sous-entendu n’était pas nécessairement flatteur.

— Je n’ai jamais tiré sur quelqu’un qui ne voulait pas me tuer d’abord, dis-je, défendant un passé de violence qui remontait au Vietnam.

— Cet homme est une véritable ordure et j’aurais préféré que tu ne te lances pas seul à sa poursuite. Mais cesse de te juger aussi durement. Tu protégeais une créature incapable de se protéger elle-même. Tu ne penses pas que Dieu est à même de le comprendre ?

Je ne suis pas théologien mais à mes yeux, l’absolution peut nous être accordée sous de multiples formes. Peut-être vous arrive-t-elle par les doigts d’une femme sur votre peau. Certains appellent ça le pouvoir rédempteur de l’amour. Alors pourquoi le combattre quand il vient à vous ?

*

Le lendemain matin était un samedi et j’appelai Helen à son domicile. Je lui racontai ce que j’avais fait la veille sans omettre le moindre détail, y compris le fait que Clete m’avait servi de renfort avec un fusil à pompe calibre 12. À la fin de mon récit, j’entendis un grognement sourd monter à l’autre bout du fil et une barre d’acier me comprima le sternum.

— T’es toujours là ? fis-je.

— Je ne sais que dire.

— Y a pas eu d’appel à Police-Secours ?

— C’est ça qui te préoccupe ?

— C’est Ragusa qui avait distribué les cartes. Quand on voit ce qu’il a fait à Tripod, je trouve qu’il s’en est bien sorti.

— Inutile d’en parler, c’est une perte de temps. Tu n’entends rien de ce que je te dis.

— Je t’ai appelée pour te dire que si je dois passer sur la sellette, je suis prêt à assumer. Et si ça doit me coûter mon boulot, eh bien tant pis. Je ne veux pas te compromettre.

— J’ai du mal à supporter cet étalage de magnanimité.

— J’ai fait ce qui me semblait juste. Je suis désolé si je t’ai créé des ennuis, à toi ou au service, dis-je. Je connais Raguza, Helen. C’est le genre de type qu’il faut mettre hors d’état de nuire avant qu’il puisse casser la baraque.

Il y eut un moment de silence, puis j’entendis comme un bruit de pain sec qu’on écrasait et je compris qu’elle mangeait un toast. Je pensais en avoir terminé avec notre conversation en me disant que mon passage au confessionnal s’était achevé mais comme souvent lorsque j’étais confronté à la personnalité complexe d’Helen Soileau, je me trompais.

— Un de ces quatre, ils auront ta peau, papy. Et quand ce jour-là arrivera, une grosse partie de moi mourra avec toi, dit-elle.

Je sortis et me mis à travailler au jardin, étalant des pelletées de compost sur les plates-bandes, les yeux brûlés par la sueur. Puis j’allai courir trois kilomètres dans le parc mais les mots d’Helen restaient fichés en moi comme des pointes de flèches dans ma poitrine. Au moment où j’arrivais chez moi, complètement essoufflé et mourant d’envie de prendre une douche, Betsy Mossbacher débarqua dans mon allée au volant d’une Toyota gris acier.

— Bonjour, lui fis-je.

Sans répondre, elle sortit de sa voiture et me regarda froidement. Elle portait un jean ceinturé haut sur ses hanches et ses bottes de cow-boy étaient couvertes de poussière.

— Quel est le problème ? demandai-je.

— Vous, répondit-elle.

— Va falloir m’expliquer ça.

— Vous vous êtes rendu à Lafayette et vous avez foutu une branlée de première à Raguza.

— Oui, et alors ?

Mon attitude cavalière parut mettre le feu aux poudres. Ses yeux restaient fixés sur mon visage comme si elle évaluait combien elle pouvait en dire à un imbécile.

— Écoutez-moi bien, vous. Nous avons des informations sur la façon dont fonctionne le cercle intime de Whitey Bruxal. Saisissez-vous la

signification de ce que je vous dis là ?

— Vous l’avez mis sur écoute ?

Elle ignore ma question.

— Bruxal pense que Trish Klein et sa bande de joyeux drilles s’apprêtent à faire un casse dans une de ses entreprises. Il pense aussi que votre gros pote, Clete Purcel, est impliqué dans l’affaire. Et qu’est-ce que vous décidez de faire, tous les deux ? Vous partez redessiner la figure de Raguza et vous lui enfoncez un tube de colle dans la gorge.

— C’était du poison à cafards.

Je soupçonnai son clignement de paupières d’être le signe d’une colère qu’elle maîtrisait mal.

— Vous trouvez ça drôle ?

— Non, pas du tout, répondis-je.

— Bien. Parce que nous avons maintenant des raisons de croire que Whitey vous soupçonne, ainsi que Purcel, de travailler pour Trish Klein. En fait, je ne serais pas surprise si c’était le cas.

— Faux. Écoutez, saviez-vous que la maison de Bruxal avait été visitée ?

— Non, répondit-elle avec surprise.

— Je crois que les coupables sont les amis de Trish Klein. Ils ont convaincu la femme de Whitey qu’ils travaillaient pour la compagnie de gaz.

Je vis la consternation se peindre sur son visage. De toute évidence, la police de Lafayette ne partageait pas ses informations avec elle, parce qu’elle était une femme ou parce qu’elle travaillait pour le FBI, voire les deux à la fois.

— Qu’est-ce qu’ils cherchaient ?

— Aucune idée. Mais quoi qu’il en soit, Purcel n’y a pas participé.

— Ce n’est pas notre impression. L’anatomie de votre ami semble s’être inversée. Je crois que son pénis et ses tripes ont pris la place de son cerveau, dit-elle.

— Vous n’avez pas le droit de parler de lui de cette façon, dis-je.

— Vous ne captez toujours pas, hein ? Je travaille avec certaines personnes qui sont loin d’être aussi charitables que moi. Elles ne verseraient pas de larmes si Bruxal décidait de descendre votre ami. Ou s’il décidait de lancer un contrat sur la tête d’un inspecteur de la paroisse d’Iberia connu pour son hostilité envers le Bureau fédéral.

— Vous êtes une sacrée clique.

— Et vous êtes loin de tout savoir, rétorqua-t-elle.

Je lus alors sur son visage une expression que les policiers d'expérience reconnaissent, celle du flic qui n'est plus synchro avec ses collègues, ses supérieurs ni même avec les obligations politiques et bureaucratiques dont on l'avait accablé. Peut-être y avait-il encore place dans les services du gouvernement pour les altruistes et les iconoclastes mais j'attends toujours d'en voir qui ne soient pas traités, au mieux, comme des incongruités et au pire, comme des objets de suspicion et de peur.

— J'ai parlé avec Monarch Little la nuit dernière, repris-je. Il a reconnu qu'il avait téléphoné à Tony Lujan et essayé de lui soutirer du blé juste avant sa mort. Ils étaient censés se retrouver au Boom Boom Room, mais Monarch prétend qu'il a décidé de ne pas y aller.

— Et alors ? fit-elle.

— Je le crois. Je pense que Monarch est innocent.

Elle cassa un morceau d'ongle entre ses dents et laissa filer son regard vers le bas de la rue.

— Qui soupçonnez-vous du meurtre ?

— Là, tout de suite, je parierais sur Slim Bruxal.

— Possible, dit-elle. Dites à Purcel de mettre un éteignoir sur sa chandelle et d'éviter les casinos. Et aussi autre chose...

— Je ne sais pas si j'arriverai à en supporter davantage.

— J'ai parlé au shérif avant de venir ici. Elle semble avoir une attitude très protectrice à votre égard. Je remerciais ma bonne étoile si j'avais un patron comme elle.

Je décidai de ne pas faire de commentaire sur cet inventaire de ma vie privée. J'écrivis mon numéro de portable sur un bout de papier et le lui tendis.

— Transmettez-moi tout ce que vous pourrez trouver sur Trish Klein. Je ferai la même chose, dis-je.

— J'espère que vous dites la vérité.

— Je ne voudrais pas vous vexer mais je crois que vous devriez sérieusement réfléchir à la façon dont vous vous adressez à autrui, agent Mossbacher.

— Foutez-vous de ma gueule, en plus, répliqua-t-elle.

Après avoir fourré mon numéro dans la pochette de sa chemise, elle démarra, recula dans ma poubelle et l'écrasa entre son pare-chocs et un

chêne.

— Oh, non, j’y crois pas. Ça recommence, dit-elle en tournant le volant et en rebondissant sur le trottoir dans un crissement de tôle sur le béton à vous donner des frissons.

J’étais convaincu que c’était bien une race unique qu’ils élevaient à Chugwater, Wyoming.

*

Dimanche, je me rendis avec Molly à la chapelle de l’université de Lafayette pour y assister à la messe avant d’aller déjeuner d’une friture d’écrevisses chez Foti à St. Martinville et de partir en balade sur Lake Martin à bord d’un hydroglisseur. Ce fut un merveilleux après-midi : le lac était vaste, ses eaux gonflées par l’orage et ses rivages bordés de cyprès inondés et de saules pleureurs qui frissonnaient dans la brise. Sanglés dans les sièges surélevés du bateau qui rugissait au milieu des nénuphars, nos oreillettes anti-bruit bien ajustées sur les oreilles, s’offrit à nos yeux une vue extraordinaire de la beauté paradisiaque qui caractérisait jadis la Louisiane tout entière. Chaque fois que l’embarcation obliquait ou faisait une embardée au-dessus d’un marécage qui n’était guère plus qu’une étendue de sable mouillé, Molly se collait à mon bras comme une adolescente sur les montagnes russes d’une fête foraine.

Pour autant, je ne parvenais pas à oublier ma conversation avec Betsy Mossbacher. De toute évidence, elle avait appris grâce à une écoute téléphonique que Whitey Bruxal était persuadé que la fille d’un homme qu’il avait fait assassiner s’apprêtait à le mettre sur la paille. Qu’il ait de l’eau glacée dans les veines et qu’il se soit très certainement gagné le respect de Meyer Lansky, le génie de la finance de la mafia, grâce à son intelligence et à ses talents de mathématicien, était certainement vrai. Mais à l’instar de ses mentors de Brooklyn et de Miami, j’étais sûr que Whitey était rongé par l’avarice et comme tout individu accro à l’argent, sa plus grande et constante angoisse n’était pas de perdre sa vie ou même son âme.

— À quoi penses-tu ? demanda Molly.

— À rien, répondis-je.

Nous étions descendus de l’hydroglisseur et nous dirigions vers sa voiture. De l’autre côté du lac, le soleil était suspendu juste au-dessus d’une

rangée de saules pleureurs que franchissait une longue file segmentée d'oies noires. Molly prit ma main dans la sienne.

— Tu penses encore à cet incident de l'autre soir ?

— Un petit peu.

— Tu as communié, n'est-ce pas ?

— J'étais soûl quand mon ami Dallas Klein est mort. Si je n'avais pas bu, j'aurais pu supprimer deux de ces types.

— Tu dois lâcher le passé, Dave.

— Ça marche pas comme ça.

— C'est quoi « ça » ?

— Nous sommes le total cumulé de nos actions et des endroits où nous avons vécu. Je vois encore le visage de Dallas dans mon sommeil. Ce n'est pas par accident que Whitey Bruxal se retrouve ici, répliquai-je.

Je vis son regard se remplir d'une telle tristesse que je me serais coupé tous les doigts de la main pour la faire disparaître.

J'aurais dû être heureux de tous les cadeaux que me faisait la vie. Et d'ailleurs, je l'étais, plus encore que je n'aurais su le dire. Mais j'avais trouvé une manière de faire payer Whitey Bruxal pour Opa-Locka, en Floride, et, d'une façon ou d'une autre, je m'apprêtais à effacer l'ardoise.

La résidence Bruxal semblait avoir été arrachée de Boca Raton pour être transplantée par voie aérienne à vingt-cinq kilomètres au nord de Lafayette, dans le paysage doucement vallonné d'une région d'élevage de chevaux quadrillée d'enclos blancs. La façade en stuc rose, deux étages décalés sous une toiture en tuile, était ornée par de lourdes portes en chêne et des balcons en fer forgé. Sur le côté de la résidence scintillait une piscine turquoise entourée de bananiers, de treillages lourds de volubilis et de palmiers en pots, le tout surplombé par le feuillage de chênes verts géants. Agencées comme une photo de pub à la gloire d'une économie de marché accessible à tous, riches et pauvres confondus, de rutilantes automobiles de soixante-dix mille dollars et plus étaient garées le long de l'allée et sous l'abri couvert.

Derrière l'écurie, une jument Morgan à la robe bai cerise galopait dans le pré. Je songeai au cheval ailé imprimé sur le T-shirt que portait Yvonne Darbonne le jour de sa mort. Je songeai à sa jeune vie détruite par le viol de Bellerophon Lujan, je pensai aux étudiants qui avaient profité du fait qu'elle était stoned et organisé une tournante dans la résidence de leur confrérie et, finalement, je pensai à tous les innocents de la terre qui souffraient à cause de l'égoïsme et de la cupidité de quelques individus.

En proie à ces sombres pensées, je garai mon véhicule de police banalisé à côté du 4x4 que Slim Bruxal conduisait l'après-midi où il avait cassé la gueule de Monarch Little au McDonald's de New Iberia sur East Main.

J'avais appelé Whitey à son bureau ce matin même et lui avais demandé de m'accorder un entretien. La plupart des criminels avec un passé comme le sien m'auraient raccroché au nez ou conseillé de parler à leur avocat. Mais en homme intelligent qu'il était, Whitey avait réagi de façon inattendue en m'invitant à passer chez lui à l'heure du déjeuner. Si je voulais que ma visite porte ses fruits, je devais me vider l'esprit de cette colère que je ressentais encore à son égard et à celui de ses amis, et oublier

ma conviction qu'ils étaient responsables du meurtre de Dallas Klein afin de me concentrer sur un seul et unique objectif : introduire dans la tête de Whitey un nœud de serpents qui le dévoreraient tout cru.

Il ouvrit la porte, sortit sur le porche et regarda dans le jardin, ignorant presque ma présence.

— Vous avez vu le jardinier ?

— Non, répondis-je sans comprendre.

— Ça ne fait rien. Entrez donc. J'ai un nouveau jardinier et il m'a cisailé le tuyau d'arrosage avec la tondeuse à gazon. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Les gens ne veulent plus bosser pour vivre.

Il fallait lui rendre justice. Habillé en pantalon blanc et chemisette noire, un monogramme en argent brodé sur la pochette, avec ses cheveux blancs soigneusement coupés court, il était l'image même d'un homme dans la force de l'âge, athlétique et sûr de lui. Le fait que j'aie démoli l'individu qui lui servait de bras droit ne semblait pas le préoccuper. Il m'envoya une tape sur l'épaule et m'invita à entrer.

— Alors, quel est le problème ? fit-il en me précédant dans son salon.

— Je suis en plein dilemme, répondis-je.

— Ah ouais ? fit-il en s'asseyant dans un fauteuil de velours rouge capitonné.

Par la fenêtre, je voyais son allée, l'énorme chêne vert du jardin devant la maison et plus loin la route à quatre voies d'Opelousas.

— Le procureur de la paroisse d'Iberia est un gars ambitieux. Il veut boucler le dossier de l'affaire Tony Lujan et en profiter pour essayer de se gagner de nombreux votes dans la communauté noire. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, je ne vois pas.

— Monarch Little s'en sort et votre fils porte le chapeau. Je ne sais pas si l'intention de Lonnie n'est pas de demander l'injection mortelle.

— Répétez-moi ça.

— Lonnie Marceaux veut devenir gouverneur ou sénateur des États-Unis. Il ne va pas arriver à ses fins en faisant condamner une raclure noire de bas étage dont tout le monde se fout complètement. Lonnie veut votre peau, monsieur Bruxal. Vous bousiller lui permettra aussi de faire tomber Colin Alridge, et ça, ça lui permettra d'attirer l'attention des médias nationaux dont il a grand besoin.

— Appelez-moi Whitey. Slim n’a pas tué Tony. Tony était son copain. Où voulez-vous en venir ?

— Tony allait dénoncer Slim pour l’accident avec délit de fuite fatal à un vagabond. Il y a aussi une autre théorie qui court sur les mobiles de Slim.

— Les théories, c’est comme des traces marron sur la paroi des cuvettes. Il y en a chez tout le monde. Je pense que vous êtes venu pour me tenir par les couilles.

Je regardai la route de loin avant de lui faire un large sourire.

— Bientôt, il ne vous restera plus rien à tenir, Whitey, dis-je.

Pour la première fois, il fronça les sourcils.

— Le FBI s’apprête à vous coincer pour racket, au même titre que Bellerophon Lujan. Lonnie veut aussi sa part du gâteau et c’est là que votre fils entre en scène, dis-je. C’est l’héritier qui finit en taule. Du point de vue de Lonnie, la boucle est bouclée et vous êtes foutu.

— Vous êtes en train de me dire que Bello va me balancer ?

— Je suis en train de vous dire que c’est terminé. Allons, vous êtes un homme intelligent. Bello est un *coonass*, il est né et a grandi dans le sud de la Louisiane et vous êtes de Brooklyn. Ici, les gens croient que New York est un endroit où les homosexuels se rendent pour se marier et où une femme sur deux avorte.

— Pourquoi regardez-vous sans cesse par la fenêtre ?

— En résumé, voici la situation, repris-je sans tenir compte de sa question. Ils s’apprêtent à geler vos avoirs. Ainsi que vous le savez probablement, une condamnation RICO permettra aux agents du FBI de saisir tout ce que vous possédez. Et de façon plus immédiate, vous avez d’autres problèmes et d’autres ennemis comme sujets d’inquiétude.

— Problèmes ? Je n’aime pas ce mot. Tout le monde est toujours à parler de problèmes.

Puis paradoxalement, il reprit :

— Quels problèmes ? Quels ennemis ?

Il me vit regarder à nouveau par la fenêtre. Cette fois une Cadillac de série limitée, avec une carrosserie d’un rose flambant neuf, avait quitté la quatre voies pour tourner dans son allée.

— Qui c’est, ce type ?

— Il fait parfois de petits boulots pour nous, comme des filatures. Je lui ai dit que je serais ici. Ça ne vous ennuie pas ?

— C'est quoi, son nom ?

— Clete Purcel.

— C'est lui, Purcel ? Ce gros lard ? Ouais, ça m'ennuie. C'est le Jules de l'autre gonzesse, Trish Klein. À quoi vous jouez exactement, les mecs ?

Je me levai et ouvris la porte latérale de la terrasse.

— Hé, Cletus. Par ici, lançai-je.

— Dites donc, vous... répondez à ma question, dit Whitey.

Mais une fois de plus, je l'ignorai. Clete traversa l'ombre mouchetée du chêne vert, affable et séduisant avec ses lunettes teintées d'aviateur. Je sentis l'air frais de la climatisation du salon s'engouffrer dans la moiteur chaude de l'après-midi.

— Salut, ça boume ? fit-il à Whitey en entrant sans y être invité.

Cependant, j'avais sous-estimé Whitey. Il était certes un produit de son époque, sa psychologie de façade aussi dure que le béton dans lequel il avait grandi, mais il se montra capable de faire preuve d'une dignité, feinte ou pas, dont peu d'individus issus du même milieu auraient pu faire montre.

— C'est l'heure du déjeuner et je m'apprêtais à inviter M. Robicheaux à se joindre à moi, dit-il. Vous êtes son ami, donc vous êtes également le bienvenu. Mais vous êtes ici chez moi et, en tant qu'invité, vous avez à respecter cette maison qui est la mienne et celle de ma famille.

— C'est d'accord, Whitey. Mais j'ai eu le plaisir de rencontrer votre employé Lefty Raguza. Il a pas le profil famille, lui, fit Clete.

— Ce qui a pu se passer hors des murs de cette maison ne s'applique pas à l'intérieur, vous me suivez ? Vous voulez déjeuner, la table est mise à la salle à manger. Vous voulez vous montrer grossier, il est temps pour vous de tourner les talons, dit Whitey.

— J'ai une petite histoire à vous raconter, répondit Clete. CNN a demandé à notre représentant au Congrès de décrire la Louisiane. Il a répondu : « Une moitié est sous l'eau, l'autre mise en examen. » Et pour l'heure, en ce qui vous concerne, ça veut dire que tout le monde cherche à vous baiser. Oubliez le déjeuner et parlons business.

— De quel business je pourrais parler avec vous ?

— Le bruit court que votre gosse est un suceur de bites encore dans son placard. Le procureur d'Iberia a tout ce qui lui faut pour vous coincer tous les deux. Dave vous l'a pas dit ?

La transformation qui s'opéra sur les traits de Whitey fut telle que jamais encore je n'en avais vu de pareille. Il ne cligna ni ne plissa les

paupières, la couleur de ses yeux ne s'assombrit pas sous l'effet de la colère pas plus qu'elle ne s'embruma de pensées secrètes et il ne crispa pas les mâchoires. En revanche, à l'image d'une sculpture en bois, son expression parut se densifier et se figer, impassible, sans l'ombre d'une émotion, les yeux aussi ternes et caves que des chevrotines. Je suis certain que j'aurais pu craquer une allumette sur son visage, il n'aurait pas cillé.

— Qu'est-ce que vous avez dit de mon fils ?

Clete pressa sa paume sur sa poitrine.

— Je n'ai rien dit du tout. C'est simplement ce qui se raconte dans un ou deux rades à tapettes de Lafayette. Je croyais que Dave vous avait mis au courant. Le procureur pense que le gosse Lujan a fait des avances à votre garçon qui, du coup, lui a réglé son compte à coups de fusil. La vérité, c'est que quand les piranhas sentent l'odeur du sang, ils nettoient la vache jusqu'à l'os. Vous souhaitez que personne ne s'attaque aux intérêts du casino ? Je peux peut-être faire quelque chose pour vous. Vous me suivez ?

— Ouais, je vois, vous êtes tous les deux à la botte de l'autre pétasse, Trish Klein, dit Whitey.

Clete regarda dans ma direction.

— Tu l'as entendu, Belle Mèche ? Je t'avais prévenu qu'on perdrait notre temps. Hé, Whitey, c'est pas Miami, ici. La Louisiane, c'est un asile psychiatrique en plein air. Dave a cassé la gueule au procureur qui y a laissé une dent et il a toujours son insigne. Qu'est-ce que ça vous indique ? Vous pensez qu'on est venus ici vous secouer les puces pour des clopinettes ? Pendant que vous serez au trou, qu'est-ce que vous croyez qu'il fera, Bello Lujan ? Qu'il protégera vos intérêts jusqu'à votre sortie de taule ? Il va transformer votre résidence en bordel et vos chevaux en boîtes de pâtée pour chiens.

Whitey, debout dans son salon, nous regarda sortir. Nous traversions son épais tapis de faux kikuyu quand j'entendis la Morgan au poil auburn galoper dans les pâturages. Son cou et ses flancs étaient assombris par la sueur, ses naseaux dégoulinants d'écume. Elle frappa contre la clôture et j'aurais juré que son hennissement était en fait un ricanement dans ma direction.

Clete remonta dans sa Cadillac et prit l'allée vers la sortie. Au moment où je démarrais, Whitey sortit sur le perron.

— Hé, Robicheaux, appela-t-il. Attendez.

Je baissai la vitre.

— Quoi ? fis-je.

— Ce qu'il a dit sur mon fils ?

— Ouais ?

— C'est vraiment ce qui se raconte ou votre compère a inventé ça pour me mettre à cran ?

— Votre gosse a des problèmes et son homosexualité est sans doute le moins grave de tous.

— Vous avez un gamin ?

— Une fille adoptive.

— Ça vous plairait d'entendre parler d'elle comme vous m'avez parlé de mon fils ? Ça vous plairait si mes avocats s'en prenaient à vous en se servant de votre famille ?

— Nous ne sommes pas du même acabit que vous, Whitey. Vous avez l'âme tâchée par le sang de Dallas Klein. Le jour de votre mort, je suis sûr que son spectre sera au pied de votre lit. Rien de ce que vous pourriez faire à l'avenir ne changera les faits. Votre fils est un monstre. Et j'ai l'intuition que vous le savez aussi.

L'expression de son regard me donna une seconde à penser que certaines personnes sont réellement damnées. Puis elle disparut. Il plissa les paupières dans la brume de chaleur et se pinça l'arête du nez en essuyant l'humidité dans ses yeux.

— J'ai fait mes études dans une école catholique, dit-il. Les nonnes nous enseignaient à ne pas secouer notre queue plus de deux fois après avoir pissé. Vous savez ce qu'on faisait ? On allait en courant aux chiottes et on se la secouait trois fois pour voir ce qui se passerait. Bel essai, Robicheaux, mais vous et votre ami êtes vraiment à votre place, ici. Comme vous disiez, c'est vraiment un endroit fait pour les branleurs.

En haut, une fenêtre s'ouvrit et Slim Bruxal se pencha, torse nu.

— Hé, papa. Est-ce que quelqu'un pourrait ramener Carmen ? J'ai un match de base-ball, fit-il.

*

Ma vie n'a pas été marquée par des éclairs de prescience mais il m'arrive à l'occasion d'en avoir, surtout à mesure que j'avance en âge.

Généralement, ils laissent derrière eux une étrange empreinte, à l'image d'une brûlure glacée sur le cœur.

Le ciel paraissait coloré par des crinières de chevaux et le vent s'était mis à souffler dur dans les arbres en bordure de la route. Je sortis de Lafayette en suivant la voiture de Clete mais il finit par s'arrêter à un relais routier où il s'engagea sans vérifier si j'étais toujours derrière lui.

Quand Clete faisait des choix, même minuscules, qui l'éloignaient géographiquement de ses amis, cela signifiait qu'il s'était embarqué dans une odyssée qui ne manquait jamais de faire une seule et même victime... lui-même.

Je poussai la porte du café et le vis assis à l'autre bout du comptoir, ses lunettes d'aviateur dans la pochette de sa chemise, les rides au coin de ses yeux comme des lignes de fil blanc. Une bouteille de bière, un verre surmonté d'une surface de mousse et une salière étaient posés devant lui. Je mis ma main en coupe sur son épaule.

— Il est treize heures vingt et tu n'as même pas mangé, dis-je.

— Je suis au régime, répliqua-t-il.

Je pris place sur le tabouret voisin et demandai un café.

— T'as été impérial, là-bas, Cletus.

— Tu te souviens quand on a chopé Augie Giacano qui cherchait à entuber une vieille dame et qu'on l'a balancé dans un escalier de secours ? Et puis on l'a vendu à Didi Gee pour qu'il se retrouve dans la merde avec ses propres potes ?

— Quand *tu* as balancé Augie du haut de l'escalier de secours.

— Qu'importe. À l'époque, on ne s'en laissait pas conter par des ordures de Brooklyn style Whitey Bruxal.

Il sala sa bière et avala quelques gorgées. Après s'être essuyé la bouche d'un coup de serviette en papier, il vida son verre cul sec et le remplit à nouveau.

— Viens manger un hamburger avec moi, dis-je.

— Tout est *muy copacetico*, Belle Mèche. Pas de *problemas*.

Son regard dériva jusqu'à l'écran de télévision fixé au mur du bar.

— Regarde-moi toutes ces tempêtes tropicales dans l'Atlantique. Les Florida Straits commencent à ressembler à un tourniquet.

— Faut que je retourne au bureau.

— À plus.

— Pas question que je te laisse ici tout seul.

— Quoi ? Je suis quoi moi, ici ? Le blessé de guerre ?

— Peut-être.

— Tu piges pas, Dave. T'as jamais pigé. On est des dinosaures, toi et moi. Ce pays n'est plus celui dans lequel on a grandi. C'est les raclures de bas étage qui le gouvernent, du haut de la pyramide jusqu'en bas. Sauf que maintenant, ils font ça légalement, ils ont des diplômes et des costumes à deux mille dollars. À l'époque du Premier District, on aurait mouliné toute cette merde dans les pales d'un avion.

À l'autre bout du comptoir, un camionneur, coiffé d'une casquette grasseuse, tourna la tête vers nous et la serveuse étudia l'écran de télévision avec une attention toute particulière avant de pousser le volume. Un présentateur de CNN annonçait l'arrivée d'un ouragan qui prenait de l'ampleur au large des Bahamas.

— Les Jumeaux de la Crim' sont éternels, répondis-je.

— Tu peux toujours te le répéter.

— Merde, Clete, réagis !

Cette fois-ci, il ne répondit rien. Mais avec Clete Purcel, le silence était rarement signe d'assentiment. En fait, c'était exactement l'inverse. Il remit ses lunettes jaunes d'aviateur et regarda la télévision, le visage serein.

— Tu vois Trish aujourd'hui ? dis-je.

— Oui, et alors ?

Elle est trop jeune pour toi. Tu vas t'en prendre plein la figure et tu ne t'en remettras peut-être jamais, pensai-je.

Il me regarda droit dans les yeux.

— Ouais ? fit-il.

— Ouais, quoi ? dis-je, en esquissant un sourire innocent.

— Ouais, garde tes pensées pour toi, répliqua-t-il.

C'était un de ces moments où la vérité ne sert qu'à rendre les blessures plus vives. Clete avait-il raison ? Étions-nous lui et moi en bout de course, à nous battre vainement contre des pouvoirs qui agissaient avec l'aval de la société et du gouvernement, à nous convaincre nous-mêmes – à l'image d'imbéciles faisant sauter des bouchons de champagne à bord d'un paquebot en plein naufrage – que notre violence pouvait nous conférer une jeunesse éternelle et que la fête continuerait jusqu'à la fin des temps ?

Il sentit mon regard posé sur son profil.

— Pourquoi tu me fixes de cette drôle de façon ?

— Parce que t'es le meilleur, Clete. Et parce que je t'aime.

À l'autre bout du comptoir, le camionneur s'apprêtait à tailler dans son steak. Il nous lança un nouveau regard en coin puis continua à nous observer dans le miroir. Clete se pencha en avant pour voir à son aise sans que je le gêne.

— Qu'est-ce qui se passe, mon pote ?

— Pas grand-chose, répondit le camionneur en retournant à son steak.

Il avait versé dans son assiette une flaque de ketchup assaisonnée de poivre et y trempait chaque morceau de viande avant de le porter à sa bouche.

— Ce steak m'a l'air tout à fait à la hauteur. Vous voulez une bière ? reprit Clete.

— Faut que je reprenne la route. Une autre fois, répondit le camionneur.

— Je m'appelle Clete Purcel et voici Dave Robicheaux.

— Moi, c'est Joe Vernon Mack.

— Vous avez devant vous les célèbres Jumeaux de la Criminelle, Joe Vernon, reprit Clete.

— Heureux de faire votre connaissance, répliqua Joe en mastiquant son steak de bon cœur.

Clete se dirigea vers la caisse, paya sa consommation et la mienne, puis je ressortis avec lui dans le vent.

*

Je retournai aux bureaux du shérif juste avant quinze heures. Une note d'Helen m'attendait dans ma boîte aux lettres. Elle avait griffonné sur une feuille rose arrachée de son bloc ces trois mots : « Viens me voir. » Je descendis à son bureau. Par sa porte entrouverte, je la vis debout derrière sa table de travail, en pleine conversation téléphonique. De la main, elle me fit signe d'entrer.

— Il arrive à l'instant même, poursuivit-elle. Écoutez, Lonnie, vous avez fait des remarques grossières à son sujet et au mien. Il m'a défendue ainsi que nos services, tout autant qu'il se défendait lui-même. Si vous voulez faire des vagues à propos de cet incident, il vous faudra aussi compter avec moi. Je vous conseille de prendre l'affaire comme un homme et de reconnaître que vous avez eu ce que vous méritiez parce que vous aviez ouvert la gueule trop grand.

La voix de Lonnie Marceaux sortait du combiné comme un fil de fer que l'on aurait tiré par l'orifice minuscule d'une plaque en métal.

— Arrêtez de hurler, reprit Helen. C'est un bon flic et vous le savez. Si vous le souhaitez, je peux contacter le *Daily Iberian* et les stations de radio de Baton Rouge et nous leur donnerons tous les deux notre version de l'affaire. Vous décidez.

Elle écarta le combiné de son oreille et le regarda.

— Il a raccroché ? demandai-je.

— Ou bien il s'est tiré une balle dans la tête. Sauf qu'ici nous n'avons jamais une telle veine. Quelqu'un aux services de police de Lafayette lui a dit que tu avais cassé la gueule de Lefty Raguza. Il pense que tu as ton programme perso et qu'il est probablement en conflit direct avec le sien. Lonnie veut tout, Dave.

— Tout quoi ?

— Il va inculper Monarch Little pour l'homicide Lujan et engager des poursuites contre Whitey Bruxal pour racket. Il a aussi Colin Alridge dans le viseur de son bombardier. Alridge est candidat au poste de gouverneur adjoint. Lonnie affirme qu'il va lui enfoncer un clou dans les testicules.

— Pourquoi ne pas utiliser une métaphore encore plus parlante ?

— Ce sont ses propos, pas les miens.

Elle s'appuya au rebord de la fenêtre et laissa filer son regard vers le cimetière. Je savais qu'elle en avait terminé avec le cas Lonnie.

— J'ai reçu un appel du shérif de la paroisse d'Orléans. Il dit que la procédure est en marche, un mandat d'arrêt va être lancé contre Clete Purcel.

— Pour avoir inondé le casino ?

Mais elle ne parut pas entendre ma question.

— D'après le shérif d'Orleans, paraît que Clete fricoterait avec les auteurs du casse de Mobile, la société d'investissement et de crédit immobilier. Notre paroisse n'a pas vocation à devenir un refuge pour les individus qui s'imaginent être au-dessus de la loi.

— Je vais lui parler.

— Tu informeras Clete de ma part qu'il nettoie toute sa merde ou il quitte notre ville.

— Je te comprends parfaitement. Merci d'avoir pris ma défense avec Lonnie, dis-je.

Elle me regarda droit dans les yeux, de cette expression qui était la sienne quand elle semblait s'attarder entre deux identités dans un étrange moment d'androgynie. Son visage, beau et intimidant à la fois, était celui d'une Helen que je ne connaissais pas vraiment.

— N'essaie pas de m'embobiner, Dave. La partie de rigolade est finie, prévint-elle.

*

Je retournai à mon bureau, sans trop savoir quelle était la meilleure marche à suivre. J'étais convaincu que ma visite à Whitey Bruxal n'avait servi à rien. En plus de ça, tout mon travail d'investigation dans les homicides de l'Homme Crustacé, d'Yvonne Darbonne et de Tony Lujan n'avait jusqu'à présent abouti qu'à des preuves indirectes et à des théories. Plus déprimante encore était ma propre conviction : peu importaient les preuves que je découvrirais, j'étais certain que Lonnie Marceaux les trierait dans le seul but de faire avancer sa carrière politique même s'il fallait condamner un innocent, Monarch Little, pour le meurtre de Tony Lujan.

J'avais essayé une nouvelle stratégie sur Bruxal, dans l'espoir de planter en lui les graines du soupçon à propos de son partenaire en affaires, Bello Lujan. Alors pourquoi m'arrêter en si bon chemin ? Certains choix sont comme des prières : quand toutes vos tentatives finissent en eau de boudin, qu'est-ce que vous avez à perdre ?

J'attendis l'heure de la sortie et pris la direction de Loreauville jusqu'à sa ferme équestre. Je le vis depuis la route, debout devant sa longue étable blanche. En salopette à bretelles, il réparait un robinet qui alimentait une citerne en métal galvanisé. Le bruit de mon pick-up rebondissant sur la grille franchissant le fossé, destinée à empêcher le passage du bétail, lui fit lever la tête et il s'immobilisa aussitôt, sa clé à molette bien en main.

Comment aborder un homme comme Bellerophon Lujan ? Avec la haine au cœur ? Il méritait de façon certaine la réprobation que provoquait la simple évocation de son nom. Il était ignorant, ambitieux, corrompu, raciste, superstitieux et violent. Ses biens étaient mal acquis et ses appétits libidineux légendaires. J'étais certain qu'il avait violé Yvonne Darbonne. Et bien avant de l'avoir détruite avec sa foi en le genre humain, il avait tout

bonnement démoli son fils, avec son autoritarisme et les injures dont il abusait sous couvert d'amour paternel.

J'avais beau éprouver un mépris absolu pour les actes de Bello, je n'arrivais pas pour autant à détester l'homme. Mon pick-up approcha de l'abreuvoir et l'ombre d'un sourire se dessina au coin de sa bouche. L'espace d'un instant, je crus revoir le gamin qui piétinait dans le froid, à la gare ferroviaire de Southern Pacific, sa boîte de cireur autour du cou, dans l'espoir d'attraper quelque client en route pour le Frederic Hotel.

— Tu as l'intention de m'envoyer un coup de clé dans la figure ? demandai-je en descendant.

— Je ferais jamais ça, répondit-il en tournant sa clé sur un écrou de quatre-vingts. Je suis en train de m'installer un robinet résistant au gel. Tu sais, tous ces orages, ces ouragans et la sécheresse qu'on a eus ? Ça veut dire qu'on a de rudes hivers qui nous attendent.

Son accent, et même sa syntaxe, étaient différents. Son côté Nouvelle-Orléans mal dégrossi avait disparu pour faire place à la voix du simple garçon cajun de jadis. Sauf que cette innocence d'antan, Bello n'aurait plus jamais le droit de la faire sienne à nouveau, consciemment ou pas. J'allai chercher une chaise en bois à la peinture écaillée à l'entrée de l'étable et la portai près de la citerne avant de m'y asseoir. Le soleil était bas dans le ciel et voilé par des nuages chargés de pluie, les ombres assombrissaient les pâturages et le vent malmenait les hautes herbes.

— Tu vis dans un endroit paisible, dis-je.

— Le meilleur, répondit-il.

Ses yeux brillèrent de fierté mais il resta sur la défensive. Néanmoins je suis sûr qu'un autre élément s'était aussitôt imposé à son esprit. Je le sentis prendre conscience que les symboles de sa victoire sur le monde ne seraient jamais transmis à son fils ; que son triomphe sur tous ces gens bien nés qui l'avaient rejeté et sa juste revanche sur les privations qui lui avaient été infligées avaient maintenant comme un goût de cendres dans sa bouche.

— Tu vois ça ? dis-je.

— Oui, c'est un magnétophone de poche.

J'allumai la machine et l'éteignis aussitôt avec mon pouce.

— J'ai eu une conversation avec Whitey Bruxal, aujourd'hui. J'avais ce magnétophone allumé dans ma poche. J'allais m'en servir pour te mener en bateau, Bello.

Il me fit un large sourire et je vis qu'il ne comprenait pas où je voulais en venir.

— J'allais t'en rejouer quelques extraits pour te montrer ce que ton associé en affaires est capable de dire quand tu n'es pas dans les parages, expliquai-je. Mais tu es un homme intelligent et je refuse de te traiter autrement.

— Je suis pas bien sûr de comprendre.

— Tu es libre de me croire ou pas. Mais le FBI ou Lonnie Marceaux s'apprêtent à te mettre à leur merci. Et quelle que soit la façon dont tu t'y prendras, tu auras forcément Whitey Bruxal comme premier de cordée.

— Qu'est-ce que tu veux dire, premier de cordée ?

— C'est lui le mec avec lequel tu tomberas. Est-ce que Whitey est le genre de type à se prendre une peine maximale plutôt que de dénoncer un pote ? Je ne connais pas la réponse mais je suis sûr que toi, oui.

— Il a négocié un arrangement avec la loi ?

— Disons que je doute que Whitey dise la vérité à un cadavre, Mais si je me trouvais avec lui dans un avion en feu et qu'il n'y ait qu'un parachute à bord, je crois que j'ai une assez bonne idée de celui qui finirait par l'avoir.

Bello ajusta sa clé Stillson sur son écrou et se remit à visser comme si mes propos n'avaient pas beaucoup d'intérêt pour lui. Mais je lus la lassitude sur ses traits et son regard trahit l'enchevêtrement des pensées qui luttaient sans merci sous son crâne, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Qu'est-ce que tu ferais, toi ? demanda-t-il.

— Je crois que tu ne seras jamais en paix tant que tu n'auras pas reconnu tes erreurs, Bello.

— En commençant par ?

— Je pense que tu as agressé Yvonne Darbonne et que sa mort est en train de te bouffer tout cru. Tu auras beau passer des heures à réciter des imprécations en diverses langues, tu ne changeras pas les faits et tu n'arriveras pas à te libérer de ta culpabilité.

— Qui t'a dit que je faisais ça ?

— C'est écrit sur toi en long, en large et en travers.

La lourde tête ovale de sa clé s'immobilisa sur le rebord de la citerne en aluminium et ses doigts serrèrent le manche. Sa main était bronzée, parsemée de taches brunes et sous sa peau, les veines ressemblaient à des nœuds de ficelle grossière. Dans l'écurie, j'entendis renâcler un cheval.

Je suppose qu'il est des moments dans la vie où il vaut mieux se taire. Mais il en est d'autres où la prudence et la réserve ne sont simplement pas de mise.

— Pourquoi tu lui as fait ça, camarade ? C'était juste une gamine.

— Y a peut-être des raisons que personne connaît. Ou bien peut-être que les choses arrivent, tout simplement, répliqua-t-il.

— À d'autres, ces conneries.

— Qu'est-ce que t'en sais, toi ? T'as tout pour être heureux. Ils ont tué mon fils. Tu sais comment c'est d'avoir ton gamin assassiné ?

— Qui ça « ils » ?

— Les nègres. Monarch Little et tous ces nègres, avec leur foulard noir sur la tête, qui vendent leur dope, leurs femmes et qui corrompent notre ville.

C'était sans espoir. À mon avis, certains individus sont psychologiquement incapables de se montrer honnêtes et Bello faisait partie du lot. Je retournai dans mon camion et le laissai en tête à tête avec lui-même. Mais en toute franchise, je doutais que pire punition pût lui être infligée.

*

J'avais encore des kilomètres à faire avant de rentrer à la maison. J'appelai Molly sur mon portable et demandai si nous pourrions dîner tard ce soir.

— Tu as du travail ? fit-elle.

— Clete a quelques soucis.

— Quel genre de soucis ?

Je me creusai la tête pour trouver une réponse honnête.

— Ça m'est difficile de te décrire la complexité du problème. Les règles de la raison et de la logique ne s'appliquent pas à ses décisions, répondis-je.

— Ça ne te rappelle personne ? fit-elle.

— Mets mon dîner au réfrigérateur.

— Il y est déjà.

Le directeur du motel où résidait Clete m'informa qu'il s'était rendu à un bal de rue de St. Martinville en compagnie d'une jeune femme.

Il ne me fut pas bien difficile de les retrouver. À la lumière du crépuscule, je pris le couloir de chênes verts qui menait à l'extérieur de la ville et traversai des kilomètres de champs de canne à sucre. Je repérai très vite la Caddy de Clete garée devant une boîte qui datait des années quarante. C'était un endroit gai, où les gens venaient manger des steaks épais ou buvaient des Manhattans et des cocktails Old Fashioned en guise de dîner, un dîner qui, parfois, était le prélude à des rendez-vous secrets vaguement romanesques dans le motel niché sous le couvert des palmiers à l'arrière de l'établissement. Au-dessus de l'entrée, un néon rose représentait un verre de martini contenant la silhouette allongée d'une femme nue aux jambes fuselées.

J'entrai dans la salle du restaurant et frissonnai tant l'air climatisé y était glacial. Chaque table était habillée d'une nappe blanche et éclairée d'une chandelle à l'intérieur d'un tube en verre. Un homme en smoking d'été jouait à un piano d'ébène qui miroitait des reflets pourpres des éclairages. Clete était seul à une table, un cocktail Collins à la main, son visage heureux déjà bien coloré, le regard brillant d'un trop-plein d'alcool.

— Où est Trish ? demandai-je.

— Au téléphone.

Je m'assis à sa table sans y être invité.

— Helen dit que le shérif de la paroisse d'Orléans a mis la procédure en marche pour pouvoir t'arrêter.

— Eh ben, je quitterai la ville pendant quelque temps. Tu veux manger un steak ?

— Le shérif a dit à Helen que tu t'étais acoquiné avec des braqueurs de banque. Qu'est-ce qui te prend, Clete ? Tu connais le nombre de gens en Louisiane qui n'attendent qu'une bonne excuse pour se débarrasser de toi ?

— C'est leur problème.

J'étais tellement en colère que c'est tout juste si je parvenais à trouver mes mots.

— À San Diego, y avait un rade avec un signe identique au-dessus de la porte. T'as jamais été à San Diego ? fit-il.

— Non, écoute, Clete...

Mais il s'était déjà lancé dans une de ses rêveries alcooliques dont la fonction était toujours la même : détourner l'attention de son interlocuteur du sujet qui l'occupait.

— C'était une boîte dont l'enseigne au néon représentait une nana à l'intérieur d'un verre de martini rose. On l'appelait la minette gin-fizz de Texas City. Des tas de Marines étaient tombés amoureux d'une fille qui opérait dans tous les bars des extérieurs de Pendleton. À ce qu'il paraît, ses baisers vous faisaient un effet qui durait la semaine, sans compter ce qu'elle arrivait à faire au pieu. Résultat, elle avait réussi à convaincre tous ces mecs de la nommer comme bénéficiaire de leurs polices d'assurance-vie. Quand les services de la Criminelle l'ont finalement coincée, on a appris qu'elle avait été pute à Texas City. On a aussi appris qu'une demi-douzaine des types qui l'avaient baisée avaient fini dans un sac en plastique. Comment tu trouves ça comme remerciement pour t'être chopé une gonorrhée foudroyante ? Hé, j'étais l'un de ces gars. Et maintenant, efface-toi cette expression de la figure.

Il porta son verre à ses lèvres et commença à se marrer comme un homme qui voit le fil ténu le retenant à la terre en train de se détacher.

— J'ai envie de te faire sortir et de te casser la gueule, dis-je.

— Tout est affaire de boogie-woogie, Belle Mèche. On monte ou on descend mais on finit tous dans la même écurie. Que pourrait-il se passer qui ne me soit déjà arrivé ?

— Je crois que tu t'es finalement fondu le cerveau. Tu te rends compte des implications de l'histoire que tu viens de me raconter ?

— *Quoi ?* Que Trish est en train de m'arnaquer ? Ne me fous pas en rogne, tu veux.

Mais il semblait plus blessé qu'indigné. Au fond de la salle, je vis Trish Klein qui raccrochait le combiné du téléphone à pièces avant de tourner la tête vers nous, sa bouche rouge et douce, son visage en forme de cœur d'une beauté à vous tordre les tripes dans la lumière pastel. Je me levai et quittai le restaurant sans dire au revoir.

*

Je pris la décision d'aller parler à Trish Klein en tête à tête au cours des jours suivants. Je voulais aborder le sujet de sa relation avec l'un des hommes les meilleurs, les plus vulnérables, les plus autodestructeurs que j'aie jamais connus. Et l'occasion se présenta à moi de la façon la plus inattendue.

Mercredi, juste avant midi, Joe Dupree m'appela du poste de police de Lafayette.

— Elle est sous les verrous ? dis-je.

— J'ai jamais vu personne d'aussi beau en uniforme de taulard.

— Tout ça pour une histoire de vol à l'étalage au centre commercial d'Acania ?

— C'est un peu plus compliqué que ça. Elle est sortie d'une boutique avec un sac à main à quatre cents dollars qu'elle n'avait pas payé. Le garde de sécurité l'a arrêtée et elle a fait un cinéma incroyable, prétendant qu'elle voulait juste le montrer à un ami pour avoir son avis. Elle aurait pu retourner à l'intérieur et régler le problème en payant avec sa carte de crédit. Elle avait une Amex Gold et trois cartes platine dans son portefeuille. Au lieu de quoi, elle a balancé le sac en question dans la figure du directeur.

— Elle n'a pas fait une demande de caution ?

— Pour autant que je sache, elle ne s'est même pas renseignée pour savoir si c'était possible, expliqua-t-il.

Je l'entendais mâcher du chewing-gum.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? demandai-je.

— Je crois qu'elle se plaît bien ici.

Après le déjeuner, je pris une voiture de patrouille et partis pour Lafayette. Après avoir déposé mon arme dans le périmètre de sécurité au rez-de-chaussée de la prison, j'attendis au premier étage dans la salle d'interrogatoire que Trish Klein arrive par l'ascenseur, escortée par une gardienne de prison.

L'agent pénitentiaire était une femme baraquée et sinistre, qui avait été prise en otage pendant trois jours entiers lors d'une tentative d'évasion dans une prison pour hommes. J'avais coutume de la croiser à la salle de sport

Red's Gym où elle levait de la fonte au milieu d'hommes qui irradiaient de testostérone – amers, enveloppés d'une sueur forte, partageant des expériences qui n'étaient pas les siennes. Elle détacha les menottes de Trish à l'entrée et je me levai pour avancer un siège à cette dernière. La gardienne me décocha un regard à la fois hostile et soupçonneux avant de verrouiller la porte derrière elle.

— Connaissez-vous l'histoire de Robert Mitchum, à sa sortie de la prison de Los Angeles ? dis-je.

— Non, répondit-elle.

— Mitchum avait pris six mois pour possession de marijuana et s'était dit que sa carrière était terminée. Le jour de sa sortie, un reporter lui cria : « C'était comment dedans, Bob ? » et Mitchum répondit : « Pas mal. Exactement comme Palm Springs, mais sans la racaille. »

Elle ne réagit pas à mon histoire. En fait, elle gardait un visage impassible comme si son environnement et ma présence ne présentaient pas le moindre intérêt.

— Qu'est-ce que tu fais ici, petite ?

— La petite, elle vous dit d'aller vous faire foutre, monsieur Robicheaux.

— C'est intelligent, ça. Généralement les gens avec un passé et un pouvoir d'achat comme les tiens ne se décarcassent pas ainsi pour se faire jeter en taule.

— Je n'aime pas être traitée de voleuse.

— Ouais, et je suis sûr que tu as été parfaitement choquée d'apprendre que ta photo était dans le Griffin Book de tous les casinos, de Vegas à Atlantic City.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que je vous soupçonne, toi et tes amis, de planifier un gros coup contre Whitey Bruxal. Je pense que tu es ici pour te préparer un alibi.

Elle regarda par la fenêtre et observa la rue.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, fit-elle.

— Vous allez y laisser votre peau, toi et tes potes. C'est votre choix mais Clete Purcel va tomber avec vous.

— Il est grand. Pourquoi n'arrêtez-vous pas de le traiter comme un gamin ?

J'entendis quelqu'un gueuler à l'autre bout du couloir. Il y eut un bruit de bagarre accompagné d'un cliquetis de chaînes et un lourd objet s'écrasa

contre une surface en métal, peut-être la porte d'un ascenseur. Mais Trish Klein n'y prêta même pas attention.

— Clete est mon ami depuis plus de trente ans. C'est plus que ton existence tout entière, dis-je en regrettant aussitôt la suffisance de mes propos.

— Je pense qu'il va falloir que je remonte maintenant, dit-elle.

— Tu ne comprends pas que Whitey t'a à l'œil ? Ce type était un protégé de Meyer Lansky. Tes copains se sont fait passer pour des techniciens du gaz et sont entrés chez lui. Tu veux que je te raconte une ou deux histoires sur le destin de gens qui ont essayé d'être plus malins que la mafia ?

Elle ne répondit rien mais je le lui dis quand même. Une de mes anecdotes concernait un homme à Las Vegas dont le crâne avait été écrasé dans un étau. Une autre sur un type suspendu vivant par le rectum à un crochet de boucher. Je lui parlai également de ce qui s'était raconté dans le milieu sur le sort d'un père de famille de classe moyenne résident des faubourgs de Queens qui avait renversé et tué par accident l'enfant de son voisin, un chef notoire de la pègre.

— Ces salopards font peut-être des sujets de film intéressants, mais ils sont le rebut de l'humanité.

— Jamais je ne l'aurais imaginé, monsieur Robicheaux. En fait, j'ai toujours pensé que les assassins de mon père étaient secrètement des humanistes.

J'avais beau faire, mes efforts ne me mèneraient strictement à rien avec Trish Klein. C'était comme de recommander à quelqu'un d'éviter les gargarismes au déboucheur à évier. Je m'apprêtais à appeler la gardienne, ayant décidé d'abandonner Trish et sa bande à leur destin, quand elle leva les yeux vers moi et, l'espace d'un instant, je compris la ténacité de l'attachement que Clete ressentait pour elle.

— Une semaine avant sa mort, mon père m'a emmenée faire de la plongée au large de Dania Beach, dit-elle. On s'est fait griller des hot-dogs sous un bouquet de palmiers et puis on a joué avec un gros ballon de plage bleu. C'est alors que deux hommes ont garé leur décapotable sous les arbres et l'ont obligé à les suivre jusqu'en bas, à l'endroit où les vagues venaient se briser sur les rochers. Je me rappelle à quel point il avait l'air triste, à quel point il semblait tout petit et humilié, comme s'il n'était plus mon père. Je n'arrivais pas à entendre ce que les deux types disaient mais ils étaient en

colère et l'un d'eux ne cessait de lui enfoncer son index dans la poitrine. Quand mon père est revenu à notre table de pique-nique, il était blanc comme un linge et ses mains tremblaient.

« Je lui ai demandé ce qui n'allait pas et il m'a répondu : "Rien. Tout va bien. C'était pas leur jour, à ces types." »

« Ensuite, il m'a mis mon tuba et mon masque sur la tête et il m'a emmenée au bord de l'eau. Il s'est mis à nager sur le dos en me portant sur sa poitrine jusqu'à ce qu'on arrive au bout d'un banc de corail. Il a dit : "C'est ici que vivent les poissons-clowns. Chaque fois que tu auras un problème, tu peux venir le confier aux poissons-clowns. Ils adorent les enfants. Viens avec moi, tu vas voir." »

« C'était la première fois de ma vie que je retenais mon souffle pour aller sous l'eau. Il y avait des poissons-clowns partout. Ils venaient jusqu'à mon masque, ils m'effleuraient les bras et les épaules. Et pendant des années, je n'ai plus jamais pensé à ces hommes, jusqu'au moment où j'ai compris qu'ils étaient sans doute les assassins de mon père.

Je voulais faire preuve d'empathie. Dallas avait été un homme bien, un soldat courageux et un père dévoué. Mais son addiction l'avait corrompu et il avait accepté de prendre part au casse d'un fourgon blindé et au cambriolage d'une banque qui non seulement lui avait coûté la vie mais avait également valu au guichetier de perdre la sienne parce qu'il avait appuyé sur le bouton de verrouillage de la chambre forte pour tenter de faire échouer l'opération. Et maintenant, le désir de vengeance tenace et obsessionnel de Trish Klein risquait de coûter à Clete Purcel *sa vie*, en totalité ou pour une large part, et ce fait tout simple ne semblait pas lui effleurer l'esprit.

— Pourquoi ne pas laisser Whitey et ses acolytes se casser la gueule dans leur propre merde ? Ce n'est qu'une question de temps avant que le FBI ou les forces de police ne les fassent tomber.

— Vous dites que Bruxal était un ami de Meyer Lansky ?

— Absolument.

— Est-ce que le système a réussi à avoir Lansky ?

— Il est mort d'un cancer avant.

— Et c'était un vieil homme. Vous me faites rigoler, monsieur Robicheaux.

Je frappai à la porte pour signaler la fin de l'entretien. J'étais fermement décidé à laisser Trish Klein avoir le dernier mot, à montrer suffisamment

d'humilité pour me rappeler mes propres erreurs et ne pas entrer en conflit avec les certitudes et la confiance qui sont le propre de la jeunesse. Devant sa détermination farouche et son arrogance, je crus voir l'image d'un papillon de nuit qui s'apprêtait à se jeter dans une flamme.

— Tu as sans doute remarqué que quelque chose ne tourne pas rond chez la matonne qui t'a conduite ici ?

— La matonne ?

— Oui, l'agente pénitenciaire. Elle a été prise en otage au cours d'une émeute, dans une prison pour hommes. Des types pour lesquels les psychiatres n'ont même pas de nom se la sont passée les uns aux autres. Elle pensait savoir ce que ce genre de mecs avaient dans la tête et croyait pouvoir maîtriser tout ce qui l'attendait au tournant. C'est pour ça qu'elle s'est retrouvée dans cette situation. Ne lui demande pas ce qu'ils lui ont fait, parce qu'elle n'en a jamais parlé à personne. En tout cas, pas ici.

Je vis ses mains se crispier sur la table.

Sur le chemin du retour à Lafayette, je laissai un message sur le répondeur de Betsy Mossbacher.

*

Elle m'appela sur mon portable en cours d'après-midi.

— Vous avez rendu visite à la fille Klein en prison ? fit-elle.

— Brièvement, mais je n'ai pas appris grand-chose.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Une histoire sur son père qui l'avait emmenée nager au milieu des poissons-clowns.

— Des poissons-clowns ?

— Je suppose qu'ils sont le symbole de son innocence d'enfant. En tout cas, je pense que c'est délibérément qu'elle s'est fait arrêter.

— Nous avons la même impression au Bureau. Certains de ses chiens de chasse sont allés faire un tour dans trois ou quatre des casinos dont Whiley Bruxal est actionnaire. Il semblerait qu'ils font exprès de se tenir bien en face des caméras de sécurité et de se faire escorter jusqu'à la sortie.

J'attendis qu'elle continue.

— Vous êtes aux toilettes, ou quoi ? demanda-t-elle.

— Non, mentis-je. Je ne savais pas que vous aviez terminé. Vous pensez qu'ils sont en train de planifier le casse d'un casino ?

— Je dirais que d'une façon ou d'une autre, ils sont en train de faire diversion. Mais mon supérieur prétend que je surestime toujours l'intelligence des autres.

— C'est que vous avez généralement affaire à des malfaiteurs plus sophistiqués que la moyenne.

— En l'occurrence, c'est de vous et de Purcel qu'il parlait.

Deux officiers en uniforme firent irruption dans les toilettes en bavardant bruyamment. Dans les cabinets voisins, l'un d'eux fit tomber le siège à grand bruit et appela son pote d'une voix tonitruante : « Hé, y a pas de papier toilette dans le distributeur. Tu veux pas m'en sortir un rouleau de la réserve ? »

*

Cette nuit-là, je rêvai de La Nouvelle-Orléans. Pas celle d'aujourd'hui mais La Nouvelle-Orléans d'autrefois, à l'époque où Clete et moi étions de jeunes policiers patrouillant les rues en voiture ou faisant des rondes à pied armés de matraques, à l'époque où la ville dans son innocence provinciale craignait encore les Black Panthers et les gamins aux cheveux longs avec colliers de perles et sandales en cuir.

Tout cela remontait à bien avant le début des années quatre-vingt, lorsque le crack avait frappé La Nouvelle-Orléans avec la force d'une bombe atomique cependant qu'à Washington DC, l'administration réduisait de moitié les aides de l'État fédéral à la ville. Bizarrement, avant les années quatre-vingt, La Nouvelle-Orléans avait bénéficié d'une sorte de tranquillité sybaritique, résultat d'un contrat entre les forces du mal et celles de la justice. La famille Giacano avait la mainmise sur l'industrie du vice et avait conclu un accord implicite avec les forces de police de La Nouvelle-Orléans sur l'administration de la ville. Le Carré était la vache à lait et quiconque essayait d'arnaquer un touriste se retrouvait les deux jambes cassées. Quiconque essayait de s'en prendre à un vieillard, de braquer un café ou un bar fréquenté par des flics ou même de molester un enfant se retrouvait les deux jambes cassées *et* balancé d'une voiture de police lancée à toute allure à la frontière de la paroisse. S'il avait de la chance.

Les Giacano étaient des tueurs sans foi ni loi, corrompus jusqu'à la moelle, mais c'était des pragmatistes attachés aux valeurs de la famille. Ils avaient compris qu'il n'est pas de société à même de fonctionner si elle ne maintient pas l'apparence d'une certaine moralité.

La Nouvelle-Orléans tenait plus d'un sonnet de Pétrarque que d'un sonnet élisabéthain et sa mentalité s'apparentait davantage aux bons côtés d'une société médiévale que de la Renaissance. Au printemps de 1971, je vivais dans une petite maison voisine de l'établissement tenu par les Ursulines et tous les dimanches matin, après avoir assisté à la messe à St. Louis Cathedral, je traversais la fraîcheur ombragée de Jackson Square tandis que des artistes de rue dressaient leurs chevalets le long d'une clôture en métal aux pointes acérées, abritée par les feuilles des palmiers et les branches maîtresses des chênes. Je m'asseyais à la terrasse du Café du Monde et commandais du café au lait et des beignets en regardant le jour nouveau étendre ses lueurs roses sur le Carré. Des acrobates en équilibre sur leur monocycle pirouettaient devant la cathédrale, des jongleurs lançaient en l'air des balles en bois et les orchestres de rue faisaient la manche au son de *Tin Roof Blues* et *Rampart Street Parade*. Le long des rues, les balcons grinçaient sous le poids des plantes en pots et, du haut des rambardes en fer forgé, les bougainvilliers dégringolaient en grosses grappes qui s'épanouissaient en couleurs aussi vives que des gouttelettes de sang au soleil. Aux carrefours, les épiceries des familles italiennes avaient encore des ventilateurs aux pales en bois et vendaient du boudin et des maxi-sandwiches aux travailleurs de la population active. En face, sous la fraîcheur des colonnades, melons brodés, bananes, fraises et pastèques énormes s'amoncelaient sur les étals. Souvent, au même coin de rue, au milieu de toutes ces merveilleuses odeurs qui étaient comme un souffle de la vieille Europe, un Noir avec un chariot vendait des *sno'balls*, copeaux de glace aromatisée qu'il formait en raclant un bloc de glace bleue protégé par une bâche.

La Nouvelle-Orléans de jadis était comme un morceau d'Amérique latine dont on aurait coupé les amarres et qui aurait dérivé au gré des alizés jusqu'à l'autre bout des Caraïbes avant de venir s'arrimer au littoral sud des États-Unis. Il y avait les tramways, les palmiers plantés entre les voies le long des terre-pleins, les maisons en enfilade aux fenêtres protégées par des persiennes, l'enseigne au néon des drugstores Katz and Bertz comme une fumée aux reflets vert et pourpre dans la brume et puis cet accent qu'on

aurait pu confondre avec celui de Brooklyn ou du Bronx grâce aux influences des dialectes irlandais et italien ; toute cette excentricité collective qui avait attiré Tennessee Williams, William Faulkner et William Burroughs en son sein, comme autant de belles choses qui, d'une façon ou d'une autre, avaient été abîmées ou détruites à jamais par l'arrivée du crack.

C'est du moins ainsi que l'avait ressenti un officier de police qui était sur place à ce moment-là.

Mais dans mon rêve, je ne voyais pas les effets délétères du trafic de drogue sur la ville que j'aimais tant ; il n'y avait que Cleve et moi, récemment rentrés du Vietnam l'un et l'autre. Dans le parfum de la brise provenant du lac Pontchartrain, sous un ciel crépusculaire strié de bandes roses, nous déambulions le long de Canal en uniforme bleu d'agents de patrouille, longeant le vieux Pearl Restaurant, là où le tramway de St. Charles s'arrêtait pour prendre ses passagers sous les colonnades en fer forgé vert. L'air du soir palpitait au rythme de la musique et, dans les ruelles, des Noirs lançaient les dés d'un jeu de craps pendant que les gamins faisaient un numéro de claquettes pour gagner une pièce ou deux. C'était le genre de moment dont on espère vainement que sa perfection restera à jamais protégée des marques du temps et de la décomposition urbaine.

Je me réveillai aux premières lueurs de l'aube, avec Molly à mes côtés, sans savoir où j'étais. La brume grise s'accrochait aux arbres et au bayou et je perçus le ronronnement lourd d'un remorqueur poussant une barge en direction de Morgan City.

Les persiennes de la façade étaient fermées et la lumière du petit matin pénétrait dans la pièce en rais obliques de couleur verte, exactement comme dans le cottage des Ursulines où je vivais jadis.

— Tout va bien, Dave ? demanda Molly, roulée en boule sous le drap, de son côté.

— Je me croyais à La Nouvelle-Orléans.

Elle se retourna sur le dos et me regarda, ses cheveux étalés sur l'oreiller comme des pointes de feu. Elle mit sa main en coupe sur ma nuque.

— Tu n'y es pas, dit-elle.

— C'était un rêve bizarre. Comme si je faisais mes adieux à quelque chose.

— Viens ici, dit-elle.

Elle m'embrassa sur la bouche et me toucha sous le drap.

Plus tard, douché et habillé, je remplissais nos bols de Grape-Nuts et de bananes en rondelles pendant que Molly préparait du café et mettait une casserole de lait à chauffer avant de verser du jus d'orange dans des verres. Tripod et Snuggs entrèrent en même temps et je répartis une boîte de nourriture pour chats entre leurs deux gamelles avant de verser de l'eau fraîche pour chacun d'eux. Tripod, en bon raton laveur, lavait sa nourriture avant de la manger. J'étais des feuilles de papier journal sur le linoléum en prévision d'accidents dus à son incontinence. Dehors, dans les arbres, la brume s'était épaissie et muée en brouillard gris qui m'empêchait de distinguer les couleurs vertes du parc de l'autre côté du bayou.

Mais mon problème n'était pas dû au temps. Je n'arrivais pas à me débarrasser d'un sentiment de désastre imminent, de l'impression que si rien n'était fait pour la contrecarrer, une force malveillante s'apprêtait à frapper.

Tout ivrogne, particulièrement ceux qui ont grandi dans un foyer d'alcoolique, connaît ce sentiment d'angoisse existentielle, ces trépidations sans fondement particulier. Et cette crainte n'est pas nécessairement égocentrique. C'est comme si l'on regardait quelqu'un pointer sur sa tempe un revolver, chien relevé, dont le percuteur frapperait successivement plusieurs chambres vides jusqu'à ce que le barillet place dans l'axe du canon celle qui est chargée d'une balle.

Mais qu'est-ce qui me tracassait à ce point ? La perte de ma jeunesse ? La peur de la mort ? La destruction organisée de ce monde cajun dans lequel j'avais grandi ?

La réponse était oui à toutes ces questions. Mais ma plus grande crainte était bien plus immédiate que les abstractions que je venais de mentionner. Comme vous le diront tous les enquêteurs de la police, les indices qui mènent à la résolution d'un crime existent toujours. Il suffit simplement de parvenir à les toucher du doigt, à les entendre, à les sentir. Rien d'anormal ne se produit dans le vide. La véritable causalité et ses ramifications nous attendent juste au-delà du périmètre de notre vision, de la même façon qu'un morceau de toile d'araignée s'attache à nos doigts quand notre main agrippe le dessous d'une rambarde dans une maison inhabitée. Les criminels ne sont pas intelligents. Ils ont juste plus de temps que nous à consacrer à leur tâche.

— Perdu dans tes pensées ? fit Molly.

— Les morts de l'Homme Crustacé, d'Yvonne Darbonne et de Tony Lujan sont liées entre elles. Mais je suis incapable de dire si aucune de ces affaires sera jamais résolue.

— Le temps est de ton côté, dit-elle.

— Comment ça ?

— Au bout du compte, tout le monde finit par payer l'addition.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Si, tu l'es.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que tu es croyant. Parce que tu n'arriveras jamais à changer celui que tu es, quoi que tu en dises.

— Tu crois ça ?

— Je ne perds pas mon temps avec les équipes de seconde division, mon gars, conclut-elle.

Cinq minutes plus tard, le téléphone sonna. C'était Wally, le répartiteur.

*

— La femme de Bello Lujan vient d'appeler le numéro de Police-Secours. Elle dit que le Noir qui travaille chez elle est allé dans l'écurie et a trouvé Bello à terre, dans un des boxes. Elle dit qu'un cheval lui a balancé un coup de pied. Une Acadian Ambulance est déjà en chemin.

— Pourquoi tu m'appelles, alors ?

— Parce que la mère Lujan, elle ressemble à ma chère et tendre quand elle me dit de sortir un rat mort de dessous la maison. Je fais pas confiance à cette femme.

— Tiens-moi au courant, OK ?

— Pourquoi est-ce que chaque fois que je t'appelle, j'ai l'impression de jamais dire ce qu'il faut ? C'est sûrement moi, le problème.

Je m'apprêtais à sortir quand le téléphone sonna à nouveau.

— Voilà, je te tiens au courant : Acadian Ambulance vient de m'appeler. Ce bon vieux Bello ne posera plus pour les journalistes pendant un bout de temps. Helen est partie à La Nouvelle-Orléans, tu veux prendre la direction des opérations ? dit-il.

— Tu veux bien appeler un chat un chat ?

— Si le gars se mouchait, son cerveau serait dans le mouchoir. C'est comme ça que l'infirmier m'a présenté les choses. Paraît que c'est pas la faute du cheval, non plus. C'est assez clair pour toi, maintenant ?

Les véhicules de secours étaient déjà sur place, garés près de l'écurie, leur présence dans la brume signalée par les lueurs ondulantes bleu, rouge et blanc des gyrophares et des rampes lumineuses. Je me baissai pour passer de l'autre côté du ruban délimitant la scène du crime puis me dirigeai vers la dalle en béton qui séparait deux rangées de stalles de quatre mètres sur quatre. Koko Hebert était déjà à l'œuvre – mains gantées, sourcils froncés, morose, sa taille gélatineuse m'évoquant des superpositions de rideaux de graisse sur un éléphant désossé. Dans la pénombre, son regard ne cessait d'aller et venir entre le box et le fond de l'écurie aux portes coulissantes ouvertes. Broutant dans les pâturages, une jument alezane louchait d'un œil trop blanc en direction de l'étable.

À l'intérieur du box, Bello Lujan était allongé sur le flanc gauche. Le sol en terre battue et sable était recouvert d'une couche de paille. La blessure visible à l'arrière du crâne de Bello était étroite mais profonde et avait abondamment saigné, créant une épaisse mare de sang sur la paille. Ses yeux ouverts continuaient à regarder fixement et son visage sans expression était empreint d'une sérénité qui ne correspondait pas à la violence qui lui avait été infligée. Un seau de boules de mélasse avait été renversé dans un coin de la stalle et je me dis qu'il n'avait même pas dû voir son assaillant. Peut-être, avec un peu de chance, n'avait-il pas souffert non plus.

— Vous avez trouvé l'arme ? demandai-je.

— Elle est dehors, abandonnée dans les mauvaises herbes. Une pioche à manche scié, répondit Koko. Le Noir qui l'a trouvée dit que la chaîne qui ferme le box traînait par terre et que l'alezane était dehors. Il y a des marques de tennis sur la dalle en béton. Attention où vous mettez les pieds.

— Comment interprétez-vous les faits ? repris-je.

— Bello est entré dans le box voir sa jument, quelqu'un est arrivé par derrière et n'a pas fait les choses à moitié.

— Qu'est-ce que vous voulez dire : « n'a pas fait les choses à moitié » ?

— Cette plaie derrière sa tête n'est pas la seule. Il a été blessé à la cage thoracique et sous l'aisselle. Examinez donc les planches sur le côté gauche du box. M'est avis que Bello est tombé contre les bardeaux, a tenté de se relever et s'est pris le dernier coup de pioche dans le crâne.

Koko éclata de rire.

« Et pour finir, le cheval qu'il s'apprêtait à nourrir lui a chié dessus. Je ne plaisante pas. Regardez donc sa chemise.

— Vous ne pourriez pas montrer un peu de respect ? dis-je.

Koko toussa dans sa main tout en continuant à rigoler.

— Ça ne vous fatigue pas ? fit-il.

— Quoi donc ?

— D'être le seul dans le service à avoir gardé un peu d'humanité. Ça doit être dur d'être un gars qui marche sur l'eau tous les jours de sa vie.

— Hé, Dave. Viens jeter un œil par ici, appela Mack Bertrand depuis la porte arrière.

Il était arrivé peu de temps avant moi et n'avait fait qu'une étude préliminaire de la scène du crime. Un appareil photo pendait dans sa main droite.

— Nous reparlerons de ça plus tard, Koko, dis-je.

— Je meurs d'impatience, répliqua-t-il.

Je partis rejoindre Mack à l'extérieur.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? fis-je.

— Regarde l'arme du crime. Ce qui est intéressant ici, c'est que l'extrémité de la pioche a été aiguisée très finement, probablement sur une meuleuse. Quand as-tu aiguisé une pioche comme celle-ci pour la dernière fois ?

— Jamais.

— Donc, en toute probabilité, il s'agit d'un homicide prémédité par un tueur cherchant à faire un maximum de dégâts, dit-il.

*

Je m'accroupis et examinai la pioche. Mack avait raison. La pointe avait été effilée au point qu'elle aurait cassé si elle avait frappé le rocher ou un sol dense. Des traînées de sang et des fragments de cheveux recouvraient la pointe en acier sur une dizaine de centimètres au moins

— Tu as l'œil, Mack.

— Viens avec moi jusqu'à la clôture derrière.

L'arrière de la propriété était délimité par ce que nous appelons une clôture de derrière faite de piquets métalliques et de fil de fer dont l'effet est moins attrayant qu'une barrière de traverses en bois ou une palissade à

lattes, mais qui est bien meilleur marché et plus pratique d'utilisation. De l'autre côté de la clôture en question, un pré d'herbe haute s'étendait jusqu'à une rangée de chênes d'eau et de pacaniers qui le séparait d'un champ de canne à sucre. Mack désigna de l'index la trace d'un unique andain d'herbe couchée dans le champ.

— À mon avis, quelqu'un a traversé le pré à pied ce matin. Quelqu'un qui aurait garé son véhicule là-bas sur l'accotement à l'entrée du champ de canne à sucre, expliqua Mack. Qu'en penses-tu ?

J'eus un hochement de tête silencieux.

— Non, ce que je veux dire c'est : pour toi, qui aurait pu faire ça ? Juste entre nous.

Je m'accoudai à la clôture métallique, répugnant même à imaginer toutes les possibilités.

— J'ai rendu visite à Whitey Bruxal et je lui ai fait monter la pression. Il a peut-être cru que Bello s'apprêtait à le trahir, répondis-je.

— La mafia utilise des pioches, maintenant ?

— Whitey est intelligent. Il n'applique pas de schéma. C'est pour ça qu'il n'a jamais fait de taule.

— Tout ça me perturbe vraiment, Dave. Bello est venu chercher de l'aide auprès de notre groupe de prière et moi, je l'ai envoyé chez les illuminés qui « parlent en langues ». Tu as fini par comprendre ce qui poussait le bonhomme à fonctionner comme ça ?

— Tu choisis... il y a des années, il a essayé de lyncher un Noir. Sa femme pense qu'il a agressé Yvonne Darbonne. Il a régi et détruit la vie de son fils dans le but de redorer la sienne. Tout ce qu'il touchait se changeait en ordures.

— Il a *violé* la fille Darbonne ?

— Je n'ai que l'interprétation de son épouse sur certains événements qui se sont déroulés chez eux. Ce n'est pas une interlocutrice facile. Elle prétend que Bello a violé Yvonne Darbonne le jour où elle s'est suicidée.

— Oh, mon Dieu. Yvonne Darbonne a aussi été victime d'un viol collectif au cours de la même journée.

— C'est bien ce qui me taraude. Je ne sais pas si Mme Lujan dit la vérité. Je ne crois pas qu'elle soit totalement en phase avec la réalité.

— Qui l'est ? fit Mack.

L'air embrumé était frais et humide et de l'autre côté de la clôture, le pré vert émeraude était barré d'un sillon d'herbe foulée partant de l'accotement

à l'entrée du champ de canne à sucre. De l'autre côté de la rue la demeure de Bello se dressait dans la brume, imposante, carrée et blanche, avec son jardin en fleurs, tandis que les eaux du bayou, gonflées et jaunes, coulaient au fond de la propriété. Il avait possédé tout ce dont un homme aurait pu rêver. Mais sa guerre contre le monde et contre des ennemis imaginaires n'avait jamais cessé. La sérénité que j'avais lue sur ses traits était-elle simplement due à la mort de ses terminaisons nerveuses ? Ou le rictus méprisant de l'imbécile agressif qu'il avait été dans la vie n'était-il que la protection de l'enfant effrayé qui se cachait en lui ?

— Tu as sans doute remarqué les empreintes de tennis dans l'écurie ? demanda Mack.

— Ouais, faut que j'interroge le Noir qui a trouvé Bello.

— Il est dans la maison. Tu veux que j'essaie de voir si je trouve des empreintes digitales sur la clôture ?

— Bien sûr, dis-je, sans parvenir à ordonner mes pensées sur la vie et la mort de Bello Lujan.

— J'ai entendu la vanne de Koko. Ne le laisse pas t'atteindre, Dave. Il déborde de haine à cause de la mort de son gosse en Irak. Il ne sait plus à qui en vouloir.

— Je ne pensais pas à Koko. Je connaissais Bello bien avant que lui ou moi ne sachions parler anglais convenablement. C'était un gamin qui en avait dans le ventre.

— Ah ouais ? fit Mack, intéressé.

— Il était comme la plupart des gens de ma génération. Le pauvre mec croyait tout ce qu'on lui avait raconté.

— Par exemple ?

— Par exemple, qu'avoir de l'argent lui permettrait d'oublier qu'il avait été cireur de chaussures dans un hall de gare. Bello n'a jamais compris qu'il ne connaîtrait jamais de meilleur être humain que le gamin cireur de godasses.

Mack glissa sa pipe vide entre ses lèvres et regarda le sillon d'herbe piétinée qui coupait le champ. Il faisait de son mieux pour être poli mais le moment était mal choisi pour me lancer dans une de mes lamentations sur les problèmes de ma génération et l'innocence à jamais disparue d'une culture de langue française devenue à peine plus qu'une émanation chimérique d'elle-même, uniquement destinée à être vendue aux touristes.

— Dave, soit nous avons affaire à un meurtre gratuit, perpétré par un déséquilibré inconnu de sa victime, soit il s'agit de quelqu'un qui connaissait bien l'emploi du temps de Bello et qui a littéralement voulu l'éviscérer. J'espère pouvoir te trouver quelques empreintes digitales sur le manche de la pioche, mais...

— Mais quoi ?

— Je crois que le coupable a passé du temps à préparer son coup. Je ne pense pas qu'il ait jeté l'arme du crime pour qu'on puisse y relever ses empreintes. À mon avis, le gars qui a fait ça est méthodique et intelligent. Est-ce que ça te rappelle quelqu'un ?

— Ouais, Whitey Bruxal.

— Mes pensées ne devraient pas dépasser les limites du labo mais quand on tue comme ça... Je veux dire, quand on essaye d'arracher les organes de la victime, la motivation est soit sexuelle, soit raciale. Parfois les deux.

— Qu'est-ce que tu essaies de dire ?

— Je n'en suis pas certain moi-même. Madame Lujan t'a-t-elle fait l'impression d'une épouse indulgente et généreuse ?

— Merci pour ton aide, Mack. Passe-moi un coup de fil du labo, d'accord ?

— Avec plaisir. Hé Dave, tu vas interroger le père d'Yvonne Darbonne ? Je veux dire, pour l'exclure de la liste des suspects ?

— Pourquoi ?

— Aucune raison particulière. C'est un homme bien. Sa fille était du même âge que l'une des miennes. Je ne sais pas si j'arriverais à continuer à vivre avec un chagrin pareil. J'ai encore du mal à accepter toutes les merdes auxquels les gamins sont confrontés aujourd'hui. Les drogues, les avortements, l'hépatite B, le SIDA, l'herpès. C'est juste des gosses, bon Dieu. Avant même d'avoir vingt ans, leur vie est déjà foutue.

Encore une fois, t'as raison, Mack, pensai-je. Mais où était la solution ? Un gouvernement autoritaire ? J'avais peur d'imaginer le nombre de gens qui répondraient par l'affirmative.

Je repris la route nationale, traversai une passerelle qui enjambait un fossé de drainage et me garai sur l'accotement du champ de canne à sucre que le tueur avait probablement traversé pour arriver à l'écurie de Bello. Mais le sol mis à mal par les tracteurs et les moissonneuses, les camions et les wagonnets de canne à sucre, était jonché de boîtes de bière, d'étuis de

tabac à priser et de préservatifs usagés qui me firent douter de la possibilité d'y trouver des preuves médico-légales utiles.

Je regardai l'équipe médicale quitter les lieux en emportant la dépouille de Bello puis interrogeai le Noir qui l'avait trouvé dans les stalles. Il ne portait pas de chaussures de tennis et ne pensait d'ailleurs pas que quelqu'un parmi les autres employés de Bello en possédait. En fait, précisa-t-il, Bello insistait pour que tous mettent des brodequins de travail costauds afin de prévenir les accidents et de maintenir ses primes d'assurances au plus bas. Tout cela me paraissait du Bello tout craché.

L'homme ajouta qu'il n'avait jamais vu cette pioche auparavant.

Je sonnai à la porte de la résidence principale et l'employée vint m'ouvrir.

Je vais sur des scènes de crime et mène des enquêtes depuis plus de trente-cinq ans. Un jour, Clete Purcel et moi avons dû découper un cadavre pendu dans un entrepôt depuis quatre mois. Il nous a fallu en sortir un qui grouillait de vers de l'intérieur d'un mur et racler les restes d'un type qui s'était jeté du vingtième étage sur un escalier de secours en métal. Une autre fois, c'est avec une pince à épiler que nous avons sorti ce qui restait d'une victime compactée avec la carrosserie de sa voiture. Il y a vingt-cinq ans, j'ai vu l'intérieur d'une maison après que des policiers véreux de La Nouvelle-Orléans eurent ordonné le meurtre de toute une famille. Un meurtre est une affaire brutale qui vous affecte au plus profond de votre être et il est rare qu'un compte rendu journalistique lui fasse justice. Vous voulez qu'un procès pour homicide se solde par une condamnation à la peine capitale ? Assurez-vous que le jury ait l'occasion d'examiner des clichés en couleur avant de commencer ses délibérations.

Mais le pire dans une enquête pour homicide est généralement d'avoir à informer les membres de la famille et de les interroger ensuite. Ils veulent savoir si l'être qu'ils aimaient a souffert, s'il est mort avec courage ou lâcheté, si le corps a été avili. Souvent, ils vous supplient du regard, mais ce n'est pas parce qu'ils veulent la vérité. Ils veulent que vous mentiez. Et souvent, c'est exactement ce que vous faites.

Mme Lujan ne faisait pas partie de la catégorie précitée. En fait, lorsque je fus escorté par la bonne jusqu'à la véranda, je fus sidéré par la vision qui s'offrait à moi. Mme Lujan se tenait debout, appuyée sur un déambulateur, vêtue d'une jupe rose et d'un chemisier blanc, le visage déterminé, sa

chevelure brossée attachée en queue de cheval par un ruban. Elle me tendit la main et sourit faiblement.

— Comment allez-vous, monsieur Robicheaux ?

— Je suis désolé de venir vous ennuyer en pareil moment. Je peux revenir plus tard si vous le souhaitez.

— Appelez-moi Valerie. Vous ne faites que vous acquitter des obligations de votre tâche, dit-elle. Rendez-moi un service, néanmoins. Voulez-vous ouvrir les jalousies afin de laisser entrer la brume ? J'adore cette odeur fraîche du matin. Quand j'étais enfant à La Nouvelle-Orléans, j'aimais beaucoup cette fraîcheur brumeuse qui arrivait du lac Pontchartrain. Mon père m'emmenait souvent au parc d'attractions au bord de l'eau. Vous souvenez-vous de ce parc d'attractions sur le lac ?

Son détachement à l'égard du meurtre de Bello aurait pu être interprété comme les effets d'un choc ou sa tentative de réagir à la tragédie avec une dignité théâtrale. Mais j'étais à peu près certain que, dans l'esprit de Valerie Lujan, tout le chagrin qu'elle était capable de manifester lui avait déjà été arraché par la mort de son fils et qu'elle ne se sentait aucune honte à refuser de porter le deuil d'un mari dont les appétits sexuels l'avaient emporté loin du lit conjugal.

— Bello vous avait-il laissé entendre que Whitey Bruxal aurait pu souhaiter sa mort ? dis-je.

— Pourquoi M. Bruxal aurait-il voulu du mal à Bello ? Tony était l'ami de Slim mais Bello ne fréquentait pas M. Bruxal.

— Ils étaient associés en affaires.

— Ils avaient peut-être investi dans les mêmes entreprises mais on ne peut pas dire qu'ils étaient associés.

Elle s'installa sur le canapé et soupira d'aise.

— Mon Dieu, qu'il est bon de pouvoir se lever ! Je me suis portée volontaire auprès de l'université pour donner des cours de théâtre facultatifs. Je n'ai rien fait d'aussi enthousiasmant depuis des années.

— Je vois.

— Vous n'avez pas une très haute opinion de moi, n'est-ce pas ?

Je baissai les yeux.

— Je crois que vous avez porté un lourd fardeau pendant la plus grande partie de votre vie, madame.

— J'ai eu ce matin une conversation téléphonique avec mon conseiller spirituel, le révérend Alridge. Sa compréhension a été une aide

extraordinaire. Mon mari était un raciste, purement et simplement. Il exploitait sexuellement les Noires et en conséquence récoltait la rancœur de leurs hommes. Ce qui a peut-être contribué à pousser Monarch Little à assassiner mon fils. Aujourd'hui, c'est aussi peut-être ce qui a coûté la vie à Bello.

— Vous dites que Monarch Little a tué votre mari ?

— Si j'ai bien compris, Bello a été tué avec un instrument tranchant ou une sorte de pioche. Vous êtes un réaliste et je ne pense pas que vous donniez dans le politiquement correct, monsieur Robicheaux. Qui, à part un malfaiteur dépravé, un nègre, tuerait de cette façon ?

Je ne pus soutenir son regard furieux et en mon for intérieur, je revis Monarch Little dans son pantalon trop large, son T-shirt de leueur de fonte et sa casquette trop grande posée de travers sur son crâne. Je revis aussi ses tennis à deux cents dollars la paire, avec leurs semelles à coussins d'air qui complétaient son personnage de dessin animé.

Mauvais choix vestimentaires, Monarch.

— Revenez me rendre visite, monsieur Robicheaux. D'une façon ou d'une autre, quelque chose de bon sortira de tout cela. J'ai retrouvé la foi pour la première fois depuis des années. J'espère que vous la trouverez aussi, dit Mme Lujan.

Ses yeux à la forme irrégulière, enfoncés dans leurs orbites, se firent liquides sous l'effet d'un excès de chaleur humaine. J'eus le sentiment que Mme Lujan venait de faire son entrée au royaume des victimes de leurs propres illusions et qu'elle mettrait longtemps avant de s'en libérer.

Je me rendis dans le quartier rural décrépit aux abords de la ville où Monarch vivait, en bordure du bayou. Un tas de boue était garé dans l'allée mais personne ne vint ouvrir la porte. Sa voisine, une dame âgée occupée à ramasser des détritiques dans un fossé de drainage, m'informa que Monarch était parti en ville.

— Il travaille ? demandai-je.

— Sa mère est morte. J'sais pas trop ce qu'y fait.

— Elle est morte ? Mais je croyais qu'elle devait quitter l'hôpital pour revenir à la maison.

— Elle a fait un arrêt cardiaque, y a deux jours. Monarch, il est parti avec ses copains. Y z'ont jeté tout' leurs boîtes de bière dans mon p'tit jardin. Dites-y de ma part à Monarch qu'y devrait avoir honte, sa mère est même pas enterrée.

— Honte ? Pourquoi ?

Elle ramassa une boîte de bière écrasée et la lança avec force dans son grand sac à ordures sans répondre.

Je retournai à New Iberia et traversai le Teche par le pont mobile de Burke Street. La surface du fleuve était piquetée de gouttes de pluie et l'eau montait haut sur les rives verdoyantes en pente douce où des Noirs péchaient avec pour appâts la blanchaille attrapée sous le pont. Puis je tournai dans l'ancien quartier des bordels de New Iberia, le seul endroit dans l'histoire de notre ville où le passé n'était jamais devenu le passé.

De la même façon que les putes accros au crack avaient supplanté leurs aînées à cinq dollars la passe dans les bordels le long de Railroad Avenue, Monarch Little avait à sa façon maintenu vivantes les traditions du quartier chaud de la ville en revenant sur les lieux, non pas en tant que pourvoyeur, mais en qualité de victime.

Une petite pluie fine tombait toujours lorsque je garai mon camion sous les frondaisons du chêne auprès duquel Monarch avait coutume de dealer. Le banc et les haltères dont il se servait pour ajouter du muscle à ses bras et ses épaules rouillaient sur le sol en terre durcie au pied de l'arbre, emperlés d'humidité. Un gamin, surnommé « Chiffe-Nez » parce qu'il s'était cramé la cervelle en sniffant de la colle à maquette, était assis à un mètre de là sur le dossier d'un banc et regardait passer les voitures d'un air innocent comme si je n'étais même pas là.

Il mesurait bien son mètre quatre-vingts et avait une tête en forme de noix de coco allongée. Ses pieds nus étaient chaussés de baskets sans lacets.

— T'aurais pas vu Monarch, des fois ?

— Non, m'sieur. Pas du tout.

Il battait la cadence de ses pieds, d'un bout à l'autre du banc tout en mâchonnant un cure-dents, les sourcils sans cesse en mouvement comme si des centaines de pensées lui traversaient l'esprit à toute allure.

— Tu vas toujours à tes réunions ?

— Oui, m'sieur, tout l'temps. J'dois partir dans quelques minutes, ajouta-t-il en regardant son poignet avant de constater qu'il ne portait pas de montre.

— Faut que je trouve Monarch, dis-je.

Il se gratta la tête.

— Ouais, Monarch, y doit être chez lui ou bien y s'balade en voiture avec ses potes.

— Ton vrai nom, c'est Walter, non ?

— De temps en temps, répondit-il en grattant une croûte sur le dos de sa main.

— Je ne travaille pas pour la Brigade des Mœurs, Walter. Je ne suis pas ici pour lui causer des problèmes mais pour lui éviter de faire des bêtises. Et ça ne sera pas possible si ses copains me racontent des salades.

Les semelles de Walter reprirent leur numéro de claquettes sur le banc. Il leva les yeux vers le sommet de l'arbre, contempla la brume poussée par le vent sur les toits des maisons, puis la petite épicerie blanche avec sa devanture brillante d'humidité, qui faisait de son mieux pour survivre dans un quartier depuis longtemps abandonné aux dealers, aux putes et aux gamins comme Walter qui s'étaient définitivement fait frire le cerveau. Je le vis hésiter, prêt à me faire confiance et à me dire la vérité l'espace d'un instant qui ne dura guère, puis il contempla la pointe de ses chaussures.

— J'l'ai pas vu, dit-il.

Mais le cours des choses n'était pas du côté de Walter et une Noire surnommée Boule de Neige apparut derrière l'épicerie en tirant une petite remorque d'enfant remplie de sacs de glace pilée de dix kilos chacun.

— À bientôt, m'sieur Dave, lança Walter avant de détalé.

Boule de Neige, ainsi surnommée parce qu'elle était grosse, noire d'ébène et toujours vêtue d'une robe blanche, tira le chariot le long de la rue en direction d'une maison en stuc marron dont le jardin était rempli d'ordures. Le perron, large et aéré, offrait de l'ombre pendant les heures les plus chaudes de la journée mais il était également encombré de meubles en bois défoncés, d'un canapé trempé par les eaux de pluie et d'un matelas à moitié calciné.

Je rattrapai Boule de Neige.

— C'est un peu tôt pour une fête à la bière, dis-je.

— L'frigo est tombé en panne. J'ai tout un tas de steaks qui vont s'gâter, dit-elle.

— Tu m'invites à ton barbecue ?

Elle sourit et continua à tirer la remorque le long du trottoir en la soulevant d'une secousse aux endroits où les racines du chêne de la maison avaient soulevé les dalles de béton. Le sourire et la personnalité agréable de Boule de Neige ne correspondaient pas au genre de travail qui était le sien. Elle était passeuse d'héroïne pour Herman Stanga, une merde noire qui

aurait dû être nettoyée de la planète Terre depuis longtemps déjà. Pourquoi elle persistait à travailler pour lui était incompréhensible.

— Boule, j'ai besoin de faire passer des informations à Monarch Little, dis-je.

— Je lui donnerai vot' message. Enfin... si je le vois.

— Tu veux un coup de main pour monter la glace dans la maison ?

— C'est bon, merci.

— Ça ne me gêne pas, dis-je en soulevant deux sacs humides et froids sous chaque bras et en me dirigeant vers la galerie.

— M'sieur Dave, c'est bon. J'm'en sors, protesta-t-elle.

Je l'ignorai et montai les marches en pierre, traversai le perron et entrai dans la maison. Malgré toutes les portes et fenêtres grandes ouvertes, la puanteur qui y régnait était insupportable et m'évoqua un mélange d'odeurs d'abats, de nourriture calcinée, de cheveux sales, d'excréments et d'eau stagnante dans des toilettes bouchées. Des fioles à crack broyées étaient incrustées dans le plancher et sur les murs en plâtre, des signatures de gang et des dessins de parties génitales étaient bombés à l'aérosol ; un matelas taché de sang en son centre gisait sur le sol du salon. Je vis une demi-douzaine d'individus se couler hors de la maison par la porte arrière, tournant la tête pour que je ne les reconnaisse pas.

— Où est-il, Boule ?

— Dans la salle de bains. Il était pas prêt, voyez. Il a pas supporté.

La porte de la salle de bains était restée entrouverte. Je la poussai et découvris Monarch torse nu dans la baignoire, les yeux clos, des oreillers coincés partout autour de lui pour lui éviter de s'enfoncer sous le niveau de l'eau, la poitrine couverte de glace fondue. Je vis les marques de seringues au creux de son bras droit.

— C'est de la brune ?

— Oui, m'sieur.

— Qui la lui a injectée ?

— Y s'l'est fait lui-même. Monarch, c'est resté un roi. Et les aut' peuvent lui faire c'qu'y veulent. Roi, il est né, roi y restera.

J'ouvris mon portable et appelai une ambulance. Tout en parlant, j'entendis Boule de Neige vider un sac de glace pilée dans la baignoire.

— C'est Herman qui lui a filé la dope ? demandai-je.

Elle serra les lèvres et fit tourner ses doigts devant sa bouche comme pour la fermer à clé.

— Arrêtez-moi, si ça vous chante, mais ch’uis quand même restée auprès de lui, moi. Vous voulez parler à Herman ? Il est pas là. Il est jamais là, Herman. Puisque la police, elle aime pas cette maison, faut la faire brûler une bonne fois pour toutes, m’sieur Dave. Mais faut arrêter de faire semblant de pas savoir ce qui s’passe ici.

— Quelle heure était-il quand Monarch est arrivé ?

— Huit heures et d’mie.

— Tu es certaine que ce n’était pas plus tôt que ça ? Ou plus tard ?

— Je viens de vous l’dire.

Dix minutes après, les gars d’Acadian Ambulance sortirent Monarch de la baignoire et l’allongèrent sur une civière. Je les accompagnai jusqu’à leur véhicule. Les paupières de Monarch s’ouvrirent d’un seul coup, comme celles d’une poupée.

— Qu’est-ce qui s’passe, M’sieur D. ?

— Ton âme vient de se payer une petite balade d’exploration au-dessus de l’abîme.

— Redites-moi ça ?

— Si tu meurs, t’auras droit à mon pied au cul, dis-je.

— Z’êtes pas homme à pardonner facile, répliqua-t-il.

Je lui retirai une de ses chaussures.

— Qu’est-ce que vous faites ?

Je regardai l’ambulance s’éloigner en emportant Monarch. La tennis trempée était froide et grande dans ma main. C’était un bon quarante-quatre, une taille supérieure à celle des empreintes laissées sur la dalle en béton de l’écurie Lujan, j’en étais certain.

— Réponds-moi à nouveau, Boule de Neige. À quelle heure Monarch est-il arrivé ici ?

— C’était huit heures et d’mie. Des types l’ont déposé au coin de la rue. Ils avaient bu. Je suis sûre de l’heure, pasque j’ai regardé ma montre et je m’suis demandé pourquoi Monarch, y buvait si tôt dans la journée. Il était à pied et j’ui ai posé la question. Il a répondu que sa maman, elle était morte et est-ce que je voulais bien lui faire un garrot.

— Tu l’as piqué, alors ?

— Non. Monarch, c’est mon ami. Et j’dirai pas un mot de plus su’ cette histoire.

Sa présence dans cette maison à crack où il était venu se faire injecter de la brune ne pourrait donc pas servir d’alibi à Monarch Little. Mais de façon

pragmatique, la taille de ses énormes pieds en forme de gaufres et le chagrin évident que lui causait le décès de sa mère l'éliminaient comme suspect possible dans l'homicide de Bellerophon Lujan.

— J'suis bonne pour la taule avec c'te histoire, m'sieur Dave ? demanda Boule de Neige.

— Que je ne te voie plus dans les parages de cette maison.

— C'est que... Herman, on peut pas dire qu'il aime le mot « non ».

— Dis à Herman qu'à partir d'aujourd'hui, il a une cible tatouée sur le front.

Elle se mit à rire silencieusement et son regard fila du côté de l'épicerie, observant un gamin maigrelet qui essayait de soulever les haltères de Monarch. Le soleil venait de percer la brume et brillait sur sa tête à travers le feuillage.

— Ça t'arrive de partager un repas avec les flics ? demandai-je.

Elle arrangea ses cheveux d'une main.

— Si c'est eux qui payent, répondit-elle.

Je l'emmenai loin du quartier, au Bon Créole, sur St. Peter's Street où nous déjeunâmes de maxi-sandwiches, puis je la reconduisis dans les bas quartiers de New Iberia et la laissai au coin d'une rue, lieu de rendez-vous des macs et des dealers. C'était un choix étrange pour y déposer cette jeune femme dont je savais qu'elle était quelqu'un de bien et d'honorable, mais ce monde était le sien, et pour tous ceux qui vivaient dans ses mâchoires, son étrangeté n'était qu'affaire de perception.

*

J'arrivai aux bureaux du shérif quelques minutes après midi. Helen venait de rentrer de La Nouvelle-Orléans où elle avait assisté à une réunion sur la sécurité civile destinée aux administrateurs des forces de l'ordre. Elle me rattrapa dans le vestibule et m'accompagna jusqu'à mon bureau.

— Qu'est-ce que tu as trouvé sur l'homicide de Bello ? demanda-t-elle dès que nous fûmes à l'intérieur.

Elle n'avait pas eu le temps de parler à Koko Hebert ou à Mack Bertrand et je lui fis un compte rendu fidèle de tout ce que je savais de l'enquête initiale puis lui racontai l'overdose de Monarch Little.

— Tu l'exclus de la liste des suspects ? demanda-t-elle.

— Pour l’instant, en tout cas. La conjoncture lui était peut-être tout à fait propice mais il n’y a aucune preuve contre lui sur la scène du crime.

— Pourtant Valerie Lujan pense que c’est Monarch le coupable ?

— S’il n’y avait pas des gens de couleur autour d’elle pour porter la responsabilité de ses problèmes, j’imagine qu’elle se suiciderait.

— Tu as quelqu’un en tête, Dave. C’est écrit sur ton visage.

— J’avais monté la tête à Whitey Bruxal en lui racontant que Bello allait tout déballer sur lui. Je ne me sens pas nécessairement bien à l’idée que Whitey soit allé le dessouder.

— Avant de grimper sur ta croix, considère la chose suivante. C’était un acte prémédité. Le tueur haïssait Bello et voulait le faire souffrir. Il connaissait aussi son emploi du temps quotidien. Peut-être que le coupable avait une dent contre lui depuis des années. Bello faisait cet effet-là aux gens. Il est possible que Bruxal n’ait strictement rien à voir avec tout ça.

Le téléphone sonna sur mon bureau. C’était Mack Bertrand qui m’appelait du labo de la Criminelle.

— On a des empreintes en plusieurs endroits de la pioche. Certaines bonnes, d’autres pas, annonça-t-il. La plupart ont sans doute été laissées par un seul et même individu. Pour autant, il n’y en a aucune qui concorde avec la banque de données.

— Pas la moindre possibilité ?

— Rien.

J’avais eu un regain d’espoir qui mourut aussitôt.

— Peut-être que notre suspect est un gars d’ici sans casier judiciaire, alors, dis-je.

— Tout à fait possible. Bello était un prédateur sexuel.

— Tu penses qu’il s’agirait d’une vengeance pure et simple ?

— Je ne sais plus par quel bout prendre l’enquête, Dave. Je veux parler de la mort du fils Lujan, de celle de l’Homme Crustacé et du suicide de la fille Darbonne. J’ai fini par me ranger à ton avis, je crois que toutes ces affaires font partie d’un tout mais je n’en vois pas la clé.

— Helen est dans mon bureau. Je la mets au courant et je te rappelle plus tard, dis-je.

— Quelque chose me chiffonne à propos des empreintes de la pioche, reprit Mack. La tête en métal semble avoir été partiellement essuyée. Même chose pour le manche. Mais au milieu, les empreintes sont nettes et bien définies. Est-ce que tu me suis ?

— Je n'en suis pas certain.

— Si quelqu'un voulait essayer les empreintes d'une arme ayant servi à commettre un meurtre, dans ce cas précis une pioche, pourquoi ne pas essayer l'arme tout entière, c'est-à-dire manche et tête ? Je crois qu'un individu portant des gants a aiguisé la pioche et l'a utilisée ensuite pour assassiner Bello. C'est en se servant de la pioche qu'il a partiellement effacé les empreintes du bas du manche. C'est juste des suppositions, bien sûr. Ma femme dit que je passe trop de temps dans ma tête à retourner tout ça.

Elle a tort, Mack, pensai-je.

Helen était restée assise sur un coin de mon bureau appuyée sur une fesse, comme elle avait coutume de le faire lorsqu'elle venait me voir. Je raccrochai et lui rapportai les propos de Mack. Je vis la frustration grandir sur son visage.

— Lonnie Marceaux va s'en donner à cœur joie, dit-elle.

— Quel rapport avec Lonnie ?

— Il a engagé les services d'une agence de pub à Baton Rouge pour lui construire une image de procureur en croisade, entouré de flics ripoux, ivrognes et corrompus. Je crois aussi qu'il a l'intention de me servir ma propre tête sur un plateau.

— Peut-être que je devrais aller lui parler.

Elle pointa son index dans ma direction.

— C'est la dernière chose à faire, en ce qui te concerne. Tu as pris note, *bwana* ?

— Oui, m'dame.

— Parce que si *bwana* pas pris note, *bwana* avoir la pire expérience de sa vie.

Discute pas, te dispute pas, dit une voix dans ma tête.

— Comment ça s'est passé, ta réunion sur la sécurité civile ? demandai-je.

Elle ne s'attendait pas à ma réponse et, la tête penchée de côté, posa sur moi un regard que je ne lui connaissais pas, les yeux brillant d'un étrange éclat lavande, tout à la fois sensuel et plein de curiosité, à croire que j'éveillais soudain en elle un intérêt romanesque. Je sentis mes joues se colorer.

— On a fait le tour des digues. Une tempête à deux cent cinquante kilomètres/heure transformerait La Nouvelle-Orléans en une cuvette remplie de pétrole et de sable noir, expliqua-t-elle.

Elle me serra l'épaule et me regarda bien en face.

— Quelle que soit l'issue de cette affaire, je ne veux pas que tu recommences à t'auto-flageller, Belle Mèche. Car même si je gueule après toi de temps en temps, tu es un des êtres les meilleurs que j'aie jamais connus.

*

Je passai la demi-heure suivante à faire le tri dans la paperasse récemment arrivée dans mon casier, repoussant aussi loin que possible une étape inévitable de l'enquête que je n'étais guère pressé d'entamer. Finalement, je me résolus à décrocher le téléphone et appelai Cesaire Darbonne chez lui. Comment annoncer à un homme dont la fille est morte d'un coup de fusil dans l'allée de son jardin qu'il fait partie de la liste des suspects dans une enquête d'homicide ? Ainsi que l'avait fait remarquer Mack Bertrand, combien un homme est-il capable d'encaisser ?

— Dave Robicheaux à l'appareil, monsieur Darbonne, dis-je. J'aimerais passer vous rendre le journal intime de votre fille, si vous pensez être chez vous cet après-midi.

— Faut que j'aille à l'épicerie mais si je suis absent, la porte sera pas verrouillée.

— Je préférerais vous le donner en personne.

— Oui, m'sieur. Dans une heure, ça ira ?

— Parfait. Merci de votre coopération, monsieur Darbonne, répondis-je.

Je reposai le combiné téléphonique à sa place, le cœur serré par un énorme sentiment de malaise. Souvent, au cours d'enquêtes portant sur des crimes violents, lorsque le degré de douleur et le désir de vengeance peuvent durer une vie entière, ce que les gens taisent est plus révélateur que ce qu'ils disent. Les victimes de viol ont envie qu'on arrache les ongles de leur agresseur. La famille d'une victime d'homicide luttera toute sa vie contre un sentiment de colère et un désir de vengeance, quelles que soient ses convictions religieuses et ce, même après la mort du tueur, comme si son spectre avait élu domicile dans la demeure familiale.

Cesaire Darbonne n'avait posé aucune question sur les détails que nous aurions pu découvrir sur la mort de sa fille. Même si l'enquête avait conclu au suicide d'Yvonne, ce père n'aurait-il pas pu demander si j'avais

découvert qui, en ce jour terrible, avait ramené sa fille à la maison ? Qui lui avait donné cette arme à feu ? Qui avait imbibé son jeune corps d'alcool et de drogues ? Je tentai de m'expliquer son manque de curiosité et refusai les pensées qui me traversaient l'esprit.

J'appelai Mack au labo de la Criminelle.

— Tu le connais bien, Cesaire Darbonne ? dis-je.

— C'est un cousin éloigné de ma femme. Pourquoi ?

— Je viens de lui parler. Il n'a manifesté aucune curiosité apparente pour les détails que nous aurions pu découvrir sur la mort de sa fille.

— C'est un homme simple, Dave. Pour un type comme lui, le gouvernement est une abstraction. Il a perdu son gagne-pain en tant qu'exploitant de canne à sucre à cause de décisions prises à Washington. Il dit que s'il n'était pas parti chercher du travail le jour où sa fille est morte, il aurait pu être à la maison pour s'occuper d'elle. À mon avis, il doit avoir l'impression qu'une tornade s'est abattue sur sa vie en détruisant tout sur son passage.

— Tu l'as déjà vu violent ou pris d'un désir de vengeance ?

— Dans le temps, il était patron de bar. Il y a quinze ans de ça, deux Noirs ont essayé de le cambrioler. Je crois bien que Cesaire a tiré en l'air pour leur faire peur et s'est débarrassé d'eux comme ça. Je ne sais pas si tu appellerais ça un acte de violence.

— Merci, Mack.

Après avoir raccroché, je sortis le journal intime d'Yvonne Darbonne de mon tiroir et relus les passages qui faisaient allusion à son histoire d'amour avec le jeune homme sans nom dont les joues étaient « rouges comme des pommes d'api ». Un passage en particulier semblait révéler la nature de leur relation et l'âme poétique de la jeune fille cajun qui gagnait sa vie comme serveuse à la cafétéria Chez Victor tout en rêvant d'étudier le journalisme à l'université de Lafayette. Elle évoquait une séductrice et un jeune homme d'abord trop timide qui avait fini par se soumettre sur un lit de « violettes veinées de bleu. » Puis elle avait cité deux vers décrivant un rapport de dominant à dominé qui, pour aussi bénin qu'il fût, n'en restait pas moins de la domination :

*Échauffé, défaillant, affaibli par ses étroits embrassements,
Tel un oiseau sauvage apprivoisé à force de caresses.*

Je connaissais ces deux vers mais j'étais incapable de retrouver leur origine. Je me servis de l'ordinateur des services de police pour faire mes recherches sur Google et tombai sur le poème de Shakespeare, *Vénus et Adonis*.

Quelle en était la signification ? Sans doute rien qui puisse servir de preuve dans une enquête criminelle mais ces vers ajoutaient à la crédibilité de la thèse selon laquelle Tony Lujan aurait eu des tendances homo-érotiques et expliquaient pour une part sa dépendance à l'égard de Slim Bruxal.

Je glissai le journal dans une grande enveloppe de papier Kraft et signalai un bon de sortie pour prendre une voiture.

La pluie avait repris quand je m'engageai sur la petite route secondaire en mauvais état qui longeait le Teche jusqu'à la raffinerie. L'usine se dressait sur le ciel telle une montagne, grise et striée de volutes de fumée. Au bord du bayou, en contrebas de la route, les maisons en bardeaux verdâtres scintillaient sous la pluie, leurs cours en terre battue brillantes et dures comme de l'os. Je me garai dans l'allée de Cesaïre Darbonne et frappai doucement à sa porte. À travers la moustiquaire, je le vis assis dans sa cuisine, un poste de radio allumé sur une étagère, qui buvait son café en regardant fixement la pluie sur le bayou.

Il vint à la porte, le regard vide, sans le moindre signe d'intérêt ou d'appréhension devant ma présence sur sa petite galerie. Quand il souleva le loquet de la porte moustiquaire, je remarquai la chaîne de cicatrices en forme de cœurs qui festonnait le dos de sa main gauche et le tour de son avant-bras.

— Voulez-vous prendre une tasse de café avec moi, monsieur Robicheaux ? proposa-t-il.

— Avec plaisir, répondis-je.

Il me précéda dans la cuisine. Son intérieur était immaculé : il n'y avait pas un grain de poussière sur les meubles, les assiettes étaient rangées dans un égouttoir en plastique à côté de l'évier et le linoléum de la cuisine séchait après un lessivage récent.

— J'préparais toujours du café et des petits pains à la cannelle à trois heures quand Yvonne rentrait de l'école, expliqua-t-il. Y a plus de petits pains mais je continue à boire mon café tous les jours à trois heures. Une cuillerée à la fois, exactement comme mon père.

Je pris place à la table de la cuisine et y posai le journal intime d'Yvonne, toujours dans son enveloppe de papier brun, pendant qu'il me préparait un café et du lait chaud sur l'égouttoir de l'évier. Je sentis la transpiration perler à mon front. Je ne voulais pas blesser cet homme.

Il revint vers moi, la cuillère tremblant légèrement dans la soucoupe, les yeux rivés sur la tasse, s'appliquant à ne pas renverser le café.

— Il faut que je vous demande où vous étiez ce matin de bonne heure, dis-je.

Son regard se leva vers moi et j'espère ne jamais plus revoir l'expression que je lus sur son visage, quand il comprit le motif de ma question.

— Vous croyez que c'est moi qui ai fait ça à Bello Lujan ?

— Vous avez appris sa mort ?

— Y z'en ont parlé à la radio.

Il posa le café devant moi, sans me quitter des yeux.

— Nous devons procéder par élimination, monsieur. Ça fait partie des formalités. Nos questions ne doivent pas être interprétées comme des accusations, dis-je.

Mon choix d'utiliser ainsi la première personne du pluriel me poussa à m'interroger sur mes propres principes.

— J'suis allé au Winn-Dixie dès le lever du soleil. J'ai fait le plein d'essence de mon camion dans la station qu'est à côté du pont mobile. Et puis j'ai crevé sur la route et j'ai changé mon pneu près du portail de la raffinerie.

Il s'était assis face à moi, ses yeux clairs turquoise toujours fixés sur les miens. Ses cheveux étaient impeccablement coiffés et sa peau était pratiquement sans ride ni imperfection, exception faite des cicatrices sur sa main et son avant-bras. Mais l'indignation qu'on lisait dans son regard était comme le tranchant d'une autre personnalité qui osait soudain s'affirmer, une personnalité qui, d'ordinaire, ne s'accordait aucune liberté de manœuvre dans ses rapports avec autrui.

Je sortis le journal de sa fille de son enveloppe et le déposai sur la table.

— Des hommes violents et mauvais m'ont pris ma femme Annie, monsieur Darbonne, repris-je. Et des hommes cruels du même acabit ont assassiné ma mère. Mais si terribles que soient ces deuils, je crois que la plus grande douleur qu'un être humain puisse connaître est la perte de son

enfant. Malgré tout, j'ai un travail à faire et dans ce cas précis, il s'agit pour moi de vous exclure de la liste des suspects de l'homicide de Bello Lujan.

Je sortis un stylo-bille de ma poche de chemise et le posai sur l'enveloppe avant de pousser le tout dans sa direction.

— J'ai besoin que vous écriviez le nom des personnes qui vous ont vu ce matin et l'heure approximative à laquelle elles vous ont aperçu ou parlé. Si vous ne connaissez pas leur nom, décrivez-moi leur occupation à l'endroit où elles auraient pu vous voir.

Il repoussa l'enveloppe et le stylo vers moi.

— Pourquoi j'aurais voulu faire du mal à Bello Lujan, moi ?

S'il devait y avoir un moment de vérité dans cette enquête, ce serait maintenant, décidai-je.

— Il est possible que Bello ait agressé votre fille le jour où elle est morte, dis-je.

Il inclina la tête de côté et releva le menton, comme si un courant d'air froid venait de toucher sa peau. Ses lèvres s'entrouvrirent et ses prunelles semblèrent s'assombrir. Il plaça ses deux mains sur la table.

— Bello Lujan a violé Yvonne ? fit-il.

— Il y a de fortes chances, oui.

— Et c'est pour ça qu'elle aurait pris les drogues ?

— Oui, monsieur. Je crois que c'est peut-être le cas.

Il regarda au loin, sa main posée sur le journal d'Yvonne.

— Pourquoi personne m'a rien dit ?

— Ce que Bello a fait ou n'a pas fait le jour de la mort d'Yvonne est encore matière à hypothèse, monsieur Darbonne.

— Si j'avais su ça...

J'attendis qu'il finisse sa phrase mais il s'arrêta net.

— Vous l'auriez tué ? dis-je.

Il ne répondit rien. Prenant le stylo et l'enveloppe, il se mit à écrire la liste des endroits où il s'était rendu le matin, le temps qu'il y avait passé et les gens qui l'avaient vu.

— Vous avez une pioche ? demandai-je.

— J'en ai une dans ma remise. Du temps où j'avais ma ferme.

— Allons y jeter un coup d'œil, dis-je.

Nous sortîmes sous la pluie en nous protégeant la tête sous des journaux et descendîmes jusqu'à un abri des surplus de l'armée. Il déverrouilla la porte et alluma la lumière. À l'image de sa maison, tout y était parfaitement

rangé, ses clous dans des boîtes fermées alignées sur son établi, ses outils huilés et aiguisés, suspendus le long des murs, ses pots de peinture et ses bouteilles de diluant disposés avec ordre sur une bâche en polyéthylène pour éviter qu'ils ne laissent des cercles sur le sol.

— Ma pioche est pas là, dit-il.

— Je vois, en effet. Pourrait-elle se trouver ailleurs ?

— Non, m'sieur. C'est ici que je la suspends, entre ces deux clous. Elle est restée là depuis le printemps dernier quand Yvonne et moi on s'était fait un potager.

— Est-ce que quelqu'un d'autre aurait la clé de la remise ?

— Non, m'sieur.

— Pourriez-vous m'accompagner au poste de police afin que l'on prenne vos empreintes ?

Il faisait sec et clair dans la remise alors qu'au dehors, une pluie oblique tambourinait sur le toit. Il y régnait une odeur plaisante, chaleureuse, évocatrice de feuilles séchées, de mulots et de flocons d'avoine dans des sacs en toile de jute épaisse.

— Monsieur ? fis-je.

— Pas d problème, répondit-il en essuyant les gouttes de pluie sur ses paupières avec sa main gauche.

— Si ça ne vous dérange pas, pourriez-vous me dire d'où viennent ces cicatrices sur votre bras ?

— Un accident de chasse au canard, y a vingt ans à peu près. Comme tout ça, juste un accident bien bête. De fil en aiguille, une chose mène à l'aut', et on peut pus rien y changer. Tout ce qu'elle voulait, c'était faire étudiante à l'université. Et tout a foiré parce qu'elle voulait faire étudiante. Elle a rencontré le fils Lujan et elle croyait qu'y s'rait son chéri. Comment ça s'fait qu'elle m'ait jamais rien dit de tout ça ? J'aurais préféré êt' jamais venu au monde.

Je compris que la capacité de Whitey Bruxal pour la ruse et le mensonge ne devait pas être sous-estimée quand, vendredi matin, son avocat – une saloperie tirée à quatre épingles appelée Milton Vidrine – téléphona à Helen Soileau au poste de police. Milton avait réussi à se payer des études d’avocat en travaillant pour un service d’extermination d’insectes puis avait fort bien gagné sa vie en faisant la chasse aux ambulances à Baton Rouge. Mieux connu sous l’appellation de « Zone d’Ombre » Vidrine, il était expert dans l’art de se présenter aux urgences ou aux soins intensifs de l’hôpital afin d’y convaincre les victimes d’accidents de la route en état de semi-coma de signer un accord de règlement ou un formulaire de dégageant de responsabilité qui les laisseraient le plus souvent complètement démunies. Vidrine annonça qu’il souhaitait s’adresser simultanément à Helen et moi. Par coïncidence, je me trouvais justement dans le bureau d’Helen quand l’appel fut transféré. Elle mit son téléphone sur mode « mains libres », sans l’informer de ma présence.

— De quoi s’agit-il ? fit-elle.

— M. Bruxal souhaiterait que vous compreniez clairement une situation qui n’est pas de sa responsabilité et sur laquelle il n’a aucun contrôle, répondit Vidrine.

— Quelle situation ? dit Helen.

— J’aimerais que l’inspecteur Robicheaux soit présent.

— Je suis la responsable de cette administration. Voulez-vous me dire de quoi il s’agit ou préférez-vous me l’écrire ? répliqua Helen.

Il y eut un moment de silence.

— L’inspecteur Robicheaux est réputé pour être un homme impulsif et violent, reprit-il. Son passé d’alcoolique n’est un secret pour personne à Lafayette. Mais M. Bruxal tient à s’assurer que l’inspecteur Robicheaux

n'aura à subir aucune conséquence fâcheuse. Je vous passe ce coup de fil plus par acquit de conscience que pour rester dans le cadre de la loi.

Helen tournait le dos à la luminosité de la fenêtre et je discernais à peine son visage mais je la vis rire sous cape devant l'absurdité d'un homme comme Milton Vidrine faisant référence à la notion de conscience.

— Je suis ici, monsieur Vidrine, dis-je en me penchant en avant. Merci pour votre évaluation de mon profil psychologique ainsi que pour avoir passé ce coup de fil.

Milton Vidrine se sentit peut-être désarmé une seconde ou deux en comprenant que j'avais entendu ses remarques mais il se reprit aussitôt.

— M. Bruxal a renvoyé son employé, Thomas Leo Raguza, et souhaite informer toutes les personnes concernées qu'il n'est aucunement responsable des actes de cet homme.

— Je ne sais pas comment interpréter vos propos, répliquai-je.

— Vous avez flanqué à M. Raguza une dérouillée monumentale, inspecteur Robicheaux. M. Bruxal n'a aucune idée des antécédents qui vous lient à M. Raguza et il ignore pourquoi ou comment il a pu vous provoquer. Mais M. Bruxal ne tient pas à employer une personne manifestant une telle hostilité à l'égard d'un membre des forces de l'ordre locales. Il craint néanmoins que M. Raguza ne représente maintenant une menace.

— Redites-moi cette dernière partie, fit Helen.

— Mon client pense que M. Raguza est un individu instable qui doit être considéré comme dangereux.

— Et c'est récemment que Bruxal a fait cette trouvaille ? intervins-je.

— Je vous fais passer l'information ainsi qu'elle m'a été présentée, répliqua-t-il.

— Eh bien, en voici une autre. Lefty Raguza et votre client ont participé au meurtre d'un de mes amis. Son nom était...

Avant que je puisse continuer, Helen s'appuya sur son bureau et se pencha vers le haut-parleur. Avec son pouce, elle appuya sur le bouton d'enregistrement.

— À partir de maintenant, cette conversation téléphonique sera enregistrée. Votre déclaration sur le danger posé par Thomas Raguza envers un membre des services du shérif de la paroisse d'Iberia a été notée. Je tiens aussi à vous informer que je considère cette information comme une façon déguisée de menacer un membre de mes services.

— C'est parfaitement ridicule, dit-il.

— Tous les individus en col blanc qui se retrouvent en cellule disent la même chose quand la grille se referme sur eux.

— Je vais contacter M. Marceaux, le procureur, pour le mettre au courant.

— Très bien. Vous vous méritez mutuellement. Et maintenant, je vous prierais de vous tenir à distance de mes services, fit-elle.

Helen coupa la communication et éteignit la fonction « mains libres ». En voyant mon large sourire, elle me décocha un regard noir et je baissai les paupières, examinant le bout de mes doigts.

— Je suis fatiguée de ces individus qui nous traitent comme leur paillason. C’était toi ou Purcel qui disait que pour résoudre la plupart des problèmes du monde, il suffirait de déclarer trois jours de chasse ouverte aux humains ?

— C’était Ernest Hemingway.

— Va falloir que je me mette à le lire un peu plus.

Elle prit place derrière son bureau et de son doigt recourbé effleura son front juste au-dessus du sourcil, tandis que la colère quittait peu à peu son visage.

— Qu’est-ce qu’ils mijotent, à ton avis ? reprit-elle.

— Ils se dissocient de Raguza tout en attirant mon attention sur lui.

Ses yeux se baladaient autour de la pièce et je crus qu’elle réfléchissait à mes propos. Mais je me trompais.

— On se les attrape de tous les côtés, dit-elle.

— Pardon ?

— Toutes les entreprises corrompues du pays finissent chez nous. Ils nous enculent et ils finissent par nous les faire aimer pour ça.

— Qui ça « ils » ?

— Tous ceux qui ont un gros carnet de chèques.

Elle expira bruyamment.

— Alors, quelle est la situation avec Cesaïre Darbonne ?

— On lui prend ses empreintes digitales en ce moment même.

*

Il faut bien croire à quelque chose. C’est vrai pour tout le monde. Même les athées croient en leur non-croyance, sinon ils deviendraient fous. Le

misanthrope croit en sa détestation du genre humain. Le joueur invétéré croit en sa prescience et y voit la preuve qu'il est aimé de Dieu. La personne qui passe un nombre incalculable d'heures à faire du lèche-vitrines malgré ses revenus limités et examine pièce par pièce les vêtements mis en vente dans les vide-greniers indique ce faisant qu'à ses yeux, nos biens terrestres ne seront jamais des cendres disséminées sur nos tombes. Je soupçonne l'ivrogne de croire que son autodestruction est la pénitence nécessaire pour se rendre acceptable aux yeux du Créateur. Les fidèles de saint François voient Dieu dans le visage des pauvres et des opprimés mais ne remarquent même pas qu'ils sont encerclés par des feux grégeois. Ce qu'ils ont en commun, c'est la fragilité de leur vision morale, mais c'est aussi ce qui fait d'eux des êtres humains.

Généralement au beau milieu de leur carrière, la plupart des flics et des journalistes prennent conscience d'une réalité terrible : ils sont en passe de devenir des individus aigris et cyniques, ceux-là même qu'ils considéraient comme de pitoyables aberrations ou anachronismes de leur profession. Mais lorsque les gens vous mentent au quotidien, que vous voyez des commissions d'urbanisme vendre des quartiers entiers aux marchands de pornographie et aux propriétaires de salons de massage, quand vous voyez les avocats les plus chers du pays travailler dur à défendre les assassins et les seigneurs de la drogue, quand vous enquêtez sur des dossiers de pédophilie tellement violents que vos convictions les plus profondes s'en trouvent bouleversées, vous vous voyez contraint de réexaminer votre propre vie et vos points de vue à l'aune de critères normalement réservés aux saints.

C'est à ce moment-là que vous réaffirmez ou non votre conviction en la justice et la protection des innocents. Mais au contraire des métaphysiciens, vous ne parvenez jamais à atteindre la foi par le syllogisme ou l'abstraction. Vous la retrouvez souvent en prenant fait et cause pour un individu, un innocent dont vous êtes convaincu qu'il mérite la protection de la loi et de la justice. Si vous parvenez à ce résultat, le reste semble d'une importance relative.

Je voulais croire en Cesaire Darbonne. Comme tant de producteurs de canne à sucre dans le sud de la Louisiane, il avait tout perdu à cause d'un traité commercial autorisant l'importation massive de sucre bon marché aux États-Unis. L'univers rural de langue française dans lequel il avait grandi, avec ses bayous sinueux et son infinité verdoyante de champs de canne à

sucré ondulant sous la brise du golfe, avait fait place à un territoire urbanisé, quadrillé de parcelles trop nombreuses et de rues commerçantes. Toutefois, jamais il n'aurait pu envisager la plus grande tragédie dans sa vie.

Sa fille, à l'image de la mienne, semblait posséder l'innocence, l'amour et la bonté dont aurait pu rêver n'importe quel père. Personne, et je dis bien absolument personne, ne saurait comprendre la douleur, le sentiment de perte et la rage au cœur d'un père qui se réveille avec l'image de sa fille violée ou assassinée. Une image obsédante qui le hante tout le long de ses journées et le poursuit jusque dans son sommeil. Les sentiments qu'il nourrit à l'égard des bourreaux de son enfant sont d'une nature telle qu'il ne saurait les partager avec quiconque, à moins d'être lui-même un pervers pathologique.

À quatorze heures quinze, Mack Bertrand appela mon poste.

— Les empreintes correspondent, dit-il.

— Ne me dis pas ça.

— Les empreintes de Cesaïre sont partout. Que veux-tu que j'y fasse ? Tu m'as bien dit que sa pioche manquait dans sa cabane à outils ? De toute évidence, c'est la sienne.

— Le pauvre gars n'avait certainement pas besoin de ça, dis-je. Écoute, Mack, il n'avait pas de mobile. Je suis convaincu qu'il ignorait que Bello avait violé sa fille.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— C'est moi qui le lui ai appris. Il en était abasourdi.

— Peut-être que ce n'était qu'une impression. Tu es un être plein de sollicitude, Dave. Valerie Lujan haïssait son mari. Ça ne l'aurait pas gênée de faire passer l'information à Cesaïre.

— Non. M. Darbonne a eu l'air assommé par la nouvelle. Peut-être qu'il a tué Bello mais pas parce qu'il savait qu'il avait agressé sa fille.

— Bonne chance avec tout ça.

— Tout ça quoi ? demandai-je.

— Cette affaire. C'est comme si tu essayais de te sortir une toile d'araignée des cheveux, hein ?

Je mis Helen au courant du coup de fil de Mack puis passai le reste de mon après-midi à essayer de vérifier les alibis de Cesaire Darbonne. Un guichetier se rappela l'avoir vu à Winn-Dixie, ainsi que l'employé de la station-service près du pont mobile. Mais son alibi reposait essentiellement sur un fait précis : il affirmait avoir changé sa roue à l'entrée de la raffinerie et malheureusement aucun des gardes de sécurité ne se rappelait l'avoir vu. Il avait en outre un autre problème. L'élevage de chevaux de Bello Lujan était situé à moins d'un quart d'heure de chez lui. Cesaire aurait pu se rendre au Winn-Dixie, faire le plein d'essence, changer sa roue et avoir largement le temps d'assassiner Bello.

Je retournai au bureau juste avant dix-sept heures.

— Tu veux un mandat ? demanda Helen.

— Pas encore, répondis-je.

— J'ai l'impression que le profil de Cesaire se rapproche de plus en plus de celui de notre suspect, dit-elle.

— C'est trop flagrant. L'arme du crime est abandonnée à un mètre ou deux du corps avec les empreintes de Darbonne partout sur le manche. Pourtant Mack Bertrand pense que la dernière personne à avoir touché cette pioche portait des gants. Pourquoi Darbonne porterait-il des gants pour ensuite lâcher sa propre pioche sur la scène du crime avec ses empreintes dessus ?

— On revient à Whitey Bruxal ?

— Peut-être.

— Mais Bruxal ne pouvait faire porter le chapeau à Cesaire Darbonne à moins de savoir que celui-ci avait un mobile. En d'autres termes, il aurait dû être au courant que sa fille avait été agressée par Bello. Ce qui ne semble pas être le cas. Je crois que Bruxal ne fait pas partie du tableau en l'occurrence. *Bwana* dire quoi à ça ?

Elle m'avait eu.

*

Au moment où je m'apprêtais à quitter le bureau à la fin de la journée, je reçus un appel téléphonique de Koko Hebert.

— J'ai trouvé des particules sous les ongles de Bello, dit-il. Soit il avait eu droit à une partie de jambes en l'air de première classe avant de casser sa

pipe, soit il s'est battu avec son agresseur.

— Koko, si vous ressentez encore le besoin de prouver à quel point vous êtes exécration et grossier, je vous rassure tout de suite. Tout le monde dans le service a compris que vous ne faisiez pas semblant.

— Allez vous faire foutre. Sous réserve des résultats d'analyse au labo, je dirais que les lambeaux de peau proviennent d'une personne de couleur. Normalement, on ne peut pas déterminer l'origine ethnique en examinant les échantillons de tissu humain parce qu'ils sèchent rapidement et on ne peut plus les différencier de ceux de la victime. Mais Bello avait des fragments de peau sous deux ongles et on dirait bien qu'ils venaient d'une personne noire. Par contre le sexe de l'agresseur est une autre paire de manches. Faut qu'on envoie tout ça à un laboratoire de Floride pour le savoir. Comme Bello a fait leur fête à la moitié des Noires de cette paroisse, je ne suis pas certain que mes échantillons serviront à quelque chose. Démerdez-vous avec ça, Robicheaux, et rappelez-moi si vous avez besoin d'autres explications.

On ne tirait pas à vue sur Koko, à moins d'être prêt à recevoir une dose massive de shrapnels en retour.

*

Je rentrai chez moi et partageai un dîner léger avec Molly avant de repartir au crépuscule sur la route qui longeait le bayou en direction de Loreauville. Les prés étaient verts et parfumés, les bouquets de chênes le long du chemin palpaient d'oiseaux. À l'écurie de Bello Lujan, le ruban délimitant la scène du crime tremblait et vacillait dans le vent. Je fis le tour de l'écurie et examinai l'endroit où Mack avait trouvé l'arme du crime puis observai l'étendue d'herbe que l'assassin avait parcourue pour parvenir à la clôture métallique. Qu'est-ce qui m'avait échappé ? Pas seulement ici, mais au cours de tous les interrogatoires ayant trait à Yvonne Darbonne et Monarch Little, Slim Bruxal et l'Homme Crustacé, Tony et Bello Lujan. La clé du mystère luisait à la périphérie de mon champ de vision, comme le fragment acéré d'un souvenir que vous emportez avec vous au sortir d'un rêve. Elle reposait au cœur d'une remarque anodine, dans une référence oblique à laquelle je n'avais pas prêté attention ou dans un petit indice à l'image d'un grain de sable sur une plage. Mais de quoi s'agissait-il ?

De l'autre côté de la clôture métallique, deux garçonnetts et une fillette, tous noirs, jouaient avec un cerf-volant représentant le drapeau américain. La petite, qui n'avait pas plus de huit ou neuf ans, tenait la ficelle. Ils avaient fabriqué un fort en contreplaqué qu'ils avaient dressé à l'intérieur d'un bouquet de plaqueminiers, puis étalé une couverture sur laquelle ils avaient déversé le contenu d'un sac de courses : une boîte de crackers, une carafe en plastique remplie d'un liquide qui ressemblait à du Kool-Aid, trois barres chocolatées et du thon en boîte.

— Tout va bien, les gars ? demandai-je.

— On va camper dehors au moins jusqu'à la nuit, répondit l'un des garçonnetts.

— Vous n'étiez pas ici tôt ce matin, hein ?

— Non, m'sieur, répondit le même.

— Il est drôlement bien votre fort, là, repris-je.

— Oui, m'sieur, dit-il à nouveau.

Son regard quitta mon visage et se porta vers le cerf-volant qui grimpait vers le ciel. L'autre petit garçon semblait aussi se concentrer un peu trop sur le cerf-volant. La fillette avait enroulé la ficelle autour de son poignet et s'amusait à tirer dessus par intermittence afin de le faire monter et descendre dans le couchant. Elle portait un jean retenu à la taille par un élastique et des tennis roses avec un chemisier blanc imprimé de petites fleurs. Elle me regarda de ses grands yeux marron, avec son visage rond à la peau sombre et brillante comme du chocolat, encadré de couettes. Son expression était l'image même de l'innocence.

— Vous n'êtes pas allés à l'intérieur du ruban jaune vers l'écurie, hein les enfants ?

Personne ne répondit.

— Comment tu t'appelles ? demandai-je à la petite.

— Chereen, dit-elle. Et vous ?

— Dave Robicheaux. Je suis officier de police. Est-ce que vous avez vu quelqu'un traverser le pré en courant, tôt ce matin ?

— On n'était pas là, répondit-elle.

— Mais peut-être plus tard, vous êtes venus voir ce qui se passait ?

Ils échangèrent un regard puis observèrent les oiseaux qui mouchetaient le ciel.

— Vous êtes sûrs que vous n'avez rien à me dire, les enfants ? repris-je.

— Vous voulez des crackers et du Kool-Aid ? fit-elle.

— Non, mais merci quand même. N’allez pas de l’autre côté de ce ruban jaune, d’accord ?

— Non, m’sieur. On va rester ici. De ce côté de la clôture.

Je les saluai d’un geste de la main et m’éloignai. Quand je leur jetai un dernier coup d’œil par-dessus mon épaule, l’un des garçonnets ouvrait la boîte de thon tandis que l’autre remplissait trois gobelets en plastique de Kool-Aid.

*

Je retournai à New Iberia et me rendis au chevet de Monarch Little à l’hôpital. Il était assis dans son lit et regardait un match des Chicago White Sox sur un poste de télévision scellé dans le mur, les draps tirés sur son torse incliné. Je m’installai sur le côté du lit et saisis ses bras pour examiner sa peau, depuis ses poignets jusqu’en haut de ses avant-bras.

— Qu’est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

— Penche-toi, dis-je.

— Pour quoi faire ?

— Pour que tu ne finisses pas accusé de meurtre. Pour une fois dans ta vie, essaie de coopérer avec quelqu’un qui est de ton côté.

Il resta immobile pendant que j’examinais attentivement son visage, ses cheveux, sa gorge et sa nuque.

— Enlève ta chemise, ordonnai-je.

— M’sieur D...

— Obéis.

Il enleva le haut de son pyjama et tendit ses bras énormes puis me laissa examiner sa poitrine et son dos.

— Ça ira, fis-je.

— Qu’est-ce qui ira ?

— Tu n’as pas tué Bello Lujan.

— C’est une découverte pour vous ? J’ai jamais tué personne, moi.

— Pourquoi t’es-tu injecté toute cette héroïne dans le bras, Monarch ?

— J’en avais envie.

— T’as failli attraper le dernier train, camarade.

— Peut-être que ça aurait mieux valu.

— Et tous ces soldats en Irak ? Elles sont comment leurs journées, à ton avis ?

— J’ai essayé de m’y engager, dans l’armée. Mais elle a pas voulu de moi.

Ma remarque était un coup en dessous de la ceinture et je méritais sa réponse. Je m’assis sur la chaise auprès de son lit et y restai longtemps, sans rien dire. Il essaya de se concentrer sur le match de base-ball à la télé mais il était clair que ma présence et mon silence le mettaient de plus en plus mal à l’aise.

— Il vous manque un boulon, m’sieur D., finit-il par dire.

— Je veux que tu m’appelles dès que tu seras sorti d’ici, répondis-je.

— Pour quoi faire ?

— Ma femme aimerait que tu viennes dîner.

Un sourire en coin commença à se former sur sa bouche.

— Vous plaisan..., commença-t-il.

— Te moque pas, l’interrompis-je. C’est une ancienne religieuse catholique. Elle est capable de t’arracher les deux bras pour te flanquer une raclée.

Il fit tout un cirque, enfonçant son oreiller sur son visage, mais je pouvais l’entendre pouffer de rire dessous.

*

Cette nuit-là, le dernier bulletin météo annonça une nouvelle tempête qui se préparait au large des Caraïbes et atteindrait la violence d’un ouragan à son arrivée à Cuba. Je m’endormis sur le canapé à la lueur des éclairs d’un orage sec qui déchirait le haut des arbres et balayait les feuilles en rafales. Je rêvai de base-ball et de soirées d’été dans City Park pendant les années cinquante quand nous nous entraînions devant le vieux panneau en bois et grillage à poules placé à l’ombre de chênes festonnés de mousse espagnole. Dans le rêve, l’air était chargé d’une odeur de crabe bouilli et de graisse de barbecue qui s’enflammait sur du charbon de bois brûlant, et j’entendais au loin, près de la caserne de pompiers en brique rouge, un orchestre cajun jouer *Jolie Blon*. Le rêve semblait refléter une période d’innocence dans notre histoire, une vision idyllique dont je n’ai jamais pu me défaire. Mais en réalité, il y avait de nombreux aspects des années cinquante qui n’étaient

pas si innocents que ça, et Monarch Little était là, dans mon rêve, pour me le rappeler. Ou du moins, c'est ainsi que je l'interprétais.

Il se tenait au point de départ du terrain de base-ball, une batte posée sur l'épaule, à une époque où les gens de couleur n'avaient pas le droit d'entrer dans le parc, et renvoyait des balles rasantes aux trois petits Noirs que j'avais vus jouer au cerf-volant près de la clôture de Bello Lujan. Sauf que dans le rêve, les gamins n'étaient absolument pas intéressés par Monarch et sa batte de base-ball ; ils demeuraient assis sur l'herbe rase, juste derrière la limite du terrain de jeu et mangeaient leur pique-nique. Un des enfants ouvrait une boîte de thon en conserve.

Je m'éveillai de mon rêve comme un homme brisant le panneau de verre qui le retenait prisonnier.

*

Le lendemain était un samedi. Je me levai à sept heures et m'habillai dans la cuisine pour ne pas réveiller Molly. Je remplis les gamelles de Snuggs et Tripod sur les marches du jardin, laissai un mot à Molly sur le tableau à messages, pris une demi-brique de jus d'orange au réfrigérateur puis descendis St. Peter Street jusqu'à Iberia General. Monarch était justement en train de signer ses papiers de sortie quand j'arrivai dans le hall d'entrée.

— Faut que je te parle, fis-je.

— J'ai commandé un taxi, répondit-il.

— Après notre discussion, je te conduirai où tu voudras. J'ai le pick-up dehors.

— J'ai pas encore mangé, dit-il.

— On est deux, alors.

— Je me dirigeai vers le McDonald's d'East Main. Les vêtements que Monarch portait au moment où l'équipe médicale l'avait sorti de l'eau glaciale dans la maison à crack avaient été lavés et séchés à l'hôpital. Assis à mes côtés, vitres baissées, sous l'ombre des arbres qui filaient de part et d'autre, il avait l'air frais et dispos, étrangement en paix avec lui-même. Je me garai derrière la file de véhicules qui faisaient la queue au guichet des repas à emporter.

— Tu as déposé ton épée et ton bouclier ? demandai-je.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « épée et bouclier » ?

— Tu ne « vas plus étudier la guerre ». C'est les paroles d'un cantique. Le chanteur dit à celui qui l'écoute qu'il a démissionné du reste du troupeau, qu'il est parvenu à faire sa propre paix.

— C'que le FBI me fera, c'que vous me ferez vous, c'est du pareil au même pour moi. J'en ai marre de me battre avec tout ça. La dope, c'est fini ; les gangs, c'est fini et c'te vie-là, c'est fini aussi. Si je dois passer des années au trou, eh ben tant pis.

— C'est bien ce que je voulais dire.

— Pourquoi faut toujours qu'vous parliez en code ? dit-il.

Nous arrivâmes à hauteur du guichet électronique et je commandai des œufs, des saucisses, des petits pains et du café au lait pour deux.

— Ajoutez-y deux *fried pies*, me glissa Monarch.

— Et deux *fried pies*, dis-je au boîtier.

La commande arriva au deuxième guichet et je me garai sous le grand chêne face à l'entrée. Je n'arrivais pas à croire la quantité de nourriture que Monarch était capable d'enfourner en une bouchée.

— Qu'est-ce que v'voulez savoir ? demanda-t-il, en laissant couler de l'œuf brouillé sur son menton.

— Quand je t'ai interrogé sur la mort de Tony Lujan, tu as dit que tu avais prévu de le retrouver près du Boom Boom Room mais que tu avais changé d'avis.

— Exact.

— Pourquoi ?

— J'allais lui taper de la thune. Mais c'était pas une bonne idée. Alors j'y suis pas allé. Il a fini avec une balle dans la peau, mais rien à voir avec moi.

— Ouais, je sais tout ça. Mais pourquoi était-ce une mauvaise idée ?

— J viens de vous l'dire. J'allais lui taper...

— Non, ce n'est pas l'explication que tu m'as donnée à l'origine. Tu as eu peur qu'il se passe quelque chose.

— Ouais, j'ai pensé : « Et si Tony appelle Slim Bruxal et qu'y font venir des potes avec des battes de base-ball ? »

— Pourquoi des battes de base-ball ?

— Pasqu'ils l'ont déjà fait. J'me suis renseigné. Y se sont bagarrés derrière un night-club de Lake Charles avec un ou deux soldats de Fort

Polk. Y z'ont sorti des battes de base-ball de leur bagnole, y z'ont tabassé un soldat et pulvérisé toutes les vitres de sa voiture.

— Slim et Tony ont fait ça ?

— Eux et dix autres comme eux.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit de tout ça ?

— Pasque vous m'aviez pas demandé, répliqua-t-il en mordant dans son *fried pie*.

Je ramenai Monarch chez lui à Loreauville Road puis me rendis au poste de police. Dans la quiétude de cette matinée de week-end, je m'installai dans mon bureau, sortis mes notes, les clichés, tout le dossier concernant l'accident mortel avec délit de fuite de l'Homme Crustacé.

Juste avant midi, j'appelai Koko Hebert chez lui. Bizarrement, il répondit de façon presque normale et je me demandai si son personnage public n'était pas pour l'essentiel une pose.

— Est-ce que je pense que la blessure fatale aurait pu être provoquée par un coup de batte de base-ball ? dit-il.

— Ouais, répondis-je.

— Possible.

— Allons, Koko. J'ai besoin d'un mandat. Donnez-moi quelque chose que je puisse utiliser.

— L'os était pulvérisé et les dégâts infligés énormes. Toutes sortes d'emmerdes peuvent arriver quand quelqu'un a été percuté à grande vitesse au cours d'un accident avec délit de fuite que nous ne sommes pas à même de reconstituer. C'est comme si la personne était tombée dans une bétonnière.

— Je vous apporte les photos. La blessure a un aspect concave, d'origine latérale. L'indentation est uniforme sur tout le pourtour.

— Arrêtez de me décrire ce que je sais déjà. Ouais, une batte de base-ball aurait pu causer ça. Je vais venir faire un ajout au dossier, s'il vous le faut.

— Merci, camarade.

— Pour qui est-il, ce mandat ?

— Des gamins qui seraient heureux de nous réduire à l'état de savonnettes.

Je doutais de pouvoir obtenir un mandat avant lundi matin mais j'avais d'autres choses à faire ce week-end, d'autres éléments du rêve qui m'avaient poussé à m'asseoir subitement comme si un objet en cristal avait éclaté pendant mon sommeil.

Je partis en direction de Loreauville, traversai le pont mobile et passai devant un chantier naval spécialisé dans la construction de bateaux en acier destinés à l'entretien des plates-formes pétrolières. Je descendis une route bosselée à deux voies bordées de chênes de Louisiane et de palmiers nains et demandai à un vieil homme noir qui taillait un enchevêtrement de bougainvilliers sur le treillis d'entrée de son jardin s'il connaissait une petite fille du nom de Chereen. Derrière lui, la maison était en brique et bien entretenue. Une vedette arrimée à une remorque était garée sous l'abri jouxtant la maison.

— C'est le nom de ma petite-fille. Que voulez-vous savoir ? dit-il. J'ouvris mon insigne et le lui tendis par la vitre ouverte de mon pick-up.

— Je m'appelle Dave Robicheaux, des services de police d'Iberia. Je pense qu'elle pourrait détenir des informations utiles, dis-je.

L'homme était vêtu d'un vieux pantalon et de tennis mais sa chemise était impeccable et son dos droit. L'expression de méfiance dans ses yeux était sans ambiguïté.

— Elle a neuf ans. Quelles informations elle pourrait bien avoir ?

— C'est à propos de preuves qu'elle et deux autres enfants ont peut-être trouvées sur la scène d'un crime, expliquai-je.

— Vous voulez parler de la ferme Lujan ?

— J'ai besoin de m'entretenir avec votre petite-fille, monsieur.

— Et moi, j'ai peut-être besoin d'appeler mon avocat.

Je garai mon pick-up truck dans son allée et coupai le moteur. J'ouvris ma portière et descendis.

— Elle jouait avec ses amis dans un fort en contreplaqué tout près de la clôture arrière de Bello Lujan. M. Lujan a été assassiné. Où est votre petite-fille ?

— Elle sait rien sur aucun meurtre.

Je sentais la patience commencer à me faire défaut tandis que la colère, mon éternelle Némésis, envahissait ma poitrine comme une infection. Comme la plupart des Blancs du sud des États-Unis, je n'aimais pas payer pour ce que mes ancêtres avaient peut-être fait.

— L'homme qui a tué Bello Lujan est encore en liberté. Vous préférez qu'il se mette à rôder dans votre quartier ? Vous avez envie qu'il se mette à la recherche de votre petite-fille, monsieur ?

Il enfonça son sécateur dans la pelouse et essuya sa nuque avec un mouchoir plié.

— Suivez-moi. Ils sont dans le jardin, derrière la maison, dit-il.

Je le suivis le long du mur latéral. Les trois enfants que j'avais vus jouer au cerf-volant derrière la propriété de Bello étaient occupés à un jeu de croquet sous les arbres.

— Vous vous souvenez de moi, les enfants ? demandai-je.

Ils échangèrent un regard et Chereen leva les yeux vers son grand-père.

— Dis-lui ce qu'il veut savoir, fit ce dernier.

Je m'accroupis afin de me mettre au niveau des enfants.

— Au moment du pique-nique dans le château fort, vous avez ouvert une boîte de thon, pas vrai ? dis-je.

Les trois enfants hochèrent la tête à l'unisson sans me regarder. Je pointai le doigt en direction du petit garçon qui avait ouvert la boîte.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

— Freddy.

— De quoi tu t'es servi pour ouvrir la boîte de conserve, Freddy ?

— D'un ouvre-boîtes, répliqua-t-il.

— C'était un ouvre-boîtes un peu spécial ? dis-je en lui souriant.

— Peut-être un peu, admit-il.

— Où l'as-tu trouvé ?

— C'est moi qui l'ai trouvé, intervint Chereen sans laisser son ami répondre. Dans le pré, derrière l'étable.

— Et tu l'as toujours ?

— Il est dans notre château fort. Avec le crucifix et la chaîne cassée, dit-elle.

— Un crucifix et une chaîne ? Toutes ces choses et l'ouvre-boîtes étaient ensemble ? dis-je.

— Oui, m'sieur. C'était dans les mauvaises herbes. Tout près de la clôture, avoua Freddy.

— Je suis content que vous ayez trouvé et gardé ces choses, les enfants. Mais vous auriez dû me dire tout ça hier. Un homme a été tué et son tueur est toujours en liberté, peut-être prêt à faire du mal à quelqu'un d'autre. Quand je vous ai demandé si vous étiez passés de l'autre côté du ruban,

vous m'avez dit que non. Et moi, il a fallu que je découvre tout ça tout seul. En ne disant rien sur ce que vous aviez trouvé, vous me racontiez un mensonge. Indirectement, vous avez aidé un homme très mauvais à rester impuni pour un crime terrible.

— Ça va, ils ont compris, intervint le grand-père.

En me relevant, j'entendis mes genoux craquer.

— Quel âge avez-vous, monsieur ? demandai-je.

— Soixante et un ans, répondit-il.

J'eus envie de lui demander quel était pour lui le prix de la fierté. Est-ce qu'elle valait de mettre en danger la vie d'autres innocents ? Je voulais lui demander s'il croyait pouvoir négocier avec les démons intérieurs d'un type capable de démolir son semblable à coups de pioche. Je voulais lui dire que je n'étais pas la cause de sa frustration et de son hostilité et qu'en tant que fils d'un couple cajun pauvre et illettré, je partageais le même passé que lui et n'avais rien fait pour mériter son irascibilité.

Toutes ces remarques cinglantes me traversèrent l'esprit mais je n'en exprimai aucune. Je choisis de lui serrer la main alors qu'il ne m'avait pas tendu la sienne et il me fixa d'un regard vide.

— Voulez-vous m'accompagner avec les enfants jusqu'au fort, monsieur ? proposai-je.

Du bout des doigts, il brossa quelques feuilles et débris tombés sur sa chemise.

— Une pause serait la bienvenue. J'ai des crèmes glacées dans mon frigo pour la route. J'apprécie votre travail, même si je le montre pas, dit-il.

*

Après m'être rendu au fort en compagnie des enfants et de leur grand-père, je repris la route et retournai au poste où je déposai la chaîne, le crucifix et le petit ouvre-boîtes P 38 de l'armée dans le local des pièces à conviction. Puis j'appelai Helen Soileau chez elle.

— L'assassin de Bello Lujan est un type des Caraïbes. C'est un pote de Lefty Raguza, dis-je.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-elle.

— Des gosses qui jouaient dans la propriété de Bello Lujan on trouvé une chaîne, un crucifix et un ouvre-boîtes de GI à côté de la clôture de

Bello. Il avait tout ça autour du cou le fameux soir de la bagarre avec Lefty à Lafayette.

— Tu es sûr ? demanda-t-elle.

— Aucune erreur possible. À mon avis, Bello lui a cassé sa chaîne et elle a glissé dans sa chemise. Elle n'est tombée à terre qu'au moment où il était déjà presque arrivé à la clôture.

— Ce n'est pas pour autant que le type en question était sur la scène du crime. Whitey Bruxal était l'associé de Bello Lujan. Il n'est pas impossible que son homme de main soit allé traîner dans l'écurie de Bello. Mais si on peut établir une corrélation entre la chaîne et ce qu'on a trouvé sous les ongles de Bello, on aura peut-être une piste. Essaye de retrouver l'homme de main en question et ramène-le au poste.

J'appelai Betsy Mossbacher sur son portable. Elle décrocha à la deuxième sonnerie.

— J'ai besoin de retrouver ce type des Caraïbes qui travaille pour Whitey Bruxal. Il a des cheveux qui ressemblent à une serpillière à tresses qui aurait trempé dans un seau de graisse. Vous voyez de qui il s'agit ?

— C'est un clandestin du nom de Juan Bolachi. Il a autant de cervelle qu'un coton-tige. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Il a peut-être participé au meurtre de Bello Lujan.

— Nos services de surveillance indiquent qu'il a déjà quitté la ville. Bonne chance dans vos recherches. Il cure toutes les écuries entre Hialeah et Belmont Park et bosse dans un ou deux champs de courses du Sud-Ouest. Vous êtes sûr que c'est lui ?

Je rappelai Helen chez elle. Nous étions samedi et j'avais conscience que mon côté obsessionnel commençait à mettre sa patience à rude épreuve.

— Le gus des Caraïbes a déjà joué les filles de l'air, annonçai-je. J'ai son adresse à Lafayette. Peut-être qu'on pourrait établir une correspondance d'ADN en faisant des prélèvements sur des objets trouvés chez lui...

— Calme-toi, *bwana*. Tu t'emballes.

— Je vais y travailler ce week-end. Sur mon temps de repos.

— La preuve que tu viens de découvrir est un clou dans le cercueil. Mais on en a besoin de six autres. Maintenant, mets un peu la pédale douce.

Elle avait entièrement raison pour ce qui était des preuves à charge et il était inutile de discuter avec elle. Mais Helen croyait beaucoup plus que moi en la validité de la procédure légale. Si l'édifice que vous souhaitez voir démoli est déjà fissuré, pourquoi attendre que le temps et le

délabrement fassent leur œuvre ? J'essayai une autre tactique avant qu'elle puisse raccrocher.

— Je crois savoir comment l'Homme Crustacé est mort. Dès lundi matin, je veux un mandat de perquisition pour les domiciles de Lujan et Bruxal ainsi que la résidence étudiante de Slim Bruxal.

Je l'entendis soupirer au bout du fil.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Monarch Little dit que Slim, Tony et leurs copains ont utilisé des battes de base-ball dans une bagarre avec des soldats derrière un night-club. Je crois qu'ils s'en sont aussi servis sur l'Homme Crustacé. Koko va nous aider à obtenir le mandat.

— Pourquoi des étudiants iraient-ils délibérément assassiner un vagabond ?

— Pourquoi ont-ils forcé Yvonne Darbonne à participer à leur tournante alors qu'elle était ivre, défoncée et déjà traumatisée par un viol ? Parce que ce sont des sociopathes. Parce que leurs parents auraient dû utiliser des capotes, répliquai-je.

— Procure-toi les mandats, dit-elle.

À onze heures lundi matin, nous avions tous les mandats de perquisition en main. Après avoir coordonné nos actions avec les forces de police de Lafayette et celles du bureau du shérif, chaque unité se présenta avec son mandat aux trois adresses simultanément pour empêcher les cibles de communiquer.

À quatorze heures quarante-cinq précises, Helen arriva chez Lujan, accompagnée de deux inspecteurs en civil. Les inspecteurs de Lafayette commencèrent une fouille en règle de la maison de Bruxal et Joe Dupree, du poste de police de Lafayette, m'accompagna avec Top, notre adjudant-chef en retraite, à la résidence de Slim Bruxal.

Les cours d'été avaient cessé et tous les étages de la grande maison de style victorien – l'avant-dernière étape de la courte vie d'Yvonne Darbonne – s'étaient presque complètement vidés de leurs habitants. Les climatiseurs fixés aux fenêtres avaient été éteints, soit par économie, soit parce qu'ils étaient hors d'usage, et l'édifice entier semblait diffuser une chaleur incommodante et une odeur de vêtements moisis et de nourriture avariée comme si quelqu'un avait oublié de vider la poubelle. En fait, sans l'humour forcé et les plaisanteries irrévérencieuses que les étudiants aimaient à échanger en signe de camaraderie plus ou moins sincère, la résidence était un endroit lugubre et déprimant, comme si les planchers, les corridors sombres et les papiers peints tachés d'auréoles n'étaient imprégnés d'aucun souvenir digne d'intérêt et n'avaient qu'une fonction utilitaire.

Un jeune au corps massif et aux cheveux taillés en brosse avec des tatouages rouge et vert sur les bras feuilletait un magazine sur la galerie à l'arrière. Il nous déclara n'avoir vu aucune batte de base-ball dans la maison.

— Tu t'appelles comment ? demandai-je.

— Sonny Williamson.

— Vous avez un punching-ball dans le jardin, Sonny. Il doit bien y avoir d'autres équipements de sport ici. Où se trouvent-ils ?

Il baissa son magazine et contempla la haie.

— Je n'en ai aucune idée, répliqua-t-il.

— Lève-toi, ordonna Joe.

— Quoi ? fit le gamin.

Ses cheveux coupés court étaient gras et clairs au niveau des pointes, ses bras rougis par le soleil.

— Non seulement t'es impoli, mais en plus t'es sourd ? dit Joe.

— Non, fit le jeune homme en se levant lentement.

— C'est toi qui vas nous faire faire le tour du propriétaire. Si je pense que tu caches des pièces à conviction dans une enquête pour homicide, je vais te pourrir la vie, reprit Joe.

— C'est quoi votre problème, là ? dit le gosse.

— Mon problème, c'est toi. J'aime pas tes tatouages. Et si tu veux connaître le fond de ma pensée, je les trouve vraiment moches. Où tu t'es fait faire ça ?

— À Houston.

— Tu devrais aller te faire rembourser. Tu sers d'appât à ces mecs ?

— Appât ? Mais qu'est-ce que ça v...

— Ferme ta gueule. Où sont les battes de base-ball ? dit Joe.

— Y a tout un bordel dans le garage. Si vous voulez aller voir, vous avez ma putain de permission.

— Merci pour ton aide. Maintenant, assieds-toi là et bouge plus jusqu'à ce que je te le dise, fit Joe.

Au même moment, le portable de Joe se mit à vibrer sur sa hanche. Il jeta un coup d'œil au numéro qui s'affichait et prit l'appel tandis que Top et moi nous rendions au garage. La chaleur y était étouffante. Sous un soleil qui la chauffait à blanc, la toiture en aluminium n'était ventilée que par des fissures dues à la rouille, les chevrons étaient garnis de nids de guêpes.

— Les voilà, fit Top en désignant un sac en toile épaisse rempli de battes de base-ball.

— Emporte-les dans la voiture, si tu veux bien, Top. Je voudrais aller parler au gamin sur la terrasse, dis-je.

— Tu crois vraiment que c'est un étudiant ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— Je me suis engagé dans les Marines parce que je ne pensais pas qu'un type comme moi avait une chance d'être accepté à l'université, expliqua-t-il en chargeant le sac sur son épaule par la bandoulière. Et j'ai fini à Khe Sanh. Je crois que j'ai pas bien réfléchi.

— Ça aurait pu être pire.

— Comment ça ?

— T'aurais pu finir membre d'une confrérie comme celle-ci, dis-je.

Le coin de ses yeux se plissa et le paquet de battes en bois et aluminium cliqueta sur son dos.

Je retournai au jardin. Le soleil s'était caché derrière un nuage et le feuillage bruissait doucement sous le vent. Le gamin lisait toujours son magazine et leva les yeux vers moi. Son regard bleu, à l'image d'une eau profonde et limpide, était insondable, vide de pensée ou de sens moral.

— Montre-moi l'intérieur de la maison, tu veux bien Sonny ?

Il envoya balader son magazine et me précéda dans le bâtiment. Mais avant que je le suive à l'intérieur, je vis Joe Dupree qui refermait son portable, l'air mystifié par la conversation qu'il venait d'avoir, et me faisait signe de le rejoindre un peu plus loin, hors de portée des oreilles de Sonny Williamson.

— C'était un de mes potes qui m'appelait du tribunal. Trish Klein a plaidé « coupable » pour l'accusation de vol à l'étalage, elle a payé son amende et elle est repartie, libre comme l'air.

— Tu n'as pas eu de comptes-rendus sur des délits commis contre Bruxal ou ses intérêts financiers ?

— Aucun, répondit-il.

— Peut-être qu'après tout, elle n'utilisait pas la prison comme alibi, alors.

— Je reste persuadé que c'est son gang qui s'est introduit chez Bruxal, rétorqua-t-il.

— Aucune nouvelle du FBI ?

— Mossbacher m'a appelé deux fois. Elle a l'air carré mais elle n'en sait pas plus que nous.

— Tu as quelqu'un pour filer Klein ?

— Avec notre budget d'heures supplémentaires ? On n'a même pas les hommes qu'il nous faudrait pour surveiller notre propre parking, répliqua-t-il. Tu as fini ici ?

— Quasiment.

Je n'aurais su dire pourquoi j'avais envie de visiter la résidence en compagnie de Sonny Williamson. Peut-être, comme beaucoup de gens, voulais-je croire à l'exhortation d'Orwell nous engageant à nous souvenir que les êtres humains sont toujours meilleurs que l'opinion que l'on a d'eux. Demandez à un flic de base combien de fois il jette un regard dans son rétroviseur vers le suspect dont les vêtements sont encore mouchetés du sang de sa victime, uniquement dans l'espoir de surprendre chez lui une lueur d'humanité qui dissipera le sentiment grandissant que nous ne descendons pas tous de la même lignée.

— Tu as un nom intéressant, dis-je dans la cuisine.

— Pourquoi ça ?

— Sonny Boy Williamson était un célèbre bluesman de Jackson dans le Tennessee. La ville qui nous a aussi donné Carl Perkins, expliquai-je.

Il parut réfléchir aux implications de mes propos.

— Jamais entendu parler de ces gars-là, répondit-il. Qu'est-ce que vous voulez voir ?

— Les chambres.

— Elles sont toutes à l'étage.

— Bien, dis-je.

À l'évidence, il n'aimait pas s'embarquer dans une mission dont le but lui était caché. Il s'arrêta sur le palier du premier étage et fit un geste vague en direction du couloir.

— Environ une demi-douzaine de gars dorment ici mais ils sont partis pour l'été, dit-il.

Du haut de la rampe, je jetai un coup d'œil au salon juste en bas, à la moquette usée jusqu'à la corde et aux meubles rayés.

— Vos soirées se tiennent au rez-de-chaussée, d'habitude ? demandai-je.

— Quand on en fait, oui.

— Tu te souviens d'une fête qui a eu lieu autour des vacances de Pâques ?

— Pas vraiment.

— Réfléchis bien.

— Je m'en souviens pas, répéta-t-il en faisant non de la tête.

— Des soirées du genre baise et picole ?

— Non mec, pas chez nous.

Je posai ma main sur son épaule, comme un aveugle l'aurait fait s'il avait voulu quelqu'un pour l'aider à traverser une route dangereuse.

— Montre-moi donc les chambres, Sonny. J'ai confiance en toi. Je sens que tu veux bien faire.

La chaleur de l'après-midi était montée au plafond, l'air était immobile, gris de poussière. Une goutte de sueur dégouлина sur le côté de son visage, traçant une ligne bien nette.

— Allez vérifier. C'est rien que des chambres vides, dit-il en raidissant son dos.

— Mais tu sais très bien celle qui m'intéresse. La fille était défoncée quand elle est arrivée ici et puis elle a pris une nouvelle dose et elle ne devait pas trop bien tenir sur ses jambes. Un mec a dû lui proposer de l'aider, tu vois... Il a dû lui montrer où était la salle de bains ou lui proposer de s'allonger quelque part. Il n'y en avait qu'un, pas vrai ? Parce qu'elle était pas du genre à monter avec deux ou trois types. Ça lui aurait mis la puce à l'oreille et en plus, ça aurait fait mauvais genre. Qui était ce jeune homme, Sonny ? Je ne crois pas qu'il s'agissait de Tony Lujan et je sais qu'elle n'aimait pas Slim Bruxal, parce qu'elle ne lui faisait pas confiance. Qui est le gars qui a emmené Yvonne Darbonne en haut ?

Il avait fait un pas en arrière pour que ma main quitte son épaule. Sa nuque était luisante de sueur, sa respiration audible dans le silence.

— Je n'étais pas là, dit-il.

— Comment peux-tu dire que tu n'étais pas présent si tu ne te rappelles même pas la soirée en question ? Tu veux dire que tu ne vas pas aux soirées de la confrérie ?

Il me fixa en silence, incapable de raisonner ou de répondre. Je poussai une porte de chambre déjà entrouverte. La penderie était vide, les tiroirs de la commode tirés, le lit se résumait à un matelas taché sur un sommier à ressorts.

— C'est ça votre baisodrome ? dis-je.

— Vous vous trompez complètement.

— Mais bien sûr. Est-ce que tu faisais partie du lot, Sonny ?

— Quel lot ?

— Elle avait déjà été violée ce jour-là. Elle était ivre et défoncée, incapable de se protéger. Est-ce que tes copains t'ont dit que c'était un bon coup ? Est-ce que toi aussi, tu as pris ton tour ?

— Je vous dirai plus rien.

— Tu n'en as pas besoin, Sonny. Les gens se mettent en prison de diverses façons. Je crois que tu as une condamnation à perpète tatouée sur le

front.

Je l'abandonnai dans le couloir, redescendis l'escalier et sortis dans le jardin, dans la fraîcheur de la brise et sous les ombres mouvantes des arbres sur la pelouse. Je humai un parfum de fleurs venant de l'autre côté de la rue et les odeurs des voitures qui passaient dans les trouées de lumière entre le feuillage épais des chênes verts. Je me glissai dans le mouvement de va-et-vient du monde, loin de la destruction systématique d'une jeune vie.

Je remontai dans la voiture de patrouille et Sonny Williamson sortit sur la galerie, poings serrés, biceps gonflés, prêt à frapper.

— Comment ça, condamnation à perpète ? hurla-t-il. C'est quoi votre problème, mec ?

*

Aucune batte de base-ball ne fut trouvée ni chez Lujan ni chez Bruxal et l'équipe avait déjà quitté les lieux quand je me présentai au domicile de Bruxal en compagnie de Top. Mais un désastre avait de toute évidence frappé la famille. Une fenêtre de l'étage était brisée, un pot de terre cuite gisait en morceaux sur la terrasse et la plante déracinée se desséchait au soleil. Les portes étaient grandes ouvertes et la climatisation tournait dans la chaleur. Le 4x4 noir à la carrosserie lustrée avait reculé dans un pilier en stuc avant d'être abandonné sur place, les fils électriques sortant du feu arrière brisé.

Top gara la voiture de patrouille dans l'allée et nous nous rendîmes ensemble sur le perron. La sonnette résonna dans la maison mais personne ne se présenta à la porte restée béante. Le salon était jonché d'une quantité impressionnante de paperasses qui semblaient avoir été arrachées de classeurs. Nous fîmes le tour de la maison et, dans une grange jouxtant l'écurie, trouvâmes Slim Bruxal qui pensait la Morgan à la robe cuivrée que j'avais déjà remarquée en train de galoper dans les prés, au cours de ma visite antérieure.

Slim n'avait pas l'air en forme. Un de ses yeux était enflé et injecté de sang et une écorchure récente rouge vif s'étalait sur son autre joue. Son T-shirt était imbibé de sueur, strié de saleté et déformé autour de la nuque.

— Qui t'a refait le portrait ? dis-je.

— Mon père. Il est devenu fou. Il a foutu ma mère dehors.

— Quand ?

— Y a dix minutes. Son putain de pognon a été transféré des îles sur une série de comptes nationaux. Il dit que c'est de notre faute, à ma mère et moi. Il dit que quelqu'un s'est procuré tous ses numéros de compte.

— Vraiment ? fis-je en gardant une expression neutre.

— Ouais, vraiment.

Le visage de Slim m'évoquait celui d'un enfant blessé et j'eus le sentiment que le traumatisme que son père venait de lui infliger resterait présent dans son esprit très longtemps. Je demandai à Top de retourner à la voiture et d'avertir Helen par radio que nous rentrerions tard au bureau.

Je pénétrai dans la grange et posai la main sur la croupe de la jument. Je sentis son pelage frémir, entendis sa queue qui chassait l'air et elle frappa d'un sabot le sol en terre durcie.

— Je suis sûr que tu es un gars intelligent, Slim, aussi je ne vais pas essayer de t'entourlouper. D'une façon ou d'une autre, ton cerf-volant est en train de se casser la gueule et s'apprête à cramer. Pareil pour ton vieux. On ne vous coïncera pas pour tout ce que vous avez fait mais on arrivera à vous coïncier au moins pour une partie et ce sera suffisant.

« Tu as tué un sans-abri à coups de batte de base-ball. Ce n'était pas prémédité mais c'est bien ce qui est arrivé. Toi et Tony conduisiez sur une route de campagne, peut-être que vous buviez un peu d'alcool, que vous fumiez un peu d'herbe et vous avez vu cet ivrogne qui marchait le long du fossé. Et c'est là que tu t'es dit que ce serait marrant de l'embarquer avec vous, peut-être à une soirée, pourquoi pas ? Ce serait marrant de le pousser dans la pièce et de le laisser se démerder, se casser la gueule sur le tapis, dans ses vieilles nippes et son vomi, pendant que les gens trébucheraient sur lui. Ouah, quel pied, hein ?

Le corps de Slim s'était vidé de tout mouvement. Il se tenait dans l'ombre, paralysé, respirant par la bouche et je sus que je venais de décrire ce qui s'était réellement passé sur la petite route de campagne... en partie, en tout cas.

Il plongea une grosse éponge jaune pâle dans un seau d'eau et la fit courir le long de l'encolure de la jument, le regard assombri par ses réflexions, la bouche barrée d'un pli amer tandis que l'eau dégoulinait sur le garrot et tombait sur ses chaussures.

— Sauf que le gars n'était pas d'accord, repris-je. Il est sorti de la voiture et il s'est mis à courir. Tony conduisait et il a essayé de lui barrer le

chemin mais, devine quoi, il a percuté le type avec le côté droit du pare-chocs et lui a brisé la hanche. Si ça avait été un simple accident avec délit de fuite, vous vous seriez cassés vite fait en l'abandonnant simplement sur la route et personne n'aurait rien su. En réalité, vous auriez même pu appeler Police-Secours et lui sauver la vie. Mais il vous avait vus, il était également capable d'identifier la Buick et il ne restait plus qu'une chose à faire. Le moment était venu pour le pauvre bougre de s'envoler vers le grand vignoble dans le ciel.

« Tu es sorti de la Buick et d'un coup de batte de base-ball, tu as lancé la tête du mec dans la quatrième dimension. Dis-moi que je me trompe.

Il me regarda bien en face, sans vraiment me voir, réfléchissant à sa réponse.

— Bel effort. Mais vous n'avez pas la moitié d'une putain de preuve contre moi, répliqua-t-il.

Et je sus à cet instant que, parmi les battes de base-ball trouvées dans le garage de la résidence étudiante, ne se trouverait pas celle qui avait servi à porter le coup fatal à l'Homme Crustacé. Slim Bruxal avait, une fois de plus, réussi à esquiver. Tout ce qu'il avait besoin de faire maintenant était de continuer à frotter sa jument et ne rien dire. Mais la colère qu'il ressentait à l'égard de son père et, par extension, à mon propre égard, persistait sur ses traits et je fis une nouvelle tentative.

— Tu as une autre mort sur la conscience, même si tu t'imagines que tu ne passeras jamais devant la justice pour ce meurtre. Mais d'une façon ou d'une autre je vais te rendre la vie infernale jusqu'à ce que tu admettes ce vous avez fait à Yvonne Darbonne, bande de petits salopards.

Ses mains se crispèrent sur l'éponge et un rideau d'eau se déversa sur le garrot de la jument. Puis il jeta violemment l'éponge dans le seau, éclaboussant son jean.

— Vous comprenez rien, vous, hein ? J'ai été le seul à la protéger. Elle était complètement défoncée quand elle est arrivée la résidence et elle a dégueulé dans les toilettes du premier étage. Et puis des mecs l'ont fait entrer dans une chambre et elle a commencé à s'envoyer en l'air avec les trois à la fois. Ça n'arrive pas, ce genre de connerie quand je suis dans la résidence. Y a aussi une résidence de filles plus jeunes dont on est responsables, on doit veiller sur elles et on n'a pas besoin de passer pour des types qui font des tournantes avec des filles de notre âge. C'est *moi* qui les ai séparés et c'est *moi* qui l'ai ramenée chez elle. Et Tony, il était où

pendant ce temps ? Content que vous posiez la question. Il était inconscient sous une table de pique-nique du jardin avec de la salade de patates plein les cheveux.

— Tu as ramené Yvonne Darbonne à New Iberia ? Jusque chez elle ? dis-je.

— Exactement. Je voulais l'accompagner dans la maison mais elle a sorti un pistolet de la boîte à gants et elle a commencé à l'agiter dans tous les sens. C'était un calibre .22 avec lequel Tony et moi on s'entraînait sur des cibles. J'ai essayé de le lui enlever des mains mais elle l'a retourné sur son visage et elle a tiré. C'est ça qui s'est passé, mec. Vous voulez me mettre en taule, allez-y. Mais comprenez bien ça : je suis le seul à l'avoir aidée alors qu'elle n'avait aucun autre ami, y compris Tony qui, au cas où vous le sauriez pas, est un homo caché.

— Si tu étais innocent, pourquoi t'es-tu enfui ?

— Parce que je suis le fils de Whitey Bruxal. Parce que j'apprécie pas d'être le punching-ball de tous les flics du sud de la Louisiane.

Dans la lumière tamisée de la grange, la coloration de ses joues se fit plus intense et pendant un bref instant il me rappela Tony, son ami disparu. J'entendais le bruit du vent qui soufflait sur les prés et sentis la jument bouger sous ma main.

— Il n'empêche que tu as tué Tony, n'est-ce pas ? Tu savais très bien que tôt ou tard, il te dénoncerait au procureur. Peut-être aussi qu'il t'a fait des avances et que sa faiblesse, sa dépendance et sa mièvrerie te dégoûtaient, alors tu as décidé que ce serait vous rendre un service à tous les deux si tu lui réglais son compte.

— Vous avez pigé, mais en partie seulement. Il a commencé à pleurer et à vouloir me peloter les couilles. Je lui ai dit qu'il me donnait envie de dégueuler et qu'il n'avait qu'à se démerder tout seul avec Monarch Little. Si j'étais resté avec lui, peut-être qu'il serait encore en vie. Et croyez-le ou pas, c'est quelque chose qui m'empêche parfois de bien dormir.

Que penser quand vous parlez à des gens pour lesquels la présence du mal est chose normale dans leur quotidien et simplement affaire de degré ? Mettez-vous de la distance entre eux et vous, ou laissez-vous leurs propos envahir votre propre cadre de référence ? Comment jouez-vous aux échecs avec le diable ?

Vous ne jouez pas.

— Je te conseille de te présenter au bureau du shérif accompagné de ton avocat, afin de faire une déposition officielle sur les circonstances de la mort d'Yvonne Darbonne, repris-je. Avec de la chance et quelques appuis bien placés, tu t'en sortiras probablement.

— Ouais, c'est ça, dit-il en fixant par une boucle une corde à l'hackamore de la jument. Moi, je suis le cadet de vos soucis, monsieur Robicheaux. Vous n'avez pas idée de ce que mon père et Lefty Raguza sont capables de faire. Mon père a tabassé sa femme et son fils parce qu'il avait perdu son fric. Imaginez ce qu'il serait capable de faire à la famille d'un autre.

— Répète-moi ce que tu viens de dire, là ?

Il guida la jument vers l'écurie, dans son T-shirt grisâtre et collant de sueur. Je lui attrapai le bras et lui fis faire un demi-tour.

— Tu m'as entendu ? dis-je.

Il tira son T-shirt vers le haut, exposant la cicatrice d'une brûlure sur son estomac. Elle était en relief, en forme de V, de la couleur d'une rustine.

— J'avais cinq ans. Paraît que le fer chaud est tombé par accident. Il m'a dit qu'il était désolé. Je crois qu'il était sincère. Mais c'est comme ça qu'il fonctionne. Maintenant laissez-moi tranquille.

*

Betsy Mossbacher m'appela au bureau cinq minutes après mon retour.

— Savez-vous où est passée la fille Klein ? dit-elle.

— Elle est sortie de prison, répondis-je.

— Je le sais. Elle a échappé à nos services de surveillance.

— Est-ce que tout ça a un rapport avec les problèmes de Whitey Bruxal à propos du transfert de fonds d'un compte off-shore ?

— Et comment. Quelqu'un a fait sortir treize millions de dollars de ses comptes aux îles Caïmans pour les transférer dans une demi-douzaine de comptes en banque du New Jersey et de Floride, tous au nom de Bruxal ou de sociétés qui lui appartiennent. En même temps, un appel anonyme a alerté les impôts au sujet de ces mouvements de fonds. Tous ces millions sont des revenus non déclarés.

— Les amis de Trish se sont fait passer pour des employés du gaz et ont sorti les numéros de compte de Whitey de son ordinateur, dis-je plus pour

moi que pour elle.

— C'est bien ce qu'il me semble aussi. Tout ce dont ils avaient besoin, c'était le numéro à neuf chiffres pour effectuer le transfert. Mais il y a mieux. Pendant que Trish Klein et ses potes laissaient croire qu'ils s'apprêtaient à faire un gros coup sur les sociétés de Whitey, il acheminait tous ses fonds vers les Caïmans. Rien qu'au cours des deux dernières semaines, il a réussi à y transférer deux millions supplémentaires. C'est l'opération la plus habile que j'aie jamais vue. Ils ont ruiné le type et ils ont utilisé le gouvernement pour le faire, conclut-elle avec un grand éclat de rire.

— Je peux venir bosser chez vous, les mecs ? demandai-je.

— Dans tes rêves, répliqua-t-elle.

*

Mais cet échange de plaisanteries avec Betsy Mossbacher fit rapidement place au retour à la réalité de ma propre situation professionnelle et aux ambitions politiques de Lonnie Marceaux. Juste avant la fin de la journée, il téléphona au bureau d'Helen et annonça qu'il souhaitait nous voir le lendemain matin à huit heures. Il refusa de l'éclairer sur le motif de la réunion à venir, sans doute pour nous laisser dans l'incertitude ou, plus vraisemblablement, pour nous maintenir dans un état d'anxiété et d'appréhension jusqu'au lendemain. Quand Helen insista, il répliqua :

— Passez une bonne nuit et dormez bien. Demain, nous aurons tous les trois une vue beaucoup plus claire de la situation.

Il paraissait d'excellente humeur quand nous nous présentâmes à son bureau. Il était adossé à son fauteuil, les doigts entrecroisés en forme de pyramide, les cheveux impeccablement coupés et scintillants de brillantine.

— Comment ça va, tous les deux ? fit-il avec un large sourire.

— Qu'est-ce qui se passe, Lonnie ? demanda Helen.

— Il est temps de faire avancer les choses de façon plus agressive, déclara-t-il dès que nous eûmes pris place.

— Faire avancer quoi ? demanda Helen.

— Il nous faut une arrestation pour l'homicide de Bello Lujan.

— L'arrestation de qui ? demandai-je.

Il appuya son menton sur ses doigts croisés en regardant par la fenêtre avec bonhomie.

— *Dave*, soupira-t-il d'un ton patient.

— Je vous écoute, répondis-je.

— Nous avons une arme du crime couverte d'empreintes. Nous avons le mobile et nous avons un suspect sans alibi. Mais je peux également vous dire ce que nous n'avons pas.

— Je vous en prie.

Je décelai un tic nerveux derrière cette expression factice de tolérance et de bonne volonté qu'il s'appliquait à afficher.

— Ce que nous n'avons pas, c'est le coupable en état d'arrestation, dit-il.

Il se balançait sur son fauteuil, faisant grincer le ressort, *ihh, ihh, ihh*.

— Pourquoi n'avons-nous personne derrière les barreaux ? reprit-il. Je pense que vous faites partie de cette confrérie itinérante de pénitents, *Dave* : les incurables au grand cœur. Parce que vous voyez *Cesaire Darbonne* comme un homme simple, un homme de la terre, qui a déjà souffert d'une terrible tragédie, vous pensez que ce serait un péché collectif d'une ampleur énorme que de l'arrêter pour avoir tué l'homme qui avait violé sa fille. Peut-être suis-je sévère à votre égard, mais je pense que vous êtes une vraie poire quand il est question d'injustice sociale.

— À mon avis, *Cesaire Darbonne* ne savait pas que *Bello* avait violé sa fille.

— À *votre* avis ? J'ai toujours cru que c'était le jury d'accusation qui décidait de ce genre de choses.

— Comment *Cesaire* aurait-il pu le savoir ?

— Quelqu'un le lui a dit ? suggéra-t-il.

— Tout près de la scène du crime, nous avons trouvé une chaîne, un crucifix et un ouvre-boîtes de *GI* appartenant à un des hommes de main de *Whitey Bruxal*, un Jamaïcain du nom de *Juan Bolachi*, expliquai-je.

— Ouais, je sais tout ça, mais ça signifie que dalle, répliqua *Lonnie* sans me laisser poursuivre.

— On a les fragments récupérés sous les ongles de *Bello*, dis-je. Il nous faut juste...

— Juste arrêter ce *Bolachi* ? interrompit *Lonnie*. C'est ça que vous essayez de dire, n'est-ce pas ? Malheureusement, il n'est pas en détention et, pour le moment, nous n'avons que des suppositions. Tout le monde a des

fragments de tissu humain sous les ongles. Ça ne signifie pas que c'est celui du tueur, bon Dieu.

Je sentis mes mains trembler de colère et les pressai contre mes genoux, au-dessous de sa table de travail afin qu'il ne remarque rien.

— Cesaire Darbonne est innocent, dis-je.

À court d'arguments, j'avais usé d'un ton grandiloquent qui ne montrait que trop clairement que je m'avouais vaincu.

Lonnie ôta une goutte de salive au coin de sa bouche et l'examina.

— Le mandat d'arrestation sera prêt à treize heures aujourd'hui, reprit-il. Helen, je veux que ce soit Dave qui procède à l'arrestation. C'est son enquête et il doit la mener jusqu'au bout.

Il tira sur le lobe de son oreille et contempla le mur du fond.

Je compris alors que Lonnie avait trouvé là sa revanche. Il se fichait bien que Cesaire Darbonne soit coupable ou pas. Le dossier d'accusation était suffisamment substantiel pour lui permettre d'entamer des poursuites et c'était, à ses yeux, le seul point important. Il avait couvert ses miches et je me retrouvais contraint d'arrêter un homme dont la tragédie personnelle m'accablait. Je n'aimais pas Lonnie mais jamais je ne l'aurais cru capable de s'abaisser à ce niveau. Son ambition, son art de manipuler les gens sans éducation, sa façon d'encourager basement la peur et de satisfaire les moins intelligents de ses électeurs étaient des pratiques répugnantes mais pas sans précédent parmi les représentants politiques de l'État ou même du pays. Maintenant, je prenais conscience de ce qui me gênait le plus chez lui. Il se fichait pas mal de la ville ou des gens qu'il prétendait aimer et pouvait même se moquer d'eux tout en leur nuisant.

— Un jour, on en finira avec tout ça, camarade. Et vous et moi, on sera à des places différentes, dis-je en me levant.

— Vous voulez me traduire vos propos ? fit-il, avachi contre son dossier, avec un grand sourire.

— Non, répondis-je.

— C'est bien ce que je pensais, rétorqua-t-il.

— Dave, tu peux m'attendre dans le couloir ? intervint Helen.

Je me dirigeai vers la fontaine et bus un gobelet d'eau. À travers la fenêtre, je voyais le Sunset Limited qui démarrait avec plusieurs heures de retard tandis que ses passagers s'attablaient pour le petit déjeuner dans le wagon-restaurant. Autrefois, nous pouvions littéralement régler nos montres grâce au Sunset Limited. Il partait tous les jours, de Los Angeles à Miami et

retour, et d'une certaine façon, nous assurait ainsi que nous faisions partie de quelque chose de bien plus grand que nous : paysages du grand Sud-Ouest, villes scintillantes au crépuscule en bordure de vastes océans où les vagues venaient se briser sur la peau comme pour un baptême laïque. C'était du domaine du mythe et pourtant c'était réel parce que nous y croyions.

Le dernier wagon s'éloigna dans un bruit de ferraille puis disparut derrière une rangée de bicoques.

La porte du bureau de Lonnie était restée entrouverte et je le vis se lever, placer un stylo et ses lunettes dans la poche de sa chemise, indiquant ainsi qu'il devait se rendre ailleurs et qu'il était temps pour Helen de vider les lieux. Le silence feutré de la pièce avait l'épaisseur du moment qui précède l'explosion d'un coup de tonnerre ou d'un acte violent que personne n'a anticipé.

— Nous sommes des professionnels, Helen. Il nous faut laisser tomber tout ça pour nous concentrer sur le travail, non pas sur les problèmes personnels d'un individu, dit Lonnie.

— Pas si vite, répondit-elle. Je veux m'assurer que vous comprenez clairement ma position sur un ou deux points. Premièrement, l'opinion que vous avez de moi, je m'en moque royalement. À mes yeux, vous êtes un imposteur et un petit chef. Et comme tous les petits chefs, vous êtes sans doute un lâche. Deuxièmement, sachez que vous n'arrivez pas à la cheville de Dave Robicheaux. Si je vous reprends à essayer de l'humilier une fois de plus ou à vous servir de votre position pour lui nuire de quelque manière, je m'occuperai de vous personnellement et je vous arracherai moi-même le cul avant de vous le faire bouffer.

On aurait pu faire pire que d'avoir Helen Soileau comme amie.

Je procédai à l'arrestation de Cesaire après le déjeuner. Je lui passai les menottes devant plutôt que derrière et lui permis de les couvrir d'un coupe-vent avant de monter dans la voiture de police. Mais il était impossible d'ignorer la honte et l'humiliation qui l'habitaient. Jamais je n'avais vu d'homme brisé et vidé de sa substance comme Cesaire Darbonne aujourd'hui.

Après qu'il fut mis en état d'arrestation pour un meurtre passible de la peine capitale, je l'accompagnai jusqu'à sa cellule et demandai au gardien de m'accorder quelques minutes avec lui avant de la verrouiller.

— C'est la partie de mon métier que je n'aime pas, monsieur Darbonne, dis-je. Je suis certain que vous n'avez pas tué Bello Lujan mais si c'était le cas, j'en comprendrais les raisons, et je ne serais pas le seul, même si nous savons tous que c'est un acte moralement répréhensible.

— C'est pas de vot'faut', ça c'est sûr.

— Regardez-moi dans les yeux, monsieur.

Assis sur son banc en métal, il me regarda bien en face en se demandant peut-être si ma requête n'était pas une insulte voilée.

— Redites-moi que vous ignoriez tout de l'agression de Bello Lujan sur votre fille, dis-je.

— Un homme qu'est obligé de se répéter respecte pas sa propre parole, fit-il.

Il regarda la pointe de ses chaussures.

— Je crois que votre caution peut s'élever à deux cent cinquante mille dollars. Avez-vous quelque garantie que vous pourriez proposer au tribunal ?

— Non, m'sieur. J' crois bien que j'suis ici pour un moment.

Ses intuitions étaient sans doute plus fondées qu'il ne l'imaginait. Il était prisonnier des rouages du système et quiconque s'est un jour trouvé à sa

place, coupable, innocent ou infortuné, serait le premier à confirmer que la justice est effectivement aveugle.

— J'espère que les choses s'arrangeront pour vous, monsieur, dis-je.

— Y a rien qui s'arrangera maintenant. Y a plus moyen de revenir en arrière.

— Que voulez-vous dire, plus moyen de revenir en arrière ?

— J'ai perdu ma ferme et mon gagne-pain quand le gouvernement a laissé entrer tout ce sucre d'Amérique centrale. C'était vraiment pas juste de met' tout ce sucre qui coûtait rien su' le marché. Rien n'est comme avant, maintenant. Les petites gens ont plus leur chance.

Le lien qu'il établissait entre son propre destin et les facteurs économiques était sans doute intéressé et dénotait un apitoiement sur son propre sort. Et il frisait la grandiloquence quand il rendait le monde responsable de sa propre infortune. Mais qui peut en vouloir à un homme sans jambes de ne pas pouvoir courir ?

— Je vais voir ce que je peux faire, dis-je.

— À propos de quoi ? demanda-t-il en levant les yeux vers moi.

*

Molly était occupée à nettoyer sa voiture sous l'auvent quand je rentrai à la maison. Vêtue d'un short en jean et d'une vieille chemise blanche trop étroite aux épaules, elle passait la carrosserie au jet qui éclaboussait ses vêtements, ses cheveux et sa peau, puis frottait avec un chiffon. Ses muscles fermes, la courbe de ses hanches, la façon dont son fessier durcissait sous son short quand elle bougeait, la suggestion de la puissance sexuelle de ses hanches ainsi que ses seins gonflés, tout cela me rappelait Bootsie mon épouse décédée, et je me demandai parfois si son âme ne s'était pas glissée sous la peau de Molly, comme si les deux femmes, qui ne s'étaient jamais connues dans la vie, s'étaient fondues l'une dans l'autre pour en former une troisième.

Je me fichais de savoir d'où venait Molly tant qu'elle demeurait dans ma vie. Je l'aimais aussi passionnément que j'avais aimé Bootsie et je les aimais toutes les deux en même temps sans jamais ressentir de contradiction ni de manque de loyauté envers l'une ou l'autre.

— Viens me gratter le dos, tu veux bien ? lança Molly. Un moustique d'au moins quinze centimètres de long est passé sous ma chemise.

Elle leva les bras sur le toit de la voiture pendant que mes ongles allaient et venaient entre ses omoplates. L'eau continuait à couler du tuyau et éclaboussait son poignet, dégoulinant le long de son avant-bras. Elle mit son poids sur l'autre jambe et ses fesses touchèrent légèrement mon bas-ventre.

— J'ai dû mettre Cesaire Darbonne en prison, aujourd'hui, dis-je. Demain, il sera probablement traduit en justice pour meurtre au premier degré.

— Mmm, mmm, fit-elle distraitement, le regard perdu au loin vers la partie ombragée du jardin.

— Le pauvre type n'a pas un centime. Il va sans doute rester entre quatre murs.

— Et ? fit-elle en repoussant une mèche de cheveux humides sur son front.

— Pas un prêteur de caution professionnel n'accepterait de le toucher, même avec une fourche à crottin. En tout cas, pas sans garantie.

— C'est blessant pour moi, dit-elle.

— Pardon ?

Elle roula les épaules pour me signaler qu'elle souhaitait que je continue à lui gratter le dos.

— Je croyais que tu étais en train de manœuvrer pour me mettre dans ton lit, dit-elle.

— J'en serais tout à fait capable.

Elle me donna délibérément un coup avec son derrière.

— Tu veux te porter caution ?

— Faudrait que j'hypothèque la maison et le jardin. La moitié t'appartient.

— Pas vraiment, mais quoi que tu fasses, je suis d'accord, dit-elle.

Elle se tourna vers moi, monta sur mes chaussures et me serra fort dans ses bras.

— Qu'est-ce qui me vaut ça ?

— Je ne te le dirai pas, fit-elle avant de se remettre à nettoyer sa voiture.

Après dîner, je me rendis au cottage de Clete. Il avait baissé tous les stores et, assis sur son lit pieds nus, vêtu d'un pantalon en toile beige à élastique et d'un maillot de corps, il nettoyait le canon de son revolver calibre .38 avec un écouvillon. Sa télévision était branchée sur la chaîne météo mais il avait coupé le son. Sous sa lampe de chevet allumée étaient posés un bidon d'huile, sa matraque, un vieux flingue anonyme tout déglingué calibre .22 aux plaques de crosse en bois fixées par du chatterton, un poignard de quinze centimètres et un Beretta 9 mm avec un chargeur à quatorze balles. Je sortis une boîte de Dr Pepper de son réfrigérateur et m'assis bien en face de lui sur une chaise en bois à dossier droit.

— Tu t'attends à ce que l'armée de l'Union remonte le Teche ? dis-je.

— Un copain des forces de police de La Nouvelle-Orléans m'a prévenu que j'allais être arrêté pour la destruction du casino. J'ai loué un bungalow dans l'Atchafalaya Basin. Il est temps de partir étudier les populations de perches arc-en-ciel, répliqua-t-il.

C'est alors que je commis une erreur. Je lui racontai les événements récents en rapport avec les dossiers d'Yvonne Darbonne, de l'Homme Crustacé, de Tony et Bello Lujan. Je lui racontai l'arnaque de Trish Klein et de son gang contre Whitey Bruxal et lui rapportai l'allusion de Slim Bruxal au fait que son père et Lefty Raguza décideraient peut-être de se venger.

Clete essuya l'huile excédentaire sur la surface noir bleuté de son calibre .38 puis éjecta le barillet de son logement et se mit à enficher des balles, une à une, dans chacune des chambres, ses cils blonds baissés pour m'empêcher de lire dans ses yeux.

— J'entends tes rouages qui se sont mis en marche, Clete. Oublie tout ça, dis-je.

— Je suis heureux que la voix de Dieu ait fini par me parler. Tu peux donc aller dans la tête des gens et leur expliquer quelles sont leurs propres pensées ?

— Arrête de faire le malin. J'essaie de...

Il me coupa avant que je puisse aller jusqu'au bout.

— On avait l'habitude de s'occuper de ces salopards d'une seule et unique façon... sous un drapeau noir. Pourquoi crois-tu que Bruxal est arrivé ici ? Parce que l'État lui a filé un passe gratuit. Autrefois, il aurait eu, pour le moins, à répondre aux Giacano. Maintenant, il pourrait déglinguer des paralysés moteurs à coups de pied et continuer à avoir sa photo en page Société.

— Et tu crois que la police de La Nouvelle-Orléans n'arrivera pas à te retrouver dans une cabane de pêcheur ? Réfléchis deux secondes, dis-je.

Il fit tourner le barillet de son calibre .38 et les extrémités des balles dans leur logement brillèrent à la lumière. Son regard vert était vif et heureux, sans la moindre trace d'influence alcoolique ou de lassitude, et je me rendis compte à son silence que je n'avais pas écouté ses paroles avec assez d'attention et que, une fois de plus, j'avais mal interprété la complexité de cet homme aux multiples et si contradictoires facettes.

— Tu avais déjà prévu de dessouder Whitey Bruxal, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Pas exactement. Mais si ces types décident de tenter quelque chose contre nous, on se mettra à leur recherche et on leur enfoncera les règles dans la tête. Qu'est-ce qu'on a à perdre ? On est des dinosaures, de toute façon. Les seuls qui n'ont toujours pas pigé, c'est nous. Ouvre-moi une bière, tu veux ?

Il déposa un filet d'huile sur le côté du Beretta puis en lustra la surface avec un chiffon propre. Après avoir tiré la glissière sur la culasse vide, il introduisit l'écouvillon dans le canon et le fit aller et venir à plusieurs reprises en me souriant. À la lueur tamisée de la lampe de chevet, il avait l'air d'un jeune homme. Un jeune homme toujours convaincu que le monde était un lieu magique plein d'aventures et de bonnes surprises avec des rencontres intéressantes au coin de chaque rue. Au cours de moments comme celui-ci, je me demandais parfois si Clete avait jamais eu l'intention d'évoluer, de mûrir et de devenir autre que l'être irresponsable de ses jeunes années. Je me demandais si le fait de toujours flirter avec la mort n'était pas le moyen qu'il s'était choisi pour arracher les aiguilles de son horloge personnelle.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? demanda-t-il.

— Aucune raison.

— Ceux pour qui tu t'inquiètes, c'est pas les bons, Belle Mèche. En l'occurrence, Trish et moi. Tout ce que tu viens de me raconter sur les meurtres des Lujan, de l'Homme Crustacé et de la fille Darbonne ? Y a une pièce manquante dans tout ça. Le zigoto au bureau du procureur, comment il s'appelle ?

— Lonnie Marceaux.

— Ce type, Marceaux, c'est lui qui devrait t'inquiéter. C'est le genre d'enculé en col blanc qui remettrait les fours crématoires en action s'il le

pouvait. Tu as réellement l'intention de te porter caution pour le vieux d'Yvonne Darbonne ?

— Je l'ai mis en taule. Il est innocent. Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? demandai-je.

— Combien de mecs vraiment innocents as-tu connus en prison ?

— Quelques-uns.

— Mais presque tous étaient coupables d'autres crimes, souvent pires que celui pour lequel ils étaient enfermés. Vrai ou pas, valeureux chevalier ?

Je vidai le reste de mon Dr Pepper dans son évier et jetai la boîte vide à la poubelle.

— À plus tard, dis-je simplement, en essayant de masquer la colère dans ma voix.

— Mets-toi au point mort une minute et regarde ces photos-satellite, répliqua-t-il en hochant la tête en direction du poste de télévision. La Floride doit avoir l'impression d'être une vraie quille de bowling. Tu bossais sur l'eau quand Audrey a frappé en cinquante-huit ?

— C'était en cinquante-sept.

— Tu crois qu'on en aura une autre aussi mauvaise, un jour ?

— Change pas de sujet, Clete. Emmène Trish avec toi et partez ailleurs, loin de New Iberia. Tu n'arrêtes pas de te faire du mal par tous les moyens, au point que même tes ennemis n'arriveraient pas à en imaginer de pires.

Il se pencha sous son lit et tira une bouteille de brandy. Après avoir dévissé la capsule, il la leva dans ma direction.

— Au chaos, à la pagaille et à tous ces méchants qu'on va faire sauter hors de leurs chaussettes, répondit-il.

Il avala son brandy comme une eau minérale, son œil toujours sur moi par-dessus sa bouteille inclinée.

*

Je me rendis à une réunion des Alcooliques Anonymes dans un cottage épiscopalien, en face de l'ancien lycée de New Iberia. À ma sortie, le ciel avait pris une teinte jaune et violacée et s'était empli d'une poussière montée des champs de canne à sucre. Devant l'école, les chênes étaient pleins d'oiseaux et quand le vent changea de direction, l'air se chargea d'une odeur de lac desséché. Ce soir, les coloris du ciel, de la terre et des

arbres ne semblaient plus en harmonie les uns avec les autres. À la fin de l'été dans le sud de la Louisiane, on a généralement l'impression de glisser par-dessus la crête d'une saison torride à la chaleur saturée d'humidité pour arriver à la douceur des journées d'automne et la musique de ses fanfares, ses feux de feuilles mortes et l'odeur sombre et féconde des bayous. Mais cette année était différente.

Les ciels du matin s'embrasaient de rouge et ceux du soir étaient barattés de nuages à l'aspect d'épaisses colonnes de fumée provenant d'incendies de puits de pétrole gigantesques. Les ondées de l'après-midi s'étaient muées en violents orages dont les éclairs déchiraient le ciel en tous sens. Je n'avais jamais accordé d'attention à la théorie de l'apocalypse ou à ses prophéties mais j'éprouvais cette année un mauvais pressentiment dont je ne parvenais pas à me débarrasser et qui n'était pas fondé sur une intuition personnelle quant à ce que notre avenir nous réservait, car ce spectacle, je l'avais déjà vu auparavant.

Il est difficile pour quelqu'un qui n'en a jamais fait l'expérience de comprendre la terreur que ressentent les gens pris dans un ouragan. Peut-être cette peur trouve-t-elle ses racines dans le subconscient puisque les psychiatres disent que le moment le plus terrifiant de notre vie est celui de notre naissance, lorsque nous sommes arrachés à la douce sécurité du ventre maternel, incapables de respirer, frissonnant sous la lumière, conscients que nous allons mourir à moins de recevoir la gifle de la vie. Apparemment, cette expérience s'imprime à jamais dans un coin de notre esprit, un endroit où nous espérons n'avoir jamais à revenir. Et puis un jour, notre univers familial et si prévisible, la terre elle-même, s'effondre sous nos pieds.

Ce moment-là arriva pour moi sur une barge de forage équipée d'un sismographe et ancrée à côté de piles en acier dans les eaux profondes d'une baie à l'ouest de Morgan City. À bord se trouvaient cent soixante livres de dynamite en boîte, des détonateurs sous emballage étanche ainsi que des dévidoirs de câble aux extrémités desquels on déposait une goutte de gel de nitroglycérine que l'on faisait ensuite exploser soit par une étincelle électrique, soit par un coup sec sur une surface métallique.

Personne n'avait anticipé la férocité de l'ouragan Audrey ou du tsunami qu'il provoquerait avant son arrivée. Notre compagnie décida de courir le risque et le souvenir de cette expérience ne me quitterait plus pour le restant de mes jours.

La marée basse arriva au crépuscule et sur des kilomètres, pas un souffle de vent ne rida la surface de l'eau. Au-dessus de nous, le ciel était obscurci par une couche nuageuse couleur d'étain brûlé mais l'horizon était nimbé d'un bleu iridescent qui semblait emprisonné au-delà des limites de la croûte terrestre. Nous prîmes place dans nos couchettes pour la nuit, rassurés et en paix, persuadés que l'ouragan progresserait au large en direction de l'ouest, peut-être vers le Texas, et que nos peurs avaient été sans fondement.

À l'aube, les kilomètres de cyprès inondés et de gommiers qui nous entouraient regorgeaient d'oiseaux de toutes descriptions, comme si aucun n'avait pu trouver à se percher sur un arbre qui lui convenait. À neuf heures, mon demi-frère et moi étions occupés à préparer des charges explosives pour le foreur, fixant six boîtes de dynamite bout à bout avant d'y monter une amorce connectée à une autre série de six boîtes et répéter l'opération trois fois de suite jusqu'à obtenir une charge de dix-huit boîtes que nous devions glisser dans le tuyau de forage en laissant se dévider le fil qui déclencherait l'explosion.

Sans la moindre transition, les éclairs se mirent de la partie et la température dégringola si rapidement que nos oreilles se bouchèrent tandis qu'à l'embouchure du golfe, un rouleau d'écume jaillit et se propagea en ondulant sur les marécages comme une ride sur une peau pendant que, sur des kilomètres autour de nous, les arbres inondés ployaient comme un seul homme vers la surface de l'eau.

Je me détournai du trépan mais le vent me frappa au visage avec la violence d'un coup de poing. La bâche en toile épaisse, pourtant ancrée par des tiges en métal insérés dans des œillets en laiton dont nous nous servions pour protéger le poste de forage sur le pont, fut arrachée et disparut dans le vent comme un Kleenex usagé. Ce qui se passa ensuite fut d'une telle magnitude, d'une telle intensité que ni Jimmie ni moi ni personne à bord ne comprendrions jamais vraiment ce qui était arrivé ou quelles en étaient les causes naturelles. Certains dirent qu'il s'agissait peut-être de la trombe d'une tornade, d'autres que c'était un phénomène secondaire, avec son œil à lui, qui était passé au-dessus de nous. Mais quelle qu'en soit la provenance, il avait ses propres règles et elles n'avaient rien à voir avec les lois de la physique, en tout cas pas telles que je les comprenais.

Il n'y eut pas le moindre son. Le vent s'arrêta et autour de la barge de forage, l'eau devint étale puis son niveau parut diminuer contre les piles

métalliques comme si elle s'évacuait complètement hors de la baie. Le long du rivage, les gommiers, cyprès et saules pleureurs se redressèrent dans la quiétude retrouvée, leur feuillage vert vibrant à la lumière du soleil, et c'est alors que le monde explosa.

Toutes les vitres du poste de pilotage éclatèrent en mille morceaux. L'abri en aluminium destiné à protéger le matériel et boulonné au sol de la poupe fut déchiqueté. Le chef d'équipe hurlait ses instructions à tous ceux qui se trouvaient sur le pont en montrant l'écotille correspondant à la salle des machines mais ses mots se perdaient dans les rugissements du vent. Un rideau de pluie frappa la barge et nous projeta brutalement à l'intérieur d'un vortex constitué de millions de particules d'herbe cristallisée, et rempli d'objets et de créatures qui n'auraient jamais dû s'y trouver. Des poissons de toutes tailles et de toutes sortes, des serpents, ratons laveurs, hérons bleus, urubus à tête rouge, une pirogue, des arbres déracinés, des opossums, des lapins de garenne, un toit en aluminium tordu, des douzaines de pièges à crabes et des filets à poissons remplis jusqu'en haut de carpes énormes, des centaines de grenouilles, des paquets de papier goudronné et des planches de bois usées – tout cet ensemble disparate tourbillonnait sur notre barge, et s'écrasait parfois contre les mains courantes, les échelles et les cloisons.

Je me remis debout au moment où une avalanche d'eau et de boue s'abattait sur les ponts et je fus frappé par une puanteur de résidus de forage, mélangés à des algues incrustées de coquillages morts, des eaux d'égouts et des matières fécales humaines. Le foreur qui se tenait assis en boule sous un stock de tuyaux vomit sur ses genoux.

Le ciel devint noir de pluie et nous vîmes les éclairs à l'ouest se déchaîner sur le littoral et les zones marécageuses, au-dessus des communautés de pêcheurs où vivaient nos familles et des petites villes comme Lafayette et Lake Charles, et nous fûmes soulagés que ce soit eux et pas nous qui recevraient le plus gros de la tempête puis le raz de marée qui allait s'abattre sur Cameron et aplatirait la ville entière comme une crêpe, noyant sur son passage plus de cinq cents personnes.

Je payai la caution de Cesaire Darbonne par l'intermédiaire de l'agence de Wee Willie Bimstine et de Nig Rosewater à La Nouvelle-Orléans. Willie et Nig évitèrent de mentionner mon nom sur le rapport du tribunal mais mercredi matin, après sa sortie de prison, Cesaire se présenta chez moi dix minutes après que je fus rentré déjeuner avec Molly.

Il enleva son chapeau de paille avant de frapper à ma porte. Je l'invitai à entrer mais il fit non de la tête.

— J'suis juste venu vous remercier, dit-il.

— Ce n'est pas grand-chose, monsieur Darbonne.

— Y a pas beaucoup de gens qui feraient une chose pareille, répondit-il.

— Plus que vous ne le pensez, répliquai-je.

De son regard turquoise, il suivit le mouvement du flot des voitures dans la rue, les yeux sans expression pour autant que je puisse en juger. Il réajusta son chapeau sur sa tête et sa peau s'obscurcit sous l'ombre de son couvre-chef. Il gratta la chaîne de cicatrices de son avant-bras droit d'un air absent.

— Si jamais vous voulez aller à la chasse au canard, j'ai une cabane et un gabion. Je sais aussi où se cache le sac-à-lait dans Whiskey Bay, reprit-il.

— J'apprécie votre invitation, monsieur. Mais vous ne me devez rien, répondis-je.

Il se tourna vers moi. Ses yeux presque lumineux étaient chargés de sens et l'espace d'un instant, je fus certain qu'il s'apprêtait à me dire une chose essentielle et vitale. Mais si telle avait été son intention, il changea d'avis et retourna dans son camion sans ajouter un mot avant de démarrer.

— Qui était-ce ? demanda Molly.

— M. Darbonne. Il voulait nous remercier de l'avoir sorti de taule.

— Ton repas refroidit.

— J'arrive tout de suite.

Je restai immobile, le regard tourné vers la rue. Le camion de Cesaire était arrêté à un feu rouge devant une maison datant de 1831, avant la guerre de Sécession, baptisée « The Shadows ».

— Qu'est-ce qui te préoccupe, Dave ? dit Molly.

— Je n'ai jamais eu à m'occuper d'une affaire plus déconcertante. C'est comme si j'essayais de retenir de l'eau entre mes doigts. Le véritable problème, c'est que la plupart des gens que j'ai questionnés auraient sans doute mené une vie normale s'ils ne s'étaient pas rencontrés.

— Reprends tout depuis le début.

— Je l’ai fait. Ça n’a mené à rien.

Elle me massa vigoureusement la nuque puis fit courir ses doigts dans mes cheveux, me passant les ongles sur le crâne.

— Je serai toujours fière de toi, dit-elle.

— Pour quelle raison ?

— Parce que tu es incapable d’être un autre que toi-même.

Je fermai la porte et me retournai avec l’intention de la prendre dans mes bras, l’attirer contre moi, lui chuchoter des mots gênants quand ils sont dits dans des situations conventionnelles. Mais elle était déjà repartie dans la cuisine. Après le déjeuner, je retournai au bureau et sortis à nouveau toutes mes notes sur la mort d’Yvonne Darbonne. Sauf que cette fois, j’avais un nouvel élément sur lequel m’appuyer : le témoignage de Slim Bruxal. À quatorze heures, Helen entra dans mon bureau.

— Où est Clete Purcel ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas trop, répondis-je.

— La police de La Nouvelle-Orléans s’est présentée à son bungalow avec un mandat mais il a vidé les lieux. Le propriétaire dit que Clete est parti tard la nuit dernière, en compagnie d’une jeune femme blonde. Tu as une idée de l’endroit où il pourrait se trouver ?

— Pas particulièrement, dis-je en étudiant le mur du fond, paupières plissées.

Elle ferma la porte de mon bureau afin que personne ne puisse entendre ses paroles.

— Ne les laisse pas lui mettre la main dessus, Dave. Il ne s’agit pas de lui faire passer six mois à la prison centrale. Cette fois, ils veulent l’envoyer à Angola. Les compagnies d’assurances en ont ras-le-bol que Clete détruise la moitié de La Nouvelle-Orléans.

— Content de voir que la ville s’occupe de protéger les intérêts des meilleurs de nos citoyens, fis-je.

Elle regarda les clichés de la scène du crime et les pièces du dossier étalés sur ma table de travail.

— Qu’est-ce que tu fais ? dit-elle.

— Je crois que j’ai peut-être trouvé la clé du meurtre de Tony Lujan.

Au lieu d'essayer de lui expliquer mes propos, je partis à la recherche de Monarch Little. Sa voisine m'expliqua que Monarch travaillait pour le propriétaire d'un atelier de carrosserie à St. Martinville.

— Vous connaissez le nom du propriétaire ?

La voisine était celle qui n'avait guère apprécié que Monarch se soit enivré avec ses potes et qu'ils aient balancé leurs boîtes de bière dans son jardin après le décès de sa mère.

— Monarch, y s'est remis dans le droit chemin. Pourquoi vous le laissez pas un peu tranquille, vous tous ? demanda-t-elle.

— Je ne suis pas ici pour lui nuire, madame.

Elle étudia mon visage.

— Y travaille pour cet albinos installé sur le bayou. Çui qu'est toujours en train de sourire sans raison, répondit-elle.

Une demi-heure plus tard, je me garai le long de la caravane fatiguée et zébrée de rouille de Prospect Desmoreau, l'albinos qui avait réparé la Buick responsable de l'accident de l'Homme Crustacé. Monarch Little était dans l'atelier ouvert et démontait la portière d'une Honda qui, de toute évidence, avait été emboutie de plein fouet.

— T'as bonne mine, mon gars, dis-je.

— Mon nom, c'est Monarch, dit-il.

— J'ai besoin de ton aide.

— C'est pour ça que vous êtes ici ? Shocking.

— Laisse tomber les reparties humoristiques. Je cherche un Noir qui se déplace à bicyclette et ramasse des canettes et des boîtes de bière sur les bas-côtés. Un Noir qui a peut-être été témoin de la mort d'Yvonne Darbonne.

— La fille qui s'est mis une balle dans la tête du côté de la raffinerie ?

Je hochai la tête.

Le soleil à l'ouest brûlait comme une flamme de bronze à la surface du bayou. Monarch transpirait abondamment dans l'ombre de la remise, la nuque festonnée par des anneaux de poussière.

— Ce gars su'l'vélo, y va se r'trouver dans l'pétrin à cause de c't' affaire ?

— Non, je veux juste savoir ce qu'il a vu. Il me faut exclure une possibilité, c'est tout.

— Y a bien deux ou trois sans-abri qui font ça. Mais y sont blancs. Y dorment dans un foyer.

— Arrête de me mener en bateau, Monarch.

— Y a un Noir, ouais. Il est retardé mental et il a une p'tite tête. Mais vraiment tout' p'tite, minuscule. On le voit souvent fouiller les bennes à ordures ou arrêter son vélo à côté des fossés de collecte d'eaux de pluie, avec les voitures qui l'dépassent à toute blinde. Voyez de qui j'veux parler ?

— Non, répliquai-je.

Monarch renifla son odeur en soulevant sa chemise qu'il utilisa ensuite pour essuyer la sueur qui perlait au-dessus de sa lèvre supérieure.

— Il est retardé et il a peur des gens qu'y connaît pas. Vaudrait mieux que j'vienne avec vous, dit-il.

Je m'apprêtai à le remercier puis me ravisai. D'ordinaire Monarch n'était pas porté sur les sentiments. Il savait aussi que, à tort ou à raison, je n'oublierais jamais qu'il avait dealé de la dope. Il remonta la pente herbeuse avec moi et nos ombres au sol se fondirent en une seule silhouette. Je le vis qui souriait.

— Qu'est-ce qui est si drôle ? dis-je.

— Z'avez jamais vu ce vieux film su' l'bossu qui fait sonner les cloches de la cathédrale ? demanda-t-il.

— *Notre-Dame de Paris* ?

— Ouais, c'est ça. Nous deux ensemble, on dirait l'gars qui sonnait les cloches. Voyez, là ? fit-il en désignant les ombres. Tout l'monde croyait que l'bossu, c'était un monstre mais il avait une musique dans la tête que personne pouvait entendre.

— Tu ne cesseras jamais de me surprendre, Monarch.

Si ma remarque revêtait pour lui une importance particulière, il ne le montra pas.

Nous nous rendîmes à quelques kilomètres en aval du bayou jusqu'à un ensemble de bicoques érigées derrière un parking destiné aux moissonneuses et aux fourgons de canne à sucre. Je n'avais pas révélé à Monarch la raison véritable de mon intérêt pour le Noir dont la voisine de Cesaïre Darbonne nous avait appris qu'il ramassait les bouteilles et les cannettes jetées en bord de route le jour du suicide d'Yvonne. J'étais certain que Slim Bruxal m'avait dit la vérité et que Yvonne avait délibérément retourné le Magnum calibre .22 sur son visage avant de tirer mais j'avais besoin d'un témoin pour le confirmer. En plus, il y avait un détail dans le compte rendu de Slim auquel je n'avais pas attaché l'importance qu'il méritait. Slim avait prétendu, et je n'avais aucune raison de douter de sa

parole, que Tony Lujan gisait inconscient dans le jardin de la résidence de la confrérie et qu'il aurait été incapable de ramener Yvonne chez elle. J'avais présumé que Slim l'avait conduite à New Iberia dans son 4x4 mais, d'après Slim, Yvonne avait sorti le calibre .22 de la boîte à gants. Le journal intime de la jeune fille indiquait qu'elle n'aimait pas Slim et qu'elle faisait tout pour l'éviter. Si elle était montée dans la voiture de Slim, comment aurait-elle pu savoir qu'une arme à feu était cachée dans la boîte à gants ?

Le ramasseur de bouteilles s'appelait Ripton Armentor. Il était tel que Monarch me l'avait décrit et paraissait assemblé à partir de pièces détachées abandonnées. Ses épaules étaient carrées, sa poitrine aussi plate qu'une planche à repasser et son torse trop long pour ses jambes, ce qui donnait l'impression que son pantalon avait appartenu à un nain. Pis encore, sa tête ne semblait pas beaucoup plus grosse que la boule métallique d'un lanceur de poids. Et comme s'il avait essayé de se battre délibérément contre les incongruités physiques que le destin lui avait infligées, il portait une chemise en denim bleu, soigneusement repassée et agrémentée d'une cravate qui descendait jusqu'à sa ceinture, accentuant ainsi son allure de point d'exclamation à l'envers.

Il s'assit sur la marche supérieure de sa galerie et écouta Monarch expliquer qui j'étais et ce que je cherchais tandis que le vent tourbillonnait dans les champs de canne à sucre alentour. Il était évident qu'il était retardé ou autiste mais paradoxalement, son visage paraissait électrisé comme s'il était fasciné par l'intrigue et l'aventure qui venaient d'être déposées sur le pas de sa porte.

— Tu te souviens de ce jour-là, Ripton ? Quand la fille est morte ? demandai-je.

— J'y ai pas vu mourir, répondit-il, désireux de répondre correctement et de faire plaisir, mais sans pouvoir maîtriser son débit ou sa syntaxe.

— Mais tu sais qu'elle est morte le jour où tu ramassais des bouteilles et des boîtes du côté de la raffinerie ?

— Oui, m'sieur. Je sais tout su' c't'affaire-là. Z'en ont parlé à la télé, aussi. C'est pour ça que j'suis rev'nu le lendemain.

— Je ne te suis plus, Ripton, répondis-je.

— J'suis rev'nu près de l'usine. Voyez, j'étais en bas de la rue quand j'l'ai entendu. J'ai cru qu'c'était mon pneu. Pasque quand y explose, y fait un bruit exactement pareil. Et dans le vent, j'ai cru que c'était mon pneu.
Pop.

— Tu as entendu le coup de feu ? dis-je.

— Oui, m'sieur, j'y ai entendu. Après ça, j'ai vu une voiture qui descendait la rue à toute blinde. Alors j'y suis allé et j'ai frappé chez m'sieur Cesaire et j'y ai raconté ce que j'avais vu.

— Tu as parlé à Cesaire Darbonne ? dis-je.

— Oui, m'sieur. Pour su'. J'suis retourné su' mes pas et j'y ai tout dit, à m'sieur Cesaire. Et pis qu'une voiture gris argenté était passée plein pot. Comme une fusée, pfff...

— Quelle sorte de voiture était-ce ?

— Une voiture gris argenté. Comme je viens de vous dire.

— Pourquoi n'en as-tu pas informé la police ? demandai-je.

— M'sieur Cesaire, y a dit que j'avais pas besoin. Comme j'ui avais déjà donné les numéros, y allait s'en occuper. J'avais pas b'soin d'aller à la police.

Une bande de corbeaux s'éleva du champ de canne à sucre, créant un motif sur le ciel.

— Quels numéros, *podna* ?

— Les trois premiers numéros d'la plaque d'immatriculation. J'les ai notés dans mon p'tit carnet. Je note tout su' mon p'tit carnet au cas où l'inspecteur des impôts y voudrait savoir ce que j'ai ramassé au bord d'la route. J'les ai encore dedans. Vous les voulez ?

J'entendis claquer des vêtements qui séchaient en plein vent mais je pouvais me tromper. Le bruit venait peut-être de mes propres oreilles.

Le lendemain matin, j'arrivai au bureau de bonne heure et vérifiai le numéro d'immatriculation de la Lexus gris métallisé de Tony Lujan puis ressortis une fois de plus mes notes concernant le passé de Cesaire Darbonne. Mais ce qui me restait à l'esprit concernant Cesaire n'était pas écrit sur un calepin. C'était plutôt sa passion pour la chasse au canard et le fait qu'il m'avait raconté que les cicatrices de sa main et de son bras gauche lui venaient d'un accident de chasse. J'appelai Mack Bertrand au labo de la Criminelle.

— Je fais un petit travail de recherche sur le passé de Cesaire Darbonne. Tu ne m'avais pas dit qu'il était un cousin éloigné de ta femme ? dis-je.

— C'est exact, oui, répondit-il.

— Il a eu un accident au cours d'une chasse au canard ?

— Ouais. Si je me souviens bien, il avait enfoncé le canon de son fusil dans la boue et a failli se faire sauter le bras.

— Et le fusil, qu'est-ce qu'il en avait fait ensuite ?

— Pardon ?

— Après que le canon a explosé, qu'a-t-il fait de son fusil ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Tu m'as dit que deux individus avaient essayé de cambrioler son bar et qu'il les avait chassés en tirant un coup en l'air.

— Ouais, y a quinze ans de ça environ. Pourquoi tu me poses toutes ces questions, Dave ?

— Tu sais pourquoi.

— Tu ne trouves pas que le gars a suffisamment souffert ?

— Ça ne change rien à l'affaire. Qu'a fait Cesaire de son fusil après l'explosion ?

— Demande-le-lui toi-même. Je ne veux plus en parler.

— Désolé de te voir prendre cette attitude, Mack.

— Il est déjà accusé d'un meurtre et tu veux lui coller celui de Tony Lujan sur le dos en plus ?

Il raccrocha.

Je fis une recherche sur l'ordinateur du poste de police mais ne trouvai aucune information relative à une tentative de cambriolage dans le bar de Cesaire Darbonne. Je passai deux heures à relire tous les dossiers papier pour aboutir au même résultat. J'appelai alors un policier en civil à la retraite du nom de Paul LeBlanc dont je savais qu'il avait travaillé dans nos services avant que la surdité et le diabète ne le forcent à raccrocher. Il vivait maintenant dans un service médicalisé tout près d'Iberia General, l'hôpital local, et ne reconnut pas tout de suite mon nom.

— Dave Robicheaux, répétais-je. Je travaillais à La Nouvelle-Orléans avant de rejoindre la paroisse d'Iberia. Dans le temps, j'étais propriétaire d'un magasin d'articles de pêche et de location de bateaux, au sud de la ville.

— Le gars qui avait un problème d'alcool ? fit-il.

— C'est bien moi.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il.

— Vous souvenez-vous d'une tentative de cambriolage dans un bar appartenant à Cesaire Darbonne ? C'était un rade délabré sur le bayou qui tenait tout juste debout. Il y a environ quinze ans de ça.

— Non, dit-il.

— Vous n'en avez aucun souvenir ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Ça ne s'est pas passé il y a quinze ans mais dix-sept. Au printemps de 1988.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Pas grand-chose. Deux hommes de couleur ont essayé d'entrer en forçant la fenêtre arrière alors que Cesaire était en train de passer la serpillière. Il les a surpris en sortant par la porte de derrière et les a pourchassés jusqu'à un champ de canne à sucre. Il a tiré une fois en l'air. Je pense qu'ils voulaient de l'alcool, pas de l'argent. Il me semble que je n'ai même pas fait de rapport.

— Vous n'avez pas fait de rapport ?

— Non, je ne crois pas.

— Avec quelle sorte d'arme à feu Cesaire a-t-il tiré en l'air, monsieur Paul ?

— J'arrive pas à vous entendre. L'écouteur est pas très bon sur ce combiné.

— Vous avez dit qu'il avait tiré une balle, monsieur Paul. Est-ce que c'était avec un fusil ?

— Peut-être bien.

— Est-ce que c'était un calibre 12 à canon scié ?

Le téléphone resta silencieux.

— Monsieur ? repris-je.

— Je suis plus tout jeune. Ma mémoire ne fonctionne pas comme dans le temps.

— Monsieur Paul, il ne s'agit pas d'une accusation pour possession illégale d'une arme à feu. Ceci est une enquête pour homicide. Cesaire possédait-il un canon scié ?

— Oui, m'sieur.

— Merci, répondis-je, prêt à raccrocher.

— Monsieur Robicheaux ?

— Oui monsieur ?

— Je connais Cesaire Darbonne depuis cinquante ans. C'est un homme bien.

C'était un homme bien, pensai-je en moi-même.

Après avoir raccroché, je descendis au bureau d'Helen.

— Je crois que je me suis fait mener en bateau. Je crois que Cesaire Darbonne est coupable du meurtre de Tony Lujan.

Elle s'adossa à son fauteuil, les yeux écarquillés.

— J'ai trouvé un témoin de l'homicide d'Yvonne Darbonne, repris-je. Un simple d'esprit, un Noir du nom de Ripton Armentor a vu une voiture gris métallisé descendre la rue à grande vitesse après avoir entendu un coup de feu. Il a noté trois chiffres de la plaque d'immatriculation et les a remis à Cesaire Darbonne le lendemain.

Elle ferma les yeux quelques secondes.

— Oh, bon Dieu, fit-elle plus pour elle-même que pour moi.

— J'ai également repris mes recherches sur le passé de Cesaire. Il y a dix-sept ans, un inspecteur en civil a mené l'enquête sur une tentative de cambriolage dans le bar de Cesaire. Celui-ci possédait un calibre 12 à canon scié, probablement transformé à partir d'un fusil de chasse qui lui avait explosé dans la main à cause de la boue qui s'était accumulée dans le canon.

— Cesaire aurait suivi Tony le soir où ce dernier était censé retrouver Monarch ?

— C'est ce que je crois, en effet. Il lui a fait exploser la cervelle puis a caché l'arme dans la voiture de Monarch pour l'incriminer.

— Mais pourquoi Monarch ?

— Parce que tout le monde sait que Monarch vendait de la dope aux adolescents blancs. L'autopsie a révélé qu'Yvonne était bourrée de drogue au moment de sa mort. Cesaire devait le considérer aussi coupable de la mort de sa fille que Tony.

— On va avoir l'air d'imbéciles en retournant au tribunal d'accusation avec une deuxième inculpation d'homicide pour le même mec. Ça donne l'impression qu'on n'a personne d'autre à accuser pour les crimes non résolus de la paroisse, expliqua-t-elle.

— Tu veux que j'aille voir Lonnie ?

— On l'emmerde, Lonnie. C'est à nous de nettoyer notre propre bordel.

Elle étudia la page jaune de son bloc-notes, les doigts sur le front.

— Je viens juste d'avoir le FBI à La Nouvelle-Orléans. Ils ont intercepté un appel téléphonique sur le portable de Lefty Ragusa. Ils pensent qu'il est à Iberia ou dans la paroisse de St. Martin.

— Lefty veut sa revanche pour la raclée qu'il a prise ?

— Non, les Fédés pensent que Whitey Bruxal et lui vont essayer de récupérer l'argent en écorchant vif le joli cul de Trish Klein.

Elle remarqua mon expression.

— C'est les paroles exactes de la meuf du FBI. Alors ne me regarde pas comme ça, dit-elle. Où est Clete Purcel, Dave ? Et ne viens pas me raconter des salades.

Je n'en avais pas besoin, je ne le savais pas. Pas exactement, en tout cas.

*

Ce soir-là, Molly et moi nous fîmes une toile suivie d'un dîner à Lafayette. La lumière estivale était toujours haute dans le ciel à notre retour et je contemplai Spanish Lake, les pêcheurs à bord de leurs embarcations et l'ombre des genoux de cyprès s'allongeant à la surface de l'eau sous le soleil couchant.

— Tu t'inquiètes pour Clete ? demanda-t-elle.

— Un peu. Si la police de La Nouvelle-Orléans lui met la main dessus, c'est la taule.

— Il s'en est toujours sorti par le passé, non ?

— Sauf que ce n'est pas ce qu'il recherche. Il se suicide à petit feu depuis toujours. Il essaie de tenir les gargouilles à distance à coups de gnôle et d'aspirine et ensuite il se demande pourquoi il a un mixeur qui vrombit sans arrêt dans sa tête.

Son regard était posé sur moi et je sentis qu'elle gardait pour elle la réponse qu'elle avait envie de me faire.

— Tu me payes une glace ? fit-elle.

— Et comment, répondis-je.

Le lendemain était un vendredi. J'appelai le bureau de Nig Rosewater et Wee Willie Bimstine ainsi que ceux de Clete à New Iberia et à La Nouvelle-Orléans où l'on m'informa que Clete avait quitté la ville et que ses coordonnées étaient inconnues. Le seul semblant de coopération que j'obtins vint d'Alice Werenhaus, sa secrétaire à temps partiel à St. Ann, dans le Carré, et ancienne religieuse.

— Tout va bien, monsieur Robicheaux, dit-elle. Il ne veut pas vous inquiéter, c'est tout.

— Alors pourquoi garde-t-il son portable toujours éteint ?

— Puis-je vous parler franchement ?

— Je vous en prie.

— Il ne veut pas vous compromettre. Alors maintenant, arrêtez de le harceler.

— Je crains que sa vie ne soit en danger, mademoiselle Alice.

Elle resta silencieuse un long moment.

— M. Purcel sera toujours M. Purcel. Jamais il ne changera. Ni pour vous, ni pour moi. Je ferai mon possible. Vous avez ma parole.

Point final.

Mon autre préoccupation permanente était Cesaire Darbonne. Je m'étais porté caution pour un homme sans doute innocent du crime pour lequel il avait été incarcéré mais coupable d'un homicide dont il n'était pas accusé. Comble d'ironie, le jeune homme que Cesaire avait probablement assassiné n'était pas responsable de la mort de sa fille et l'homme qu'il n'avait pas tué l'était.

Après le déjeuner, je me rendis au bureau de Lonnie Marceaux et lui racontai tout ce que j'avais découvert quant à la culpabilité probable de

Cesaire Darbonne du meurtre de Tony Lujan.

— Personne ne serait capable de se planter à ce point sur un dossier. Vous vous êtes remis à boire ? dit-il.

— Je suis heureux de constater que vous abordez la situation avec le bon état d'esprit. Non, je ne bois pas. Mais comme vous n'aviez pas hésité à mettre la gomme pour nous faire arrêter un innocent du meurtre de Bello Lujan, je me suis dit que je passerais vous voir pour vous prévenir.

— Moi, me prévenir ? De quoi ?

— Vous prévenir que les traces de merde nous ramènent tout droit à votre bureau.

— Je crois que vous vous trompez dans votre interprétation des faits. Cela, bien sûr, ne me surprend pas. Faire des autres le bouc émissaire est un des symptômes de la maladie, n'est-ce pas ?

— Répétez-moi ça.

— C'est ce que font les alcooliques, non ? Ils se cherchent un bouc émissaire. C'est toujours la faute de quelqu'un d'autre. Mes services ont agi selon les informations que vous leur avez fournies, Dave. Vous voulez contester le contenu du dossier, allez-y. Une inspection des Affaires Internes serait la bienvenue. Il y a trop longtemps que vous êtes passé au travers.

Je regardai au loin les nuages de l'orage qui se préparait au sud et la cime des arbres qui se courbait sous le vent.

— À mon âge, je n'ai pas grand-chose à perdre. Et ça, Lonnie, ça donne un grand sentiment de liberté, répliquai-je.

— Cela vous ennuerait de vous expliquer ?

— Vous comprendrez tout seul.

*

À mon avis, Whitey Bruxal avait organisé un coup monté pour faire accuser Cesaire Darbonne du meurtre de Bellerophon Lujan. Mais en ce cas, mon hypothèse – et ça n'était que ça pour le moment – posait un problème que je n'avais toujours pas résolu : si, effectivement, Whitey avait fait en sorte de faire accuser Cesaire, comment savait-il que Bello avait violé Yvonne, lui fournissant ainsi un mobile idéal ?

Je me rendis chez Valerie Lujan pour la réponse. De toute évidence, elle se préparait à sortir quand la bonne vint m'ouvrir.

— Je ne vous prendrai pas longtemps, promis-je.

Assise sur sa chaise roulante, elle portait une robe claire assortie à la couleur de ses cheveux avec, au niveau de l'épaule, un petit bouquet de fleurs lavande. Un panier de pique-nique contenant un gâteau rose, deux bouteilles de champagne et deux coupes était posé sur le guéridon derrière elle.

— Faites-le entrer, dit-elle à la servante.

Je pris place dans un profond fauteuil blanc et, le dos raide, me penchai en avant afin de ne pas sembler décontracté ou trop accommodant.

— Cesaire Darbonne n'a pas tué votre mari, madame Lujan, dis-je.

— Un instant, je vous prie, répliqua-t-elle avant de se tourner vers l'employée de maison. Finissez le travail en cuisine et dites à Luther de tenir la voiture prête.

Puis s'adressant à nouveau à moi :

— Pour être tout à fait honnête, savoir qui a tué mon mari m'importe peu.

— Mais nous, si. Croyant que Bello allait le dénoncer, Whitey Bruxal a usé des services d'un employé d'écurie du nom de Juan Bolachi pour l'éliminer.

— En ce cas, vous devez l'arrêter.

— Sauf que nous avons un autre problème. Whitey avait décidé de monter un coup contre Cesaire Darbonne pour lui mettre l'homicide sur le dos, ce qui signifie que Whitey savait que nous allions découvrir le viol d'Yvonne par Bello, faisant du père de la victime un suspect idéal dès que nous aurions trouvé l'arme qui a servi à mettre Bello en pièces : une pioche volée dans la remise de Cesaire.

Elle jeta un coup d'œil à une montre en or minuscule qu'elle portait au poignet. Les veines qui couraient sous la peau translucide de ses bras blancs m'évoquaient des morceaux de ficelle verte sur du lait.

— J'aimerais pouvoir vous aider mais je m'apprêtais à me rendre au cimetière, dit-elle. C'est l'anniversaire de Tony. Il adorait le gâteau aux fraises avec un glaçage rose.

— Qui a dit à Whitey que Bello avait sans doute violé Yvonne ? demandai-je.

— Certainement pas moi et je n'apprécie pas que vous le sous-entendiez.

— Ça n'était pas mon intention. Mais il y a un homme auquel vous vous confiez. Il est votre ami et conseiller spirituel. Il prétend être un homme de Dieu, quelqu'un à qui vous accordez toute confiance et dont vous pensez que jamais il ne vous trahirait.

Ses yeux me fixèrent avec une intensité que je jugeai bien trop forte pour ses forces déclinantes et je sus que j'avais tapé dans le mille.

— Vous voulez dire que Colin Alridge a transmis des informations sur mon mari à Whitey Bruxal ? dit-elle.

— Et comment. Quoi qu'il puisse affirmer, ses intérêts personnels se placent dans l'industrie du jeu et dans les lobbyistes qui la soutiennent. Il vous a sacrifiés comme des malpropres, Bello et vous.

J'imagine qu'à ce moment même de sa vie, elle devait penser que rien ne pouvait plus lui être enlevé. Mais je venais de lui prouver son erreur. Par la fenêtre, elle laissa errer son regard sur le ciel tourmenté et les feuilles arrachées des chênes qui tourbillonnaient dans le jardin.

— Ma voiture m'attend dehors, monsieur Robicheaux, reprit-elle. Je pars sur la tombe de Tony pour le restant de l'après-midi. J'espère que vous aurez la bonté et la correction de ne pas m'y déranger. Je crois que les morts entendent les voix des vivants, même si nous ne pouvons entendre les leurs. Je demanderai à mon fils de vous pardonner de n'avoir pas su trouver son tueur et d'avoir concentré vos énergies à tourmenter sa mère.

Je me levai pour prendre congé mais je ne voulais pas partir en lui laissant l'impression que je croyais à son numéro de persécution. Elle portait son infirmité et son deuil comme un blason et il y avait de grandes chances qu'elle endosse un rôle permanent de martyre et de sainte, vénérée jusqu'à sa mort comme une icône de courage moral face à ses pertes tragiques. Mais je savais que bien des années auparavant, Valerie Lujan avait signé un contrat avec le diable et qu'elle avait parfaitement conscience que chaque dollar qui lui appartenait avait été acquis par Bello en dépossédant autrui.

Je voulais le lui dire et ajouter d'autres vérités qu'elle aurait perçues comme plus injurieuses encore. Mais dans quel but ? Les saints sont des statues de plâtre qui ne saignent ni n'entendent.

— J'ai été un ivrogne pendant de nombreuses années, madame Lujan, répondis-je simplement. Mais j'ai finalement compris qu'un jour ou l'autre, tout le monde doit payer sa propre addition. Je vous souhaite bonne chance. L'étape du jardin de Gethsémani n'est pas une mince affaire.

*

Mais la rhétorique reste un piètre substitut quand on préférerait coffrer des gens qui méritent la taule. Cet après-midi-là, alors que je rentrais chez moi, je pris conscience que tous mes efforts depuis le printemps pour mener mon enquête à terme résulteraient en peu ou pas d'inculpations significatives. Sans aveux, je doutais que Cesaire Darbonne fût jamais son temps derrière les barreaux pour le meurtre de Tony Lujan. Même chose pour Slim Bruxal. J'étais certain qu'il avait tué l'Homme Crustacé d'un coup de batte de base-ball mais il y avait trop longtemps que le dossier avait été abandonné aux oubliettes. En outre, aucun lien médico-légal ne pouvait être établi entre Slim Bruxal et le malheureux renversé par la Buick de la famille Lujan. Pis encore, Whitey Bruxal et Lefty Ragusa ne seraient jamais punis pour l'assassinat de mon ami Dallas Klein, une exécution en bonne et due forme que j'avais été trop soûl pour empêcher.

J'aidai Molly à préparer le dîner et remplis les gamelles de Snuggs et Tripod posées sur les marches du jardin. Il faisait bon et frais à l'ombre des arbres et le vent qui soufflait du bayou raidissait leur pelage tandis qu'ils mangeaient. Je tirai doucement sur la queue de Snuggs et jouai à le repousser sur ses pattes arrière.

— Comment tu vas, soldat ? dis-je.

Il leva sa tête couturée de cicatrices roses et me jeta un coup d'œil avant de retourner à son repas.

— Et toi, Tripod ? Tu t'en sors, vieux pote ?

Tripod fit claquer ses babines sans répondre.

Je me fis la réflexion qu'une vie passée à m'occuper d'animaux, de la terre et de mes proches, famille et amis, aurait été idéale. C'est en fait la vie telle qu'elle devrait être. Ça n'est pourtant pas le cas et je n'ai jamais été capable d'en comprendre la raison.

— Tu as faim ? dit Molly par la moustiquaire.

— Absolument, répondis-je en rentrant.

Il était six heures dix et Molly était dans la salle de bains quand le téléphone sonna sur le comptoir de la cuisine. Dehors, la lumière au travers des arbres était de la couleur du miel, la marée montait sur les berges du bayou et à la surface de ses eaux flottaient des serpentins de feuilles mortes.

— C'est vous, m'sieur Robicheaux ? dit la voix.

— Cesaire ? dis-je.

— La ligne est pas bonne. J'suis dans une cabine téléphonique pas loin de Whiskey Bay. J'ai vu votre ami avec une blonde. Il conduisait une Cadillac rose décapotable avec un toit blanc.

— Oui, c'est Clete Purcel. Vous l'avez vu ?

— Oui, m'sieur. Mais c'est pas pour ça que j'vous appelle. Deux gangsters les ont suivis, lui et la femme, quand ils ont quitté le parking d'un bar. L'un d'eux, c'était le père de l'ami de Tony Lujan.

— Whitey Bruxal ?

— J'suis pas sûr d'son nom. J'connais juste son visage. Il a appelé l'homme qu'était avec lui « Lefty ». La figure de ce Lefty, elle ressemblait à un pot de fleurs explosé. Je m'suis dit qu'y valait mieux vous prévenir pour vot' ami.

— Pourquoi êtes-vous à Whiskey Bay, monsieur Darbonne ?

— J'ai une cabane ici. Vous croyez que ça ira pour vot' copain ?

Je fermai la porte de ma chambre et sortis du placard mon fusil à pompe à canon court calibre 12. Je m'assis au bord du lit et enfonçai dans le chargeur cinq cartouches remplies de chevrotine double zéro. Je glissai les menottes à l'arrière de ma ceinture, y agrafai l'étui de mon calibre .45, un modèle 1911 de l'United States Army, fixai mon .25 automatique à ma cheville par une bande Velcro et décrochai le téléphone posé sur la commode. Un instant immobile, je songeai à Clete, aux options qui lui restaient dans sa situation, et replaçai le combiné sans composer de numéro. J'entendis la poignée de la porte tourner derrière moi.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Molly.

— C'était Cesaire Darbonne. Je crois que Whitey Bruxal et Lefty Raguza ont suivi Clete et Trish Klein jusqu'à une cabane sur le Basin.

— Appelle le poste.

— Clete est recherché par les services de La Nouvelle-Orléans. Ils le mettront en prison.

— C'est le problème de Clete.

— Peut-être n'est-ce qu'une fausse alerte, dis-je en me dirigeant vers la porte.

— Et tu écoutes Cesaire Darbonne sans te poser de questions ? Un homme dont tu penses qu'il a peut-être mis un étudiant en pièces à coups de fusil de chasse ?

— J'ai mon portable. Je t'appellerai.

— Je viens avec toi.

— Pas cette fois, non.

— N'y va pas, Dave.

— Si tu n'as pas de nouvelles de moi d'ici deux heures, appelle Police-Secours.

Mon attitude était peut-être entêtée, voire cruelle, mais j'avais un horrible pressentiment : cette fois la chance de Clete avait finalement tourné et à cette pensée je me sentis déglutir, comme si j'avalais des tessons de verre.

*

Je mis presque une heure avant d'arriver au barrage depuis lequel Cesaïre Darbonne m'avait téléphoné. Il m'attendait dans son camion devant un rade en contreplaqué assemblé tant bien que mal et surmonté d'un toit de tôle récupéré dans une grange. De l'autre côté de la levée se dessinait une large baie bordée par des forêts inondées et je voyais au nord les phares des voitures sur la route en surplomb qui enjambait l'énorme réseau de bayous, rivières, méandres, lacs et marécages remplis de cyprès qui constituaient l'Atchafalaya Basin. À la lumière du couchant, les nuages amoncelés s'étaient teintés de pourpre et d'or tandis que les arbres inondés se courbaient sous le vent sur des kilomètres. En sortant de mon pick-up, une odeur d'ordures calcinées me frappa au visage.

— Pouvez-vous me montrer la direction dans laquelle ils sont partis ? demandai-je.

— Y z'ont descendu la digue et puis y sont partis à travers bois, par derrière, répondit-il en pointant l'index. Y a des terres surélevées, là-bas au milieu des gommiers et des palmiers nains. C'est jamais inondé, sauf si les pluies sont vraiment mauvaises.

Je ne lui avais pas serré la main, ce qui dans le sud de la Louisiane est considéré comme un affront personnel. Mais ainsi que Molly l'avait suggéré, il aurait été stupide de faire abstraction de la part d'ombre de cet homme. Pour obtenir leur vengeance, les humains sont capables de déterrer toutes sortes de platitudes bibliques en guise de justification mais leurs motivations sont invariablement égoïstes. Pis encore, ils n'ont aucune considération pour les dégâts qui s'ensuivent et les douleurs souvent infligées à des innocents.

— Pourquoi m'avez-vous appelé, monsieur Darbonne ?

— Z'avez payé ma caution. Vous m'avez montré du respect. Et ma p'tite fille, vous vous en fichez pas.

— Tout cela, je l'ai fait parce que je vous croyais injustement accusé. Vous n'avez pas tué Bello Lujan, n'est-ce pas ?

— Non, m'sieur.

— Mais vous avez tué son fils.

Il me regarda sans ciller, ses yeux turquoise sans expression, son visage impassible.

— J'ai jamais prétendu l'inverse, répondit-il.

— Ensuite vous avez caché l'arme à feu dans la voiture de Monarch puis vous l'avez incendiée, repris-je.

— Y vend plus de dope maintenant.

— J'aurais aimé que vous me fassiez confiance, monsieur Darbonne.

— Confiance ? Y a toujours personne derrière les barreaux malgré ce qu'ils ont fait à ma p'tite fille.

Comment expliquer à un homme dont la fille s'est suicidée qu'il n'y a pas de « ils », que l'être pitoyable qui l'avait violée était lui-même une victime hantée par la culpabilité, que les étudiants de la confrérie qui avaient participé à la tournante n'en avaient pas suffisamment dans le crâne pour se sortir seuls la tête d'un sac en papier mouillé, que Slim Bruxal, malgré ses instincts sauvages de sale petite frappe, avait fait preuve d'une certaine conscience et tenté de la ramener chez elle saine et sauve ? Comment affronter l'autorité morale que donne l'ignorance ?

— Vous n'êtes pas en train de me tendre un piège, n'est-ce pas, camarade ? dis-je.

— De quoi vous m'parlez, là ? répliqua-t-il.

— Montez.

Nous empruntâmes la levée sous les bourrasques. Dans les marécages, je voyais la fumée noire d'un tas d'ordures ou d'un feu de souche s'élever au milieu des arbres avant de s'aplatir au-dessus de la canopée.

— Prenez le talus, fit Cesaïre en désignant une piste à forte déclivité qui descendait perpendiculairement à la digue pour s'insinuer ensuite entre des bouquets de gommiers et de plaqueminiers.

Nous nous engageâmes sur la pente raide et verdoyante de la levée ; la lumière du couchant criblait la frondaison, dessinant les contours des feuilles de cyprès qui tremblaient sous le vent. Mais ce moment de poésie cessa dès que nous nous enfonçâmes dans les bois. À l'intérieur de cet univers clos et étouffant, régnait une odeur abominable, évocatrice d'un oiseau mort pris au piège d'une cheminée allumée.

Pendant environ deux cents mètres, je roulai sur un sol d'humus desséché et de couches humides de feuilles grises et moisies. Les arbres étaient envahis de lianes, le sol parsemé de palmiers nains. Je distinguai au loin des mares d'eau semblables à des nappes de pétrole huileuses au milieu des troncs d'arbres et un chalet spacieux monté sur pilotis en parpaings avec des carillons éoliens et des cages d'oiseaux suspendus au débord de son toit pointu.

Néanmoins, le chalet n'était pas le centre de mon attention. Sur la gauche était garée la carcasse brûlée d'une Cadillac décapotable, jadis couleur aile de flamant rose, de laquelle s'élevaient des colonnes de fumée. Le capot avait sauté, peut-être sous l'action de la chaleur du réservoir d'essence en feu, le toit s'était effondré ne laissant plus qu'une patine de cendres gris clair sur les sièges. Il n'y avait aucun signe de vie dans les environs de la Cadillac ou du chalet. J'arrêtai le pick-up et coupai le moteur.

— Je veux que vous restiez ici, monsieur Darbonne. Je vais d'abord aller jeter un coup d'œil à la voiture de mon ami puis j'entrerai dans le chalet. Si tout va bien, je serai de retour dans quelques minutes. Mais je ne veux pas que vous bougiez d'ici.

— C'est quoi l'histoire de ce type ? Ce Bruxal ? Pourquoi il en a après vot'ami et sa femme ?

— C'est compliqué mais pour faire court, Whitey Bruxal a fait tuer Bello Lujan et vous a mis le meurtre sur le dos. Il vous a fait ce que vous avez fait à Monarch Little, monsieur Darbonne.

Cesaire me fixa dans l'obscurité grandissante. Un moustique posé sur sa nuque lui suçait le sang mais il n'y fit même pas attention.

— C'est lui, l'homme qu'a pris ma pioche dans ma remise ?

— Quand on en aura fini ici, je ferai de mon mieux pour vous aider. En attendant, si je ne suis pas de retour dans dix minutes, retournez au bar et appelez Police-Secours.

J'ouvris silencieusement la portière, enlevai mon fusil à pompe du râtelier d'armes derrière mon siège et sortis du pick-up. Le cœur battant la chamade, je me dirigeai vers la Cadillac.

La chaleur de l'incendie avait racorni les feuilles d'un chêne d'eau dont les branches débordaient au-dessus de la carcasse calcinée. Les pneus avaient explosé et la puanteur du caoutchouc brûlé mélangée à l'odeur de cuir des sièges carbonisés et à celle du circuit électrique, des flexibles et tuyaux cramés envahissait l'air. Mais une puanteur particulière dominait

toutes les autres. C'était la même qui vivait encore dans mes rêves, inséparable de l'image et du son qui l'accompagnaient – une flamme qui jaillit d'un embout et un bruit incongru évoquant le miaulement d'un chaton nouveau-né –, tout cela était à jamais gravé dans mon inconscient et ni la gnôle ni les drogues de l'hôpital n'avaient réussi à y changer quelque chose.

Je descendis au fond d'une coulée à sec remplie de feuilles et remontai du côté passager de la Cadillac. La portière était entrouverte et la vitre baissée. Le toit décapotable s'était décomposé en cendres recouvrant la silhouette d'un homme affaissé sur le volant.

Le corps était celui d'un costaud, ou du moins un homme qui avait été costaud avant que le feu ne dessèche et ne gondole ses chairs, brûle son sang et déforme ses traits. Je posai la main sur la poignée de la portière mais la retirai aussitôt à cause de la chaleur toujours prisonnière du métal. Je sortis un mouchoir de ma poche, m'en servis pour saisir la poignée et tirai la portière en grand.

Le voile de cendres qui recouvrait la tête de l'homme se défit aussitôt et tomba en poussière sur ses genoux. Sa bouche béante était figée, ses yeux pochés réduits à deux orifices caverneux et ses oreilles comme deux chicots d'un rouge noirci. Je me reculai et tombai, un genou à terre, la crosse de mon fusil posée sur le tapis de feuilles. Je tentai vainement de réprimer la vague qui surgissait dans ma poitrine. Sans succès. Je me mis à sangloter comme un enfant, le dos parcouru de spasmes, ma main serrée sur mes yeux. Un Beretta gisait sur le sol de la Cadillac à côté des pédales, les plaquettes de l'arme éclatées par les munitions qui avaient explosé dans le chargeur à quatorze balles. Le même modèle que celui de Clete.

Je redescendis à reculons dans le fossé de drainage et regardai à nouveau le chalet. Le soleil avait disparu derrière la ligne d'horizon et quelqu'un à l'intérieur avait allumé une lanterne ou une lampe alimentée par batterie. Je fis un large détour pour contourner la bâtisse et me positionnai latéralement pour avoir une vue bien dégagée sur les portes d'entrée avant et arrière. Plus loin, en bas du talus, se trouvaient un canal et un hangar à bateau ainsi qu'un abri couvert sous lequel étaient garés au moins deux véhicules.

Je m'agenouillai derrière un arbre et observai attentivement le chalet. Mon portable était dans ma poche et j'aurais pu demander de l'aide. Mais je savais déjà que je n'en ferais rien. Je savais également que je ne voulais même pas penser à ce que je m'apprêtais à accomplir. Ces actes-là, je les accomplirais, point final, allongeant encore la liste de ce dont je devrais

rendre compte au moment où tout serait définitivement terminé pour moi. Le vacarme d'un train qui entre dans un tunnel m'emplissait les oreilles et j'avais l'impression que ma bouche était remplie de pièces en cuivre. Mes mains moites crispées sur la crosse et la pompe de mon fusil, je pris conscience que mon souffle se muait presque en râle d'anticipation. J'imaginais déjà la brume rose qui retomberait à l'intérieur du chalet quand je me serais occupé de leurs gueules.

Je progressai rapidement le long de la coulée jusqu'à un endroit obscur protégé par les imposantes branches maîtresses des cyprès et envahi par des nuages de moustiques et de moucheron agressifs. L'entrée arrière était en fait une rampe d'accès qui montait à un porche protégé par des moustiquaires où s'empilaient des casiers à crabes métalliques pliants. Je vis une silhouette se découper sur une fenêtre à l'arrière puis disparaître à nouveau pour laisser place au périmètre de lumière jaune.

Celle-là est sous un drapeau noir, Cletus. Celle-là est pour toi.

Je basculai alors dans ce désert primitif, cette zone morte nourrie d'adrénaline, où il n'est nul besoin d'excuse ou de justification morale pour la soif du sang qui vous tient. De l'index, je libérai le cran de sûreté derrière la détente et, plié en deux, traversai la cour arrière au sprint, la nuque ruisselante de sueur, le visage frappé par le vent brutalement froid. Je montai la rampe d'accès au pas de charge, éventrai la moustiquaire et écrasai au passage un enchevêtrement de matériel de pêche et de cartons de boîtes de conserve que j'expédiai dans la pièce. Mes semelles martelaient le sol comme un marteau, la crosse de mon fusil coincée contre mon épaule.

Il me fallut quelques secondes pour assimiler ce que j'avais devant les yeux. Trish Klein allongée dans un coin, ses poignets emprisonnés attachés à ses chevilles, était bâillonnée de plusieurs tours de chatterton. Clete Purcel était vivant mais on l'avait attaché sur une lourde chaise en chêne, ses avant-bras et ses mollets sanglés aux pieds par des ligatures en plastique. Ses yeux étaient tellement gonflés qu'ils en étaient réduits à deux fentes tuméfiées. Son visage était strié de sang, son torse et ses bras nus brûlés par des cigarettes. Un morceau de corde en chanvre grossier pendait à sa gorge.

Lefty Ragusa, torse nu, avait enfilé des gants de cuir avant de travailler Clete au corps. S'il avait fait ça mains nues, peut-être aurait-il eu le temps de dégainer le revolver calibre .38 sous étui suspendu au dossier de sa chaise. J'appuyai sur la détente de mon calibre 12, la chevrotine double zéro lui traversa la clavicule et la gorge puis alla s'enficher dans un papier peint

aux motifs de scènes champêtres, des enfants vidant sur des fleurs le contenu de leurs arrosoirs.

Il s'abattit lourdement contre le mur, comme ébahi qu'un acte qu'il avait toujours associé au destin des autres le frappe maintenant à son tour. Pour autant, le feu glacial de ses yeux verts ne s'éteignit pas. Il s'affaissa au sol, regardant calmement droit devant lui, sans ciller, tandis que sa bouche se plissait comme celle d'un poisson à la surface d'un lac. Il posa une main sur son bas-ventre puis son dernier souffle fut comme celui d'un ballon qui se vide d'un coup et il mourut.

J'entendis Trish Klein essayer de parler malgré le chatterton qui lui couvrait la bouche et Clete releva la tête en crachant et murmurant quelque chose que je ne pus comprendre. J'éjectai la cartouche du chargeur et l'entendis frapper le sol.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je, le vacarme du coup de feu résonnant encore à mes oreilles.

Clete fit un signe de tête en direction d'une porte latérale.

Trop tard.

Whitey Bruxal sortit en tirant. Il tenait devant lui un automatique calibre .25 en acier chromé et appuyait sur la détente aussi vite que son index le lui permettait, en détournant la tête pour ne rien voir de la volée de chevrotine qui l'attendait. Une de ses balles rata mon crâne d'un trait de laser mais quand la seconde me toucha à la pointe de l'épaule, j'eus l'impression d'avoir reçu dans l'os un coup de ciseau à bois inséré par un maillet.

Je tournai sur moi-même et tentai de m'éloigner de lui, le bras gauche tendu droit devant en geste de défense dérisoire et je parvins tant bien que mal à pointer vaguement le fusil dans sa direction. J'écrasai la détente et le recul releva le canon tandis que Whitey se pliait en deux à l'image d'un homme pris de violentes nausées. Les bras noués sur son ventre, bouche béante, il se laissa lourdement tomber sur la chaise, le front emperlé de gouttes de sueur avec sur le visage une souffrance et une terreur telles que je détournai les yeux.

Je posai le fusil sur la table et pressai une serviette entre ses bras, sur les entrailles béantes qu'il essayait de contenir à l'intérieur de son ventre.

— Tenez bon, dis-je. J'appelle les services d'urgence.

J'entendis la voix enrouée de Clete derrière moi.

— Dave, tu comprends pas... dans la chambre.

Mais à ce stade, je ne me faisais plus confiance. Mon épaule était horriblement douloureuse et mes oreilles s'étaient bouchées comme si j'étais dans un avion qui venait de plonger dans un trou d'air. Qui était l'homme calciné dans la Cadillac ? Comment la voiture avait-elle pris feu ? Je me laissai glisser sur une chaise et tendis le bras vers mon portable.

C'est alors qu'une ombre se profila devant la lumière de la chambre et tomba sur ma main. Je tournai la tête et mon regard croisa celui de Valerie Lujan.

— Je suis désolée que nous en soyons arrivés là, monsieur Robicheaux. Je regrette que vous ne nous ayez pas laissés en paix.

Elle se tenait dans l'embrasement de la porte, soutenue par une béquille en aluminium dont l'arceau maintenait son bras gauche. Dans l'autre main, elle tenait un petit pistolet. Elle avait le teint rose et le regard clair, à croire que sa participation à cet acte indigne lui avait insufflé une vie nouvelle.

Je posai les yeux sur mon fusil. Son acier noir aux reflets bleutés, les marques humides de mes mains encore imprimées sur la crosse, le cran de sûreté toujours dégagé. Mais je n'avais pas éjecté la douille de la cartouche qui avait touché Whitey et même si je parvenais à saisir mon arme je n'aurais jamais le temps de faire monter une autre balle, je serais mort bien avant, abattu à bout portant par Valerie Lujan.

— Combien d'erreurs un homme est-il capable de faire ? dis-je.

— Pensez-vous réellement qu'un ignare comme mon mari aurait réussi à amasser une telle fortune en organisant des combats de coqs et en investissant dans des concessions pétrolières dont les forages n'étaient généralement que des puits à sec ? C'est tout juste s'il était capable d'écrire son nom. La moitié de l'argent que Mlle Klein a volé à M. Bruxal m'appartient.

Je perdais plus de sang que je ne l'aurais cru et la pièce commença à tourner. En face de moi, Whitey était penché en avant, la surface de ses bras brillant de lueurs bleues et rouges.

— Laissez-moi appeler Police-Secours. Cela nous permettra de sauver la vie de cet homme. Vous avez encore une chance de vous racheter aux yeux du tribunal, madame Lujan, plaidai-je.

Mais la résolution que je lus dans son regard était de celles contre lesquelles les mots ne peuvent rien. Elle fit un pas dans la pièce, sa béquille en métal cliquetant sous son poids. Je vis Clete essayer de forcer les ligatures en plastique qui le maintenaient prisonnier.

— Vous m'en voyez désolée, monsieur Robicheaux. Mais le sort en est jeté maintenant, dit-elle.

— C'est vous qui avez renversé le vagabond, et non pas Tony, répondis-je.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— Tony n'aurait jamais accepté d'aller en prison à la place de son père ou même de Slim. Mais pour sa mère il était prêt à tout.

— Vous devez comprendre quelque chose, monsieur. Un vagabond a surgi de l'obscurité et frappé le côté de ma voiture. Lorsque nous avons essayé de l'aider, il a commencé à crâner sur tout l'argent qu'il se ferait grâce à cet accident. Puis il s'est mis à rire de Slim Bruxal et ça, c'était une erreur. Quant à vous, monsieur Robicheaux, vous pouvez vous garder vos opinions sur ma relation avec mon fils. En fait, vous pouvez les emporter au diable.

Elle leva le pistolet et le dirigea sur mon visage. Mon esprit cherchait désespérément une issue, essayait de trouver les mots qui retourneraient la situation, qui forceraient une sorte d'humanité sur une personne dont la petite main décharnée et l'esprit paralysé avaient le pouvoir de mettre à jamais un terme à ma vie avec la décontraction d'une imbécile capricieuse qui déciderait arbitrairement de claquer une porte.

— Madame Lujan, vous n'êtes pas une tueuse, dis-je.

— Nous sommes tous des tueurs, répondit-elle.

Je vis sa main se crispier sur les plaquettes en nacre et son index sur la détente. Puis il y eut un *pop* solitaire qui résonna comme un pétard derrière moi et les pétales d'une fleur rouge s'ouvrirent au milieu du front de Valerie Lujan. En moins d'une seconde, un regard lui traversa les yeux et restera à jamais gravé dans ma mémoire, comme si elle comprenait qu'une fois de plus, une main injuste venait de lui dérober la vie qui aurait dû être la sienne. Puis toute la mécanique neuronale et la complexité qui définissaient son être se déconnectèrent et son visage se défit comme les traits d'une figure de cire s'amollissant devant la flamme. Le pistolet qu'elle tenait à la main tomba au sol avec plus de bruit que son propre corps.

Cesaire Darbonne se tenait debout dans l'embrasement de la porte arrière, le calibre .22 anonyme de Clete Purcel à la main tandis que derrière lui les arbres sombres ployaient en tous sens sous le vent. Il posa les yeux sur l'arme à feu suspendue entre ses doigts puis la déposa sur le comptoir de la

cuisine et la regarda à nouveau. Dans le silence de mort, j'entendis sa respiration.

— Y était là-bas dans les mauvaises herbes, avec un couteau et une matraque, dit-il enfin. J'ai entendu la fusillade et j'savais pas quoi faire d'autre. J'ai fait ce qu'y fallait ?

Je ne répondis rien. Valerie Lujan avait dit que nous étions tous des tueurs. Avait-elle raison ? Notre ascendance simiesque vient-elle toujours se nourrir à notre propre cœur ? Des gens meilleurs que moi pourraient peut-être répondre à cette question. En libérant Trish Klein et Clete Purcel, me revint en mémoire un passé depuis longtemps disparu. Je demandai silencieusement pardon à mon vieil ami Dallas pour lui avoir fait défaut par cet après-midi infâme brûlé au soleil d'Opa-Locka en Floride, le jour où j'avais appris qu'au détour de chaque aube nouvelle, la lumière pouvait aussi cacher un charnier. Puis j'appelai le FBI et les services du shérif de la paroisse de St. Martin et leur demandai d'envoyer tous les secours dont ils pouvaient disposer.

Épilogue

Les forces de police de La Nouvelle-Orléans laissèrent Clete récupérer à l'hôpital de Notre-Dame de Lourdes à Lafayette. Pourtant, personne parmi nous ne doutait que cette fois Clete ne s'en sortirait pas. Il essaya de faire abstraction des problèmes qui l'attendaient avec la justice ainsi que des événements qui s'étaient déroulés au chalet de Whiskey Bay. La fenêtre de sa chambre avait une jolie vue sur le vieux quartier de Lafayette, avec ses maisons blotties dans les ombrages frais de chênes verts, pins des Antilles, pacaniers et micocouliers. Il plaisanta et prétendit qu'il n'avait jamais perdu le contrôle de la situation, que ses mauvais jugements et la conscience de sa mortalité continuaient à n'avoir aucune emprise sur sa vie.

— Je te le dis, j'ai jamais eu la frousse. Tout simplement parce que Bruxal et ses larbins mono-neuronaux étaient loin d'être une équipe de première, fit-il. Dès qu'ils m'ont enfermé dans le coffre, je savais qu'ils s'étaient plantés.

Il avait installé un loquet à l'intérieur de l'abattant. Aussi, quand Whitey Bruxal, Lefty Ragusa et le dénommé Ernesto l'avaient forcé à quitter la route, ils avaient mis Trish dans le 4x4, confisqué le Beretta de Clete et balancé sa dague ainsi que son flingue anonyme dans les mauvaises herbes. Puis ils l'avaient fait monter dans le coffre de la Cadillac. Le pistolet lance-fusées de Clete, celui qu'il emportait toujours avec lui quand il était sur la Grande Salée, se trouvait derrière la roue de secours. Dès qu'Ernesto avait arrêté la Cadillac, Clete avait forcé la portière et expédié la fusée éclairante en plein dans la figure d'Ernesto.

Malheureusement pour ledit Ernesto, Trish et Clete venaient justement de faire le plein d'un bidon d'essence de presque quarante litres afin d'alimenter le groupe électrogène du chalet de location. Le bidon avait de toute évidence basculé sur le côté et imbibé le tapis de sol côté passager et la voiture avait explosé avant d'être engloutie sous les flammes.

Mais après l'épisode qu'il avait connu à Whiskey Bay, je n'étais pas convaincu par la désinvolture de Clete. Ce n'était qu'une façade et quand personne ne faisait attention, je remarquai son visage tourmenté qui m'évoquait le regard de mille lieues que les soldats rapportaient avec eux d'endroits que nul ne devrait jamais être contraint de revoir.

— Enlève-toi cette expression du visage, me dit-il un soir après le départ de Trish.

— Je crois que tu devrais quitter les États-Unis, Cletus. Essaie les Caraïbes. Fais-toi oublier pendant un an ou deux, dis-je.

— Ce pays est le nôtre, Dave. On s'est battus pour lui. Pas question de l'abandonner à ces fils de putes, répliqua-t-il. Va donc nous chercher deux Dr Pepper dans la machine, tu veux ? Les Jumeaux de la Crim' distribuent les coups de pied aux culs, notent les noms et on n'a pas fini d'entendre parler d'eux, preux chevalier.

Ça, c'était Clete Purcel, regard de mille lieues ou pas.

Mes sentiments à propos de ceux qui avaient trouvé la mort à Whiskey Bay étaient simples : chacun d'eux méritait son sort et j'étais soulagé qu'ils soient morts.

Cesaire Darbonne plaida coupable pour le meurtre avec préméditation de Tony Lujan et fut condamné à perpétuité, à la prison d'Angola. Son avocat me révéla plus tard que Cesaire ne l'avait pas autorisé à plaider la folie ni à demander l'indulgence du jury. Je lui rends visite régulièrement et je pense qu'il fait partie de ces rares individus qui trouvent derrière les murs d'une prison une forme de dignité qui leur serait refusée au-dehors. J'espère qu'un jour sa peine sera commuée.

Slim Bruxal ? Non seulement, il s'en est tiré mais en plus, comme il n'existait aucune preuve substantielle contre lui dans l'homicide de l'Homme Crustacé, il a trouvé un travail de croupier dans un casino de Las Vegas. Mais je crois que le rendez-vous de Slim à Samarra est déjà écrit et le jour viendra où l'Homme Crustacé et lui s'y retrouveront.

Mais quelques jours à peine après l'hospitalisation de Clete, nos inquiétudes sur son avenir et la chaîne d'événements qui avaient suivi la mort d'Yvonne Darbonne devinrent brutalement parties prenantes d'un passé soudain très lointain. L'ouragan Katrina, le cauchemar que La Nouvelle-Orléans craignait depuis tant d'années, frappa la ville avec une intensité supérieure à la puissance destructrice des bombes atomiques lancées sur Hiroshima et Nagasaki en 1945.

Les barrages se rompirent et la grande cuvette qui entoure La Nouvelle-Orléans se remplit d'eau salée, d'eaux d'égouts non épurées et de boues pétrochimiques. Dans la paroisse d'Orléans, réfugiés sur les toits des maisons et dans les greniers sans fenêtres, les résidents de Lower Ninth Ward se noyèrent par centaines sinon par milliers. Si vous avez l'occasion d'écouter les enregistrements de leurs appels au secours par téléphones portables, jamais vous ne pourrez oublier le désespoir dans leurs voix quand les eaux arrivèrent au niveau de leurs têtes.

Si des saints vivent parmi nous, nombreux sont ceux qui portent l'uniforme des garde-côtes de l'United States Coast Guard. Jour après jour, suspendus par des câbles, sans dormir ni manger, ils ont secouru les infirmes, les vieillards et tous les faibles sans défense, les serrant contre eux sans se préoccuper de leur propre sécurité avec un courage que d'aucuns pourraient atteindre mais jamais surpasser.

Alors que j'écris ces lignes, le 29 janvier 2006, le nombre de morts se monte à plus de mille et 3 400 personnes sont toujours officiellement disparues.

Ironiquement, le National Hurricane Center, centre national de prévision des ouragans, avait prédit que La Nouvelle-Orléans serait frappée de plein fouet par une tempête de catégorie cinq. Cela ne s'est pas produit. Dans les dernières heures précédant l'arrivée de l'ouragan, le cyclone s'est déporté au nord-est et son plein impact a frappé Gulfport, au Mississippi, au lieu de La Nouvelle-Orléans. Si les prévisions des météorologistes s'étaient révélées exactes, les digues entourant La Nouvelle-Orléans auraient été peu ou prou transformées en cordons de boue limoneuse et les pertes humaines auraient alors été incalculables.

Quelques semaines plus tard, l'ouragan Rita a visité les terres de Cameron, en Louisiane, juste au sud de Lake Charles, exactement au même endroit où Audrey avait frappé en 1957, lorsque mon demi-frère et moi gagnions notre vie à bord d'une barge à sismographe à l'ouest de Morgan City. Il n'est pas exagéré de dire que le littoral du sud de la Louisiane a tout simplement disparu. Sur des centaines de kilomètres carrés, villages de pêcheurs, villes, champs de riz et de canne à sucre ressemblent aujourd'hui à un documentaire surréaliste dépeignant un événement aux dimensions apocalyptiques.

Mais ainsi que l'avait suggéré Cleto, vous n'abandonnez pas le pays qui vous a vu naître aux forces de la cupidité ou de la fatalité. La musique qui

chante dans nos cœurs ne meurt pas et le printemps renaîtra, que nous soyons là pour le voir ou pas. Clete Purcel l'a compris depuis toujours et, en conséquence, n'a jamais été vaincu par ses adversaires.

La paroisse de Southern Iberia se retrouva sous quatre mètres d'eau après l'ouragan Rita. East Main, où nous vivons, a été presque complètement épargnée. Le long de la rue, les fleurs s'épanouissent, nos pelouses sont verdoyantes, les journées s'écoulent paisiblement, douces et belles, et une lumière cuivrée martèle le bayou à travers le feuillage. Pourquoi certains sont-ils sauvés et d'autres pas ? Pourquoi les Yvonne Darbonne du monde doivent-elles souffrir ? Si l'âge apporte la sagesse et la réponse à ces questions éternelles, il a fait de moi une exception.

Mais aujourd'hui, je ne m'appesantis plus sur les grands mystères de la vie. Alafair va rentrer pour les vacances de Noël et Molly et moi fêtons chaque nouveau jour comme des amants qui continuent à se découvrir. Je vis en un lieu où les soldats confédérés flottent dans la brume en uniforme dépenaillé aux confins de notre vision collective, nous faisant signe d'approcher, nous appelant vers le passé, nous remémorant que la mythologie des chevaux ailés et des guerriers de la Grèce ancienne a été construite et modelée par notre âme collective : notre histoire est une histoire de dieux antiques et de peuples qui ne saurait être séparée de notre histoire personnelle.

Je crois qu'être acteur devant pareille toile de fond n'est pas le pire des destins.

{1} Service mis sur pied en 2002, à l'initiative de George Bush après les attentats du 11 Septembre, travaillant en coopération avec tous les autres services de sécurité des États-Unis, dont le FBI. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

{2} Course où chaque cheval est à vendre.

{3} En français dans le texte.

{4} Partie sud-ouest de la Louisiane, cœur du pays francophone (cajun).

{5} Racketeer Influenced and Corrupt Organizations Act, loi votée en 1970 facilitant les poursuites des organisations mafieuses de tous bords et l'attribution de peines de longue durée aux accusés.

{6} Club athlétique de l'Université du Texas.

{7} Joueur de base-ball exceptionnel et capitaine des Yankees de New York. Détenteur de nombreux trophées, il a été élu sportif de l'année 2009.

{8} Willie Sutton : cambrioleur de banque célèbre pour ses nombreux casses, mort en 1980.

Alvin Karpis : célèbre gangster, braqueur de banques, ex-membre de la bande à Barker et ex-ennemi public n°1, mort en 1979.

{9} Nom de scène du comique noir Lincoln Perry (1902-1985), dont le personnage, incarnation du paresseux, est devenu un stéréotype.

{10} Puissance « plus grande que soi-même » sur laquelle on s'appuie, notamment chez les Alcooliques Anonymes, pour trouver force, courage, réconfort. Il peut s'agir de ce qu'on veut : la Nature, la Science, Dieu, le Soleil...